A 000 522 784 8
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

ÇA ET LA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Autour du Monde. 1 vol. in-12	3 fr.	50
Contre Vent et Marée. 1 vol. in-12	3	50
Lettres d'un Marin. — *Calédonie.* — *Le Cap.* — *Sainte-Hélène.* 1 vol. in-12	3	50
Les trois Caps, journal de bord. 1 vol. in-12	3	50
Réflexions diverses. Ire série, 1 vol. in-18	1	—
— — IIe —	1	—
— — IIIe —	1	—
— — IVe —	1	—
— — Ve —	1	—
— — VIe —	1	—
— — VIIe —	1	—
En Mer. 1 vol. in-12	1	—
Récits et Nouvelles. 1 vol. in-12	1	—
Mers de l'Inde. 1 vol. in-12	2	—
Mers de Chine. 1 vol. in-12	2	50
Un jour a Monaco. 1 vol. in-18	1	—
A Barcelone. 1 vol. in-18	1	—
Pouvoir spirituel et Pouvoir temporel, brochure in-12.	—	60
La Représentocratie, brochure in-8	1	—
De la République constitutionnelle. — Calhoun. — Étude sur le gouvernement des États-Unis, brochure in-12	—	50
La République rurale. 1 vol. in-12	1	50
République et Gouvernement en province, brochure		
Liberté départementale, brochure in-8o	—	75
Commune et République, brochure in-8o	—	30
Communeux, brochure in-8o	—	40
Monarchie et République, brochure in-12	—	50
L'Assemblée perpétuelle, brochure in-12	—	40
Les droits de l'homme, brochure in-12.	—	80
La Religion et l'Instruction aux États-Unis, brochure in-12	—	50
La Démocratie et la Liberté. brochure	—	50
La Colonne, brochure in-8o	—	25

PAUL BRANDA

ÇA ET LA

COCHINCHINE ET CAMBODGE

L'AME KHMÈRE

ANG-KOR

PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(Société anonyme)

33, RUE DE SEINE, 33

1886

Tous droits réservés

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. FISCHBACH

DS
554.36
B72
1886

ÇA ET LA

COCHINCHINE ET CAMBODGE

J.M. 5-28-86

AU CAMBODGE

Bien remarquable est le travail incessant de ce superbe fleuve qui, du plus haut qu'il se laisse parcourir par nos navires, offre un aspect imposant. En se divisant, il ne perd nullement de son importance, entretenu qu'il est par les larges et nombreux arroyos dont le sol est sillonné en tous sens.

En vingt ans, des îles ont disparu, et la sonde, à quinze mètres, n'accuse pas le fond sur leur emplacement; d'autres inconnues se sont élevées... de grands palétuviers en signalent de loin l'existence. Tel banc, jadis près de la rive,

se trouve maintenant au milieu du fleuve, telle île adossée à la berge ne lui avait jamais appartenu.

Le chenal du fleuve, les passes d'entrée ont changé de lit...

Créateur de la Basse-Cochinchine et d'une partie du royaume Khmer, le Mekong défait et refait incessamment son œuvre... comme un artiste jaloux d'arriver à la perfection suprême, il ne se lasse point dans son travail, peu soucieux du temps, se sachant l'éternité devant lui.

Chaque jour il se mesure avec l'Océan, et, dans sa lutte contre cette puissance souveraine, il reste vainqueur... chaque année il étend son empire et semble vouloir entourer de nouvelles conquêtes, aux dépens de la mer, le territoire des royaumes qu'il a créés.

SAIGON, *3 octobre 1884.*

Norodom fit appeler sa favorite et lui dit :

— Je t'ai beaucoup aimée, je t'ai aimée, toi seule, plus que toutes mes autres femmes ensemble; mais l'amour n'est pas éternel, j'en aime une autre aujourd'hui. Après de si grandes

faveurs, la vue d'une rivale te serait trop pénible, pour t'éviter cette douleur et te faire jouir d'une situation en harmonie avec ton passé, je te marie à mon premier ministre.

La belle répondit toute en pleurs :

— Seigneur, la perte de ton amour me déchire le cœur ; à cette perte si cruelle ne joins pas du moins une autre disgrâce, celle de me faire déchoir de mon rang. Après avoir été ta plus aimée, il n'est qu'une place convenable pour moi, c'est près de ton fils aîné.

— Ah ! coquine, répondit le roi en fureur, on ne m'a pas trompé, tu seras traitée selon tes mérites !

Et, séance tenante, il fit appliquer le rotin à l'épouse infidèle jusqu'au moment où on l'enleva à demi-morte.

Puis Norodom fit appeler son fils aîné et, relevant sa veste de soie, il lui montra les cicatrices des coups de rotin reçus par ses reins royaux dans sa jeunesse.

— J'ai, dit-il, fait à mon père la même offense, il est juste que tu subisses le même châtiment.

Ces coups de rotin faillirent coûter cher à Norodom, car d'après la coutume cambodgienne, l'application du rotin prive des droits à la cou-

ronne. Aussi fallut-il à ce monarque tout notre appui pour le consolider sur son trône.

Le fils du roi s'enfuit à toutes jambes, sans attendre la conclusion du discours paternel, et se réfugia au protectorat, suppliant le représentant de la France d'intervenir en sa faveur. Notre résident obtint, à grand'peine, du père irrité, la promesse de ne point faire fustiger le fils coupable.

Ce dernier rentra donc au palais, où le roi le fit mettre à la chaîne, suivant la méthode cambodgienne, par les pieds, la ceinture et le cou... et le pauvre prince disait : « Si encore mon père m'avait dit combien de temps je dois rester à la chaîne... »

De son côté, le cadet faisait cette réflexion amère : « Tout ceci finira mal pour moi, car je suis dans le cas de mon frère aîné. »

Le troisième pensait : « Moi, je suis bien tranquille, je me contente des bontés de ma sœur. »

PNOM-PENH, *29 octobre 1884.*

Me voici de retour dans ce singulier royaume du Cambodge que je visitai pour la première fois il y a vingt-deux ans.

On m'a reproché l'épithète d'*idiot* qu'à cette époque j'avais appliquée à Norodom dans un de mes ouvrages... Tout en confessant l'inconvenance du terme, je déclare, après plus ample informé, ne pas avoir changé de sentiment.

Cette cour de Norodom dépasse de beaucoup en comique toutes les bouffonneries d'Offenbach... Malheureusement, derrière ces joyeusetés, il y a les souffrances et la ruine de tout un peuple.

Être roi, pour Norodom, c'est tondre ses sujets jusqu'au vif, avoir beaucoup de femmes, les parer et les battre, couper des têtes à sa fantaisie... Il n'est pas cruel, et, pour un Asiatique, il n'abusait pas de la mort, mais il en usait ; Sa Majesté se montre très sensible à la perte de la prérogative de jouer du tranche-tête.

Boire du marsala et du sherry à outrance est encore à ses yeux un privilège royal... nullement incompatible d'ailleurs avec la nouvelle constitution.

Quand nous lui avons imposé notre protectorat effectif, Norodom montra, prétendent quelques-uns, une certaine grandeur d'âme — non, sa résistance désespérée fut celle du fauve auquel on arrache sa proie.

Pris entre deux larrons, le Siam et l'Annam, acharnés à le dépouiller, l'ancien royaume Khmer a été finalement enlevé par un troisième, non sans avoir laissé ses plus belles plumes entre les mains des deux premiers. La politique de cet empire, tombé des plus hautes cimes de la puissance et de la gloire au dernier degré de l'abaissement, consiste, depuis sa décadence, à céder des fragments plus ou moins vastes de son territoire, tantôt à Siam pour obtenir son appui contre l'Annam, tantôt à l'Annam pour obtenir son appui contre Siam.

D'autre part, la politique de Siam et de l'Annam consistait à intervenir sans cesse dans les affaires de ce pauvre Cambodge en y fomentant la guerre civile. L'un soulevait un prétendant, l'autre prenait parti pour le roi régnant, et cela à tour de rôle, enlevant chaque fois l'un et l'autre un lambeau de chair à leur impuissante victime.

La France a protégé le Cambodge contre ses avides voisins en l'avalant d'un coup tout entier.

Quand un empire s'effondre dans l'abîme d'une décadence si complète, si irrémédiable, c'est encore un bonheur pour lui de tomber dans des mains bienveillantes.

La France assume une grosse responsabilité

en prenant en mains la charge d'administrer ce pays ; toutefois — et il faut le dire hautement — la situation de ce royaume, au point où il en est, ne saurait empirer. La République française, en tout cas, tente une œuvre utile en essayant le sauvetage de cette épave de nation... et déjà elle entre en matière par des réformes dignes d'elle.

Le roi passe à l'état de pensionnaire, de roi retraité (depuis longtemps on eût dû le mettre en réforme), avec une fort belle retraite eu égard aux services rendus. On lui réserve ses honneurs (cela ne coûte rien), une liste civile considérable, un apanage royal, mais on lui confisque tous ses pouvoirs — un rasoir dans les mains d'un fou. Par le traité du 17 juin, il les cède au gouverneur de la Cochinchine, et, dès aujourd'hui, la République française porte la hache dans ces institutions vieillies qui ont amené la ruine d'un grand empire, florissant au XIII^e^ siècle, et jouissant, pour l'époque, d'une civilisation brillante.

Il y a quelques mois (17 juin), le gouverneur de la Cochinchine demanda à Norodom s'il préférait être rôti ou bouilli, c'est-à-dire passer à l'état de fantôme de roi — un cochon à l'en-

grais, disait Bonaparte — ou ne plus être roi du tout. Lui demandait qu'on le laissât tranquille. On lui fit entendre combien il était aisé d'accepter les offres du second roi prêt à prendre la place par dévouement pour la France. D'autre part, les ministres tout dévoués la veille à Norodom, jaloux de rester du côté du manche, se montraient fort disposés à servir le second roi avec le même dévouement. Le pauvre Norodom lâché par tous résistait encore. Le gouverneur ouvrit alors une fenêtre donnant sur la rivière et dit à l'infortuné monarque :

— Il faut choisir : accepter le traité ou abdiquer. Que Votre Majesté décide.

— Et si je ne veux ni traiter ni abdiquer.

— Que Votre Majesté regarde ce panache de fumée, répondit le gouverneur en montrant un aviso de guerre mouillé devant le palais, l'*Alouette* chauffe, elle est prête à partir, refuser le traité c'est être enlevé et transporté à bord.

De temps à autre, le second roi mettait le nez à la porte du conseil, comme pour dire : « Je suis là... Comptez sur moi. »

— Et que ferez-vous de moi à bord de l'*Alouette ?*

— Ceci est mon secret.

Norodom courba la tête et signa.

On se figure à peine, même quand on l'a sous les yeux, le délabrement de cet empire qui élevait au XII^e^ siècle les merveilles d'Ang-Kor.

Les bonzes et le pouvoir absolu ont amené cette déchéance... partout le régime théocratique et le despotisme royal conduisent les nations à la décrépitude. Deux institutions absurdes ont porté le dernier coup à ce malheureux pays : l'interdiction de la propriété territoriale personnelle et l'esclavage.

Le roi est, en effet, l'unique propriétaire de toutes les terres de son royaume ; personne ne peut se dire que le roi ne lui reprendra pas demain son champ et sa maison. Naturellement la maison est bâtie en conséquence et le champ cultivé de même.

Sur une population de 900,000 habitants environ (car qui sait la population d'un pays où l'on ne trouve rien ressemblant de près ou de loin à nos registres d'état civil) on compte 150,000 esclaves.

L'esclavage s'alimentait à deux sources : les dettes, les crimes.

La peine la plus usitée est celle de l'esclavage ; quand le roi a pris pour lui autant qu'il lui

plaît de condamnés, il distribue les autres à titre de don gracieux à ses mandarins et à ses favoris. Les enfants de ces condamnés sont également esclaves; aussi nombre de malheureux subissent-ils ce sort misérable pour un crime commis par leur grand-père ou leur bisaïeul.

Quand un débiteur ne peut s'acquitter de sa dette en argent, il la paie de sa personne. De pauvres diables ont été condamnés à l'esclavage pour n'avoir pu rembourser cinquante piastres et toute leur descendance se trouve, par ce seul fait, assujettie à une irréparable abjection.

La France, en prenant en mains l'administration du Cambodge, s'est tout d'abord proposé d'abolir l'esclavage et d'établir la propriété individuelle.

PNOM-PENH, *31 octobre.*

Quand, en rencontrant le fleuve, j'eus passé la frontière annamite, pour entrer dans le royaume du Cambodge, je me sentis le cœur serré en comparant la prodigieuse fécondité de la nature avec la misère de populations tellement abruties qu'elles semblent retombées à l'état sauvage. Ce peuple n'est pas administré, il est dévoré par

son gouvernement. Le faste royal absorbe toutes les ressources du pays.

Les ministres, à première vue, ont bien la mine de pauvres hères ; mal logés, sans confortable, ils vivent comme le menu peuple et doivent bien dépenser pour leur table cinq ou six sous par jour. Ils n'ont qu'un luxe, le luxe des danseuses.

La première troupe, de beaucoup, est celle de Norodom : à tout seigneur tout honneur ; qui aura de beaux chevaux si ce n'est le roi ?... la seconde est celle du ministre de la guerre (s'il ne s'occupait pas de danseuses, de quoi pourrait-il bien s'occuper?) la troisième est celle du ministre de la justice.

Le ministre de la justice offrait au gouverneur un ballet dans les salons du protectorat, — salon européen, modifié selon les exigences du climat, c'est-à-dire ayant aussi peu de murs et autant d'ouvertures que possible.

Une colonnade donnant sur le jardin forme un des côtés de ce long rectangle. Des lustres versent une abondante lumière sur les belles plantes tropicales plantées dans de hautes faïences annamites aux dessins bizarres, aux brillantes couleurs. Au fond, le gouverneur est

assis entre un des jeunes fils du roi et son précepteur, le ministre de la justice.

(Si le ministre de la justice se lançait jamais dans une guerre sérieuse contre les coquins, il débuterait par pendre tous les juges.)

Le gamin, à mine éveillée, fine, intelligente, fume voluptueusement un énorme cigare et porte avec distinction une grosse chaîne d'or sur un vêtement de satin noir, jaquette et sampot.

Le *sampot* est l'*inexpressible* national, le tailleur n'y entre pour rien, c'est une pièce de soie roulée autour des reins, puis transformée en une culotte courte très ample, en passant un des bouts entre les jambes. Les Cambodgiens tiennent beaucoup à ce vêtement. Le second roi, en habit noir, cravate blanche et gants blancs, porte le sampot avec des bas longs et des jarretières ; le roi s'affuble d'un habit de général de division, avec le sampot et des jarretières garnies de diamants.

Le ministre de la justice est aussi vêtu du costume cambodgien, jaquette et sampot de soie rayée de couleur sombre.

Tout le monde est assis, la musique commence, un peu criarde ; c'est bien de l'art cependant, de l'art véritable, mais avorté. Telle

devait être la musique des ménestrels dans les cours d'amour; aux X^e^ et XI^e^ siècles, arts et artistes devaient se valoir à l'Occident et à l'extrême Orient. Un compositeur tirerait parti des mélodies cambodgiennes.

Tout à coup les instruments se taisent pour laisser le champ libre à des chœurs sans accompagnement.

Alors je crus entendre psalmodier les vêpres dans la méchante chapelle d'un coin perdu de la Bretagne..... C'est désagréable et fastidieux comme de détestable musique religieuse.

Les chœurs se turent et les instruments reprirent à l'entrée de quatre danseuses à la démarche grave, maquillées de blanc, — de beaux bustes emprisonnés dans la soie adhérente et faisant corps avec la peau. Deux d'entre elles portaient une couronne de roi, les deux autres la couronne des reines, sorte de calotte modelée sur les coupoles des monuments cambodgiens, continuée par une suite de petites boules au diamètre décroissant, le tout terminé par une pointe. Les reines avaient les bras nus, les rois les avaient recouverts, c'est à peu près la seule différence de costume. On me dit que ces soieries se cousaient sur la patiente au moment du ballet, je le croirais volontiers, tant elles pren-

nent exactement les formes, je parle de la taille et du buste, car le sampot cache leurs charmes de la taille aux genoux; elles ont les jambes et les pieds nus avec des anneaux aux chevilles. A chaque geste scintillent de petits diamants incrustés dans les étoffes tissues d'or et de soie.

Les belles filles entrent d'un pas mesuré, s'arrêtent et saluent, de plus en plus solennelles, puis s'agenouillent devant le gouverneur, courbées jusqu'à terre, les mains jointes à la hauteur du front. Après avoir conservé quelque temps cette attitude de fervente prière, elles se relèvent et commencent enfin.

Danse étrange, sans analogie avec la nôtre... suite de poses bizarres, complexes, gracieuses néanmoins, toujours prises lentement. Parfois ces poses tiennent de la dislocation et doivent exiger un énorme travail musculaire en même temps qu'une surprenante souplesse. Un geste fréquent consiste à tenir les doigts tendus, tantôt joints, tantôt écartés, en renversant la main sur le bras, de manière à former un angle sensiblement aigu. Ce mouvement singulier, impossible pour nous, est devenu, paraît-il, un signe caractéristique de la race. Il en est de même pour le renversement du coude en de-

dans ; pas un muscle du corps qui ne prenne à un instant donné une situation inattendue.

L'immobilité complète, l'inertie du visage contrastent avec ce travail de la musculature, on dirait un masque de bronze antique fardé de poudre de riz. Les yeux ne disent rien, ces yeux d'automates semblent mus par quelque système à la Vaucanson.

Ce peuple manque de gaîté.

Cette imperturbabilité, dans ce qui devrait paraître un plaisir, impressionne péniblement.

C'est curieux, gracieux..... bien près d'être ennuyeux.

La religion d'un peuple déteint sur ses actes les plus indifférents. Il y a une relation manifeste entre cette ballerie et le nirvana bouddhique. On tombe peu à peu dans une sorte d'hébétude par la contemplation de ces souples et froides créatures sans expression, de ces poupées mécaniques, merveilleusement parées. Absorbé par la contemplation de ce luxe, de cette étrangeté, sans pensée, sans désir, on n'éprouve aucune sensation... si ce n'est celle d'une sorte d'hypnotisme produit par ces points brillants qui étincellent, comme des lucioles dans la nuit, sur ces riches vêtements de femmes. Peut-être verrais-je les choses avec d'autres yeux, si j'avais

encore vingt ans..... nous jugeons toujours de l'objet par l'impression produite sur le sujet. Nous sommes irrévocablement condamnés à connaître des choses, non comme elles sont, mais comme nous les sentons. Je dois dire cependant que les jeunes hommes dont j'étais entouré paraissaient affectés d'une manière analogue, hésitant entre l'admiration et l'ennui.... penchant vers l'ennui.

Le sourire semble inconnu dans ces contrées.

C'est la danse d'un peuple éteint... Therpsychore s'est anémiée dans cette atmosphère de mort.

J'ai vu les nègres de Grand-Bassam danser avec un tam-tam et une calebasse contenant quelques petits cailloux qu'ils agitaient en cadence. Les mouvements, lents d'abord, s'accéléraient; la passion s'allumait par cette accélération de mouvements simples et uniformes et montait par degrés au diapason de la frénésie.... et cette frénésie devenait contagieuse. Au bout de quelque temps, ce rythme sauvage, ces trépignements furieux, irritaient le système nerveux et communiquaient au spectateur l'ivresse des acteurs.

Ici le spectacle est étonnant, glacial.

Il y eut des intermèdes incompréhensibles pour un étranger. La principale bayadère, étendue sur un divan, se livrait à une mimique de même caractère que la danse, c'est-à-dire à une mimique fort complexe, mettant en jeu la plupart des muscles du corps avec la même impassibilité de sa physionomie. Pendant qu'elle gesticulait, une chanteuse invisible psalmodiait d'une voix nasillarde et plaintive. Entre le geste de la mime et la voix de la chanteuse, il semblait d'ailleurs y avoir accord parfait. Elle joua longtemps, d'abord sous le masque noir de l'Yack, ogre ou mauvais génie d'une laideur horrible, puis sous le masque doré — les Cambodgiens aiment tant l'or qu'ils croient honorer les divinités en leur prêtant une face de ce métal, — du bon génie des eaux, masque bizarrement humain avec une expression de bonhomie bien réussie.

La soirée finit par ce que les Cambodgiens appellent le *quadrille français,* composé, dit la légende, sur les indications d'un matelot. — Ce n'est pas impossible, parmi les marins on trouve de si drôles de corps bons à tout. On y sent percer, en effet, une pointe de génie exotique..... et c'est une révolution, car certaine-

ment, à part cette exception unique, les gestes, la méthode et les figures n'ont pas varié depuis plus de mille ans. L'air du quadrille français est aussi moins languissant, moins monotone.

Il en est de la musique comme de la danse, le répertoire cambodgien se compose d'une trentaine d'airs que les artistes se repassent avec une fidélité scrupuleuse depuis un temps immémorial.

Le royaume du Cambodge est une vraie momie qui s'effrite au grand air du vent venu d'Europe.

Que penser de gens qui ont pétrifié la musique?

Le quadrille français est dansé par quatre bayadères, cette fois le rythme s'anime; ces exécutantes n'agissent plus isolées comme dans la pure méthode cambodgienne. Cette fois elles sont solidaires, les mouvements combinés en figure exigent le nombre quatre. La composition est savante, le goût et la grâce y président; on pourrait se croire à l'Opéra le jour extraordinaire de l'inauguration d'une nouveauté.

La danse cambodgienne ne se propose pas d'exciter les sens, les femmes sont correctement vêtues; si le buste est bien dessiné, le corps,

des hanches au genou, est entièrement dissimulé sous l'ample culotte nationale — jamais un geste lascif.

Après avoir salué fort cérémonieusement, ces danseuses se retirèrent avec toute la solennité de leur entrée, leur visage conservant toujours la même impassibilité, la même immobilité de statue.

Les nombreux bas-reliefs consacrés dans les temples aux bayadères, démontrent toute l'importance que les Cambodgiens attachent à cet art. D'où je tire cette leçon de morale: Il n'est pas bon pour un empire que les danseuses et les bonzes y tiennent le haut du pavé.

PNOM-PENH, *1er novembre 1884.*

Aujourd'hui nous avons accompagné le gouverneur dans sa visite à la reine-mère.

Le gouverneur et son escorte arrivent dans les canots des navires de guerre et débarquent sur un élégant pavillon flottant vert et or (à l'extérieur et à l'intérieur), construit pour permettre aux femmes du roi d'assister à la fête des eaux. La jonque de la reine-mère était amarrée en amont de ce pavillon avec lequel elle communique par un pont flottant de bambou.

Le bambou avec sa tige résistante, creuse, cloisonnée, imperméable, fait d'excellents ponts flottants ; il sert aussi à la fabrication de radeaux sur lesquels on transporte, par le fleuve, les bois *fondriers*. Le bambou figure dans la plupart des peintures chinoises et japonaises, il le mérite bien ; cette graminée géante, flexible, aérienne est la gracieuse plante caractéristique des paysages de l'Extrême-Orient ; les habitants l'utilisent de mille façons dans l'industrie et la fabrication des ustensiles de la vie journalière. On ne comprend pas plus la Chine et l'Indo-Chine sans le bambou que sans le riz.

La reine-mère avait prévenu que, très souffrante et couchée, elle se lèverait cependant pour recevoir le gouverneur. Aussi ne nous sommes-nous pas assis dans les superbes fauteuils dorés, marqués d'un *N*, rangés sur le pont de la jonque. C'est une bonne fortune pour Norodom d'avoir la même initiale que notre défunt empereur (Dieu prenne en pitié son âme!) ; on lui coule les défroques impériales. La vieille reine habite dans sa jonque devant le palais de son fils, elle est ainsi tout-à-fait chez elle. D'ordinaire, elle habite Oudong l'ex-capitale. Du reste, les Cambodgiens ont poussé très loin l'art de la construction et de l'emmé-

nagement des jonques, on y jouit d'un confortable réel. Très pieuse, comme toutes les femmes âgées, elle dépense le plus clair de ses revenus pour les pagodes et les bonzes... Les mœurs diffèrent, en ce bas monde, plus par la forme que par le fond.

La mère de Norodom nous reçut accroupie à l'orientale sur une estrade recouverte de soie brodée. Malgré ses soixante ans, elle a les cheveux très épais, bien blancs, coupés courts à la mode du pays. Une nombreuse cour de femmes de tout âge, fort simplement vêtues, se tient debout autour d'elle. Enveloppée dans une longue chemise de soie noire, on ne lui voit ni ornement ni bijou.

Le gouverneur lui dit : « Je viens avec mon état-major offrir à Votre Majesté le tribut de mon respect et de mon dévouement, et l'assurance que Votre Majesté peut compter sur la France pour veiller aux intérêts du roi son fils et travailler à la prospérité du royaume du Cambodge.

La bonne femme répondit, avec un aimable sourire, qu'elle ne doutait pas des bonnes intentions de la France ni du désir de bien faire du gouverneur. Les propos insignifiants continuèrent sur ce ton, les deux interlocuteurs

échangeant, avec la même bonne foi, la même fausse monnaie.

La vieille reine a vraiment la figure fine et distinguée, et, pour son âge, des yeux noirs, doux et brillants. Elle n'a point le masque écrasé de la race ; avant d'être une gracieuse petite vieille, elle dut être fort séduisante.

En somme, elle ne paraissait pas si malade... sa maladie pourrait bien être tout simplement la rage fort bien dissimulée, provoquée par la récente confiscation des pouvoirs réels de son fils et la transformation des prérogatives royales en fonctions purement honorifiques. Nous n'en abrégeâmes pas moins la cérémonie sous l'excellent prétexte de ne la point fatiguer — car la visite ne devait pas être moins pénible pour elle qu'ennuyeuse pour nous.

PNOM-PENH, 2 *novembre 1884.*

Tandis que le fils aîné du roi, à l'encontre du célèbre Hippolyte, est à la chaîne pour avoir trop aimé une de ses nombreuses belles-mères, le fils aîné du second roi subit la même peine pour une aventure plus tragique, dont l'amour est encore la cause. Le tribunal l'a condamné à deux ans de chaîne, lui aussi, pour avoir fait

assassiner l'entremetteuse qui servait les amours de sa femme avec son frère cadet. Deux sicaires poignardèrent cette obligeante personne un soir à l'entrée de la ville et lui coupèrent la tête pour l'offrir au mari outragé. Tous deux furent condamnés à mort, le gouverneur commua leur peine en travaux forcés, les assassins ayant commis le crime à l'incitation d'une personne à qui ils devaient le respect, et, dans une certaine mesure, l'obéissance.

Dans la maison royale du Cambodge, on fait beaucoup l'amour en famille.

Le second roi n'exerce aucune fonction, ne jouit d'aucun pouvoir effectif, il est simplement roi en expectative et prêt à remplacer à sa mort le monarque régnant. Comme en Turquie, la succession va de frère à frère, par rang d'âge, jusqu'au dernier, puis on recommence la série par le fils aîné du frère aîné.

PNOM-PENH, *3 novembre 1884.*

Le gouverneur arrive en équipage sur le pont de bambous flottants qui conduit à la jonque royale.

La garde cambodgienne placée à l'entrée du pont présente les armes, le clairon sonne. Elle a,

ma foi, fort bon air, cette garde royale ; bonne tenue, propreté irréprochable, casque blanc, veston blanc, pantalon blanc avec une large raie rouge. A distance, on la prendrait pour une troupe européenne ; l'officier cambodgien qui la commande n'a pas trop mauvaise tournure.

La musique du roi, recrutée parmi les tagals de Manille, souffle très suffisamment *la Marseillaise* dans des cuivres européens.

Un seul trône dans la jonque royale, conclusion : le roi n'assistera pas à la fête ; sans cela, il y aurait eu deux trônes : l'un pour le roi, l'autre pour le représentant de la France. Peut-être Norodom est-il bien malade comme il l'a prétexté ; l'abus des femmes, de l'opium et du sherry l'a mis en triste état!... l'une de ces trois choses suffit pour détériorer un homme. On n'a ménagé l'or ni au dehors ni au dedans sur la jonque royale, peinte en vert, avec deux énormes yeux à l'avant et deux pattes de tigre à l'arrière, sculptées en ronde bosse. La poupe très élevée rappelle d'une façon frappante les poupes des galères des bas-reliefs grecs et romains. Le luxe cambodgien use et abuse volontiers de la dorure. En général, l'ornementation très soignée témoigne de l'imagination et du goût. Les sujets religieux occupent une

grande place dans l'ornementation khmère: C'est le plus souvent une allusion à quelque passage du Ramayana. Dans le cas contraire ce sont des animaux ou des plantes fantastiques, ou bien encore des volutes d'un charmant dessin.

Outres les princes — jeunes gens aimables, habillés à l'européenne, sauf l'inévitable sampot, dont deux parlent le français couramment, — le gouverneur et sa suite composée d'une vingtaine de personnes trouvèrent sur le vaste pont de la jonque de confortables fauteuils dorés.

Le gouverneur, excellent républicain, n'en excelle pas moins à se carrer sur un trône... la République, il est vrai, trône en sa personne.

Une nombreuse suite de femmes entoure la reine-mère dans une jonque voisine; tout autour se sont groupées des pirogues tendues de brillantes étoffes. A nos pieds, assis dans leurs canots, le président du conseil et les ministres assistent à la fête. Le président du conseil possède une bonne tête de vieux parlementaire du temps de Louis-Philippe. Le ministre de la guerre s'est cru dans l'obligation d'enverguer, pour cette solennité, une tunique d'officier d'infanterie de marine, usée jusqu'à la corde.

Une lutte de pirogues et de jonques figure naturellement au premier plan du programme de la fête des eaux. Les rameurs des jonques nagent debout avec de longs avirons montés sur de hauts tollets, comme dans toutes les embarcations chinoises et annamites. Les pirogues taillées dans un seul arbre sont armées en moyenne de cinquante pagayeurs. Elles sont peintes en noir, ornées sur les bords, surtout à l'avant et à l'arrière, de palmes dorées. Au centre de l'équipe, un grotesque, debout, règle la cadence des pagayes en psalmodiant, avec force grimaces, un chant monotone sur l'énergie de ses rameurs, l'infériorité des adversaires, la certitude de remporter le prix... il s'exprime en phrases très courtes, auxquelles les pagayeurs au buste nu répondent par un aïah! formidable. Parfois le grotesque raconte des histoires graveleuses. Pirogues et jonques défilent ainsi devant nous pour se rendre, en amont; au point de départ. Dans deux petites embarcations mouillées devant l'auguste assemblée, siègent, en vestes et bonnets d'un rouge éclatant, les juges, munis d'un énorme tam-tam.

On se sent vraiment en un jour de fête nationale et populaire, le peuple, si morne d'ordinaire, s'égaye.

Les courses commencent, les pirogues luttent par couple, et c'est un attrayant spectacle de voir glisser les longues pirogues aux cinquante pagayeurs, comme des scolopendres géantes, fuyant sur l'eau... les équipes hurlent leurs *aïah* frénétiques et donnent aux longs fuseaux qu'ils montent, avec l'aide d'un furieux courant, une vitesse de torpilleur. Les juges en rouge proclament les vainqueurs en frappant sur leurs tam-tam à tour de bras.

Après la course, illuminations nautiques.

Une multitude de jonques et de pirogues, sur lesquelles s'élèvent des monuments de baudruche aux formes de gâteaux de Savoie les plus variées, allument les nombreuses chandelles enfermées dans ces bizarres et légers édifices et circulent lentement.

La reine-mère avait allumé de sa propre main les chandelles des premières embarcations.

Peu après, nous reçûmes en cadeau de la mère de Norodom, un plein panier de petits artifices qu'on lance à l'eau après y avoir mis le feu, ils flottent et décrivent en fusant les courbes les plus capricieuses.

Par déférence pour la vieille reine, le gouverneur lui-même et son état-major lancèrent

leurs fusées, d'abord assez gauchement, puis le plaisir s'en mêlant, ce fut bientôt une pluie de pétards... les bonnes doivent être bien contentes, les enfants s'amusent.

A ce moment se déroulait sous nos yeux un panorama plein d'originalité et de grandeur. La pleine lune prolongeait la douce et indécise clarté du crépuscule. Le vaste bras alimenté par les grands lacs, le long duquel s'étend la souffreteuse Pnom-Penh, coulait à nos pieds. impatient de se marier au grand fleuve. Les avisos du roi avaient décoré leurs mâtures et leurs plats bords de fanaux et de lanternes vénitiennes. Mon cœur de breton tressaillit, un biniou sonnait à bord d'un de ces navires.

Les étranges monuments de baudruche promenaient leurs lumières diffuses. On distinguait encore vaguement sur la rive opposée les grands arbres et les maisons de bambous adossées à la berge, suspendues au dessus de la vase sur de hauts pilotis.

Le phare détachait sur le ciel sa haute colonne. Une image, ce phare, du Cambodge sous Norodom — corps sans âme, phare sans lumière — construit à grands frais, il n'y manque que la lanterne...

Au pied du phare, sous des paillottes hu-

mides, gisent, en tas, de beaux appareils électriques entièrement détériorés. Norodom possède cependant des appareils électriques qui fonctionnent, mais on les trouve dans le palais où ils servent, les jours de ballet, à éclairer les danseuses.

Si on avait seulement mis sur cette colonne une bonne lampe à pétrole!... mais ce n'eût pas été à la hauteur du *progrès*.

Des intrigants — genre Nabab de Daudet — ont entraîné le souverain dans ces dépenses saugrenues, — plus il dépense, plus ils gagnent — et font croire à ce fantoche couronné qu'en commettant ces sottises, il devient un grand homme.

Ce phare est le vrai monument de son règne.

Telle est la seule justification — mais elle a bien sa valeur — de l'aventure dans laquelle nous nous sommes lancés, car la France a pris là charge d'âmes.

WHAT-NOCOR, *11 novembre 1884.*

En remontant le Mekong au delà de Pnom-Penh, vers cinq heures de l'après-midi, nous débarquions devant le village cambodgien de Campong-Cham, habité mi-partie par des

Malais, mi-partie par des Chinois, — la race khmère s'éteint, — car on rencontre des Chinois partout... partout, et absolument partout ils pullulent. L'Asie entière semble prédestinée à devenir chinoise. La Chine fait tache d'huile, silencieusement elle envahit tout... rien ne résistera à l'invasion de ce peuple prolifique, économe, laborieux, symbolisé par les termites.

Aucun peuple de l'Asie, si ce n'est le Japon, n'est de taille à lutter contre la Chine dans le combat pour la vie.

C'est et ce sera plus encore une grande imprudence pour une nation européenne d'entrer en conflit avec la Chine, sans l'alliance préalable de la Russie et du Japon, dont les intérêts sont d'ailleurs communs avec les nôtres.

Cette nation insulaire de l'empire du Nipon, collée aux flancs de l'Asie comme l'Angleterre aux flancs de l'Europe — l'analogie de ces deux positions presque symétriques est frappante — ambitionne aussi un rôle analogue. Tenace, laborieuse, mais chevaleresque, brave jusqu'à la témérité, amoureuse d'aventure et de gloire, lancée a toute vapeur dans le mouvement moderne, elle possède déjà, avec une brillante armée, une flotte exclusivement japonaise — où tout est japonais de l'amiral au chauffeur

— et, de l'aveu de tous les marins, ses escadres, comme manœuvre, comme tenue, comme audace, sont dignes de se mesurer avec toute escadre de l'Occident.

Le populeux village de Campong-Cham s'étend sur la rive en une longue rangée de paillottes ; le fleuve se resserre un peu plus haut, mais là il s'étale en nappe de majestueuse étendue... les cases se cachent à demi dans des fourrés de bambous, d'aréquiers, surtout de bananiers, — plante bénie qui, sur la même surface, fournit plus d'aliments que tout autre végétal, et cela, on peut dire, presque sans travail.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, la population nous entoura avec une curiosité familière et le maire nous dit :

— Le gouverneur de la province n'a pas eu le temps d'arriver... je l'ai envoyé prévenir et certainement il ne tardera pas, et regrettera bien de ne pas vous avoir reçus à votre débarquement.

Notre gouverneur pria ce brave homme à figure ouverte, — il n'est point Chinois, mais Malais, — de nous fournir des moyens de locomotion, charrettes à bœufs ou chevaux, pour nous rendre aux ruines de What-Nocor.

En attendant, nous partîmes par une chaussée, belle sans doute au temps de la splendeur khmère, présentement semée de fondrières, mamelonnée de têtes de pierres de Bien-hoà, rondes comme des galets. Une haute muraille de feuillage nous garantissait des derniers rayons du soleil couchant... Il me semblait errer dans un vieux chemin de la Bretagne de mon enfance, décoré par quelque fée de plantes tropicales. Parfois, entre les arbres, on voyait s'étendre, au bas de la chaussée, le vaste tapis vert de marais herbus, où flottent, par plaques, le lotus aux grandes fleurs roses se dressant hors de l'eau au milieu de larges feuilles cordiformes étalées.

De temps à autre quelque colosse au tronc blanc, au feuillage rare, comme si le temps l'avait rendu chauve, s'élevait dans l'isolement, ayant fait le vide autour de lui par l'étouffement des petits.

Après une ravissante promenade d'environ trois quarts d'heure, nous arrivâmes dans un lieu découvert où se trouvent les vestiges du temple bouddhiste de What-Nocor. Il ne reste debout que le sanctuaire lézardé, branlant. De la première enceinte construite en pierres de Bien-hoà, pierre spongieuse à l'aspect de scorie de fer, tout a disparu à part la porte

d'entrée. Dans les hautes herbes, accroupis sur le train de derrière, des lions menaçants, sculptés dans un grès dur, gardent fièrement ces débris; à demi ensevelis dans le marais gisent des Bouddha au noble et calme visage. La plus grande partie des dépendances et des chapelles effondrées a été absorbée par les vases du sol, et cependant les dalles en pierres brunes des chaussées, reliant le saint des saints aux autres édifices, subsistent encore à peu près intactes. Dans le sanctuaire sombre, sans autre ouverture que les portes par lesquelles entre parcimonieusement le jour, des nuées de chauves-souris ont accumulé leur fiente depuis des siècles ; on est suffoqué par une odeur âcre et nauséabonde dans les ténèbres de ce grand trou noir, épaissies encore par le déclin du crépuscule... Autrefois les bonzes déployaient là, devant une foule recueillie, toutes les pompes du luxueux et solennel culte bouddhiste.

Les rares dépendances encore debout et le sanctuaire lui-même ne frappent point par leurs dimensions en réalité médiocres, mais les constructions sont en bons matériaux, taillées dans un grès tenace, en belles pierres ajustées avec le plus grand soin. Ce fut puissant et solide... l'écroulement d'une masse si compacte étonne,

le temps seul n'a pu le produire, il a fallu la main malfaisante de l'homme; les constructeurs pouvaient espérer avoir bâti pour l'éternité. Quoique lourde, cette architecture ne manque ni d'originalité ni même de grâce. Si l'ensemble du monument vous laisse froid, on ne peut rester indifférent devant la prodigieuse broderie de la pierre. En général, les dessins, répandus à profusion, ne sont pas fouillés très profondément, ce sont des demi-reliefs. Les corniches, les arêtes des toitures, luttent par la richesse de leurs dentelles avec les murs brodés à l'extérieur de figures isolées, de scènes complètes, de groupes nombreux de guerriers ou de danseuses, d'yacks, de ravissantes volutes. Les artistes ont lâché la bride à leur imagination dans les champs les plus étendus de la fantaisie.

Composée d'un nombre considérable de petites paillottes élevées de deux mètres au-dessus du sol, une bonzerie entoure les débris du sanctuaire. Ces cases, toutes pareilles, méthodiquement groupées, où chaque cénobite vit isolé dans ses méditations, rappellent les constructions des animaux architectes.

Le gouverneur et son cortège passèrent devant un bonze accroupi, plongé dans l'extase comme un moine du mont Athos en contempla-

tion de son nombril ; ce moine flegmatique ne daigna pas même leur octroyer un regard. J'admirai cette philosophique indifférence et je dis au gouverneur :

— Voilà un disciple de Bouddha qui se soucie fort peu des grands de la terre... Je m'imagine Alexandre passant devant Diogène.

Il faisait déjà sombre, — car Phœbé voilée comme une carmélite nous refusait ses regards, elle n'avait sans doute reconnu aucun Endymion parmi nous — et sous la voûte sombre, non des sapins, mais de cent arbres divers, nous courions le risque de nous fourrer dans la boue jusqu'à mi-jambe, ce qui est peu de chose, ou de nous casser les pattes dans les pierres rondes de Bien-hoa. Aussi vis-je arriver avec une incontestable satisfaction des chevaux en compagnie du gouverneur de la province, dont deux munis de selles françaises, les autres avec des selles cambodgiennes sans étriers et réduites à si peu que c'était bien près de faire pas de selle du tout.

Quelques-uns d'entre nous montraient de la défiance à enfourcher ces biques dans les ténèbres, par cette effroyable route. Quant à moi, j'étais monté trop souvent de nuit, en Nouvelle-Calédonie, par des chemins autrement dange-

reux, pour éprouver la moindre inquiétude; je rassurai les indécis en leur disant ces paroles peu flatteuses pour l'espèce humaine : « Vous n'avez rien à craindre, si vous vous laissez conduire par votre cheval, et si vous avez l'humilité d'avoir plus confiance en son instinct qu'en votre intelligence. »

En revenant, nous rencontrâmes le palanquin expédié au gouverneur français par le gouverneur de la province, puis des chars à bœufs fort primitifs, modelés, selon toute apparence, sur ceux des rois fainéants. Des huit ressorts, d'ailleurs, feraient triste figure sur cette chaussée où les charrettes prennent des inclinaisons invraisemblables, enfoncées jusqu'au moyeu dans une fondrière avec l'autre roue en l'air sur la tête d'un gros caillou. Nous étions, pour les quitter, trop contents de nos petits chevaux non ferrés, grands comme des ânes, mais fort débrouillards.

Le Cambodge fournit de chevaux Saïgon et la Cochinchine, ses poneys seuls supportent bien le climat, les belles races de Syrie, d'Arabie ou d'Australie s'anémient et contractent la diarrhée comme de simples humains. Bien soignés, ces poneys sont de gentils animaux : bien nourris, ils ont un entrain du diable.

La foule nous attendait à l'entrée du village et nous reconduisit à nos canots avec une évidente sympathie. Le gouverneur de la Cochinchine fit à son homologue cambodgien les remerciements les plus cordiaux. Après une foule de politesses réciproques, nous nous quittâmes, comme de vieux amis, les habitants enchantés et honorés d'avoir prêté leurs chevaux à d'aussi augustes personnages. Cette adoration de l'autorité offre tout plein d'avantages... à ceux qui commandent. Encore voulaient-ils par reconnaissance nous offrir un bœuf.

Rapides de Samboc, *12 novembre 1884.*

Avec ma chaloupe à vapeur, j'ai vainement tenté de passer les rapides de Samboc; il y avait des tournoiements d'une telle violence dans le labyrinthe des roches qu'il fallut y renoncer.

Des arbres riverains arrachés par le courant, puis arrêtés plus tard par un obstacle, roches ou amoncellements de sable, prennent racine au milieu du fleuve pendant les basses eaux, alors qu'elles sont tranquilles. Pendant sa crue, le flux arrache leur feuillage — c'est leur

hiver; quand ils émergent, ils se couvrent de boutons et poussent bientôt leurs feuilles printanières.

A la pointe d'une berge, au pied de falaises couvertes d'une végétation touffue, en face d'une embouchure d'arroyo sorti de la forêt noyée, le courant bouillonne et s'élance avec une vitesse vertigineuse, tout chargé de flocons d'écume. Là de nombreux syrénides se livrent à la pêche avec ardeur. A tout instant, pour échapper à leurs attaques, de superbes poissons bondissent hors de l'eau, et, le temps d'un éclair, ces syrénides montrent, pour respirer, leur dos rond ou leur tête semblable à celle d'un phoque, autant que j'ai pu juger pendant des apparitions si courtes. Ils m'ont fort intrigué, car je n'ai pu me faire une idée nette de leurs formes.

A nos côtés, un singe, confiant sans doute dans notre antique parenté, descendait d'un arbre fort paisiblement, sans prendre garde à ma présence ; un écureuil volant sautait de branche en branche, passant comme une balle au-dessus de ma tête ; non loin de là, sur du sable chauffé par le soleil, un énorme caïman, engourdi dans les douceurs de la digestion, rêvait.

Souvent le courant ronge la berge là où un arbre vigoureusement implanté enlace un rocher de puissantes racines; il résiste alors, en pleine eau, d'une façon surprenante, aux violences du flux qui monte à l'assaut, en amont, le long de son écorce et se creuse en aval d'un sillon fixe et profond. En certains endroits, le fleuve est un vrai taillis, taillis immergé de plusieurs mètres pendant la crue, de sorte qu'à cette époque les jonques passent au-dessus, comme un ballon au-dessus d'une forêt.

Quand on contemple, en novembre, la hauteur de ces berges inondées en juillet et que l'on songe qu'elles doivent encore émerger de cinq mètres, on reste stupéfait. C'est certainement un des grands spectacles auxquels j'ai assisté dans mes courses autour du monde.

Aux rapides, la crue varie, dit-on, de 10 à 15 mètres, et là le fleuve a trois kilomètres de largeur.

Quelle prodigieuse masse liquide, chargée de détritus de toutes sortes, doit rouler sur ces rapides... Il le faut, sa puissance doit être proportionnée à son travail, et il a tant à faire, le noble fleuve!...

Augmenter annuellement le territoire de la Cochinchine et du Cambodge.

Nourrir deux peuples en fécondant leurs rizières de son limon.

Remplir les grands lacs, cette petite mer.

Enfin régler ses affaires d'intérieur et de ménage, faire et défaire ses îles, déplacer ses bancs, ici détruire ce cap, là creuser cette berge, allonger cette pointe...

Puis mes réflexions m'entraînant, je fis un retour sur le passé...

Il y a vingt ans, au pied de cette même falaise, je contemplais ces rapides, je les couvais d'un regard de colère, je m'irritais contre cette barrière qui nous fermait l'accès de l'inconnu... et je me sentis saisi d'un immense désir d'aller au delà.

Au retour, à Pnom-Penh, je dis à de la Grée :

— Nous ne nous arrêterons pas devant les obstacles de Samboc, je m'imagine ; il faut aller au delà.

— J'y pense bien, me répondit-il de son air rêveur, calme et doux.

— Si vous avez besoin d'un compagnon ?

— Pourquoi pas.

Mais qui fait ce qu'il veut en ce monde?

De la Grée, le héros du Mekong, devait avoir pour compagnon Francis Garnier, le héros du Tonkin.

Pendant deux années, de la Grée mûrit son plan; puis partit...

Il partit et mourut au but...

Qui meurt au but ici-bas?... c'est le petit nombre des élus.

Il mourut au but, sûr de sa gloire.

S'il ne lui fut pas donné d'en jouir vivant, il en eut la claire vision à sa dernière heure.

Ses compagnons rapporteraient le fruit de ses travaux.

Près de la ville de Tong-Tchouen, où la mort mit fin à ses souffrances physiques, qui n'avaient pas un instant altéré son indomptable énergie, ses compagnons élevèrent à sa mémoire un monument funèbre... Une auréole de poésie entoure ce mausolée, le seul qui ait encore abrité les ossements d'un homme de notre race dans ces mystérieuses contrées [1].

PNOM-PENH, *13 novembre 1884.*

Hier, au protectorat, un instrument de musique destiné à l'exposition d'Anvers excitait

[1] Ce tombeau ne renferma que quelques jours les restes du noble de la Grée; Francis Garnier, en expédition pendant que son chef se mourait, les fit transporter à Saïgon.

notre curiosité et notre admiration. C'est une façon de guitare grande et lourde, reposant sur trois pieds. Le manche creux et de même hauteur que la caisse sonore en est la continuation, son volume étant très important par rapport au volume de cette caisse. Les cordes, au nombre de trois, une en cuivre et les deux autres en boyau, sortent librement par une fente garnie d'argent de l'extrémité intérieure du manche, où elles s'enroulent sur des poignées en cloisonné.

Ces poignées sont des bijoux.

En sortant de l'intérieur du manche, les cordes passent dans un chevalet d'ivoire ciselé et fouillé en dentelle, une merveille, elles se fixent par l'autre bout à l'extrémité de la caisse sonore, exhaussées par un second chevalet d'ivoire non moins beau que le premier. Le manche est garni de onze chevalets au-dessus desquels les cordes passent sans toucher; ils servent à faire varier, dans une proportion déterminée, la longueur des cordes, en pressant celles-ci avec le doigt sur leur arête d'argent. Cet instrument flatte l'œil comme objet d'art et rend de fort beaux sons.

Le soir, le ministre des finances, dont la nomination venait d'être signée par le gouverneur,

nous envoya sa musique; il succède à son père, plus fatigué, je pense, par l'âge que par le travail.

Cette musique se compose de deux orchestres, dirigés chacun par un homme de vingt-cinq à trente ans, muni d'un petit violon à deux cordes entre lesquelles passent les crins de l'archet.

Autour de chaque chef d'orchestre se groupèrent accroupies des jeunes filles vêtues du sampot, les seins recouverts d'une écharpe avec un bout rejeté sur l'épaule. Tous les instruments étaient à cordes, genre violon, genre guitare à caisse circulaire de grand diamètre, genre harpe ou cithare, enfin une caisse sonore plate, trapézoïde, tendue de fils de cuivre sur lesquels la musicienne frappe avec des baguettes légères.

Tous ces instruments, très soignés, incrustés de nacre, portent d'élégantes montures d'ivoire sculpté; le bois est toujours travaillé avec un fini irréprochable. Quand j'admire ces belles choses, je m'étonne de ne pas en soupçonner l'existence quand je me promène dans les rues, où tout est marqué d'un caractère barbare, pour ne pas dire sauvage. Sans doute, en parcourant les bourgs pourris de la Bretagne ou les villages inaccessibles de l'Auvergne, on n'aper-

çoit aucune trace de l'art ou du luxe français; mais je suis ici en pleine capitale et je ne vois rien d'analogue, même de loin, je ne dirai pas à nos boulevards, mais aux bazars d'une ville de troisième ordre de l'Orient. Sous des paillottes, dans de misérables échoppes, s'étalent les choses les plus viles. Aussi, quand on voit un objet d'art, on se demande d'où il sort. C'est parfois un souvenir de famille remontant à la plus haute antiquité, conservé par miracle; tout élégant produit moderne provient de Siam ou de Chine, directement commandé par les mandarins.

Ces musiciennes aux yeux de jais, aux courts cheveux noirs, aux beaux bustes de bronze, inondés de lumière, jouaient avec un remarquable ensemble des morceaux agréables, quoique monotones, d'ailleurs sans élan, sans passion, comme des machines bien montées. De temps à autre aux instruments se mêlaient des chœurs de petites filles à la voix aiguë, parfois quelques-unes d'entre elles se levaient pour exécuter un entrechat, en battant des mains en cadence. Une gamine de dix à onze ans, bien laide, mais bien éveillée, quitte par moments ses exercices chorégraphiques pour caresser la barbe des assistants, — à commencer par le

gouverneur, — ce qui lui vaut une ample récolte de cigares; ici l'on donne, en guise de bonbons, des cigares aux enfants.

Les musiciennes se délectaient du sirop de groseille que leur distribuaient, avec force cigares, les domestiques chinois du gouverneur, et fumaient voluptueusement en continuant leur musique.

PNOM-PENH, *14 novembre 1881.*

Ce matin j'ai visité la flottille du roi, composée de trois avisos et de quatre grandes chaloupes presque dignes du nom d'avisos, tout cela est dans un état lamentable. Cependant les machines sont moins mal entretenues qu'on ne pourrait croire. Les Annamites et les Cambodgiens sont nés mécaniciens; néanmoins l'inexpérience leur fait commettre de lourdes fautes et les expose à des accidents. Sur le yacht royal, la chaudière a reçu deux coups de feu assez forts pour ne plus permettre même de songer à l'allumer.

Au second aviso on a changé machine, chaudière, hélice; on a pris la première chaudière venue, la première machine venue, la première hélice venue, le tout au hasard de la fourchette... le générateur fournit au moins deux

fois ce que peut utiliser la machine, à cela il n'y a que demi-mal, on a inutilement alourdi le navire, voilà tout; mais l'hélice est si petite qu'en donnant trois cents tours, elle ne peut même faire remonter le courant au bateau.

Le troisième aviso, à roues, entièrement délabré, coulera un de ces jours; il n'a plus de pales, les tambours s'écroulent, la rouille a rongé les rayons. A l'intérieur, tout a pourri, faute de soins; c'est une ruine.

Ces navires en fer n'ont point passé au bassin depuis une dizaine d'années... le yacht royal lui-même menace à tous moments, lui aussi, d'aller au fond.

Sur l'une des chaloupes, on a mis une chaudière si insuffisante que la pression tombe au premier coup de piston; cette embarcation ne peut même changer de mouillage avec sa machine.

Tout est sale, mangé par la vermine et les termites, tout pue la misère, l'ignorance et la crasse. Mais le roof, où se trouve le logement du roi, est archidoré à l'extérieur et à l'intérieur.

Norodom s'occupe lui-même de la flottille, — ça se voit — et ne permet pas à son ministre de la marine d'y mettre le nez (de quoi peut bien alors s'occuper ce ministre?).

Cette flottille dans les mains de Norodom est un chronomètre dans les mains d'un maçon, ou plutôt du fulminate d'argent dans les mains d'un bébé.

Comme en visitant cette flottille, où tout est malpropreté, incurie, ineptie, sottise, on sent bien l'agonie de ce pauvre Cambodge!... de toutes façons sonnait le glas de ses funérailles. Si nous ne l'eussions absorbé (encore conserve-t-il l'ombre et — ce qui est beaucoup pour une âme fière — l'apparence, de sa nationalité), depuis longtemps Siam et l'Annam se seraient partagé ses dépouilles. Certainement il vaut mieux pour lui vivre sous notre bienveillante domination que de disparaître sous les coups de ses ennemis héréditaires.

De quelque côté que l'on tourne les yeux, on ne voit que gaspillages enfantins ou absurdes, avortements... et cependant quel pays plantureux!... quelle race robuste, obéissante et douce!

Sur une flottille de trois avisos et de quatre chaloupes, une chaloupe seule est en état de rendre des services, encore à la condition de lui demander fort peu.

Dans l'enceinte du palais, sous le nom d'ateliers, le roi possède un chaos d'outils dispa-

rates, accumulés sans plan, sans étude, sans réflexion. Les créateurs de cette cacophonie ne se sont point préoccupés de satisfaire à des besoins donnés, dans un but donné... ils ont simplement songé à gruger le roi.

Notre administration pourra accumuler bien des sottises sans arriver au niveau des fantasques inepties de Norodom.

PNOM-PENH, *15 novembre 1884.*

Pnom-Penh étend sa double ligne de magasins, de maisons, de paillottes, en rue, le long du fleuve.

A l'arrivée, on descend au débarcadère du protectorat.

Après cet édifice, en remontant, viennent le télégraphe, le palais de justice, les casernes de l'infanterie de marine, la maison du second roi; puis on tombe en vrai Cambodge, au milieu de paillottes où de petits marchands vendent des fruits, du poisson plus ou moins conservé, des aliments divers peu appétissants — après viennent de petites industries, entre autres des forges primitives près desquelles l'atelier du maréchal ferrant d'un de nos moindres villages paraîtrait un grand établissement métallur-

gique. Sans doute l'industrie du fer, la première de toutes, n'a pas fait un progrès dans ce pays depuis plus de mille ans. Dans des huttes bâties sur pilotis au-dessus de marais infects, des femmes en haillons dévident des cocons de soie. Le choléra est ici chez lui.

Un chantier de belles jonques console un peu de ce spectacle attristant.

Un pont bâti sur un petit arroyo rempli de pirogues unit la ville proprement dite à la concession accordée à l'évêque. Au crépuscule, je le rencontre tête nue, chaîne et croix d'or au cou, faisant seul ainsi tous les soirs sa promenade méditative en fumant une pipe magistrale au tuyau courbe. L'évêque et son clergé vivent assez misérablement dans un village chrétien, peuplé surtout d'Annamites. Tout est relatif... ici j'appellerai belle la cathédrale bâtie en briques rouges.

Si le soleil n'est pas encore couché, je continue par un chemin pittoresque ombragé de grands arbres, courant entre le bras des Grands Lacs et les cases entourées de bananiers... toujours et partout la richesse de la végétation contraste avec la triste condition de l'homme.

Mais la nuit tombe, je reviens sur mes pas et je m'arrête devant un grand hangar où des

Chinois étendus sur des nattes couvertes de sapèques, au milieu de nombreuses lampes à pétrole posées à terre, se livrent au jeu, leur passion favorite. Le maître de la cagnotte psalmodie un chant monotone d'une voix nasillarde.

A côté, perché sur des poteaux, un guignol attire la foule, surtout des Chinois, les décavés peut-être du Monaco voisin. Quand je dis guignol, je devrais dire ombres chinoises. De petits bonshommes hauts comme le doigt se détachent sur un transparent avec de merveilleux détails et les couleurs les plus brillantes. Un mandarin solennel, richement paré, s'avance à pas comptés et s'assied sur un trône pour écouter les doléances de deux dames distinguées ; ces suppliantes prosternées, le front à terre, se trouvent dans une situation des plus pénibles, si l'on en juge par leurs voix flûtées, toutes pleines de sanglots — le tout avec accompagnement de gong et de tam-tam à faire gémir un sourd. Tous ces petits bonshommes se meuvent sur le transparent avec une aisance parfaite.

Si, au contraire, partant du protectorat, on descend dans la direction opposée, on parcourt la partie la plus intéressante de la ville, et tout d'abord une grande rue bâtie des deux côtés de

maisons à arcades, construites par Sa Majesté et consacrées au commerce; le négoce français y est représenté par quelques cabaretiers. La France s'épuise à créer des colonies pour les fonctionnaires et les cabaretiers. Des marchandises européennes approvisionnent la plupart de ces magasins. On y voit confortablement installés des Indiens, des Malais, quelques Siamois, pas un Cambodgien; la plupart des boutiques, et les plus riches, appartiennent à des Chinois. Ces magasins presque neufs déjà menacent ruine, — là encore on reconnaît la main malheureuse de Norodom.

A droite, un joli bout de chemin bien tropical conduit à l'unique monument du Pnom-Penh, tertre en terre d'une trentaine de mètres de hauteur, couronné par une pagode délabrée. Aux quatre coins du temple bouddhiste se dressent des pyramides de quatre à cinq mètres de hauteur, et derrière, une pyramide d'une quinzaine de mètres. Je ne sais trop pourquoi je qualifie de *pyramides* ces grands gâteaux de Savoie pleins, en briques rouges, avec dôme et flèche, le tout crépi. Quel âge cela a-t-il?... peu importe. On n'y voit rien des productions naïves de sociétés dans l'ingénuité de l'enfance, c'est l'art décadent de la décrépitude. Il a fallu

du travail, beaucoup de travail, mais pas une idée, pour élever ce tertre niais et accumuler ces briques rouges, mises à nu comme des plaies par la chute du crépissage. Est-ce bien là l'œuvre des descendants des constructeurs d'Ang-Kor?

Voici maintenant l'enceinte du palais prétentieusement crénelée, un simple mur eût mieux fait. La façade de la tribune des courses fait partie de cette enceinte; le monument de l'exposition d'Anvers destiné à nos colonies sera construit sur ce modèle. C'est une superposition de toitures dorées à pentes diverses, supportées par de belles colonnes en bois chancelantes... cela a un faux air de grange abandonnée... là, comme partout, la caractéristique est un odieux mélange de clinquant et de misère, la toilette criarde et sordide des filles de bas étage. De ce lieu, la cour assiste aux courses de buffles et d'éléphants.

L'habitation royale se compose de divers bâtiments de même style aux toitures étagées et dorées, ornées à tous les coins de trompes d'éléphants dorées, dressées vers le ciel.

A la porte d'entrée veille la sentinelle d'un poste français. Norodom se passerait de cet honneur. Il joue au Pie IX et se dit prisonnier

avec autant de bonne foi que ce grand pape; on ne vend cependant pas à ses sujets la paille humide de son cachot... Les bonzes khmers n'ont pas la facilité d'imagination des bonzes romains... à ceux-ci la palme quand il s'agit de soutirer l'argent.

Pendant quelque temps, il eut la nuit une garde française et le jour une garde de miliciens annamites, afin d'éviter à nos soldats les factions au grand soleil. Le pauvre roi exprima qu'il était bien dur d'avoir pour garde d'honneur ses plus cruels ennemis, et l'on s'empressa de déférer aux vœux de l'infortuné monarque.

Au palais commence, de ce côté, la partie vraiment cambodgienne de la ville, Norodom est bien à sa place au milieu de la misère et de la dégradation des siens. Ce ne sont que paillottes élevées sur des poteaux au-dessus d'eaux croupies; autour des cases quelques bananiers aux feuilles jaunies protestent par leur air malheureux contre cette déportation dans la boue.

Bien que la race cambodgienne soit forte et robuste, on est tenté de la juger ici fort différemment; tous les souffreteux et rachitiques du royaume semblent s'être donné rendez-vous au-

tour de leur souverain. Vieille observation : le voisinage des grands engendre la démoralisation et par suite la misère.

Ces huttes juchées sur pilotis et leurs hôtes forment un ensemble navrant.

Il est temps de nettoyer ces écuries d'Augias.

De la chaussée où j'errais au milieu des ordures, j'aperçus une statue équestre. En marchant, non sans risque de tomber dans la vase, sur un pont élastique de trois bambous, j'arrivai à une sorte de sentier récemment mis à sec par la baisse des eaux ; après un détour, ce sentier me conduisit à un petit tertre où se trouve, coulé en zinc, Norodom sur un coursier fougueux. Le cheval a belle figure, Norodom, en général de division, a tout l'air d'un petit crevé déguisé. Devant le piédestal deux lions gardaient la statue, les massifs de briques sur lesquels ils reposaient se sont écroulés, et les deux lions de fonte sont tombés sur le nez.

Ce simili-bronze, dans un marais croupissant, au milieu de huttes misérables, c'est toujours la même pensée matérialisée : le phare sans lanterne, les bateaux à vapeur ruinés, l'un sans chaudière, l'autre sans hélice, la dorure sans propreté... c'est le peuple cambodgien

devenu joujou dans les mains d'un enfant gâté et gâteux.

Cette statue — payée 90,000 francs — fut offerte en principe à Norodom par la reconnaissance de ses sujets; seulement le journal officiel fixa le minimum de la cotisation selon le rang et la fortune des donateurs, les plus pauvres ne pouvaient offrir moins d'une ligature...

On n'épuiserait pas la liste de toutes les fantaisies bêtes de ce despote tout-puissant, qui s'imagine être grand quand il gaspille en niaiseries le fruit du travail de son peuple.

PNOM-PENH, *15 novembre 1884.*

Ce matin on m'a montré au protectorat, toujours pour l'exposition d'Anvers, un instrument très curieux à une seule corde; en somme, c'est un arc fixé sur une demi-calebasse que l'on appuie contre sa poitrine; il produit d'assez beaux sons. Le système de tension est en ivoire richement travaillé.

Les Cambodgiens sont très fiers de leur monocorde et savent seuls, prétendent-ils, s'en servir. D'après la légende, la Chine envoya jadis au Cambodge pour l'apprendre des musi-

ciens d'un étonnant mérite ; malgré des efforts désespérés, ils s'en retournèrent avec les cheveux blancs, contraints de confesser leur impuissance.

Le ministre de la guerre est le plus habile monocordiste du royaume. Ses loisirs dans les intervalles de ses occupations guerrières lui permettent de l'étudier à fond.

Il y a vingt ans, cet instrument fut cause d'une sinistre exécution de palais.

En pinçant du monocorde, un beau musicien faisait les délices de la cour ; le cœur de la jeune sœur du roi vibra bientôt à l'unisson de l'instrument de l'artiste ; si bien qu'un jour on le retira, pour lui trancher la tête, du lit de cette royale demoiselle trop sensible aux charmes de la musique. Le crime était grand, car la naissance de la princesse la destinait à devenir femme du roi.

Les filles de sang royal sont condamnées à la virginité, à moins d'épouser leur frère ; d'ordinaire au Cambodge, comme à Siam, le roi épouse toutes ses sœurs.

Norodom, malgré ce scandale, n'en eut pas moins de la coupable une fille âgée aujourd'hui de dix-huit ans.

Kompong-Chnan, *16 novembre 1884.*

Le gros bourg de Kompong-Chnan (village des marmites) tire son nom de sa spécialité pour les poteries, c'est le centre commercial d'une province où elles se fabriquent en grand ; de Kompong-Chnan on les expédie par pleins chargements de jonques ou même sur des radeaux. C'est le dernier point habité du puissant cours d'eau qui unit Pnom-Penh aux Grands Lacs. Là on est en pleine forêt noyée.

Kompong-Chnan s'est établi dans un lagon, près du bord du fleuve, à l'abri du courant brisé par la forêt, en un lieu où l'eau monte et descend paisiblement. Les habitants ont construit sur des radeaux de bambous leur ville flottante. De grandes bagues de liane attachent le radeau à de forts piquets fichés en terre et lui permettent de suivre le mouvement d'ascension ou de baisse des eaux. Parfois les cases s'amarrent aux arbres, d'ailleurs rares et pauvres en feuilles, qui poussent dans le lagon ; les marmots de la famille montent sur leurs branches dépouillées pour jouir de la brise et de la vue, perchés immobiles avec leurs vêtements

de couleurs claires. On dirait une compagnie de gros oiseaux.

La ferme d'opium est un petit monument de bambous, nattes et paillottes. On y loge à l'aise quatre employés des contributions indirectes, leur bureau et leur magasin. Elle est fort importante cette ferme chargée d'approvisionner les pêcheurs des Grands Lacs — Annamites et surtout Chinois. Les Cambodgiens fument peu l'opium. Des employés de la régie circulent en barque, débitant leur poison, au milieu de l'innombrable flottille qui couvre les lacs pendant la saison de la pêche. Cet édifice a pu heureusement se tenir à deux gros arbres avec une aussière; avant de s'y amarrer, il arracha ses piquets dans un fort grain et partit en dérive... Pourquoi aussi cette maison n'était-elle point gréée d'ancres de veille?

Nombre de boutiques en plein vent étalent leur éventaire sur un simple radeau. Les commères font leur marché en pirogue.

Nous reçûmes la visite du maire à qui nous fîmes compliment de ses rues larges et bien alignées.

Naguère la pagode flottait aussi, maintenant elle s'élève sur un terre-plein élevé de mains d'hommes en pierres de Bien-hoa et construit

par la libre piété des fidèles ; chacun porta sa pierre.

Le poste télégraphique, régi par un Annamite, est une des rares maisons bâties sur pilotis. Il est déjà perché bien haut, quoique le fleuve ait beaucoup à baisser encore.

Une œuvre méritoire, cette construction de la ligne télégraphique de Kompong-Chnan à Pnom-Penh, en passant par Oudon, l'ancienne capitale... Elle traverse la forêt noyée où M. Pavie, télégraphiste-explorateur, la commença pendant la saison sèche — la crue le surprit à la fin de son travail; il plaça les derniers poteaux avec de l'eau jusqu'aux aisselles.

Pour accomplir un tel travail, il faut une santé de fer, un corps capable de supporter toutes les privations et toutes les fatigues, une énergie indomptable, un cœur trempé et l'amour du métier.

La ligne de M. Pavie s'étend de Pnom-Penh à Bangkok, c'est une des plus honorables conquêtes pacifiques de la France dans l'Extrême-Orient. Cet intrépide explorateur partit de Pnom-Penh avec quarante Cambodgiens et Annamites; quand il arriva à la capitale du royaume de Siam, vingt de ses compagnons étaient morts de fatigue ou du choléra... mais la ligne fonctionnait.

M. Pavie est l'apôtre du télégraphe, on m'a dit de lui fort justement : S'il lui tombait du ciel cent mille livres de rentes, il n'en continuerait pas moins de planter ses poteaux.

Depuis huit ans il couvre de réseaux la Cochinchine et surtout le Cambodge... chemin faisant il collectionne pour le Muséum; ses trouvailles zoologiques sont inappréciables... il recueille et traduit aussi les légendes et les chants cambodgiens.

La vie de cet homme modeste sera une vie bien remplie... il aura conscience d'avoir laissé sa trace dans ce monde.

KOMPONG-THOM, *17 novembre 1884.*

Quand on quitte Kompong-Chnan, on est obligé, par l'insuffisance des cartes, de prendre un homme du pays pour guide dans le labyrinthe de la forêt noyée, toute percée d'arroyos croisés en tous sens. Ici le menu gibier est le poisson et la grosse bête, le caïman. Une multitude d'étranges animaux, de monstres gluants, circule sans doute au pied des arbres dans le mystère de ténèbres à peu près complètes, tandis qu'au sommet, sous les rayons du soleil, on voit s'ébaudir les singes gris et noirs.

Cette course à toute vapeur en escadrille, canonnières et chaloupes, dans les arroyos larges, sinueux, complexes des grands bois inondés, fut pour moi un spectacle plein d'attrait.

Tout à coup s'ouvre un large horizon, c'est le Véal-Phoc, *la mer de boue*... on l'appelle ainsi parce qu'aux basses eaux elle forme un seuil de vase liquide à l'entrée des Grands Lacs, eux-mêmes presque asséchés.

C'est l'embouchure des Grands-Lacs, comme portent les cartes ; bien digne aussi du nom de *lac* serait le Véal-Phoc, s'il n'avait pour terme de comparaison ses grands voisins. On respire, on a comme la sensation de la mer en sortant de l'étouffante atmosphère toute pleine de vapeurs des grands bois. Droit devant lui, le spectateur ne voit que ciel et eau, et, sur les côtés, à toute longueur de vue, à peine au-dessus de l'horizon, des cimes d'arbres.

Tout ce que l'œil aperçoit comme ceinture du Véal-Phoc appartient à la forêt noyée et par delà, bien loin, se profilent des montagnes couvertes d'une verdure sombre à leur donner une teinte noire... de vraies montagnes, chose dont on perd le sentiment en Cochinchine.

Nous appuyons sur la droite du Véal-Phoc et

arrivons à la lisière de la forêt où le pilote nous lance entre deux bouquets espacés dont les branches les plus élevées émergent ; bientôt l'arroyo se dessine et nous remontons un large canal entre deux murailles de verdure à demi-baignées.

C'est un pays où l'on est tenté de s'écrier avec un personnage illustre, ému par la vue de la mer : «Que d'eau !... Que d'eau !... »

La solitude et le silence fatiguent ; — partout l'immobilité de la plante, la torpeur de la vie végétale. Pendant longtemps pas un oiseau... puis apparaît quelque héron, le bec en avant, le cou reployé en S, ses longues jambes étendues, battant l'air lentement de ses vastes ailes, ou l'ignoble crabier, son diminutif... peu à peu l'arroyo s'anime de bandes d'aigrettes détachées sur le feuillage foncé comme de petites masses de neige. Des pélicans nagent, en fuyant devant nous, détournant la tête en arrière, et nous regardant d'un œil stupide, avec leur poche pendante sous leur gros bec, comme du vieux parchemin mouillé. Quand nous les approchons, ils se lèvent pour se reposer un peu plus loin et recommencent à fuir en nageant... et le même manège continue. Il leur faut beaucoup de temps et de reprises de vol pour que l'expé-

rience fasse entrer dans leur léger cerveau, la vanité de ce procédé, et les décide à faire un détour par-dessus les arbres pour se placer derrière nous. Des martins-pêcheurs au bec droit et robuste, rouge comme un morceau de corail, au corps moitié saphir, moitié rubis, se tiennent mathématiquement au même point de l'air, par un très rapide battement d'ailes, puis se laissent tout-à-coup tomber comme une pierre et se relèvent un poisson au bec. Des aigles à tête blanche décrivent, en planant, de grandes courbes dans le ciel.

Mais la présence de tous ces oiseaux, rares en somme, et des poissons effrayés, bondissant devant les canonnières et les chaloupes, ne suffit pas à combattre la pénible impression d'isolement, sous laquelle le voyageur ne tarde pas à se sentir oppressé après son départ de Kompong-Chnan.

Et cela continue toujours ainsi ; on glisse silencieusement sur une eau morte entre deux murs plongés, sur lesquels la nature a peint partout le même dessin vert.

Enfin nous rencontrons un radeau de bambous (il n'a pas, ma foi, moins de soixante à quatre-vingts mètres de long sur une quinzaine de mètres de large), supportant un chargement de bois,

accompagné d'une jonque destinée au logement de la famille chargée de la direction du train.

Il y a dans ces lieux d'autres humains que nous...

Longtemps après nous rencontrons un Cambodgien debout à l'extrémité arrière d'une petite pirogue, suivant la coutume en Indo-Chine. Sa présence nous annonce la proximité d'un village devant lequel nous ne tardons pas, en effet, à passer, réunion de paillottes juchées comme des nids. Bon nombre d'habitants semblent avoir élu domicile dans des jonques; ils amassent en bûcher sur les arbres leur bois à brûler. Quelle singulière existence que celle de ces gens entourés de la forêt noyée, pour eux sans limite... ils vivent de pêche assurément, les filets suspendus aux branches le disent assez. C'est probablement leur seule industrie; d'ailleurs elle doit être fructueuse, si l'on en juge par la quantité de poisson que l'on voit sauter autour des bateaux.

Puis reprend l'implacable solitude...

Et cela continue longtemps encore.

Enfin, mais bien longtemps après, l'aspect change, la végétation s'éclaircit, les herbes apparaissent, la terre affleure l'eau. Il se forme lentement, bien lentement, une berge mince,

les arbres se disséminent de plus en plus, le sol ferme, développé en plaine d'herbes naguère inondée, s'étend à perte de vue.

Je demandai à l'un de nos Annamites :

— Cette terre est-elle bonne pour le riz?

— Excellente, me répondit-il.

— Dans les temps reculés, reprit M. Pavie, elle a nourri de nombreuses populations... les vestiges de monuments gigantesques, parsemés dans ces déserts, ne laissent à cet égard aucun doute.

Et toujours la solitude.

La plaine herbue, immense, a remplacé la forêt, mais pas la moindre trace humaine.

Enfin, à cinq heures du soir, nous arrivons à Kompong-Thom.

Le gouverneur descend.

Les autorités accourent souriantes, la population toute réjouie nous entoure... Ces bons Cambodgiens sont ravis. Pas d'enthousiasme, mais ce contentement profond que donne l'espérance.

Pauvres gens!... ils ont tant à espérer...

J'ai assisté à la conquête de la Cochinchine. les Annamites, eux, étaient bien des conquis. J'ai vu, à mes pieds, la crainte sur le visage, la rage au cœur, des notables à genoux frapper

trois fois de leur front le pont de mon navire... ceux-là se courbaient bien devant la force (la chose que je déteste le plus au monde), c'était visible; en dépit de l'apparente soumission, la défiance et la haine éclataient malgré eux.

La première parole des villageois de Kompong-Thom fut de s'excuser de n'avoir point préparé de cadeaux; ils n'y auraient pas manqué, s'ils avaient connu d'avance notre visite... Pour eux, le commandement est bien : recevoir des cadeaux et donner du rotin.

Le gouverneur répond qu'il est enchanté de ne pas trouver de cadeaux préparés, il n'eût rien accepté. Il vient les voir et leur donner l'assurance que la France, en prenant en mains l'administration du royaume, avant tout, s'est proposé pour but la prospérité de leur pays.

Ce fut fort bien dit, avec sincérité, une sincérité communicative, bien rendue par l'interprète, car les Cambodgiens la partagèrent comme nous.

Puisse-t-il dire vrai!... ces gens-là nous accueillent vraiment avec confiance et bonhomie.

Kompong-Thom est la capitale de la province; cette capitale correspond bien à un misérable bourg du plus pauvre de nos départements.

Il n'y a pas jusqu'aux buffles, ce redoutable

ennemi des Européens en Cochinchine, qui, couchés dans la vase de leur parc, ne lèvent amicalement la tête pour nous regarder de leurs grands yeux doux. Et ce n'est point exceptionnel : au contraire, c'est un fait notoire, le buffle, si agressif envers le blanc dans les provinces d'Annam, ne l'est nullement au Cambodge. Est-ce un effet de l'influence du caractère des habitants sur le caractère de leurs bêtes ?

Nous montons sur les ruines d'un fort, de tous côtés au loin la solitude...

En prenant la tutelle de ces enfants doux, dociles, confiants, la France assume une responsabilité grave.

Une chose me console :

Jamais elle ne fera autant de mal que Norodom.

PNOM-PENH, *19 novembre 1884.*

Ce matin une longue suite d'équipages — inférieurs du reste aux plus modestes sapins de Paris — stationnait devant le Protectorat. Le gouverneur et le second roi montèrent dans l'équipage de Norodom. L'état-major, les officiers et fonctionnaires convoqués pour la céré-

monie prirent place dans les voitures suivantes. Le cortège se rendit à la mairie où le maire attendait le gouverneur pour le conduire à la salle des séances du conseil, afin de procéder à l'installation de la première municipalité de la première commune du royaume Khmer. On ne peut trouver en ce pays autre trace d'organisation que le bon plaisir du roi et les caprices des mandarins auxquels le souverain délègue sa toute-puissance.

Si le despotisme existait en Cochinchine et dans l'empire d'Annam, du moins la vie de la commune y était-elle intense. Sous ce rapport, nous n'avions rien à changer aux rouages du pouvoir en Cochinchine, dont l'organisation offrait la plus grande analogie avec la nôtre. La commune y jouissait de plus de liberté, voilà tout.

La commune, cellule primordiale du corps organisé qu'on appelle une nation, manquait.

Nous assistons à une révolution qui n'en est pas moins radicale pour être pacifique. C'est un événement solennel dans l'histoire du royaume, cette inauguration de la première municipalité de la capitale. Elle se fait sans bruit, sans émoi comme toutes les évolutions dont la nécessité s'impose.

Les conseillers municipaux se rangèrent sur des sièges derrière la table où prirent place le maire, à la droite du gouverneur, et le premier adjoint à sa gauche.

En face, à quelque distance, s'assirent, au premier rang, le second roi et le représentant du protectorat, derrière eux le conseil des ministres et les princes.

Les feuillages des plus belles plantes ornaient la salle. Derrière le conseil, l'écusson de la République avec les initiales R. F. ressortait entre deux drapeaux, l'un français, l'autre cambodgien.

C'est un de mes nombreux rêves de voir siéger à Paris, dans le Sénat de la République, des représentants de toutes les races, Je dis au *Sénat,* parce qu'à mon avis c'est une grave erreur d'avoir introduit dans le Corps législatif des députés des colonies ; il est souverainement absurde de faire voter le budget de la France par des gens qui ne concourent pas à le payer. Les citoyens payant l'impôt de l'argent et du sang devraient seuls concourir à l'élection de la Chambre des députés, particulièrement chargée de la bourse de la République ; mais toutes les races de l'empire français devraient être représentées au Sénat, dont un des principaux attri-

buts devrait être de représenter tout spécialement cet empire (dans le sens du *dominion* anglais).

Eh bien, sur une échelle minuscule, j'ai vu se réaliser ici mon rêve...

Dans cette petite municipalité qui est l'embryon de quelque chose de grand, siégeaient côte à côte les diverses races de l'Extrême-Orient : Malais, Indiens, Cambodgiens, Chinois, avec une majorité de Français, majorité nécessaire à l'exercice de nos devoirs d'initiateurs.

Le maire se leva et lut l'arrêté du gouverneur, revêtu du sceau du premier ministre, constituant la municipalité nouvelle.

Puis le gouverneur prononça un discours dont voici à peu près le sens :

Le Cambodge, dans sa détresse (le mot serait maladroit et ne se trouve pas bien entendu dans le discours, mais il peint exactement la situation)...

Le Cambodge, dans sa détresse, a tourné ses regards vers la France, et la République a consenti à prendre en main l'administration de ce pays, dans l'intérêt des deux peuples, afin de conduire, pour leur commun avantage, la nation cambodgienne dans la voie du progrès et de la civilisation.

Ce premier point est rigoureusement vrai.

Le peuple khmer, plein d'espérance, accepte notre tutelle avec joie... puisse-t-il plus tard l'accepter avec reconnaissance!...

Plus d'un Annamite de Cochinchine, au fond du cœur, je n'en doute pas, proteste contre la domination étrangère ; le sentiment de la nationalité chez un peuple fier, — et le peuple annamite est un peuple fier, — ne peut s'éteindre entièrement. Néanmoins les Cochinchinois avouent n'avoir connu, en aucun temps, un gouvernement aussi débonnaire, aussi honnête, aussi désireux d'être juste.

Les Cambodgiens avaient pour avenir inévitable l'esclavage sous la domination de Siam et de l'Annam. Affreuse tyrannie celle de Siam, contrée où une certaine vitalité, une assez forte dose d'énergie s'unissent à tous les vices, surtout à la froide cruauté de l'Orient. Siam faisait naguère, — d'aucuns disent fait encore, — d'effroyables razzias d'esclaves sur le territoire khmer ; il déportait en outre des populations entières pour les transférer dans les lieux inhabités de l'empire siamois. On conduisait ainsi des troupeaux de dix et vingt mille familles, sans se soucier d'assurer leur subsistance pendant le voyage, les Siamois estimant le but

atteint, si, de tous ces milliers d'hommes, quelques centaines arrivaient.

Ainsi advint-il à la province de Sambor, naguère la plus florissante du royaume, aujourd'hui dépeuplée... tout a été saccagé par la férocité siamoise, et tout ce qui a échappé au massacre, chargé de chaînes, a été vendu comme esclave sur le marché de Bangkok.

L'agriculteur annamite, — et la nation se compose à peu près entièrement d'agriculteurs, — jouit, sous notre domination, pour la personne et surtout pour le fruit de son travail, d'une sécurité jadis inconnue. Il sait devoir un impôt fixe et déterminé au delà duquel on ne lui demandera quoi que ce soit. Il se sent sûr d'obtenir de toute vexation bonne et prompte justice, les exactions sont pour lui une légende du temps des mandarins.

Le Cambodge connaît le régime de la Cochinchine et ce régime lui semble digne d'envie.

L'homme qui connaît le mieux le Cambodge, pour l'avoir parcouru en tous sens, pour avoir couché huit ans dans toutes les provinces sous la hutte du Cambodgien, et qui a de plus le mérite d'être parfaitement désintéressé dans la question me disait :

« Il faudra accumuler bien des fautes pour

s'aliéner ces populations douces, obéissantes, désireuses de vivre sous notre protection efficace. »

A une demande de bois faite par le gouverneur pour la construction d'un poste, le chef de Kratié répondait: « Oh ! nous savons bien que les Français ne prennent rien sans payer. » Un grand mandarin qui a la force et qui paye lui semblait un être aussi admirable qu'étonnant.

Le gouverneur disait vrai : d'une part, la France se propose d'administrer ce pays pacifique dans un large esprit de justice ; de l'autre, le Cambodge voit s'établir avec satisfaction un régime dans lequel il espère.

Notre représentant développa les nombreux devoirs de la municipalité, faisant avec raison bonne part à l'enseignement... avec raison aussi, il n'oublia pas la voirie.

Pnom-Penh est un amas d'ordures sur un marais croupissant.

Une vieille digue, protection d'une partie de la ville, menace ruine ; on fait connaître au roi l'impérieuse nécessité d'une réparation, Sa Majesté répond :

— Ces quartiers m'intéressent peu, je ne vais jamais de ce côté.

Le gouverneur parla ensuite avec chaleur de

l'abolition de l'esclavage, institution trop contraire au génie de la République pour qu'elle la puisse tolérer sur une terre qu'elle protège; il sera immédiatement procédé à cette abolition, mais avec tous les ménagements possibles pour les intérêts établis.

Il n'oublia pas la nécessité de fonder la propriété territoriale individuelle, afin de développer, par la sécurité du travail, les ressources du pays.

Les Cambodgiens élèvent souvent par nécessité leurs paillottes sur des pilotis dans un pays couvert, en grande partie, pendant plusieurs mois, par l'inondation, mais il n'en est pas partout ainsi. Si le Cambodgien ne bâtit pas davantage, c'est par une répugnance bien naturelle à construire sur un terrain dont il ne peut être propriétaire.

La constitution de la propriété individuelle dans un vaste royaume livré jusqu'à présent à la rapacité des mandarins, aux fantaisies royales, l'abolition de l'esclavage sont des œuvres dignes de la France.

Le traité du 17 juin 1884, qui transforme notre protectorat nominal en protectorat effectif, peut devenir une bonne action.

RÉPONSE CAMBODGIENNE

— J'aime beaucoup les Français, disait une Cambodgienne, je les préfère aux Cambodgiens.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ils payent mieux.

Miracle opéré par le changement de latitude : ce qui serait du cynisme à Paris, à Pnom-Penh est de l'ingénuité.

LE PRÉPOSÉ DE KAMPOT

28 janvier 1885.

La canonnière mouille devant Kampot.

Le guébao de la régie, qui louvoyait aux environs, mit le cap sur nous, puis amena ses grandes voiles triangulaires en nous accostant.

A l'avant de la jonque reluisait une pièce de quatre, et de chaque côté deux espingoles. Des Annamites ou plutôt des métis d'Annamites et de Chinois habillés du large pantalon et de la petite veste de coton noir composaient l'équipage. C'étaient des hommes déjà mûrs, pour la plupart, robustes, au mâle visage, aux longs cheveux noirs relevés en chignon à l'arrière de la tête.

Je sautai dans le guébao en demandant en breton à mon domestique :

« Vous n'avez rien oublié? »

— C'est probablement la première fois, me dit le préposé, qu'un mot breton résonne dans la baie de Kampot.

— Seriez-vous de la Basse-Bretagne? lui demandai-je ?

— Je ne suis que de Quimperlé.

Qui aurait reconnu un natif de Quimperlé dans cet homme de trente-cinq ans environ, au teint jaune, sous ce chapeau pointu ?

L'habit ne fait pas le moine, mais il fait ressembler au moine.

Notre préposé de la ferme d'opium, le costume aidant, avait déjà sensiblement perdu le type de sa race pour revêtir une physionomie orientale.

Il était maigre, mais sous son teint bilieux on sentait la vigueur ; sa maigreur nerveuse semblait la caractéristique d'une vie active et saine, d'une grande énergie physique et morale.

— Sans doute vous êtes ici depuis longtemps? lui demandai-je.

— Depuis onze ans... Depuis onze ans j'ai passé un mois en France, juste le temps d'embrasser ma mère.

— Cette vie vous plaît?

— Beaucoup... je jouis d'une grande indépendance, et, dans cette situation, je puis faire de belles économies... ma solde est de quatre-vingt-douze piastres (427 fr. 80) par mois et vous comprenez bien que, sur mon guébao, je

ne dépense pas grand'chose... avec cela, je puis soutenir ma mère largement et mettre encore quelques sous de côté.

Je me sentis aussitôt pris de sympathie pour cet homme qui vivait, sous un climat dangereux, d'un métier horriblement dur, soutenu par son affection lointaine pour une vieille femme retirée dans quelque modeste cabane, au coin du feu en ce mois de janvier, pensant au fils dont l'amour la faisait vivre.

Ceci m'entraîna dans des réflexions sur le pessimisme et le naturalisme... doctrine des égoïstes, tout compte fait.

Un de nos modernes anatomistes du cœur humain, en fouillant bien avec son scalpel, finirait peut-être, comme résultat de sa dissection attentive, par découvrir quelque côté ignoble et bas dans l'âme de mon préposé... Je ne suis pas si grand observateur, je sais d'avance que tout homme est ange-brute, aigle-verrat... Aussi, quand j'aperçois l'humanité sous un beau jour, je me complais dans cet éclairage et me garde bien de le changer.

Non, grâce à Dieu, s'il existe un monde brillant passablement pourri, il est encore de braves gens dans le peuple de nos provinces.

— Je suis venu chercher fortune ici, me dit le

préposé interrompant mes réflexions morales et philosophiques, et, pour le moment, me voilà marin. A Quimperlé, j'étais ouvrier typographe, mais je ne gagnais pas assez d'argent pour les veuves, ma mère et ma sœur qui traîne à ses trousses toute une couvée... et tous ces petits-là ça ouvre un large bec, quand on leur distribue la becquée.

Le frottement contre les lettres avait développé chez l'ouvrier typographe les instincts poétiques de sa race. Le pittoresque, le caractère grandiose du golfe de Siam l'impressionnaient. Il en parlait avec un enthousiasme plein de naturel et de vérité.

Sa conversation courait vagabonde d'un sujet à l'autre comme celle d'un homme longtemps condamné au silence et fort empressé de faire part de ses impressions variées.

— A en juger par votre mine, lui dis-je, vous n'avez pas l'air de trop pâtir.

— Oui, je supporte fort bien ce climat et j'aime ce genre de vie... d'abord, comme je vous l'ai dit, pour ma condition, je puis envoyer de belles sommes à la case, et je suis indépendant... Tous les quinze jours, je vais à l'entrepôt déposer mon rapport et prendre les instructions de l'entreposeur. C'est l'affaire de quarante-

huit heures et je repars... Pendant que je croise avec mon guébao, le temps passe à la mer je ne sais trop comment, car j'oublie toujours d'arracher les feuilles de mes éphémérides et je ne sais jamais le quantième du mois... je sais que je suis parti depuis quinze jours quand je suis à bout de vivres... Alors je rallie ; pendant quarante-huit heures, je mange du pain, mais à la mer, je vis de riz comme mes Annamites. Du reste, pain à part, je vis bien ; avec mes lignes de traîne, je prends à volonté des poissons superbes. Quand j'aborde une grève, si elle est rocheuse, j'y trouve des coquillages ; dans les sables, ce sont des œufs de tortue, elles les enfouissent à $0^{m},50$ et en déposent jusqu'à 130 dans le même nid. Je prends aussi des tortues à écaille, il y en a qui valent sur place 50 et même 75 piastres. Les Annamites recherchent surtout l'écaille pour les grands peignes qu'ils se plantent dans le chignon... le grand peigne d'écaille est par excellence la coquetterie de l'élégant annamite. Si, dans les images de l'écaille, il croit voir une forme qui lui rappelle, à lui, car moi je n'y ai jamais rien vu, un homme, un animal et surtout un dragon, elle n'a plus de prix. Si j'ai envie de manger du gibier, je n'ai qu'à mettre pied à terre sur

Phu-Coq pour tuer, à ma fantaisie, un sanglier, un coman, un conaï ou n'importe quel cerf, car ici toutes les espèces abondent. Si je remonte une rivière, je me régale d'une queue de caïman. Quand je rencontre un collègue, nous nous payons un bœuf pour nous et nos équipages, ils coûtent une piastre ; là où on peut avoir un bœuf pour quatre francs soixante-cinq centimes, ce n'est pas la peine de s'en priver. A terre, à Phu-Coq, pour me distraire, je me baigne dans les cascades. Souvent je m'amuse, dans mon petit canot, à suivre les bords des coraux, et je m'extasie pendant des heures sur leurs couleurs admirables ; mais ces belles couleurs se ternissent et passent dès qu'on les sort de l'eau... Il y a quelque temps, j'ai pris ce que les Annamites appellent un *poisson-drapeau ;* il est long d'une brasse et porte sur le dos, de la tête à la queue, une nageoire fine comme une aile de chauve-souris et soutenue de distance en distance par une longue arête ; cette nageoire est si haute. qu'elle sert de voile au poisson, quand il se tient à la surface de l'eau, au dire des Annamites... La nature est si variée dans ces îles !... ma vie s'écoule à passer d'un étonnement à l'autre et je vis heureux sans conscience du temps.

— Mais en quoi consiste votre service ?

— Je visite les jonques et les navires pour empêcher la contrebande de l'opium... Comme employé des contributions indirectes, c'est mon devoir le plus important, — en second lieu, j'empêche le débarquement de la poudre et des armes; enfin je fais la chasse aux pirates.

— Y en a-t-il beaucoup?

— La côte en est empoisonnée... ils sont principalement établis à Co-Rong, où ils ont leur village, leurs femmes et leurs enfants. Ils croisent devant la baie, pillent et coulent tout navire qui n'a pas un laisser-passer de l'association.

— Mais alors on connaît leurs chefs?

— Très bien, les jonques traitent avec eux comme avec des autorités reconnues.

— Mais Co-Rong est à toucher le continent, pourquoi les Cambodgiens ne les chassent-ils pas?

— Ils en sont bien incapables... Il y a des éternités que les pirates infestent les côtes... C'est une institution du pays. Ça ne les empêche pas de faire des coups abominables; ces jours-ci ils ont incendié un village, coupé les poignets d'un enfant pour avoir ses bracelets, brûlé avec des charbons ardents les yeux d'un vieillard alité.

— Vous en rencontrez quelquefois?

— Ils me fuient comme la peste, les pirates ne se battent pas pour leur plaisir.

— Et vous comptez sur vos Annamites ?

— Ah, je crois bien !... mes Annamites ne connaissent pas le danger, ils n'en ont pas conscience... il y aurait là toute une flottille d'Haïnams qu'ils courraient dessus à toutes voiles... il y a quelque temps, j'ai échangé une canonnade avec trois jonques d'Haïnams, mais elles marchaient mieux que moi et je n'ai pu les aborder.

— Pourquoi, en parlant des pirates, dites-vous les Haïnams ?

— Parce qu'Haïnam a été pour les Chinois un lieu de déportation, où ils ont jeté tous leurs bandits... là ces bandits ont organisé en grand la piraterie, et la plupart des pirates sont originaires d'Haïnam.

— Enfin, tout compte fait, vous êtes heureux de votre sort ?

— C'est dur dans la mousson de sud-ouest ; la mer du golfe est alors affreuse, même à l'abri des îles. Pendant toute la saison, c'est grains sur grains... Mais on en est bien récompensé dans la mousson de nord-est ; il fait frais, pas de pluies, le plus souvent la mer est belle... c'est un bonheur alors de visiter les îles

couvertes de bois admirables, sillonnées de torrents, toutes parsemées de sources d'eau fraîche... Tenez, je vais vous offrir un verre d'eau de Phu-Coq, et vous me direz si c'est bon; on apprécie toujours ce dont on est privé, et, dans toute la Cochinchine, on n'a jamais su ce que c'était qu'un verre d'eau.

Pendant que mon préposé dévidait ainsi ces réflexions diverses, le guébao, grand largue, glissait doucement vers Kampot, dont l'entrée vaseuse, garnie de palétuviers, ne présente rien d'agréable aux regards.

Nous remontons assez longtemps ce cours d'eau d'une importance secondaire, dans un pays où l'on est absolument gâté sous le rapport des voies navigables; puis nous abordons au télégraphe, car le Cambodge est aujourd'hui couvert d'un réseau complet.

Kampot étant à la fois un point commercial et une tête de ligne, nous y trouvons un employé européen. La plupart des postes télégraphiques sont tenus d'ailleurs par des Annamites et des Cambodgiens. Sa physionomie aimable et ouverte nous réjouit par un teint de lis et de rose inconnu dans le pays.

— Vous êtes seul à Kampot? lui demandai-je?

— Pas tout à fait. Je vois tous les jours l'entreposeur dont l'établissement se trouve à un kilomètre sur l'autre rive.

Je reconnus aussitôt l'astuce habituelle de l'administration; il n'y a dans tout le pays que deux blancs, deux employés, elle les sépare d'un kilomètre, et, pour surcroît de commodité, elle met entre eux la rivière.

— Vous vous trouvez bien ?

— Le pays est si beau.

En effet, à cette heure, j'avais sous les yeux un splendide paysage. L'eau limpide de la rivière de Kampot coulait paresseusement devant le télégraphe, bordée de cases et de bananiers. Les terres élevées et accidentées de Phu-Coq, les montagnes de la côte, la haute chaîne de l'Éléphant se profilaient en gris clair sur ce ciel superbe, sans teinte encore, si ce n'est peut-être une légère teinte jaune, qui suit pendant quelques minutes le coucher du soleil dans un jour sans nuage. A cette heure, la voûte du firmament s'illumine, dans toute l'acception poétique du mot, de clartés célestes... C'est dans ce ciel incolore, tout plein encore de la lumière du soleil disparu, que l'imagination populaire se plaît à placer Notre Père et sa cour de bienheureux.

Bientôt ces sublimes clartés disparaissent du côté du levant et le couchant se revêt de pourpres magnifiques; sur ces pourpres si riches se découpent en noir, au-dessus des cases et des arbres de la plaine, les bouquets étoilés des palmiers.

— Je ne connais pas cette espèce, dis-je au préposé, en lui montrant, près du télégraphe. de hauts stipes de palmiers le long desquels grimpent de minces échelles de bambous.

— C'est le palmier à sucre, la richesse de Kampot... il croît naturellement; on ne le plante pas, peut-être à cause de la lenteur désespérante de sa croissance. Les palmiers que vous voyez là ont de deux à trois cents ans. Comme tous les arbres de la famille, il produit un régime; on en coupe la moitié, puis on suspend au-dessous de la plaie un vase de bambou, et tous les jours on monte recueillir le suc écoulé dans le vase... Ce suc cristallise et donne un sucre excellent, principalement employé dans les pâtisseries de la Cochinchine et du Cambodge.

Nous quittons le télégraphe pour nous rendre à l'entrepôt.

Cette ferme d'opium a un petit aspect fort agréable de poste de brigands d'opéra-comique;

on y voit des sabres de cavalerie, des pistolets d'arçon, des hallebardes, des haches d'abordage... de tous côtés les regards tombent sur de petits canons de cuivre. Tout est assez bien calculé dans cet attirail pour impressionner les innocents; partout on y sent cet air matamore de civils jouant au soldat. Car si les civils détestent les militaires, ils ne manquent pas une occasion de les singer. Nous avons la passion du clinquant, de l'uniforme et du plumet; faute de pouvoir être quelqu'un, nous nous ingénions à être quelque chose. Faute de se distinguer par le caractère et le talent, on s'efforce de frapper les regards par les décorations et les broderies.

Jouer au soldat est une de nos manies.

L'entreposeur exultait en parlant des 21 coups de canon tirés le 14 Juillet; on aurait cru entendre le récit d'un héros dans l'enthousiasme d'une récente victoire chèrement achetée. Il ne se tient pas de joie en songeant que ses canons de cuivre vont bientôt tonner pour l'arrivée du gouverneur... et se propose de le saluer de 21 coups de canon; personne ne le grondera pour ces honneurs de souverain.

Cet appareil militaire a bien quelque raison d'être... les bandes de Si-Votha pourraient

avoir la fantaisie de se montrer ; les pirates ont brûlé des villages aux environs, ils ont même eu l'audace de menacer Kampot. Ce ne sont pas les Cambodgiens qui les empêcheraient de mettre le pays à sac, si l'envie en prenait aux Haïnams.

D'ailleurs, il est parfois difficile de distinguer d'un pirate une jonque chinoise de commerce; la différence est d'autant plus difficile à établir que souvent elle n'existe pas. Les jonques de commerce, pouvant avoir à se défendre, portent des canons; quand on a un mauvais chargement et des canons, l'idée peut bien venir de s'en procurer un meilleur à bon compte.

Lorsque les préposés signalent aux jonques chinoises de mettre en panne, pour les visiter et s'assurer qu'elles ne portent pas d'opium de contrebande, souvent elles répondent à coups de canon.

Cette fonction lucrative et louche de débitant de poison, remplie par l'État, le met parfois dans des situations bizarres; le conflit de mon préposé avec le pouvoir ecclésiastique en est un comique exemple.

— Moi, Monsieur, me dit-il, je suis bon catholique, et, quand l'occasion s'en présente, je ne manque jamais de remplir mes devoirs religieux... je suis resté dévot comme on l'est

au pays et je respecte les prêtres. Donc j'arrive pour prendre charge du débit d'opium qu'on avait installé au village de... habité par des chrétiens annamites. Tous les jours j'allais voir le Père qui paraissait enchanté de ma déférence. Mais vous comprenez, on a beau être bon catholique, on est de son temps et on a des idées. Un jour donc je dis au Père : « Père, vous finirez par vous attirer de mauvaises histoires, les notables font donner du rotin à ceux qui manquent la messe le dimanche, ça finira par être su et ça vous jouera un vilain tour. » Le Père me répondit : « Les notables font cela sans mon ordre. » En effet le Père fit appeler les notables, les gronda et leur défendit l'emploi du rotin. Mais il me garda une dent de cette affaire, et me battit froid depuis ce jour-là. Il y eut bientôt entre nous une affaire plus grave. Les Annamites venaient chez moi acheter l'opium la nuit. Ça m'ennuyait de rester tout le jour à mon débit sans rien vendre, et d'être réveillé par la pratique dès que je venais à m'endormir ; je demandai donc à mes clients : « Pourquoi venez-vous me déranger la nuit au lieu d'acheter le jour ? »... Ils répondirent : « Le Père a défendu de fumer. » Le dimanche, en effet, le Père avait fait contre l'opium un sermon terrible. Moi, ça

me mettait dans l'embarras... C'est vrai, je suis bon catholique et mon avis est qu'il faut écouter ce que le curé dit en chaire : mais je suis employé de la régie, et, comme tel, chargé de débiter l'opium... il y a de cela des années et les Pères étaient alors tout-puissants, ils le savaient bien; aussi le Père me fit comprendre qu'il avait le bras long. Moi, de mon côté, j'essayai de lui faire entendre que la ferme, elle aussi, est une puissance... car, enfin, c'est elle qui nous fait tous vivre, du petit au grand... Si on ne fumait pas l'opium, je ne toucherais point par mois mes quatre-vingt-douze piastres; il n'y aurait pas le sou pour payer grassement cette nuée de fonctionnaires qui s'abat sur la Cochinchine comme une bande de corbeaux affamés... et les colons n'auraient pas à se partager entre eux, en subventions, le meilleur du budget... pas de fumeurs d'opium, pas de budget; tout le monde sait bien ça ici... et si l'on cessait de fumer l'opium, petits et grands nous n'aurions tous qu'à déguerpir... moi, je n'aurais pas d'économies à envoyer à la vieille, et les gros bonnets ne pourraient pas rouler carrosse... et voilà pourquoi le Père a peut-être bien raison, mais, pour sûr, on l'invitera à garder ses sermons pour lui.

LE ROI DE SIAM

Iles Samit, *30 janvier 1885.*

Derrière l'île Co-Kang un joli yacht sortit et vint à notre rencontre ; comme signe de sa nationalité, il avait à la poupe le pavillon siamois, rouge, percé de l'éléphant blanc. En tête du mât de misaine flottaient les couleurs françaises au-dessus de trois pavillons du code commercial dont la traduction donnait *consul*. Le consul de France se trouvait à bord.

L'*Alouette*, avec le pavillon du gouverneur au grand mât, stoppa ; le yacht imita la manœuvre, amena une embarcation et, bientôt après, nous vîmes monter à bord notre représentant près la cour de Siam, accompagné d'un officier siamois. Cet officier, frère du roi, colonel d'artillerie, avait toute la raideur britannique dans cet uniforme anglais de coton blanc, si commode et si pratique en ce pays. Cette morgue du colonel nous surprit peu, quand le consul nous eut appris que Woolwich avait été son école.

Quelques heures après, par une vraie métamorphose, en quittant l'uniforme pour revêtir le sampot, le prince prenait un air bon enfant, en conservant d'ailleurs son intelligente physionomie.

Le colonel avait le costume des Européens de tous rangs et de toutes fortunes dans l'Extrême-Orient : pantalon blanc, veston blanc boutonnant droit jusqu'au cou, sur un simple filet de coton à mailles serrées en guise de chemise. Sur ce vêtement léger, officiers anglais et troupes attachent des insignes volants.

Car nos voisins ont, pour leurs soldats, un vêtement propre à chaque pays ; ils ne pensent pas, comme nous, que le troupier doit revêtir le même uniforme à Dunkerque et en Cochinchine.

Le Siamois portait cavalièrement son uniforme, son casque blanc de moëlle de sureau, ses galons, son grand sabre de cavalerie, ses éperons d'or. Fort élégant, ce colonel de moins de trente ans, avec sa fine moustache noire, son beau teint de bronze clair ; malgré les pommettes trop saillantes de sa race, dans nos salons il ferait plus d'un caprice.

Le gouverneur et le colonel traitèrent d'abord du salut ; il fut convenu qu'en mouillant, la

canonnière d'escorte du gouverneur saluerait le roi de vingt et un coups de canon, puis le gouverneur rendrait visite à Sa Majesté sur le yacht royal. Après cette visite, le gouverneur, en quittant le yacht, serait salué à son tour de dix-neuf coups de canon par la canonnière siamoise. Quand les navires français quitteraient la rade, ils salueraient de nouveau le roi de vingt et un coups de canon.

Lorsque nous vîmes le yacht du consul sortir derrière Co-Kang, lieu officiel du rendez-vous, nous nous disposâmes à prendre mouillage entre Co-Kang et la terre. Cela semblait fort naturel. Co-Kang se trouve, en effet, à la limite du territoire siamois incontesté. Là commencent les incertitudes sur le tracé des frontières siamoises et cambodgiennes.

A notre grande surprise, le yacht fila droit sur le groupe des Samit, à la limite du territoire contesté; car au delà de ces îles, la terre est sans contestation cambodgienne.

Les trois navires s'engagèrent dans ce labyrinthe : en tête le siamois, derrière l'*Alouette* avec le gouverneur, en queue la *Comète*. C'était plaisir à les voir défiler dans les étroits canaux de ces petites îles rocheuses, très élevées pour l'exiguité de leurs bases, le plus souvent accores

et couvertes de grands bois sombres ; souvent on les rangeait d'assez près pour jeter un objet à terre. Un beau soleil égayait ce spectacle, éclairant, unie comme un lac, la mer de cette limpidité qu'elle a près des coraux. Après des tours et des détours sans fin, nous débouquons dans une gentille rade bordée d'arbres et de sable blanc, où nous attendait la flottille siamoise sous les petits pavois, c'est-à-dire pavillon national en tête des mâts.

Rade, îles, escadrille, tout était mignon, coquet ; il y avait là une douzaine de yachts réjouissant l'œil du marin par leur bonne tenue.

Au même instant, les ancres de l'*Alouette* et de la *Comète* tombèrent au fond, les deux navires se couvrirent de leurs grands pavois, pavillon de Siam au grand mât, le premier coup de canon de la salve retentit.

Il était environ trois heures, Sa Majesté fit dire qu'elle recevrait le gouverneur à quatre heures ; c'était le temps de s'habiller.

A l'heure prescrite, le gouverneur, escorté des états-majors de ses deux navires, en grande tenue d'hiver, comme le veut un implacable cérémonial, abordait le yacht royal, peu fait pour séduire un vrai marin, dont la première pensée est toujours de comparer un navire à ses

fonctions. C'est une magnifique goëlette, la mâture est superbe ; mais on juge au premier coup d'œil l'impossibilité d'y loger un moteur suffisant. Fier navire à voiles, c'est un piètre bateau à vapeur. La tenue mérite tout éloge, nul yacht anglais n'est plus propret. On y sent un grand esprit d'ordre. Ce bâtiment, en tout points, fait honneur à son commandant, le capitaine de vaisseau siamois Armand Duplessis de Richelieu, ancien officier de la marine danoise, d'origine française, comme son nom le dit assez haut. Au moment où nous approchions de l'échelle de coupée, le consul nous dit : « Messieurs, le roi! » Sa Majesté, penchée sur le bastingage, nous regardait accoster. Une dérogation si complète à la sévérité de l'étiquette annonçait, chez le souverain, l'intention de donner à cette entrevue un caractère tout amical et familier.

C'est, en toute vérité, un beau jeune homme de tournure distinguée ; comme me dit mon voisin, on voit au premier coup d'œil qu'il a l'habitude de la cour.

Le sourire aux lèvres, le roi vint gracieusement au-devant du gouverneur et lui tendit la main. Il portait des escarpins découverts, des bas de soie gris-perle bien tirés sur une jambe

merveilleusement modelée, un sampot de soie jaune pâle, descendant à peine au genou, la veste de coton vulgaire avec des boutons de diamants.

Sa Majesté s'excusa de nous recevoir en négligé.

Le roi, nous dit-il, faisait sur la côte une promenade d'agrément, quand il apprit par hasard la présence du gouverneur aux environs (fait inexact, inventé pour les besoins de la cause), ce qui lui avait suggéré le désir de connaître personnellement un homme dont il n'avait pu apprécier que de loin le mérite éminent... l'entrevue gagnerait en cordialité ce qu'elle perdait en solennité et en apparat. Sa Majesté disait tout cela d'un visage affable, avec une aimable aisance ; bien qu'elle s'exprimât en siamois, on lui attribuait de prime abord une grande facilité de parole.

Le monarque paraissait bien ainsi, debout, seul en avant des princes : petits pieds, petites mains, attaches délicates, physionomie ouverte, l'air altier de l'homme habitué à tout voir ployer devant lui. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ses bas gris-perle... quels mollets faits au tour !... de pareils mollets tourneraient la tête à bien des femmes... une jambe

ainsi dessinée annonce le corps de l'Apollon du Belvédère.

Ajoutez à cette beauté physique l'éclat de la jeunesse, le rayonnement de la toute-puissance.

Le roi serra la main du gouverneur et des principaux personnages du cortège, puis il s'assit à l'arrière du bâtiment, invitant le gouverneur et sa suite à prendre place dans des fauteuils semblables au sien.

Alors commença, par l'intermédiaire du consul servant d'interprète, l'entretien du souverain de Siam avec le gouverneur français. Ce petit duel de paroles entre deux hommes très fins, très maîtres d'eux-mêmes, grands rieurs, — riant chaque fois que la conversation prenait un tour un peu précis, — ne pouvait manquer d'attrait pour un observateur désintéressé.

Les deux adversaires se complaisant, pour se tâter, dans les premières passes, les compliments menaçaient de s'éterniser.

Les convenances obligeaient le gouverneur à n'attaquer le premier aucune question sérieuse, à garder la défensive, à rester sur le terrain neutre des banalités, jusqu'à ce qu'il plût au roi d'en sortir; au fond, il ne se plaignait certainement pas d'être tenu dans cette réserve. Le Siamois semblait n'avoir aucune hâte d'abor-

der le vrai sujet de l'entrevue... Aussi les deux brillants causeurs multiplièrent à l'envi les variations sur ce thème : Siam désire l'amitié de la France, la France désire l'amitié de Siam... variations émaillées de congratulations mutuelles, d'échanges de sourires, de gestes approbateurs.

La diplomatie, me dis-je, serait-elle l'art de parler sans rien dire?... s'ils n'ont à se conter que de pareilles sornettes, qu'ils s'embrassent, puisqu'ils s'aiment tant... mais qu'ils en finissent avec ces discours qui s'allongent comme un bonnet de coton dans lequel on laisse tomber une pierre.

Entre temps, je faisais les réflexions suivantes : vraiment il n'est pas si bête, ce beau jeune homme dont le seul défaut est d'avoir des dents d'ébène, noircies par le bétel... il nous comble de ses tendresses, juste à l'extrémité du territoire contesté, dans cette jolie rade qui pourrait bien nous appartenir, et dont il nous fait les honneurs avec une amabilité touchante. Allez donc dire à ce gentleman si poli, si prévenant : Pardon, Monsieur, malgré toutes vos belles manières, je trouve fort déplaisante cette affectation de vous regarder comme chez vous sur un domaine que je prétends être mien.

Coïncidence bizarre !... On nous donne rendez-vous hors du territoire contesté, et précisément là nous rencontrons un navire qui nous dit : « Le roi s'ennuyait ici, il a continué sa promenade sentimentale et cherche un lieu plus à son goût ; vous n'avez qu'à nous suivre, il n'est pas loin. »

Et nous suivons... nous suivons toujours, sans savoir où l'on nous mène, et nous défilons ainsi devant toute la côte contestée.

Mais que diable dire à ce prince charmant au visage si ouvert, si dépourvu de malice.

Je faisais ces réflexions et bien d'autres pendant que les échanges de politesse allaient leur train, prenant un caractère de plus en plus intime, si bien que j'en vins à me demander : « Me tromperais-je, Sa Majesté n'aurait-elle réellement dérangé le gouverneur que pour lui prodiguer sa tendresse ? »

Enfin le roi dit :

— Ces lieux sont infestés de pirates ; dans l'intérêt des deux peuples voisins, il est temps de mettre fin à ces brigandages.

— Votre Majesté a bien raison, cela est d'autant plus nécessaire que ces bandits se sont livrés dernièrement à des actes de cruauté abominables.

Le roi reprit négligemment :

— Mon intention est de laisser ici un navire en station pour y assurer l'ordre.

Et pour faire acte de possession, beau prince!... Décidément c'est un roué, ce séduisant monarque à peau jaune.

— Je ne demande pas mieux, répondit le gouverneur, que de poser les bases d'une convention entre les deux marines pour la répression de la piraterie.

— Je ne demande pas mieux non plus, répliqua le roi, mais j'y vois des difficultés... les navires de guerre français pourraient commettre des erreurs et confondre le territoire siamois avec le territoire cambodgien.

Enfin, nous y voilà, m'écriai-je intérieurement!... il a été long, le préambule.

— Vos cartes françaises sont inexactes, continua le monarque, elles ont compris par erreur des terres de Siam dans le protectorat.

La partie s'engageait décidément.

— Il est vrai, dit le gouverneur, que la commission mixte chargée du travail de la délimitation des frontières s'est malheureusement arrêtée à quelque distance de la mer; le fait est d'autant plus regrettable qu'elle avait jusqu'alors tout réglé à la complète satisfaction des deux

peuples... j'espère que, quand le moment sera venu de traiter cette grave question, de part et d'autre nous ne rencontrerons pas plus d'obstacles que dans le premier travail.

— La solution de cette question est urgente, reprit le roi, l'état de désordre des pays limitrophes ne peut se prolonger, il faut de toute nécessité fixer au plus tôt les frontières des deux royaumes.

Prince charmant, il y a des années, et des années que ces désordres durent, d'où vient cet empressement subit?... Vous nous voyez engagés dans une guerre des plus sérieuses avec la Chine, obligés de contenir la cour de Hué toujours à l'état de révolte latent... Enfin, vous exagérant peut-être l'importance de la rébellion de Si-Votha, dans le Cambodge, vous nous jugez assez empêtrés pour nous montrer plus coulants... C'est fort spirituel cette façon d'agir.

— Je ne pense pas, dit à son tour le gouverneur, que ces divergences puissent être à l'heure actuelle utilement réglées... pour procéder à ce travail, il est de toute nécessité d'attendre la ratification du traité du 17 juin, par lequel la France prend en mains l'administration du Cambodge.

— Il y a cependant de grands intérêts en souffrance.

— Cet état de choses date de longtemps.

— Raison de plus pour y mettre fin.

— Je pense entièrement comme Sa Majesté ; dès la ratification du traité du 17 juin, je me rendrai à Bangkok pour m'entendre avec elle et nommer une commission qui, bien certainement, réglera tout aussi aisément que la commission précédente.

Le monarque se fit apporter des cartes françaises et rit beaucoup des erreurs qu'il prétendait trouver.

C'est donc au moment de la révolte de Si-Votha, quand la guerre avec la Chine est à l'état aigu, que le prince charmant s'installe dans le pays contesté en disant : « Ceci est à moi... je n'en étais pas bien sûr, mais tous mes doutes se sont levés en vous voyant dans l'embarras. »

Allons, Sire, vous avez la première manche, mais pas encore partie gagnée ; comme dit Béranger, les destins et les flots sont changeants.

Tout cela se disait gaiement, le cigare à la bouche, le verre de champagne à la main.

Le roi fit quelques invitations à dîner, s'ex-

cusant d'en borner ainsi le nombre sur l'exiguité de son yacht ; il insista beaucoup sur la chaleur et la petitesse de ses appartements pour engager ses hôtes à venir en vestons blancs, et pour interdire de la façon la plus formelle cette grande tenue inventée pour les fêtes d'hiver en Sibérie.

Le souverain siamois permit alors au gouverneur de se retirer et le reconduisit à la coupée en parfait gentleman.

En embarquant dans notre canot, j'aperçus à l'intérieur du yacht un gentil gamin qui regardait curieusement, par le hublot, ces vilains hommes blancs, affublés de costumes si étranges.

Au coucher du soleil, quand le yacht royal rentra ses couleurs, les navires français amenèrent les pavois en saluant de vingt et un coups de canon ; la musique du roi accompagnait la cérémonie d'un morceau magistral.

— Voilà d'admirable musique, dis-je en me tournant vers un officier siamois en visite à bord de l'*Alouette*.

— Cet air a plus de deux cents ans, me répondit-il.

C'est tout simplement du Lully, dit le gouverneur.

— Cet hymne, repris-je, me semble supérieur

au *God Save*... Si Lully entend de l'autre monde les airs qu'il a composés pour celui-ci, il doit en éprouver quelque fierté... n'est-ce pas une singulière fortune pour un morceau de musique d'avoir été composé à la cour de Louis XIV et de retentir journellement après des siècles à la cour d'un roi de l'Extrême-Orient?... Quand au *God Save*, il s'élève à toute heure du jour, sur tous les points de la terre...

A sept heures, le roi de Siam attendait ses invités pour leur offrir le vermouth et le bitter, appéritifs un peu trop démocratiques ; puis il ouvrit la marche et descendit. La salle à manger longue, étroite, occupait toute la largeur du yacht, revêtue à l'intérieur des belles boiseries de nos luxueux paquebots ; quatre bonnes peintures européennes représentant des paysages ornaient l'appartement. — Rien d'asiatique, sinon quatre grands vases d'or repoussé dont je n'ai pu déterminer l'usage.

Le roi tenait le haut bout de l'étroite table — à sa droite, le gouverneur et les invités — à sa gauche, les princes de sa famille, en sampot et veston blanc. Le colonel d'artillerie n'avait plus rien de la morgue empruntée à nos voisins d'outre-Manche, ce qui ne l'empêchait pas, avec sa figure de bon garçon, d'avoir

l'air singulièrement malin ; d'après le consul, il jouit de toute la confiance du monarque et joue un rôle important dans les affaires de l'État.

Sa Majesté eut, pendant le repas, la bonne grâce, la parfaite aisance, la noble simplicité de l'entrevue. La conversation entre le gouverneur et le prince charmant roula sur les sujets les plus variés ; on écoutait en silence, sauf quelques mots échangés entre M. de Richelieu et ses voisins, lui seul parlant français — fort bien d'ailleurs. Le roi parla de ses voyages dans l'Inde ; le gouverneur, de son côté, déploya toutes ses séductions, toutes ses facultés persuasives, pour inspirer au monarque le désir de visiter la France pendant l'exposition de 1889. Le Siamois causait beaucoup, riait davantage, se montrait de plus en plus aimable ; mais ne disait ni oui ni non.

Derrière chaque convive, un matelot indigène, armé d'un grand éventail en plumes, lui rafraîchissait la nuque par des coups secs et violents à intervalles prolongés.

Le menu, pour être long, n'en était pas moins médiocre. le nombre des plats n'en rachetait pas l'infériorité. Un kary national vraiment exquis consolait un peu de cette cuisine soi-disant européenne. Les pâtisseries valaient

mieux. Comme fruits, des raisins passables à peau trop épaisse — enfin de délicieux kakis, fruits savoureux, semblables à la tomate à s'y méprendre, dont le goût et le parfum rappellent l'abricot. Il fut servi à profusion des vins de toutes nationalités.

Pendant le repas une bonne musique de cuivres joua fort agréablement ces morceaux d'opéra connus que l'on entend toujours avec plaisir. Je n'appris pas sans surprise qu'à part le chef d'orchestre italien, les exécutants sont siamois.

Au dessert le gouverneur porta à la famille royale un toast fort bien tourné, mais sans grande portée ; peu après le roi se leva et le paya de la même monnaie.

Les toasts échangés, le roi invita ses hôtes à monter sur le pont prendre le café en plein air.

La conversation devint alors un peu plus générale ; pendant que le roi, le gouverneur et le consul continuaient à s'entretenir ensemble, les invités causèrent, soit entre eux, soit avec M. de Richelieu.

Tout à coup le roi prit une attitude solennelle annonçant qu'il allait nous présenter à la reine. On se leva pour faire la haie et je vis apparaître

l'espiègle curieux du hublot, qui semblait assez embarrassé de sa personne. Sa très jeune Majesté a les formes graciles d'une adolescente; avec ses cheveux courts, son costume siamois, on la prendrait pour un mignon petit prince des contes bleus. L'absence d'ornements de tête et de pendants d'oreilles lui donnent l'air d'un garçonnet. La reine porte des escarpins, des bas de soie blancs, — pas de mollets — un sampot de soie brun foncé, une courte chemisette avec une légère écharpe de soie bleue en travers de sa poitrine — gentillette, naïve, nulle. De beaux brillants sur d'invisibles montures relèvent ce costume bien simple ; elle avait au doigt un diamant d'un éclat si merveilleux que j'en vins à comprendre la passion, pour ces petits morceaux de charbon cristallisé, de ces rajahs qui donnent, sans balancer, en échange, la substance de toute une province.

Chacun des convives, successivement présenté à la reine, eut l'heur de sentir sa main royalement fine lui serrer les phalanges, sur un signe du royal époux répondant à un regard interrogatif. A l'invitation du prince charmant tout le monde s'assit.

Le monarque contemplait son épouse avec ravissement, son visage rayonnait de béatitude.

La conversation reprit alors entre le roi, la reine — qui ne parlait guère — et le très galant gouverneur qui se pique de chevalerie française. Il aime le contact des femmes et leur plaît, comme tout beau parleur... naturellement il déploya tous ses moyens et réussit à faire sourire cette poupée ; il n'avait pas ménagé l'encens. Le roi nageait dans la joie et s'y abandonnait en toute liberté, quand on n'effleurait pas la politique. Les deux interlocuteurs, satisfaisant leur rancune, s'entendaient à merveille pour casser, à qui mieux mieux, du sucre sur le dos de Norodom.

— Croiriez-vous, dit en riant le gouverneur, que Norodom, dans une réception officielle, a poussé l'impudence jusqu'à accuser le gouvernement de Siam d'avoir soldé la rébellion de Si-Votha?... Je n'ai pas besoin de vous dire combien je fus indigné de ce mensonge.

Soldé ou non, Si-Votha a tiré les marrons du feu, et Sa Majesté siamoise entend bien profiter de l'occasion.

Comme familiarité, comme attitude, vous eussiez dit de bons bourgeois causant en famille de leurs petites affaires.

Quant à moi, j'avais une vision des contes de Perrault, je ne pouvais détacher ma pensée

de ce petit monde fantastique, coquet, enfantin ; il me semblait avoir bien réellement sous les yeux ces petits princes, ces petites reines, si souvent admirés dans la lanterne magique... pas de cérémonial, des rois et des reines bons enfants et gentillets, gais, aimables, derrière lesquels il n'y a pas de peuple gênant.

Ces costumes originaux prêtaient à l'illusion... ces bas de soie tirés sur une jambe découverte jusqu'au genou me fascinaient, quoique la reine, sauf respect, fut montée sur des flûtes, avec une poitrine à l'unisson. Le sampot de soie jaune pâle du roi me transportait dans le pays des rêves ; le sampot brun de la reine et son écharpe dérobée au firmament m'idéalisaient cette jolie marionnette... le costume siamois va bien à la jeunesse.

Le cadre entourait bien le tableau.

A l'arrivée de la reine, la musique avait commencé des airs siamois, airs étranges qui plaisent sans impressionner.

Ces princes de contes de fées se mouvaient à l'arrière d'un yacht splendidement illuminé de lampes et de fanaux de navires. Le coup-d'œil de la rade était magique. La pleine lune, dans un ciel bien pur, versait doucement sa lumière

argentée sur la petite rade, les petites montagnes, la flottille de petits navires, parés de lanternes vénitiennes et de verres de couleur.

La musique siamoise me transportait dans une loge de l'Opéra-Comique, d'où j'assistais à quelque pièce nouvelle.

Enfin sonna l'heure de l'appareillage, le roi et la reine nous pressèrent la main très cordialement à tous, le roi donnant franchement le shake-hand, la reine avec sa timidité de biche effarouchée.

Sa Majesté siamoise nous reconduisit à la coupée.

Au moment où nous posions le pied dans l'embarcation, la *Marseillaise* retentit à bord du yacht illuminé soudain des vives lueurs des moines, des feux Coston, des feux de Bengale, projetant une telle quantité de lumière que la flottille et la rade en furent éclairées comme en plein jour.

Un instant après nous appareillions, mais je restai longtemps sous le charme de cette vision, et je continuai quelques heures à vivre dans le pays des fées.

Puis je me demandai ce que ce vernis de grâce et d'affabilité cachait de dissimulation et de cruauté... car c'est bien un monarque asia-

tique, une cour asiatique, de cette race malaise d'un tempérament si faux et si cruel.

Saïgon, *6 mai 1885.*

A peine la triste affaire de Sambor venait-elle d'être connue, que toutes les canonnières présentes au Cambodge, *Coutelas, Escopette, Sagaïe,* prenaient leurs dispositions de combat.

Le *Gogah,* avec des troupes de renfort prises à Chaudoc, la *Framée,* accourue en toute hâte de Cochinchine, arrivaient à toute vapeur; car, on n'avait pas seulement affaire à des pirates qui, après avoir pillé et brûlé un village, se retirent avec leur butin ; on se trouvait en présence de véritables rebelles, ayant à leur tête un chef populaire : Si-Votha, le frère du roi lui-même, avec un programme déterminé ; celui d'anéantir les Français, en allant les chercher jusqu'à Pnom-Penh même.

Si audacieux, si surprenant que puisse paraître ce projet, il n'en avait pas moins été conçu par celui qui se faisait appeler le roi de la rive droite, par Si-Votha, aidé d'un certain Kéo, son lieutenant.

L'affaire de Sambor était le prélude de l'insurrection, et, déjà les bandes, fières d'un

succès inattendu, avaient passé sur la rive droite.

Faibles au début, grossies en route, faisant boule de neige, elles descendaient rapidement le fleuve dans la direction de Rathnot et de Spu. Cette marche précipitée devenait inquiétante, il fallait à tout prix l'enrayer, sans perdre un instant.

En ce moment, le poste de Sambor était désorganisé, celui des tirailleurs de Krauchmar, insuffisant pour repousser une attaque sérieuse ; les résidences, à peine établies de la veille, et gardées par des miliciens inexpérimentés, étaient hors d'état de se défendre : c'était à la marine, et à elle seule, qu'incombait l'honneur de protéger le grand fleuve menacé.

Le rôle des canonnières a été bien vite déterminé : pendant que le *Coutelas,* usé par l'âge et contraint à un repos presque absolu, restait autant que possible près de Kratié, les autres canonnières l'*Escopette,* la *Framée,* la *Sagaïe* parcouraient le fleuve du haut en bas, de nuit comme de jour, prenant partout des renseignements, fouillant les berges et organisant la défense aux points les plus menacés : Krauchmar et Compong-Cham ; à Krauchmar la *Sagaïe*

prêtait son concours au renforcement de la palissade de la régie, et mettait le poste dans un bon état de défense.

A Compong-Cham, la *Framée* et l'*Escopette* construisaient dès le premier jour un redan qui couvrait la résidence ; les jours suivants, des abatis d'arbres, des colonnes, destinées à la construction de bâtiments, prolongeaient le redan et allaient couvrir la régie de l'opium, où un poste de matelots faisait la garde de nuit ; en trois jours, tout était prêt pour recevoir les rebelles, il était temps, car ceux-ci n'étaient déjà plus qu'à quelques kilomètres de Compong-Cham.

Cependant l'*Alouette* était arrivée à Pnom-Penh avec le gouverneur de la Cochinchine.

Une colonne organisée immédiatement fut placée sous le commandement du lieutenant-colonel Miramont et prit passage sur l'*Alouette* pour remonter le fleuve.

A Compong-Cham, l'*Escopette* et la *Framée*, depuis plusieurs jours sous le coup d'une attaque imminente, n'avaient pas quitté les postes de combat.

La *Framée*, mouillée en grand'garde, protégeait toute la plage et le flanc gauche de la résidence.

L'*Escopette*, mouillée au large, devait tirer dans une direction déterminée qui devait lui être donnée par des signaux convenus.

Malgré les nouvelles apportées par les coureurs chams, qui annonçaient la proximité des rebelles, le colonel continua sa route avec l'*Alouette* et se fit débarquer à Hanchey, à quelques milles au nord de Compong-Cham ; le lendemain matin, il se mit en marche et s'enfonça dans l'intérieur.

C'était le 19 janvier. La colonne était partie depuis deux heures à peine, lorsqu'un émissaire, venu de Compong-Cham, remit au capitaine de l'*Alouette* une lettre *urgente* à faire parvenir au colonel, s'il en était temps encore, pour l'informer que la résidence allait être attaquée.

Le colonel était trop loin pour qu'on pût l'avertir à temps. Le capitaine de l'*Alouette* leva l'ancre, et fit route pour Compong-Cham. Avec l'approbation du gouverneur, on organisa aussitôt une colonne composée des marins de la *Framée* (capitaine Deleschamps), de la compagnie de débarquement de l'*Alouette* (M. Jourden) et de quelques tirailleurs annamites, le tout placé sous le commandement du capitaine de l'*Alouette*.

On partit dès qu'on fut prêt ; deux heures plus tard, la petite troupe rencontrait l'avant-garde des rebelles à 500 mètres en avant de la pagode de Wat-Nocor ; la fusillade commença et l'ennemi prit la fuite emportant ses morts et ses blessés, dont un seul restait entre nos mains.

C'est ainsi que cette colonne, composée en grande partie de marins, commandée exclusivement par des officiers de marine, eut, la première, l'honneur de combattre les bandes de Si-Votha, et de les mettre en déroute.

Le soir, par ordre du gouverneur, la petite expédition retournait à Compong-Cham, où venait seulement d'arriver la *Sagaïe*, avec son capitaine, désolé de n'avoir pu faire le coup de feu.

Les suites de ce premier combat furent particulièrement heureuses, car les rebelles, en opérant leur retraite, tombèrent, le lendemain, sur le colonel Miramont, qui les tailla en pièces près de Mieng, et acheva leur déroute ; il y eut grand nombre de morts et de blessés, Si-Votha lui-même fut atteint à la jambe et eut son cheval tué sous lui.

Deux jours après, une colonne, placée sous le commandement de M. le lieutenant de vais-

seau Boitard, s'organisait à Compong-Cham ; elle était composée des mêmes officiers et marins que précédemment, auxquels étaient venues s'adjoindre des troupes d'infanterie de marine apportées par le *Gogah*.

Pendant douze jours, cette colonne tint la campagne, tantôt à Wat-Nocor, plus tard à Peamdulang et Compong-Sim, en dernier lieu à Krauchmar, sans avoir la chance de rencontrer une fois les rebelles.

M. Deleschamps fut plus heureux ; détaché momentanément avec une partie de la colonne mobile dans la direction du lac Prapit, il parvint à surprendre les insurgés dans le village d'Amelang-Sor, où il leur tua seize hommes.

Il revint ensuite à Pnom-Penh, où la colonne mobile venait elle-même de rentrer.

Quelques jours auparavant, le gouverneur avait rappelé l'*Alouette* à Pnom-Penh, pour aller remplir une mission importante dans le golfe de Siam ; à partir de cette époque l'*Alouette* ne revint plus dans les eaux du Cambodge et resta en dehors du théâtre des événements, jusqu'au jour, où, deux mois plus tard, elle reparut en première ligne devant Kampot.

Cependant la pénurie des officiers d'infanterie de marine, obligeait le colonel à recourir

aux services des marins. M. le lieutenant de vaisseau de Kergoz, qu'on avait envoyé à Pnom-Penh avec les compagnies de débarquement du *Lynx* et du *Lutin*, partit un jour dans la direction de Compong-Toul et mit en déroute complète les bandes rebelles.

Puis ce fut le tour de M. le lieutenant de vaisseau Deleschamps, aidé de M. Jourden, en qualité de second.

Leur colonne partit de Preapsop, ayant pour objectif Prey-Veng, où l'on avait à venger la mort des miliciens de M. Sendret.

Prey-Veng est un point capital de la province de Banam, patrie de Si-Votha, devenue le principal foyer de l'insurrection. A Prey-Veng, les rebelles essayèrent de surprendre la colonne Deleschamps, au moment où elle s'embarquait pour retourner à Banam, cette entreprise tourna pour eux en un échec qui les obligea à se jeter en désordre au milieu des bois.

Dans la province de Bapnom à Motdoc, M. Deleschamps infligeait des pertes très sérieuses aux rebelles. Cette province garda le souvenir de la leçon qu'on leur avait donnée; car les bandes, tout en continuant de se reformer, évitèrent pendant longtemps de reparaître devant nos colonnes.

Pendant ces événements, les navires ne restent pas inactifs. Nuit et jour, les canonnières transportent des troupes ou circulent par le fleuve, explorant les moindres villages, prenant tous les renseignements qui peuvent éclairer les autorités résidant à Pnom-Penh sur la marche et les projets des rebelles. Les capitaines donnent partout l'exemple ; peines, fatigues, nuits entières passées en marche, rien ne les arrête.

Plusieurs fois nos canonnières ont l'honneur de la fusillade, en passant près des berges.

A Peam-Phkai-Merek, le *Coutelas* disperse les rebelles avec son Hotchkiss ; à Banam, la *Bombe* tire sur un groupe qui s'était approché de la résidence et le met en fuite ; à Compong-Cham, l'*Escopette* arrête d'un coup de canon une bande venue trop près réquisitionner des buffles et des gens ; plus tard elle tue des insurgés qui avaient fait feu sur elle à son passage à Ka-Sutin ; à Peam-Chilang le *Gogah,* lui aussi, reçoit une décharge et riposte par deux obus qui tuent quatre rebelles, dont un chef.

Enfin, tout récemment, la *Sagaïe,* dans les passes de Krauchmar, engage le feu avec une bande nombreuse, commandée par un bonze, qu'on suppose être Kéo lui-même.

De toutes les canonnières, la *Sagaïe* est celle

qui s'est mêlée le plus directement aux opérations militaires dirigées contre l'insurrection.

Au moment de l'affaire de Sambor, M. de Fésigny, alors lancé dans l'étude des rapides, accourt à Kratié, où se trouvait sa canonnière, appareille et va surveiller la rive droite du fleuve, épiant les moindres mouvements de Kéo, l'ennemi qu'il n'a cessé de poursuivre depuis avec acharnement.

A Kratié, Krauchmar, Sambor-Culy, Compong-Cham, partout on le voit paraître et organiser avec le peu d'hommes qu'il possède, de véritables battues pour découvrir les bandes.

C'est dans une de ces excursions hardies, à la pagode de Rathnot, qu'il lui arriva de mettre en fuite, avec six marins, une forte bande de deux à trois cents hommes, commandée par Kéo en personne, qui reçut, dans cette journée, une balle dans la jambe, et faillit tomber entre nos mains.

Les rebelles avaient pris la petite troupe pour une avant-garde ; si M. de Fésigny n'eût payé d'audace, lui et les siens étaient perdus.

Un mot maintenant sur le *Gogah*. C'était un bâtiment tombé dans la déconsidération, que la Cochinchine a conservé, ne voulant pas l'exposer à faire la traversée du Tonkin.

Au point de vue des transports de troupes, c'est le bâtiment qui a rendu le plus de services ; depuis le 21 janvier, il a déjà transporté seize colonnes et parcouru 1450 milles.

Le *Gogah* est certainement aujourd'hui un des navires les plus utiles et les mieux commandés de la station.

Son capitaine, M. Destephen, ne s'est pas ménagé; ses peines, ses services méritent d'être hautement appréciés.

PNOM-PENH, *8 mai 1885.*

Il ne faut pas se le dissimuler, les insurgés ont toujours pour objectif Pnom-Penh, témoins les deux bandes qui existaient avant hier sur le bras de Chaudoc, à vingt kilomètres seulement d'ici. L'une d'elles a brûlé la mission catholique et assassiné quelques Annamites chrétiens qui n'avaient pu fuir ; le lieutenant Mordant a débarqué dans ce village avec une colonne de quarante hommes, mais ses recherches sont demeurées infructueuses, les bandes ayant disparu dans les bois.

Hier on nous a signalé une autre bande, sur la rive droite du grand fleuve, en face de la mission de Mot-kassar, à douze kilomètres seu-

lement de Pnom-Penh. Une colonne de trente-cinq hommes a été vite organisée.

Guidés par le gouverneur de la province de Kieu-Soai, nous avons suivi pendant quatre kilomètres une route étroite bordée de bananiers qui furent bientôt remplacés par les arbres touffus d'une forêt épaisse. Tout à coup des cris formidables éclatent devant nous ; les rebelles étaient là. Le colonel, pensant qu'ils allaient fuir par la plaine, y envoie ses soldats européens, puis il s'avance sur le chemin avec les tirailleurs annamites ; nous parcourons ainsi une centaine de mètres lorsque tout à coup, brusquement, comme à un lever de rideau, nous nous trouvons dans une jolie clairière où le spectacle le plus étrange se présente à nos yeux. A cent mètres de nous, un homme, portant un parasol rouge, nous regarde fièrement, ayant à ses côtés deux individus agitant des bâtons ; un peu plus loin et d'une façon symétrique, deux parasols blancs entourés de groupes de rebelles, plus loin encore la bande presqu'entière disposée sur deux rangs, comme des figurants de théâtre, le bâton à la main, immobiles, ne disant plus un mot ; et derrière eux, dans le fond, de grands arbres qui se détachent en noir sur le ciel rougeâtre du soleil

couchant. C'était un véritable décor d'opéra ; vous eussiez cru être à une représentation de *l'Africaine,* tellement le coup-d'œil était merveilleux, tellement ils avaient pris soin de se placer pour produire de l'effet. Le spectacle était si imposant, qu'il y eut comme un moment d'hésitation pendant lequel on ne tira pas ; il n'y avait pas à s'y tromper, cependant, les pavillons blancs, jaunes et verts plantés en terre dénonçaient clairement des rebelles ; le feu commence, pas un ne bouge ; une minute, deux minutes se passent ainsi, et c'était merveilleux et triste à la fois de voir ces hommes, véritables cibles vivantes, rester là, plantés debout, immobiles, au milieu de la fusillade et du sifflement des balles. Cependant le feu continue, et malgré le tir détestable des tirailleurs, quatre, cinq, six, huit hommes tombent... les autres se débandent et fuient en désordre, laissant sur le champ de bataille leurs parasols et leurs maigres provisions ; si les soldats européens avaient été avec nous, la plaine fût restée couverte de cadavres. La bande dispersée tomba bientôt sur les Européens du lieutenant Mordant, qui en tua encore sept ; total quinze morts, quinze victimes qui, pour la plupart, sinon tous, avaient été battus pour suivre les chefs ; c'est ce que

nous ont raconté deux blessés restés entre nos mains. On ne peut s'empêcher d'être ému, et de plaindre ces gens assez insensés pour venir là, bêtement, sans armes, braver nos balles, se faire tuer pour une cause inconnue de la plupart d'entre eux.

Nous avons quitté Kieu-Soai-Knong, le lieu du combat (!) à la nuit; à huit heures, nous étions de retour Pnom-Penh.

14 juin 1885.

L'amiral Courbet est mort.

La France entière pleure ce grand homme qui porta si haut notre pavillon dans l'Extrême-Orient.

Il est mort à la signature de la paix, comme s'il eût attendu, pour mourir, l'entier accomplissement de sa rude et noble tâche.

Cette mort est un malheur public, un deuil national.

L'amiral Courbet fut le vivant idéal, dans toute sa grandeur austère, de l'homme de guerre dont le seul mobile est le devoir.

Il fut l'incarnation de toutes les vertus guerrières.

Si nous ne pouvons plus compter sur son

courage et son génie, il nous rend peut-être un plus important service par ce grand exemple de la religion du devoir, si nécessaire à la régénération de la patrie.

15 juin 1885.

Quoi de plus beau que la mort dans l'accomplissement du devoir.

Doit-on plaindre un héros mourant dans le rayonnement de la gloire ?

Traduction du brouillon d'une lettre adressée à l'empereur de Chine par un de ses sujets, sur les affaires de Fou-tchoug.

Le mandarin supérieur de Fou-tchoug et ses soldats, pris de panique, se sont enfuis et ont perdu la bataille.

Je demande à Votre Majesté qu'une enquête soit ouverte sur cette affaire, et que l'on prenne des mesures pour relever la discipline des troupes. Après le combat de Fou-tchoug, j'ai reçu de nombreuses lettres de ma famille, disant que Tchang-bé-lène et Hô-jou-Tsan avaient pris peur et que c'était à eux que revenait l'insuccès de l'affaire : les avis sont unanimes

à ce sujet. J'ai l'assurance que désormais les mandarins ne pourront plus vous induire en erreur. Tchang-bé-lène et Hô-jou-tsan vous avaient menti en confondant au même titre dans leurs rapports ceux qui s'étaient bien conduits et ceux qui n'avaient pas fait leur devoir. Les lettres de ma famille contredisent formellement leurs assertions, et c'est pour rectifier les faits que je vous écris.

Deux jours avant le combat, les Français avertirent le commandant du Yang-ou qu'ils allaient ouvrir les hostilités. Le commandant Tschang-tsen en informa Hô-jou-tsan qui ne répondit rien. La veille de la bataille, les consuls et les marchands étrangers s'embarquèrent à bord des bâtiments battant leur pavillon. Dès lors on eut la certitude que la guerre allait commencer et on en avertit Tchang-bé-lène. Ce dernier répondit par des insultes et refusa de distribuer des munitions. Oué-han, professeur de l'arsenal, craignant les menaces de Tchang-bé-lène, garda le silence. Le matin du combat, on vit les navires français pousser leurs feux, lever l'ancre et se mettre en marche. Ils avaient fixé l'attaque à deux heures. Tchang-bé-lène dépêcha alors le professeur vers l'amiral Courbet pour le prier de différer jusqu'au lendemain.

Mais les canons français partirent à l'heure dite. Nos navires n'avaient pas eu le temps de s'armer et de lever l'ancre que nous avions déjà reçu sept coups terribles. Le *Foo-Sine,* le *Tzen-oué,* le *Foo-sène* et le *Kien-sène* furent d'abord mis au fond ; le feu consuma ensuite les autres navires : sept grands bâtiments, dix jonques de guerre et une foule de petits bateaux furent anéantis de cette façon. Le *Foo-pao* et le *Y-sine* s'échouèrent en essayant de remonter la rivière. Les troupes de terre ont toutes décampé au moment du combat. Quant aux Français, ils n'ont perdu qu'un torpilleur.

Telles sont les pertes éprouvées par les deux adversaires dans la journée du 28 août.

Tchang-bé-lène et Hô-jou-tsan se tenaient cachés derrière l'arsenal avant le combat ; au premier coup de canon, ils prirent la fuite. Il avait plu et la route était mauvaise. Tchang-bé-lène qui courait nu-pieds glissa sur le sol et fut enlevé par ses soldats qui l'entraînèrent dans la campagne. Les paysans refusant de lui donner asile, il fut contraint de passer la nuit dans un temple, situé à plus de six kilomètres de l'arsenal. Le lendemain, il poursuivit sa route. On reçut à ce moment une dépêche de Votre Majesté ordonnant au gouverneur de Fou-tchoug

de chercher Tchang-bé-lène. Mais on ne put le découvrir. Le gouverneur envoya alors dans toutes les directions des hommes à la poursuite du fuyard, promettant récompense à qui le ramènerait.

Hô-jou-tsan plus agile à la course, put atteindre un temple dédié aux ancêtres des campagnards. Ceux-ci mirent le feu au bâtiment pour en chasser le réfugié. Il dut passer la nuit dans une maison d'agence européenne. Le lendemain il atteignit la ville et pénétra dans le club des compatriotes de Canton. Mais il fut expulsé de la cité par les marchands. Il se lança dès lors à la recherche de Tchang-bé-lène et le joignit. Ce dernier déclara qu'il désirait rester hors des murs, tout en invitant Hô-jou-tsan à regagner l'arsenal. Mais à la nouvelle que l'escadre française avait quitté le mouillage de la Pagode pour aller bombarder les forts de la passe, il se décida lui-même à revenir sur ses pas.

Hô-kin et Tchang-zo-tou, le gouverneur général et le sous-gouverneur de Fou-tchoug, se jouaient des intérêts du pays et n'avaient pris aucune disposition en vue des hostilités. Même négligence de la part de Sen-po-tsin, intendant militaire. Les soldats n'étant point payés, les officiers n'arrivaient pas à se faire obéir et,

dans de pareilles conditions, il était facile de prévoir l'issue funeste de l'affaire de Fou-tchoug. Désirant remettre les choses en bon état, Votre Majesté mit à la tête de l'armée Tchang-bé-lène. Mais cette haute distinction le rendit arrogant et il ne s'acquitta pas consciencieusement de ses fonctions. C'est à lui que revient la grande part de responsabilité dans le désastre de Fou-tchoug, la culpabilité de Hô-jou-tsan tient la seconde place.

Pour quel motif avait-on envoyé Tchang-bé-lène à Fou-tchoug et Lieu-min-tchoueng à Formose? C'était parce que les gouverneurs de Fou-tchoug n'étaient pas jugés capables de lutter contre les Français. Lieu-min-tchoueng, en arrivant à Formose, a fait sauter les mines de charbon et infligé aux Français une grave défaite. Bien autre a été la conduite de Tchang-bé-lène à Fou-tchoug! Les gouverneurs de la place eurent pour lui toute la déférence que comportait son titre de mandarin supérieur. Avant l'arrivée de leur chef, ils avaient défendu aux pilotes de diriger les bâtiments français en rivière Min. Les commandants des forces de terre et de mer demandèrent à Tchang-bé-lène l'autorisation d'attaquer les Français. Tchang-bè-lène répondit par un refus.

Pourquoi ce mandarin n'a-t-il pas, avant le combat, demandé des ordres à Votre Majesté? Pourquoi, pendant le combat, n'a-t-il pas délivré des munitions et fait appareiller les navires? Pourquoi, au moment du combat, n'était-il pas à bord d'un de ses bateaux? Il avait onze bâtiments de guerre sous ses ordres ; il n'est pas excusable de s'être enfui avant le combat et d'avoir demandé à l'ennemi de remettre l'attaque au lendemain ; ensuite, sachant les Français descendus en rivière pour aller bombarder les forts Blanc et Kinpaï, il est revenu dans l'arsenal et a eu l'audace de prétendre que c'était dans l'intention de le défendre, alors que l'escadre et l'arsenal étaient déjà complètement anéantis. Malgré cela, Tchang-bé-lène déclara qu'il n'y avait pas lieu d'être effrayé, il envoya un télégramme privé à Canton, demandant des troupes pour délivrer Fou-tchoug. A ce moment. il se sentait la vie sauve ; qu'importait le reste!

Quant à Hô-jou-tsan il ne songeait qu'à s'enfuir; il prit soin, comme Tchang-bé-lène, de cacher toutes les dépêches qu'il avait reçues. Un mois après le combat, il y avait 260,000 taëls d'argent au trésor de l'arsenal. Hô-jou-tsan fit une commission en son propre nom et adressa tout cet argent à la banque de Canton, sans en

parler à personne. Voilà de quelle façon Hô-jou-tsan comprenait le devoir !

Si nous avons été battus à Fou-tchoug, la faute en revient à Tchang-bé-lène et à Hô-jou-tsan. Je prie Votre Majesté de vouloir bien punir très sévèrement ces deux mandarins. Il faut payer le sang des deux mille hommes tués au combat de Fou-tchoug ! Il faut relever la discipline militaire dans tout l'est de la Chine ! Les mandarins qui ont démérité au Tonkin ont bien été dégradés ! Il faut enfin imposer silence au langage hostile des Européens.

Ces quelques lignes que je vous adresse ont pour but de vous rendre un compte fidèle de l'affaire de Fou-tchoug. Je vous supplierai à nouveau d'envoyer dans cette ville un mandarin de confiance, pour faire une enquête sérieuse, en faisant appel aux gens du pays et prenant connaissance des lettres qui ont été écrites à ce sujet. Ainsi l'on arrivera à découvrir les coupables, ainsi l'on connaîtra les conditions de leur fuite et de la perte de Fou-tchoug.

Je suis fonctionnaire très humble de Votre Majesté, ma famille et moi avons été cruellement éprouvés par le désastre de Fou-tchoug, et c'est ce qui m'a déterminé à vous écrire. Puisse ma supplique être accueillie avec faveur !

CAMBODGE, *17 juillet 1885.*

Nous sommes descendus dans l'île de Ka-Sutin pour y visiter une pagode de quelque renom. Le soleil se couchait devant nous dans un ciel sans nuages tout de pourpre et d'or. Comparer la campagne aux plaines de la Beauce dans un beau soir d'été fut notre impression unanime. Les grands buffles sous le joug traçaient lentement leur sillon; à quelque distance, dans les premières atténuations de la lumière du jour, ils nous rappelaient les scènes champêtres de nos pays plats.

Nous nous enfonçons dans un petit chemin bordé de haies et de clayonnages, masquant à demi les chaumières; les chiens aboyaient aux portes comme en France, rappelant le proverbe: tout chien aboie fort devant son logis.

Enfin nous arrivons à la pagode, dont la toiture, en tuiles rouges et bois doré, apparaît tout à coup entre les arbres.

Le monument n'est pas compliqué; en fait, c'est un toit porté par des colonnes. Aux angles et sur différents points de l'arête médiane se dressent des trompes d'éléphants dorées. La plate-forme en émail, sur laquelle il repose, est

élevée d'environ 2 mètres au-dessus du sol. A l'œil, c'est un rectangle de 40 mètres sur 50.

Le chef des bonzes, accompagné de ses moines, nous ouvrit la grille et nous entrâmes; malheureusement le voile crépusculaire commençait à s'épaissir. La clarté du jour, mieux que quelques flambeaux, eût fait valoir l'ensemble de la pagode. Cependant ces bonzes, aux cheveux ras, au teint bronzé, enveloppés de leur grande toge jaune, dans la nuit, éclairés par les rouges lueurs des torches fumeuses, se promenant graves au milieu de piliers d'or, composaient un tableau qui ne manquait ni d'originalité ni de grandeur.

La toiture se compose de deux parties bien distinctes : une haute partie centrale, abritant la statue de Bouddha, a la forme d'un prisme dont l'angle de l'arête supérieure est très aigu ; des tuiles recouvrent les faces inclinées; sur les faces verticales, de grands sujets dorés représentent des scènes du Ramayana; autour de cette partie sacrée de l'édifice s'étale un large toit à pente modérée.

On éprouve un éblouissement en entrant dans la pagode. Le Bouddha, assis les jambes croisées, n'a pas moins de 4 mètres de haut ; il repose sur un trône de même hauteur; le tout,

personnage et trône, est entièrement doré. Le visage un peu plat exprime bien le calme de la contemplation.

Les colonnes, d'un seul morceau de bois indestructible, nous dit-on, arrondies comme au tour, ont 45 centimètres de diamètre ; leur hauteur varie de 5 à 10 mètres environ, á cause de l'inclinaison de la toiture. Toutes les colonnes sont dorées de la base au faîte. Ce colosse doré au milieu de ces nombreux piliers revêtus d'or impressionne par son éclat et son luxe.

A l'intérieur de la pagode, une suite de panneaux de 45 centimètres de hauteur fait le tour de la toiture... l'artiste en renom de Pnom-Penh les a peints de sujets du Ramayana. Héros et déesses se font remarquer par la fraîcheur de leur teint. Je m'étonne toujours de voir les races jaunes, cambodgiens, chinois ou japonais, considérer le teint des filles du nord comme l'idéal de la beauté.

En effet, dans toutes les peintures, les femmes ont des teints de lys et de roses, et, sur les théâtres, les actrices (qui sont des acteurs) sont odieusement fardées de blanc de céruse et de vermillon.

Dans toutes ces peintures, l'oiseau fantastique des livres sacrés joue un rôle considérable. Cet

oiseau, aux ailes étincelantes, au merveilleux plumage, armé de griffes formidables, au lieu de cou porte le noble buste d'une jeune femme dans toute la fleur de sa beauté couronnée d'une tiare.

Comme facture, tous ces panneaux ont une analogie frappante avec les enluminures des missels du moyen âge.

Toute la bonzerie nous entourait, nous remerciâmes l'évêque des bonzes de son gracieux accueil. Les oiseaux d'alentour s'étaient déjà couchés, ce qui nous priva du spectacle fort curieux, paraît-il, des nuées de volatiles, nourris et protégés par les religieux bouddhistes.

De tout ceci, il ressort qu'au Cambodge, comme ailleurs, le métier de serviteur de Dieu profite; ici se vérifie le vieux dicton : « Les moines pullulent sur les peuples malades, comme la vermine sur les gueux ».

L'île de Ka-Sutin passe pour un pays fort riche. Pendant le temps qui s'écoule entre la descente et la montée des eaux, c'est-à-dire pendant l'émersion des terres, les habitants font trois récoltes sur le même sol : l'une de coton, l'autre de haricots, la troisième de maïs.

Saïgon, *22 juillet 1885.*

Ces derniers jours un navire anglais naufrageait au delà du cap Saint-Jacques dans des conditions assez pénibles. Des bateaux-pilotes recueillirent une partie de l'équipage et des passagers, l'autre partie monta dans les embarcations du navire. Tous ces malheureux arrivèrent en vue du sémaphore qui signala le désastre à Saïgon. Le commandant du *Tilsitt* mit son vaisseau à la disposition du consul anglais pour recevoir les naufragés, dans le cas où il se trouverait embarrassé pour leur trouver un asile. Le représentant de l'empire britannique accepta d'abord avec empressement, mais il ne tarda pas à remercier en disant : j'ai réussi à loger l'équipage européen peu nombreux ; quant aux passagers et à l'équipage asiatique, les congrégations avaient tout préparé pour les recevoir à leur débarquement.

Peu de temps après ce naufrage, un incendie considérable éclata dans Saïgon ; la prison tout entière, en un instant, devint la proie des flammes. Dans ce désastre, on put constater que les congrégations chinoises étaient seules bien organisées, soit au personnel, soit au ma-

tériel pour lutter efficacement contre l'incendie. Les pompiers chinois arrivèrent les premiers en ordre parfait et en tenue irréprochable, un uniforme pratique pour le pays, pantalon et vareuse de toile grise, avec une lune comme insigne sur la poitrine. Ils dressèrent méthodiquement leurs pompes en batterie et procédèrent à l'attaque avec silence et calme ; les Français faisaient beaucoup de bruit et jetaient le désordre partout. La municipalité saïgonnaise, s'étant payé le luxe d'un théâtre, n'a plus de fonds pour acheter des pompes et organiser des pompiers. Les actrices, il est vrai, éteignent dans les hauteurs des feux que les pompiers ne sauraient éteindre.

Un officier avait demandé directement un boy au chef de l'une des congrégations ; peu après, il fut volé de ses décorations, de sa montre et de sa bourse. Soupçonnant son boy, l'officier déposa contre lui une plainte à la police. A peine plainte portée, le chef de la congrégation se présenta chez notre compatriote et lui offrit de le désintéresser. Le français refusa, espérant voir incarcérer un serviteur qu'il jugeait coupable ; son espérance fut déçue, et il dut regretter sa décision, car, après enquête, la police relâcha le boy.

Saïgon, *24 juillet 1885.*

Ici les originaux foisonnent; mais parmi les types étranges, il n'en est pas de plus étrange que celui de la baronne de Prescha... Nul ne sait d'ailleurs pourquoi on l'appelle ainsi.

Grande dame et aventurière, fille naturelle et princesse, cette parisienne de Bangkok résume toutes les contradictions et toutes les antithèses.

Mignonne et fûtée comme une petite duchesse, malgré ses cheveux coupés ras comme au pays natal, elle porte la toilette avec une suprême élégance... C'est un contraste vivant, cette délicate fleur jaune, cultivée en serre européenne, née sur le sol de Siam, dorée par les chauds rayons du soleil de l'extrême Orient.

Ayant beaucoup couru le monde, elle possède à son actif une grande expérience en dépit de ses vingt-cinq ans. Ses mœurs — en a-t-elle? — font supposer qu'à la femme aussi s'applique le proverbe: rarement à voyager, on devient homme de bien. Ce merveilleux cloisonné renferme la quintessence de tous les poisons de l'Europe et de l'Asie.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse:

elle a déjà croqué un bon morceau de l'héritage paternel, ses petites dents auront vite grignoté le reste.

Quand elle arrive au grand restaurant de la ville, parfois escortée par ses amoureux du moment, il s'y fait un grand remue-ménage ; tous les convives la contemplent... les chinois avec leurs larges pantalons et leurs vestes légères, blancs comme la neige, la queue pendante dans le dos, s'empressent autour d'une cliente qui mène grand train. Elle s'asseoit, regarde autour d'elle ; si elle est seule, son inspection de la salle dure jusqu'au dessert. Alors elle demande du champagne et désigne à son chinois le jeune homme à qui elle en offre un verre... c'est l'heureux du jour.

Appelée devant le gouverneur pour se laver de l'accusation d'espionnage, elle répondit avec animation :

— Moi, espionne au service de l'Angleterre !... c'est insensé !... Je retourne à la cour de Norodom, parce que Sa Majesté, quand je l'ai visitée m'a fort bien accueillie comme un peu cousine. Je m'y rends pour faire enrager le roi de Siam, et m'y arranger, s'il est possible, une situation... J'ai bien pensé à épouser Norodom, mais il est vieux, répugnant avec ses

plaies inguérissables, et par trop abruti... A vrai dire, j'ai jeté les yeux sur son fils aîné.

— Son fils aîné!... ne faites pas cette sottise... S'il succède à son père, ce ne sera que dans un temps difficile à prévoir. Le second roi est solide, il n'a pas, comme son frère aîné, ruiné sa santé par des abus de tous genres. Qu'arrivera-t-il avant que le fils de Norodom soit en mesure de lui succéder?... nul ne peut le soupçonner. Il passera d'ici là bien de l'eau sous les ponts. En attendant sa couronne, le prince touche douze mille francs... douze mille francs! pour vous, c'est une bouchée, croyez-moi, vous feriez là une détestable affaire.

Dans tous les cas, M. le gouverneur, vous auriez grand tort de me prendre pour une ennemie. On cherche à me faire passer pour un agent de l'Angleterre; cependant je déteste l'Angleterre comme je déteste Siam. Si je pouvais vous être utile, ma haine me commanderait de marcher avec vous... Puis-je oublier la parfaite indifférence de l'Angleterre, quand le roi de Siam a fait tomber la tête de mon mari?... Il lui était si facile de le sauver à l'aide d'une de ces démarches qu'elle sait si bien faire, et devant laquelle un prince de l'Orient s'incline toujours.

Cela est vrai ; cette évaporée a derrière elle un passé tragique.

Le consul anglais près la cour l'eut d'une femme du pays. Le père raffolait de cette enfant éveillée et la fit élever en Europe. La petite siamoise passa son adolescence dans les maisons d'éducation les plus renommées de France et d'Angleterre. Pendant ses congés, le consul la fit voyager le plus possible, elle visita une bonne partie de l'Europe et se trouva en contact avec les sociétés les plus variées.

Enfin, profitant, sous la régence, de son crédit sans limite, le diplomate anglais maria sa fille à un prince de sang royal.

Le consul était alors tout-puissant, le royaume de Siam était une province anglaise.

Quand le jeune tigre — un tigre charmant — actuellement en possession du trône, sentit pousser ses griffes, la puissance de cet étranger le jeta dans une fureur concentrée. Le rôle de roi fainéant ne lui souriait en aucune façon. Dès sa prise de pouvoir effectif, le nouveau souverain entra en lutte avec le consul ; son frère cadet, jeune homme d'une rare intelligence, élevé à Woolwich, envoyé en ambassade à Londres, gagna la partie et obtint le rappel du consul.

Cette disgrâce de son ennemi ne satisfit point la haine du roi, il résolut de se venger sur sa fille. Ce n'était point chose aisée : la protection de l'Angleterre couvrait l'enfant solennellement reconnue, inscrite au consulat ; mais il était facile de frapper le mari. Le prince, époux de l'anglo-siamoise, gouvernait la plus opulente province de l'empire et l'exploitait bien entendu suivant l'antique tradition de tous les satrapes de l'Orient. Le roi nomma une commission d'enquête pour examiner l'administration du gouverneur; c'était demander sa tête. Les biens du prince convaincu de concussion, puis décapité, confisqués par un arrêt royal, rentrèrent au trésor.

La princesse quitta Siam après ces événements lugubres.

Pendant les premiers mois de son veuvage, elle perdit son père qui lui laissait une fortune considérable. Si pleine que soit la huche, quand on y prend toujours sans y rien mettre, on ne tarde pas à en trouver le fond... Aussi la baronne Prescha cherche-t-elle une situation à la cour de Norodom avant d'avoir englouti les derniers débris de sa fortune.

DÉCLARATION DU CHEF MOI PATAO

Saïgon, *6 août 1885.*

C'est le 18 mai, un peu avant le jour, que son village fut attaqué. Les Annamites entourèrent sa case avec le dessein de le prendre et de lui couper la tête ; mais il put s'échapper. Ses deux femmes furent enlevées, ainsi que ses deux enfants, dont un jeune garcon qui sait déjà le Quôc-ngu, et ses cymbales. Il ne sait ce qu'ils sont devenus. Patao se tint aux environs pendant quelques jours, cherchant à réunir ses hommes pour livrer combat. Mais les Annamites le firent prévenir qu'au moindre mouvement de sa part, ses femmes et ses enfants seraient massacrés. Alors il se fit rendre compte de la situation. Tout le village de Tra-cu-Thuong avait été pillé et incendié. On avait commencé par la case de Patao. L'homme de garde fut tué d'un coup de feu. Deux autres furent blessés, l'un au bras, l'autre à la tête. Quelque temps après,

deux habitants moïs avaient la tête tranchée. Patao avait chez lui une somme de 645 piastres, cinq malles remplies d'effets de toute nature, des ivoires, des cornes de rhinocéros, des trophées de chasse, des provisions de bouche; les Annamites ont tout enlevé. Patao déplore la perte de deux objets qui lui étaient particulièrement chers : une boîte à musique offerte par M. Le Myre de Villers et une horloge, présent de M. le gouverneur actuel. On lui a également annoncé la disparition de huit buffles et de cinq chevaux. L'envahisseur a fait main basse sur tout ce qui appartenait aux moïs soumis à Patao. Un habitant nommé Tân s'est vu enlever plus de cinq cents mesures de paddy, un autre nommé Sanh a été complètement dévalisé et mis à mort ensuite. C'est une véritable désolation dans la contrée. Les sept villages soumis à Patao ont été brûlés. Le Tông-Dong est entre les mains des Annamites. On ignore son sort.

Les troupes annamites sont venues par les forêts, évitant avec soin les villages et les chemins fréquentés ; c'est pour cela que le chef des moïs n'a pas été informé à temps de cette invasion. Les soldats annamites sont au nombre de cinq cent cinquante environ. Ils portent le costume des réguliers, c'est-à-dire la chemise

rouge avec la lune sur la poitrine. Trente-neuf sont armés de fusils ; les autres ont des lances ou des sabres. Ces hommes sont conduits par plusieurs chefs que Patao connaît fort bien. Le Quan-An et le Quan-nhiem sont les principaux. Ceux qui viennent ensuite seraient le Dôi-Sang, le Huong-Huông et le Dôc-nhô. Ce Dôc-nhô est un évadé de Poulocondor réfugié à Phan-Thieh, qui parle un peu de français. Tous ces individus demeurent habituellement dans le district de Phan-thieh (ou mangtieh). Ce sont des mandarins de frontière.

Le 22 mai, Patao se décida à venir rendre compte à l'autorité française de ce qui s'était passé. Il arriva le 25 à Bien-hoa accompagné de quelques hommes seulement. Après avoir passé sept jours dans cette localité, il est venu à Saïgon afin d'expliquer de vive voix les événements à M. le gouverneur et à M. le directeur de l'intérieur.

TRADUCTION

Saïgon, *7 août 1885.*

Je vous prie de vouloir bien me faire délivrer 15 fusils, 2 miliciens, 1 dôi et 1 caï qui ins-

truiront les miliciens moïs. Je vous tiendrai au courant de toutes les affaires urgentes.

Signé : PATAO.

SAÏGON, *8 août 1885.*

Au sujet de la paix conclue entre la France et la Chine, un journal chinois terminait ainsi son article :

« La France implorait la paix...

Implorer, c'est beaucoup... *désirer* n'est peut-être pas assez.

« Nous la lui avons accordée à la suite des terribles pertes qu'elle a essuyées.

« Nous aussi, nous avons fait des pertes.

« Nous sommes un troupeau de buffles, et l'un des buffles du troupeau a perdu un poil. »

C'est de la forfanterie.

Néanmoins cette image ne représente pas trop mal la réalité.

SAÏGON, *9 août 1885.*

Un de mes amis possède un instrument de musique des moïs, instrument si compliqué et d'apparence si bizarre qu'au premier coup d'œil on n'en devine point l'usage.

Il consiste en une calebasse en forme de poire dans laquelle on souffle par une ouverture percée à la place du pédoncule. De la partie sphérique de cette calebasse sortent avec des directions et des longueurs différentes des roseaux munis à l'intérieur de la calebasse de petites lames vibrantes. Les sons de cet étrange appareil sont purs, harmonieux ; il semblerait que ces sauvages, absolument sauvages, ont l'instinct d'une musique analogue à la nôtre.

Ces divergences entre les peuples d'Europe et d'Orient dans leur façon de sentir et de comprendre la musique constituent un fait fort remarquable assurément.

Notre musique est aussi désagréable aux Chinois et aux Annamites que la leur est exaspérante pour nous. De part et d'autre, l'effet produit est un agacement insupportable, une irritation profonde du système nerveux.

Dans la musique cambodgienne on trouve un embryon de mélodie et même d'harmonie.

Le sentiment musical s'accentue chez les Laotiens, aussi écoutent-ils avec plaisir la musique de nos fanfares.

L'éducation de l'oreille est nécessaire comme celle de l'œil. Naturellement, nous ne savons point voir ; nous avons d'ailleurs des besoins de

voir très divers suivant la civilisation à laquelle nous appartenons, suivant la profession que nous exerçons. Le sens du goût a besoin d'une éducation toute spéciale ; de même pour le toucher. Sans doute, nous avons la même oreille que les Chinois, mais notre jugement n'est pas le même.

La sensation est chose très complexe.

Dans le cas présent, elle se compose de l'impression produite sur l'oreille (appareil expéditeur), l'impression suit le nerf (appareil conducteur), puis elle aboutit en un point du cerveau (appareil récepteur). C'est là que, sous l'influence du jugement, l'impression se transforme en sensation. Ce n'est pas l'organe qui diffère, c'est le jugement, fruit de l'éducation. L'éducation réagit, il est vrai, sur l'organe et le modifie dans des limites d'ailleurs peu étendues.

Notre nature est étonnamment flexible, l'habitude et l'exercice refont l'homme... aussi s'adapte-t-il aux usages les plus opposés. Quant aux Chinois, leurs usages sont implantés dans leurs cerveaux comme les fossiles dans le roc.

Parmi les surprises que nous réservent les habitudes chinoises, je note l'usage des oreillers de faïence ou de porcelaine. Les hommes

s'en servent, je ne sais trop pourquoi... mais il est une nécessité pour les grandes dames et les horizontales distinguées ; c'est peut-être bien la raison qui l'a fait adopter par les hommes. Grandes et petites dames portent une coiffure tellement compliquée, tellement étalée, la construction de leur monument capillaire demande tant de soins, qu'elles ne se décident guère que toutes les quinzaines à cet important travail de démolition et de réédification. Le fragile édifice s'écroulerait au contact de corps même très peu résistants. La Chinoise dort donc la tête dans le vide, le cou appuyé sur un oreiller de faïence en forme d'U renversé. Serait-ce un supplice pour des Européens!...

Saïgon, *10 août 1885.*

Un médecin occupant un grade élevé dans l'armée de l'Extrême-Orient me disait :

— J'ai vu de très près les Chinois dans trois fonctions différentes : domestiques, négociants, soldats au feu ou en campagne. A mon avis, les Chinois appartiennent à une race supérieure et, dans ces trois fonctions, sont au moins les égaux des Européens.

Saïgon, *11 août 1885.*

X... rencontre un Chinois qui le salue avec cet air souriant, familier à cette race.

— Tiens!... tu es ici!... tu as quitté la mission.

— Oui... moi plus catholique, moi jardinier.

Saïgon, *13 août 1885.*

Le formidable développement de la Chine tient à ses croyances religieuses... Du reste, toute grande action d'un peuple a son origine dans sa foi.

Ce peuple, prolifique comme les termites, n'est pas porté seulement à la reproduction par les sens, mais encore par les institutions.

Les Égyptiens reconnaissaient à la même personne trois âmes, il en est de même des Chinois.

L'une tient compagnie aux restes du défunt dans le cercueil, la seconde habite les tablettes sur lesquelles sont inscrits les noms des ancêtres, la troisième vit dans le monde des esprits.

Ce monde des esprits ne diffère pas beaucoup de notre monde sublunaire, on y boit, on y

mange, on y a besoin d'argent... Les descendants ont la charge de fournir à tous ces besoins.

Il faut donc établir des communications entre les vivants et les morts... Quel procédé employer?

La fumée... qui s'élève comme l'âme et s'évanouit comme un rêve.

Ce moyen de communication antique semble avoir reçu une consécration à bien peu près universelle.

Ainsi communiquent avec l'Olympe les héros d'Homère... les premiers habitants de la Gaule offraient à Bel le sacrifice du feu... Les âmes des choses brûlées et évaporées en fumée vont rejoindre les âmes des morts ; car dans l'opinion primitive les choses ont des âmes... L'homme, se sentant une âme, en prête une généreusement à tout ce qui l'entoure. Le guerrier sauvage invoque ses armes. Pour Roland, Durandal renferme un esprit doué de volonté ; en allant au marché, la femme indoue prie son panier.

Nourrir, en nature, des morts doués de leur appétit de vivant est une lourde charge. Heureusement, avec le ciel chinois, il est des accommodements, comme avec tous les ciels possibles... sans cela, y aurait-il moyen de vivre ici-bas?... Si l'on ne pouvait s'arranger avec le ciel on prendrait vite le parti de s'en

passer. On brûle donc de la monnaie de papier, ce qui est économique... Pour quelques sapèques, par la poste de la fumée, on peut envoyer beaucoup d'argent à son papa... Quel dommage qu'il n'y ait point réciprocité !

D'où l'impérieuse nécessité de faire des enfants.

Ceux d'ailleurs qui pourraient être inhabiles en cet art ont la ressource de l'adoption.

Si de pauvres diables, en Chine, vendent leurs enfants, c'est que des gens riches les achètent... il n'est nullement nécessaire de les donner à manger aux cochons, suivant la forte plaisanterie des missionnaires et propagateurs de la Sainte-Enfance.

Que le père de famille ait le droit horrible d'anéantir sa progéniture, c'est possible... Y a-t-il autant d'infanticides en Chine qu'il y a en France d'infanticides et d'avortements?... Je n'hésite pas à affirmer le contraire. Il grouille assez d'enfants dans les rues pour prouver qu'on ne les tue pas. Quand on voit comment, dans leurs boutiques, ou sur leurs portes les Chinois câlinent leurs enfants, qu'ils ne cessent de tenir dans leurs bras, on ne suppose pas qu'ils les élèvent et les engraissent pour les donner aux porcs.

Quand j'ai cité la France pour les infanticides et les avortements, c'est que le nom de mon pays m'est naturellement venu sous la plume ; mais la pudique Angleterre, l'austère Amérique et la vertueuse Allemagne n'ont rien à nous reprocher à cet égard.

Saïgon, *14 août 1885.*

Si nous avons perfectionné bien des choses, nous n'avons rien inventé, les Chinois ont tout inventé avant nous. En matière d'association sommes-nous en avance sur le céleste empire, le cas me semble au moins douteux ; très probablement, sur ce grave sujet, nous aurions profit à consulter la Chine.

Les congrégations chinoises, sans aucun doute, sont une des plus belles œuvres de l'esprit d'association.

Les Célestes ont la bosse de l'association ; à propos de tout ils s'associent.

En voici un exemple :

Pour une raison ou pour une autre, la carte de votre dîner vous déplaît, vous faites mettre votre couvert chez l'un de vos amis, on vous sert précisément le dîner que vous vouliez éviter.

Comment cela se fait-il ?

Faire des comptes avec un cuisinier chinois est une duperie ; jamais un Européen ne tombe dans cette erreur... Les dames seules persistent, considérant la direction de la cuisine comme un des plus importants apanages de la maîtresse de maison ; aussi les cuisiniers chinois fuient-ils les maisons où il y a des femmes ; quand ils se résolvent à subir cette surveillance, ils entendent bien se faire payer, outre les bénéfices ordinaires, l'ennui des chicanes. On traite à tant par jour avec son cuisinier qui, d'ordinaire, vous sert convenablement ; le jour où vous en êtes mécontent, vous le changez, il n'y a pas d'autre remède.

Les cinq ou six Chinois qui nourrissent des maisons analogues s'associent. Chacun à tour de rôle fait le marché pour tous. Cette méthode permet d'acheter des pièces entières fort belles, détaillées ensuite au prorata des mises... Votre cuisinier agit bien ainsi dans son intérêt sans doute, mais vous n'en êtes pas moins mieux servi.

Vous vous arrangez avec un cuisinier que vous considérez comme vôtre, peu après l'arrangement vous voyez apparaître chez vous un aide : votre Vatel vous dit qu'il est fatigué et

qu'il a pris un aide à ses frais. Plus tard, vous rencontrez votre artiste en fonctions chez une connaissance, et vous découvrez qu'il est l'approvisionneur de plusieurs maisons et le directeur de divers sous-cuisiniers... il prépare la besogne, donne ses ordres, passe l'inspection, en un mot conduit les fourneaux d'une demi-douzaine de ménages. Comme en somme tout marche bien, vous fermez les yeux pour n'avoir rien à dire.

La piraterie, où un même chef dirige des flottes entières, fournirait des modèles d'organisation et d'association.

L'assurance sur la vie est une vieille institution ; les Chinois la pratiquent depuis longtemps, j'en citerai un exemple tout moderne.

Le camphre joue un rôle considérable dans le commerce de Formose. Depuis longtemps les camphriers ont disparu des terres soumises aux Chinois ; il faut donc conquérir le camphre sur les sauvages. Une expédition s'organise dans ce but — exemple d'association en lui-même déjà remarquable — tous les Chinois de la bande ont soin de se faire assurer contre les risques de l'entreprise. L'entreprise, en effet, n'est pas sans danger, car, malgré leur armement primitif, les indigènes défendent leurs

vallées avec une rare énergie contre les envahisseurs, comme le témoigne ce chant de guerre :

« Rapide comme le cerf, je descendrai dans la plaine
« Envahie par le Chinois, le surprendrai, le tuerai.
« Je rapporterai sa tête dans mon filet à ma fiancée,
« Qui alors n'hésitera plus à partager ma couche.
« Elle y dormira jusqu'au soleil levant
« L'augure m'est favorable. »

Naturellement, de part et d'autre il n'est fait aucun quartier.

En cas de destruction ou de retraite de la tribu, l'exploitation des camphriers permet aux bandits chinois de réaliser d'assez gros bénéfices et de solder leur prime d'assurance.

SAÏGON, *15 août 1885.*

Pour se rendre chez les Moïs, on a à craindre la fièvre des bois, fièvre tenace et souvent dangereuse, et les sangsues des bois qui paraissent aux premières pluies. Ces petites sangsues envahissent tout le corps pour peu qu'on marche dans l'herbe. C'est une nécessité de voyager à cheval.

L'insouciance et l'inactivité caractérisent le Moï ; du dernier esclave au chef, tout le monde

vit au jour le jour. Les Moïs ne connaissent point la monnaie, et se procurent par voie d'échange les objets dont ils ont besoin. Ce sont des nomades. Leurs cases, vastes abris construits pour durer trois ans, ont jusqu'à soixante mètres de longueur. Telle était l'habitation de Patao, il y logeait avec une quarantaine de serviteurs et un troupeau de vingt buffles.

Leurs procédés d'agriculture sont on ne peut plus primitifs: ils brûlent un coin de forêt pour y cultiver pendant trois ans un mauvais riz. Au bout de ce temps, la terre est épuisée ; ils vont brûler ailleurs ces bois magnifiques, laissant comme trace de leur établissement passager de gigantesques troncs d'arbres qui se dressent tristement au lieu de la forêt détruite.

Les Moïs ont toujours faim.

Pour vêtements, ils portent de longs sarraus en étoffe de coton sauvage, sous lesquels ils grelottent dans la froide humidité de leurs montagnes.

Dans leurs habitations, ils conservent précieusement, pendues aux poutres, les mâchoires de cerfs et de chevreuils tués depuis leur naissance ; les souvenirs des grands exploits comme la capture d'un éléphant ou d'un rhinocéros est conservé par un tambour en paille, fixé à son

rang de date avec les autres dépouilles. On brûle ces trophées à la mort du chasseur.

Les femmes moïes, de physionomie beaucoup plus fine que leurs compagnes de l'Annam, du Cambodge et du Laos, plaisent par leur grâce et leur air de bonté. Les Moïs sont doux et craintifs. Leurs chiens n'aboient pas; quand on approche d'un village on le trouve vide; bêtes et gens, en silence, se sont enfuis dans la forêt. Cette timidité s'explique trop bien dans un pays où pullulent les bandits de toutes races, où les femmes et les enfants sont la meilleure marchandise, d'un transport facile et d'une défaite aisée.

Les Moïs n'ont pas d'écriture.

Après l'inhumation ou l'incinération, ils n'honorent les morts par aucun culte, comme les Chinois et les Annamites.

Leur religion très simple consiste en une croyance vague à une puissance supérieure — au fond, sommes-nous bien plus avancés? — Probablement une adoration des forces élémentaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand on sert un festin accompagné de vin, au moment de commencer le repas et de déboucher la jarre, un vieillard allume un petit cierge, en se tournant vers la lumière, et fait une assez longue oraison.

PNOM-PENH, *17 août 1885.*

Le prince Yucanthor, fils aîné du roi, s'est réfugié au protectorat.

L'histoire de sa fugue est assez obscure.

Il y a environ quinze jours, Yucanthor vint demander asile à notre représentant. Il échappait à une tentative d'assassinat, victime, disait-il, de son dévouement à la France. La mère de Duong-Tiack l'accusait de trahir le roi en notre faveur.

Au fond de tout cela, il y a naturellement des intrigues de femme.

Le prince a des relations suivies avec la baronne Prescha, qui fait actuellement le bonheur de Saïgon. Dans une lettre de la baronne, tombée par erreur entre les mains de la reine-mère, on lut le nom de Norodom, sans déchiffrer le reste; la reine-mère remit donc la lettre à Yucanthor, sans en connaître le contenu. Cette petite affaire parvint aux oreilles du roi, qui invita son fils à lui remettre ladite missive; le prince refusa de la livrer alléguant qu'il l'avait détruite. Le roi ordonna de l'arrêter.

Dans une communication de Norodom au protectorat, Sa Majesté déclarait n'avoir aucune

intention malveillante à l'égard de son fils ; il voulait seulement user de ses droits de père pour empêcher le prince de faire des sottises. Suivant Yucanthor, qui pourrait bien avoir raison, l'entourage du roi nourrissait le projet bien arrêté de s'en débarrasser.

Duong-Tiack préféré du roi, sans même prendre la peine de sauver les apparences, souffle activement le feu de la révolte ; à Oudong, il donnait naguère ouvertement, de concert d'ailleurs avec la reine-mère, des ordres aux chefs rebelles. La mère de Duong-Tiack, ambitieuse et cruelle, désignée au palais sous le nom de « la tigresse », jouit d'une influence prépondérante sur l'imbécile Norodom. Elle pourrait bien vouloir éliminer Yucanthor pour rapprocher son fils des marches du trône.

Saïgon, *19 août 1885.*

Un interprète et un lettré chinois, auxquels j'ai rendu service sont venus me rendre visite ; ils se montrent très reconnaissants. Tous deux sont catholiques.

Le lettré a les ongles coupés à la main droite, ainsi qu'au pouce et à l'index de la main

gauche ; les trois autres doigts renfermés dans de longs roseaux portent des ongles d'au moins six pouces de long, propres et soignés d'ailleurs. C'est la preuve ostensible, pour le lettré, de ne se livrer à aucun travail manuel. Ce dédain des classes savantes pour le travail manuel est un des plus fâcheux côtés de la civilisation chinoise.

L'interprète me dit :

— Si je retournais en Chine, la protection de l'amiral Lespès me couvrirait pendant une, deux ou trois années... peut-être davantage ; mais à un jour donné, les mandarins trouveraient certainement un prétexte, d'abord pour m'enfermer en prison, puis pour me couper le cou. Je pourrais citer l'exemple d'un compatriote que la patience mandarine guetta vingt années pour le décapiter. A défaut du coupable de ce crime irrémissible, rendre service à l'étranger, la vengeance du pouvoir s'exercerait sur ses enfants et ses petits-enfants. Aussi ne rentrerons-nous jamais dans nos foyers.

Je pensais à part moi : je me suis employé de tout mon pouvoir pour acquitter la dette de mon pays envers ces deux hommes... c'était mon devoir ; mais chez nous ce genre de *services* rendus à l'étranger s'appelle trahison. Sans aucun doute cependant ce sont de braves gens...

ils ne se font aucun reproche d'avoir trahi leur patrie dans l'intérêt de leur foi.

Cela se voit souvent : traître pour l'un, on est héros pour l'autre.

— A votre avis, lui demandai-je, la guerre a-t-elle été vraiment onéreuse pour la Chine, lui avons-nous fait subir des pertes bien réelles?

— Des pertes considérables...

— La Chine est un si vaste empire!... Qu'est pour elle la destruction de quelques navires et l'occupation d'un point sur une île lointaine, dont le Céleste Empire n'eut jamais que la possession bien incomplète... Les provinces de l'intérieur ont-elles seulement entendu parler de ces événements insignifiants pour elles?

— Assurément la Chine même n'en a pas éprouvé un grand dommage; mais il n'en a pas été de même du gouvernement; le gouvernement est pauvre, parce que les mandarins pillent le peuple pour leur propre compte et volent l'État... Le peuple est pressuré, mais rien n'arrive à l'empereur; aussi est-il vite à bout de ressources.

— Pensez-vous que la Chine ait sincèrement accepté la paix?

— Je suis absolument convaincu du contraire... Le gouvernement chinois signera tout

ce que l'on voudra, mais il continuera la guerre sous le couvert des Pavillons noirs; la Chine ne manque pas de bandits dont elle trouvera ainsi l'emploi. Vous autres Européens, vous n'avez aucune idée de la ténacité et de la perfidie chinoises.

— La dynastie actuelle est une dynastie tartare; une révolution nationale contre les conquérants n'est-elle pas au nombre des possibilités?

— Je regarde une pareille révolution comme tout à fait improbable. Le peuple est entièrement aux mains des mandarins, et les mandarins se surveillent trop entre eux pour qu'aucun d'eux ose jamais prendre l'initiative. D'ailleurs, le peuple respecte profondément l'empereur, il sait bien que rien du dehors ne pénètre jusqu'à lui; captif dans son palais, l'empereur ne voit et ne sait que ce que les mandarins veulent bien lui faire connaître. Changer l'empereur ne servirait de rien.

Ceci m'a rappelé la vieille parole de nos pères d'avant 89 : « Ah, si le roi savait ! »

Le roi ne savait pas et ne pouvait pas savoir, aussi nos pères ont-ils bien fait de mettre le feu à la baraque.

SAIGON, *20 août 1885.*

Patao a été tué, voici les faits :

Patao avait annoncé l'achèvement de son fortin ; mais, par coquetterie, il avait donné une nouvelle anticipée, car un côté n'était pas clos. Aucune case à l'intérieur n'était construite, les armes se trouvaient encore au dépôt de la maison commune.

Pendant la nuit, le chef moï était assis devant cette maison avec le doï ou sergent annamite Nui, chargé de l'initier à l'art de la guerre. Une torche brûlait près d'eux, éclairant le visage de Patao. Les sentinelles veillaient... Tout à coup deux coups de feu retentirent, le chef moï tomba mort, frappé d'une balle en plein visage.

Le doï rassembla ses hommes, les fit entrer dans le fortin et tirer dans la direction d'où les coups de feu étaient partis et où l'on entendait battre le tam-tam. Les agresseurs, tenus à l'écart par cette fusillade, n'osèrent pas entrer dans le village ; Nui s'aperçut de la disparition d'un moï, le transfuge s'était enfui avec son arme.

Un orage violent éclata soudain, la pluie

tombait en abondance, l'obscurité devint profonde. La fusillade cessa de part et d'autre; à l'estimation du doï, les assaillants devaient être armés d'une dizaine de fusils.

Au point du jour, le sergent annamite réfléchit à sa situation : le fort n'était pas terminé, ses moïs n'étaient point aguerris; une nouvelle attaque pouvait amener de nouvelles défections et permettre à l'ennemi de s'emparer des armes et des munitions; il prit donc le parti de battre en retraite et de se rendre à Bienhoâ.

Le doï se mit en route avec le corps de Patao et les munitions déposés dans une charrette; sa petite troupe put tenir à distance leurs adverversaires, qui les accompagnaient de coups de fusil inoffensifs et de flèches tirées de trop loin. Enfin il trouva une embarcation, avec laquelle une partie des moïs conduisit la femme et les enfants de Patao dans un village ami. Le doï, ses deux miliciens et quatre moïs prirent la route de Bienhoâ.

A partir de ce moment la retraite s'opéra sans incident, et le sergent annamite arriva à bon port avec tout le matériel confié à Patao.

La mort de ce chef nous prive des services d'un homme habitué aux émanations fiévreuses de ces forêts et qui, mieux que tout

autre, pouvait plier les moïs à un service régulier.

Lors de son dernier voyage chez Patao, l'administrateur de Bienhoâ ramena un moï pour remplacer un milicien mort; ce moï s'engagea très volontiers dans la milice. Tous les jours il fait des progrès dans la langue annamite et manœuvre aussi bien que nos miliciens. Ces sauvages peuvent donc être pliés à un service régulier. Ils sont certainement les plus aptes à tenir garnison dans les forêts qui nous séparent du Bin-Thuan.

PNOM-PENH, *22 août 1885.*

TRADUCTION

« Proclamation de Prah-Sang-Sin-Xai, général des armées de l'Ouest sur la frontière de Somron-Tong à Monsieur le commandant des troupes françaises.

« Je vous salue.

« La cause de notre soulèvement provient de votre ingérence dans les affaires de notre pays. Nous nous opposerons à vous tant que vous persisterez à occuper le Cambodge et ne serez pas retournés chez vous. Après votre départ,

nous établirons des hommes sages qui administreront le pays.

« Veuillez-nous informer de votre intention et l'afficher au même endroit, afin que nous puissions en prendre connaissance. »

KRONG SOP PRÉMIT

(Légende cambodgienne)

Krông Sop Prémit régnait sur le royaume de Noréa Tip Boréï; la reine s'appelait Néang-Kaï-Seney et ses deux enfants portaient les noms de Tchey Assaïn et de Tchey Atot. Il avait aussi un frère du nom de Ah Sop Prémit qui remplissait les fonctions de second roi.

Ah Sop Prémit se révolta et leva une armée.

Un des grands mandarins accourut au palais et, s'adressant au roi, lui dit :

— Sire, prenez garde, ce soir vous serez cerné par des rebelles commandés par votre frère en personne.

Le roi se contenta de répondre avec douceur au serviteur fidèle :

— Il me serait bien facile de venir à bout de Ah Sop Prémit, mais il me répugne de répandre le sang de mon peuple ; je préfère laisser le trône à mon frère et me retirer avec ma femme et mes enfants.

Cela dit, il s'enfuit au plus vite avec la reine,

tous deux tenant un de leurs enfants par la main.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit.

Lorsque le jour parut, ils se trouvèrent en face d'un fleuve très large. Krông Sop Prémit se tourna vers sa femme et lui dit :

— Puisque vous et vos enfants ne savez pas nager, je vais laisser les deux enfants de ce côté, et je vous passerai la première.

Pendant qu'il nageait, emportant la reine, un négociant rencontra les deux enfants sur la rive, et les trouva si jolis qu'il les emmena pour les adopter.

Ayant déposé la reine à l'autre bord, Krông Sop Prémit revint pour prendre ses fils.

Au moment où il se trouvait au milieu du fleuve, une jonque chinoise descendait le courant près de la berge; le patron, apercevant une belle femme, la fit enlever et l'emmena à son bord.

Quand le roi arriva à terre, surpris de ne pas voir ses enfants, il les appela de toute sa voix et les chercha de tous côtés... puis, ne les trouvant pas, il se mit à pleurer.

Désespéré, il traversa de nouveau le fleuve pour apprendre qu'un autre malheur non moins grand l'avait frappé. Fou de douleur, il poussait

des cris affreux, disant : « Je n'ai plus de femme ni d'enfants, quelle malédiction pèse sur moi ! » Puis il courut au hasard dans la forêt, se nourrissant de fruits et de racines. Pendant un mois, il continua sa course vagabonde, si maigre que sa peau flottait sur ses os.

Cependant le patron, ému de la beauté de Néang Kaï Seney, voulut aussitôt la prendre pour épouse, mais quand il s'approchait d'elle avec le désir de la posséder, les forces lui manquaient et il se trouvait mal. Ayant reconnu l'impossibilité de cette union, il n'en conserva pas moins une tendre affection pour sa captive et la traita comme sa sœur. Il fut récompensé de ces bons soins, car à partir de ce moment, tout lui réussit et il devint très riche.

A force de marcher, Krông Sop Prémit arriva dans un royaume appelé Tchey-Borey, gouverné par une toute jeune princesse.

Pour trouver un successeur au feu roi, les mandarins avaient décidé une procession solennelle avec les éléphants, chevaux, voitures, trésors et tous biens de l'ancien monarque, faisant annoncer au peuple que celui-là monterait sur le trône devant qui l'éléphant royal se prosternerait de lui-même.

L'éléphant marchait de tous côtés, hésitant,

préoccupé, revenait sur ses pas, cherchant dans la foule. Enfin, rencontrant Krông Sop Prémit, il s'agenouilla devant lui.

Peuple et mandarins reconnurent ainsi que Krông Sop Prémit était de sang royal et le portèrent en triomphe dans la capitale.

— Pourquoi me choisissez-vous, dit-il?... Votre royaume est-il sans roi?

— Oui, répondirent de grands cris, nous sommes sans roi.

— Les parents du roi sont donc morts?

— Non, lui fut-il répondu sans explication.

Avant de l'élire, on voulait, en effet, lui faire subir trois épreuves, car le roi, sur son lit de mort, avait dit à sa fille : « Je vais vous confier trois secrets, vous mettrez sur le trône et prendrez pour mari qui les devinera. »

Krông Sop Prémit arriva donc dans la capitale ; en franchissant les portes du palais, il dit aux mandarins : « Au pied de la porte, il y a deux vases pleins d'or, creusez et vous les trouverez. » Ce qui fut vérifié aussitôt.

Passant près d'une échelle, il s'arrêta et dit : « Voilà une échelle retournée », le fait était exact.

Pénétrant dans l'intérieur du palais, à la vue du lit royal, il dit encore : « Les planches de la

couchette ne sont pas à leur place, on a mis le côté de la tête aux pieds. »

C'étaient bien les trois signes indiqués par le feu roi à la princesse pour reconnaître son futur époux. La princesse devint donc sa femme, et Krông Sop Prémit, choisi par le peuple, gouverna le royaume.

A quelque temps de là, le négociant qui avait recueilli Tchey Assaïn et Tchey Atot sur la berge du grand fleuve, vint à passer par le royaume et demanda une audience au roi. Les prétendus enfants l'accompagnaient. En les voyant, le monarque s'écria :

— Mais ce sont mes enfants à moi !...

— Non, répondit le négociant, ils m'appartiennent.

— N'importe, reprit le roi, je les garde ; ils ressemblent trop à ceux que j'ai perdus pour que je ne m'empresse pas de les adopter.

Il les adopta en effet et les nomma chefs de ses pages.

Peu après le Chinois qui avait enlevé Néang Kaï Seney vint commercer dans la capitale. A son arrivée, il alla présenter ses respects au roi, lui fit les cadeaux d'usage et lui demanda l'autorisation de circuler, sous sa protection, dans son royaume. Le souverain de Tchey Borey lui

accorda tout ce qu'il demandait, lui recommandant de ne pas quitter le pays sans le voir. Le Chinois parcourut les différentes provinces, et revint à la capitale, ses affaires terminées. Quand il alla prendre congé du monarque, Sa Majesté le retint en lui disant :

— Attendez à demain, ce soir je donne une fête en votre honneur.

— C'est impossible, répondit le patron, ma jonque est chargée, il y a bonne marée et bon vent... le gros temps peut venir. Avec votre permission, je voudrais partir aujourd'hui même; j'arrive de l'intérieur avec des objets très précieux et je crains de les voir enlever par les pirates.

— Attendez, reprit Krông Sop Prémit, je ferai garder votre jonque et je réponds de tout.

Le Chinois finit donc par accepter une invitation si pressante.

Pour tenir sa promesse, le roi envoya les deux chefs des pages avec cinq cents pages garder la jonque. Le frère aîné prit la garde de l'avant et le cadet la garde de l'arrière. Vers une heure du matin, le cadet dormait d'un profond sommeil, l'aîné le réveilla et lui dit :

— Rappelez-vous que nous sommes ici par

la confiance du roi, ne dormez plus, de crainte d'un malheur... Réveillez-vous, et, pour éloigner le sommeil, je vais vous conter des aventures que vous avez sans doute oubliées, car vous êtes plus jeune que moi.

Le frère aîné parla ainsi :

— Notre mère s'appelait Néang Kaï Seney, nous sommes nés dans le royaume de Noréa Tip Boréï. Notre père était roi et portait le même nom que le souverain de Tchey Borey, notre maître.

Puis il lui raconta toute leur enfance jusqu'au jour où ils perdirent leur père et leur mère au bord du grand fleuve.

Néang Kaï Seney écoutait avidement; ne doutant plus que le hasard lui rendait ses enfants, elle bondit de l'intérieur du bateau, sauta au cou des deux frères et leur dit :

— C'est moi Néang Kaï Seney, c'est moi votre mère!

Ivres de la joie de se retrouver, ils s'embrassent, se serrent, se pressent en pleurant.

Cette scène avait pour témoins les sous-chefs des pages; ne comprenant rien à ces étreintes, poussés par la jalousie et la haine contre leurs supérieurs, ils courent au palais et disent au roi :

— Sire, les chefs que vous nous avez donnés commettent des infamies, ils sont dans les bras de la femme du Chinois et la traitent d'une façon horrible.

Pris d'indignation et de fureur, le roi répondit :

— Vraiment, je n'ai pas de chance... j'avais adopté ces deux enfants que j'aimais comme les miens... je leur avais confié une garde et ils me déshonorent en trompant mon hôte... Je ne veux plus les voir. Qu'on les frappe à coups de rotin à mettre leurs os à nu, et qu'ensuite on les décapite, pour que je n'en entende plus parler.

Le roi ayant donné ces ordres, le mandarin chargé de l'exécution alla prendre les deux princes, les fit fouetter jusqu'au sang et se présenta à la porte du palais. Le gardien l'arrêta et lui dit :

— Où menez-vous ces enfants?

— Je vais les faire décapiter par ordre du roi.

— Avez-vous une condamnation écrite?

— Non, mais c'est l'ordre du roi.

— Si vous n'avez pas de jugement écrit, je ne puis vous ouvrir la porte de nuit ; attendez le jour et vous passerez librement.

Au point du jour, à l'ouverture des portes, le mandarin se présenta avec les jeunes princes

pour les faire exécuter ; le président du conseil des ministres sortait à ce moment du palais. tout ému de voir ces deux favoris du monarque meurtris et sanglants, il demanda :

— Où conduisez-vous ces enfants?

— A la mort, par ordre du roi.

— C'est impossible!... le roi aime ces jeunes gens comme ses propres fils... Attendez, je vais le voir et lui demander la raison d'ordres si sévères.

Le chef du conseil ordonna aux malheureux condamnés de le suivre et de s'arrêter au pied de l'escalier de la salle du trône, puis il monta chez le roi et lui dit :

— Sire, vous aimez ces enfants et vous les condamnez à mort sans les entendre... laissez-moi au moins les interroger et les juger.

— Eh bien, qu'ils soient jugés, dit le roi, mais point de grâce, s'ils sont coupables.

Le chef du conseil ayant rassemblé les mandarins chargés de la justice, le président du tribunal dit aux accusés :

— Le roi vous avait confié une jonque, vous êtes accusés, au lieu de vous être consciencieusement acquittés de vos fonctions, d'avoir abusé de la femme du patron. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

Le fils aîné répondit :

— Nous avons été commandés pour la garde d'une jonque, cela est vrai ; mais le crime dont on nous accuse est un odieux mensonge. Après minuit, mon jeune frère fatigué s'endormit. Pour le tenir éveillé, je lui rappelai des souvenirs d'enfance, quand tout à coup à notre grande surprise, notre mère est sortie de l'intérieur du bateau et nous a embrassés tous les deux.

Le roi, qui écoutait derrière une tenture, fit arrêter l'enquête ; on lui conduisit les deux enfants, et, quand on leur eut enlevé leurs chaînes, il leur demanda :

— Voyons, ne mentez pas, est-ce vrai ce dont on vous accuse?

— Non, répondit l'aîné, nous n'avons fait aucun mal, nous avons embrassé notre mère...

— Quel est son nom?

— Elle s'appelle Néang Kaï Seney.

— Et votre père?

— Krông Sop Prémit.

— Quel est votre pays?

— Nous sommes du royaume de Noréa Tip Boréï.

A ces mots, le roi descendit du trône, reconnaissant enfin ses fils, et s'évanouit en les serrant sur son cœur.

Une pluie abondante commandée par les anges le ranima bientôt.

Sur l'ordre du roi, on prépara les plus magnifiques litières pour aller chercher Néang Kaï Seney à bord de la jonque... Après l'avoir embrassée, il la proclama reine.

Le fils aîné fut nommé second roi et le cadet reçut le titre de chef des princes.

Peu après Krông Sop Prémit, voyant partout régner la paix, eut un instant la pensée de reconquérir son royaume et de chasser son frère rebelle. Mais, toute réflexion faite, il resta tranquille dans ses États, disant : « Non, cela coûterait trop de sang, mieux vaut que mon frère règne de son côté. »

Krông Sop Prémit, curieux de connaître la cause de toutes ses infortunes, se rendit un jour chez un bonze renommé par sa sainteté et son savoir. Après les cadeaux d'usage, il demanda au saint personnage :

— Pouvez-vous me faire connaître pourquoi j'ai été poursuivi par tant de malheurs, pourquoi j'ai fait frapper mes fils avec des verges, et que peu s'en est fallu que je ne leur fisse couper le cou.

Le bonze répondit :

— Sire, souvenez-vous du jour où vous vous

promeniez avec vos fils encore jeunes dans une grande forêt... Vos enfants ayant aperçu un nid d'hirondelles, vous avez fait prendre dans le nid les deux petits pour les leur donner en guise de jouets. Vos fils les ont martyrisés, ils leur ont enlevé les plumes des ailes et les ont presque tués. Après quoi vous avez eu pitié des petits oiseaux et vous les avez fait remettre au nid. La mère infortunée poussait des cris de douleur, et ces cris montèrent aux oreilles des dieux. Les dieux vous ont donc condamné à endurer les souffrances de la mère hirondelle. Si, au lieu de remettre les petits au nid, vous les aviez laissés mourir, vos enfants auraient succombé comme les hirondelles.

Traduction de l'affiche placardée à Compong Luong.

PNOM-PENH, *30 août 1885.*

Ogniâ-Preah-Sagne-Seltie-Kraisô-Se-Hâ-Red et les chefs chargés de l'armée de l'Ouest font respectueusement savoir aux officiers et fonctionnaires européens que nous désirons traiter loyalement avec eux, suivant les lois du pays, afin que dorénavant ceux qui viendront faire

du commerce ici ne risquent pas d'être tués et que la paix règne partout.

Les Français ne sont plus nos amis, car ils ont complètement oublié les conventions que nous avions arrêtées ensemble quand nous avons contracté alliance. Ils ont fait venir ici quantité de monde de Saïgon, et pour quelle raison?... Parce que les Français veulent être ici les maîtres, veulent changer nos usages et supprimer nos lois... Telle est la cause de tant de morts.

Le peuple cambodgien fait savoir que si les Français veulent se contenter d'être nos alliés et de vivre avec nous en bonne intelligence, nous ne demandons pas mieux ; mais s'ils ont la prétention d'être les maîtres du Cambodge, le peuple déclare qu'il n'acceptera jamais cette domination.

Si les Français abandonnent leurs projets, s'ils veulent conserver notre amitié et commercer dans le pays, qu'ils commencent par retourner chez eux ! Qu'ils cherchent ensuite des gens d'une autre nation très puissante, en qui nous ayons confiance, et ces gens s'interposeront entre nous, comme arbitres, pour renouveler notre amitié et notre alliance; car déjà les Français nous ont trompés avec des paroles

mielleuses et nous n'avons plus confiance dans les paroles de leurs officiers.

Quand les Français seront rentrés chez eux, nous rétablirons l'ordre; et si l'ordre n'est pas rétabli, qu'ils nous traitent de menteurs.

Affichez votre réponse au lieu où vous aurez trouvé cette proclamation dont nous gardons copie.

SAÏGON, *31 août 1885.*

Nous attendons 4000 chrétiens de Khauh-Hoâ et du Binh-Thuan. Le Gerda et l'Aréthuse sont partis pour les chercher. La mission loue ces bateaux. Avec les 6000 chrétiens de Qui-Nhôn qui viendront tôt ou tard, nous allons avoir 12,000 chrétiens sur les bras.

PEÏT MÔKOT

(Conte cambodgien).

Un jour Peït Môkot entendit parler du passage dans la ville d'une princesse d'un État voisin et de son habitude de se baigner l'après-midi, avec ses esclaves, dans un bassin des alentours. On la disait d'une rare beauté. Peït Môkot résolut de s'en assurer et se mit à l'affût pour la voir. Quand la princesse s'offrit à ses regards, parée des charmes de la nature, la tête lui tourna. L'étrangère, de son côté, l'apercevant, sentit son cœur battre bien fort.

Au bout de quelques instants, elle cueillit une fleur, la porta à ses lèvres, puis la déposa à terre et l'écrasa de son talon.

Peït Môkot intrigué demanda à son précepteur, qui l'avait suivi de loin, pourquoi elle avait ainsi foulé cette fleur aux pieds?

— Elle a porté la fleur à ses lèvres pour vous exprimer qu'elle vous aime, répondit le professeur; elle l'a foulée aux pieds pour vous faire connaître son nom (Nchan Wadey, en cambodgien, signifie *fleur écrasée*).

Peu après, la jeune fille retourna dans son pays; le professeur et l'élève consternés se concertèrent pour la rejoindre.

Après délibération, ils se mirent en route.

A mi-chemin, ils rencontrèrent un riche Chinois monté sur une voiture à bœufs, en compagnie de sa fille, qu'il conduisait à son fiancé non loin de là.

Le précepteur eut une idée soudaine :

Mon élève, se dit-il, est amoureux fou de la princesse Néang Nchang Wadey; si, en attendant le jour de bonheur, je ne puis le distraire avec une autre femme, il est capable d'en mourir; avisons au plus vite.

Réflexions faites, il entraîne son élève dans le bois, bâcle rapidement une sorte de chambrette avec des rideaux, puis il lui prescrit de se coucher et de se bien couvrir le corps.

Tout ainsi préparé, Chat Put Srey court après la voiture du Chinois et l'arrête.

— Pourquoi arrêtez-vous ma voiture, demanda le Chinois, que me voulez-vous?

Le précepteur, prosterné le front jusqu'à terre, lui répond :

— Excusez ma brutalité, je vous en supplie; ma toute jeune femme a été prise en mal d'enfant au milieu de la forêt; je vous serais infini-

ment reconnaissant, si vous vouliez bien permettre à votre fille d'aider ma femme à faire ses couches.

— Volontiers, répondit le Chinois, et il envoya sa fille, avec trois esclaves, secourir la prétendue malade.

Chemin faisant, le précepteur Chat Put Srey causait avec la Chinoise : il lui recommanda bien de laisser ses esclaves à la porte de la case improvisée, et d'y pénétrer seule. Car, dit-il, ma femme est toute jeune et rougirait de se trouver devant tant de monde dans cette situation.

Elle le lui promit.

Avant de l'introduire dans la chambrette, le professeur lui dit encore :

— De grâce, dès que ma femme sera accouchée, dites-moi bien vite si c'est d'une fille ou d'un garçon.

L'assistante pénétra donc dans la petite case, où elle trouva la soi-disant femme en couche, étendue et complétement recouverte. Son premier soin fut de soulever la couverture...

Elle recula tout effarouchée et voulut s'enfuir, mais Peït Mòkot la saisit par la main.

— Mais, c'est un garçon !... c'est un garçon !... criait-elle de toutes ses forces.

— Dieu soit béni, répondit le professeur!

Malgré ses cris, Peït Mòkot l'attira dans ses bras et la couvrit de baisers jusqu'à ce qu'elle se tût; puis il lui fit cadeau d'une belle bague.

Quand la jolie voyageuse sortit de la chambrette, le précepteur lui demanda :

— Eh bien, décidément, quel est son sexe?

— Oh, c'est bien un garçon, répondit-elle en riant.

Puis elle retourna vers la voiture de son père avec ses esclaves.

Put Srey demanda alors à son élève :

— Et que lui avez-vous donné?

— Je lui ai donné ma bague.

— Mais c'est une bague héréditaire!... il faut absolument la reprendre.

Le précepteur alla donc trouver la Chinoise :

— Quand vous avez accouché ma femme, lui dit-il, que vous a-t-elle donné?

— Elle m'a donné cette bague.

— Ma femme, reprit-il, est tracôal préam (descendante des dieux); dans sa famille, on a l'habitude, il est vrai, de faire un cadeau à l'accoucheuse, mais il est aussi d'usage de le rendre... car alors le cadeau porte toutes sortes de bonheur.

— Malin, dit la fiancée entre ses dents, en lui rendant la bague.

Put Srey, voyant les voyageurs prêts, salua jusqu'à terre et dit au Chinois comme remercîment :

— Puisque votre fille se marie, veuillent les dieux lui accorder des couches aussi douces que celles de ma femme !

Sur ces souhaits, la Chinoise partit avec son père, et, malgré son aventure, se maria fort bien quelques jours après.

Put Srey et Peït Môkot, de leur côté, se remirent en route et arrivèrent à la ville de Nkhâ Boreï, où habitait Néang Nchan Wadey.

Ils se reposèrent tout l'après-midi. La fraîcheur venue, ils firent un tour de promenade au marché situé devant le palais de la bien-aimée : elle se mit à la fenêtre et les deux amoureux purent échanger des regards très significatifs.

A la tombée de la nuit, Peït Môkot fut agréablement surpris par la visite d'une vieille chargée de présents de la part de la princesse.

— Et comment avez-vous pu venir ? lui demanda-t-il.

— Au moyen d'une échelle de corde, répondit-elle ; ma maîtresse m'envoie pour savoir quand vous êtes arrivé et d'où vous venez.

— Bon, se dit le précepteur, Néang Nchan

Wadey nous envoie son émissaire par une échelle de corde, pour nous enseigner le moyen de pénétrer chez elle.

Quand la nuit fut bien noire, Peït Môkot se rendit sous les fenêtres de son amoureuse ; comme l'avait prévu le professeur, Néang Nchan Wadey descendit une échelle de corde, et notre heureux amant, au comble de ses désirs, passa la nuit près de sa maîtresse.

Ce manège dura plusieurs jours. La princesse avait soin d'envoyer aux voyageurs leurs repas du matin et du soir, et, la nuit venue, le passionné Peït allait la rejoindre jusqu'à l'aube.

Après un certain temps, la princesse réfléchit et se dit :

— Ce précepteur me paraît trop malin pour ne pas avoir une arrière-pensée. Qui sait si, en me donnant pour maîtresse à son élève, il n'a pas eu seulement l'intention de le distraire pendant quelques jours et de me l'enlever ensuite, sans que j'aie le temps de l'épouser. Pour en arriver à mes fins, le plus sûr est d'empoisonner Put Srey ; de cette façon mon bien-aimé restera seul ici, et je saurai bien l'empêcher de retourner chez lui.

Sa décision prise, Néang Nchan Wadey envoya, comme d'ordinaire, par sa confidente, le

repas du matin aux deux voyageurs, mais cette fois sur deux plateaux séparés, l'un d'or, l'autre d'argent. La vieille dit à Peït Môkot, en lui désignant le plateau d'or :

— Celui-ci est pour vous, la princesse m'a bien recommandé de vous le dire... Pour vous gâter, elle a préparé elle-même toutes ces friandises de sa propre main ; c'est sa fantaisie que vous mangiez seul ce qu'elle a préparé pour vous seul.

Après le départ de la vieille, le précepteur dit à son élève :

— Je me méfie de ces deux plateaux séparés, l'un pour vous, l'autre pour moi... Je vais donner le mien au chien.

En effet, il donna sa part au chien, qui tomba mort presque instantanément.

A cette vue, Peït Môkot en fureur s'écria :

— Elle a voulu vous empoisonner, vous qui êtes bien autrement rusé que moi... que fera-t-elle de moi alors?... Je ne veux plus d'une pareille femme, allons-nous-en au plus vite.

— Pas du tout, répondit Put Srey, si cette femme est rusée, soyons-le davantage... Je tiens du reste à me venger. D'abord, j'entends que vous la possédiez sans bourse délier et sans les cadeaux d'usage. De plus, chaque fois que

vous passerez la nuit avec elle, enlevez-lui une bague, un bracelet, une chaîne, un collier... jusqu'à son dernier bijou, puis prévenez-moi.

Peït Môkot, à regret, se prêta aux exigences de son précepteur, et le prévint quand il eut tout dérobé.

— Il ne reste plus rien à prendre? demanda Put Srey.

— Non, j'ai tout pris.

— Maintenant nous allons construire une cabane au milieu de la campagne. Je m'y installerai comme médecin-sorcier, vous passerez pour mon élève. A votre prochain rendez-vous avec Néang Nchan Wadey, le matin, avant de la quitter, cherchez-lui querelle et donnez-lui un coup de poing dans la poitrine; seulement, frappez assez fort pour obtenir une marque bien apparente.

Peït Môkot suivit ces injonctions à la lettre et fit un bleu énorme à la poitrine de sa maîtresse.

A son retour, Put Srey lui demanda :

— Avez-vous bien fait ce que je vous ai prescrit?

— Oui. Cela m'a fait beaucoup de peine, cependant je me suis conformé à vos instructions.

— Fort bien... maintenant prenez ces bijoux et vendez-les partout où vous pourrez, à n'importe quel prix, à n'importe qui, peuple, mandarins ou ministres.

Peït Môkot parcourut en vain toute la ville pour vendre les joyaux ; tout le monde les refusa, disant : « Ce sont les joyaux de la couronne. »

Quand Peït Mokot se présenta au palais, à première vue le roi s'écria :

— Mais ces bijoux sont à moi !

Sa Majesté fit appeler la reine et lui demanda :

— N'est-ce pas que ces joyaux nous appartiennent ?

— Ce sont les parures de notre fille.

— Faisons-la appeler, nous verrons bien.

— De qui tenez-vous ces bijoux, demanda le roi à Peït Môkot ?

— De mon professeur, le médecin-sorcier.

— Faites-le venir, que je l'interroge.

Put Srey se présenta, déguisé en sorcier, au moment où entrait la princesse, mandée par son père.

— Comment ces joyaux se trouvent-ils entre vos mains, demanda le prince ?

— Sire, j'ai veillé et prié toute la nuit... Pendant mes prières, un mauvais génie m'est ap-

paru, en faisant briller à mes yeux ces parures pour me tenter. Je l'ai frappé en pleine poitrine, alors il s'est enfui, abandonnant tout. Il est ici... et le voilà !... dit-il en découvrant la poitrine de la princesse.

— Il n'y a jamais eu de mauvais esprit dans ma famille, répondit le monarque irrité ; celui-ci porterait malheur aux miens... Néang Nchan Wadey, je vous chasse, ne reparaissez jamais devant mes yeux.

La pauvre enfant, chassée du palais, erra à l'aventure et ne tarda pas à rencontrer la hutte de Put Srey ; ne reconnaissant pas le faux sorcier, elle lui demanda l'hospitalité. C'était là précisément où l'attendait le précepteur, désireux de mettre à l'épreuve l'amour de la princesse et sa fidélité.

Plusieurs fois, pendant la nuit, il tenta de la prendre dans ses bras, mais la jeune fille se dérobait obstinément.

— Que craignez-vous, lui dit-il ?... Peït Môkot a reçu vos bijoux de votre père et reste près de lui ; vous perdez votre temps. Il ne reviendra plus et vous allez vous trouver seule, sans appui, sans ressource... Voulez-vous de moi pour mari ?

— Non, répondit-elle, j'aime Peït Môkot et

je ne veux pas d'autre mari... Si je ne puis l'avoir pour époux dans ce monde, j'espère bien le posséder dans la vie future.

Puis elle se mit à verser des larmes, disant :

— O mon amant chéri, quand pourrai-je te revoir !

Elle pleura si abondamment et sanglota si fort qu'elle s'évanouit.

Témoin de ce désespoir, Put Srey reconnut la fidélité de Néang Nchan Wadey et la jugea digne de régner sur un grand peuple. — Car Peït Môkot était prince héritier du grand pays de Piréï Né Séï.

Sans plus tarder, le précepteur appela son élève, lui fit asperger sa fiancée d'eau fraîche, et se retira discrètement, invitant Peït Môkot à le prévenir, quand il pourrait lui parler.

Grâce aux caresses de son amant, la princesse revint à elle ; ouvrant les yeux, elle lui dit en pleurant :

— O mon bien-aimé, pourquoi m'avez-vous soumise à une si rude épreuve?... Pourquoi m'avez-vous exposée à tant de honte et livrée à la risée de tout un peuple?... Pourquoi m'avoir fait chasser de la maison paternelle?... Si vous m'aviez aimée, vous auriez eu pitié de moi, vous n'auriez pas promené mes bijoux dans

toute la ville... ni permis au sorcier de me désigner comme un mauvais esprit errant la nuit.

— Pardonnez-moi, répondit Peït Môkot, mon précepteur a, bien contre mon gré, causé tout ce mal... Ne soyez plus fâchée, ne pleurez plus, vos misères sont finies ; je vais vous emmener dans le pays de Piréï Né Séï, où règnent mes vieux parents.

Il la prit dans ses bras, lui essuya les yeux, la couvrit de baisers.

Put Srey se présenta et dit à son élève :

— Vous avez assez éprouvé votre maîtresse, votre devoir maintenant est de la bien traiter.

Honteuse et désolée, elle dit au professeur d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Sans doute, j'ai dû mal agir dans ma vie antérieure pour être accablée de tant d'infortunes... C'est la punition de mes fautes passées, je n'attends plus de grâce... Je ne puis croire à la vérité de vos paroles et je tremble que Peït Môkot ne se joue de moi et ne me prenne jamais pour femme.

— Chassez ces mauvaises pensées, répondit le précepteur, Peït Môkot vous emmène en son royaume pour vous épouser.

Ils se mirent en route. Après une journée de marche, à la tombée de la nuit, ils arrivèrent

dans une plaine immense, où Néang Nchan Wadey tomba épuisée au pied d'un arbre.

— Un peu de courage, lui dit Peït Môkot, reposez-vous et dormez, nous veillerons sur vous ; dans un jour nous serons au bout de nos peines.

Le lendemain, en effet, Peït Môkot et Néang Nchan Wadey entrèrent triomphalement dans le royaume de Piréï Né Séï, annoncés par des courriers, précédés par Put Srey. Les vieux parents vinrent à leur rencontre avec toute la cour, et pressèrent tendrement les deux amoureux dans leurs bras.

— O mon fils, dirent-ils, nous avons été bien inquiets pendant votre absence... mais maintenant tout est oublié ; nous sommes si heureux de vous revoir, surtout accompagné d'une aussi jolie femme !

Ayant ainsi parlé, ils appelèrent les grands mandarins et les hauts dignitaires; ils prescrivirent de construire de magnifiques palais et de préparer de somptueux festins pour célébrer dignement les noces de leur enfant bien-aimé. Après le mariage, ils abdiquèrent en faveur du prince leur fils et de la princesse Néang Nchan Wadey sa femme.

Peït Môkot monta sur le trône, acclamé par

un peuple ivre de joie ; il n'y eut à son intronisation ni révolte ni trouble (*sic*). Le nouveau roi combla son précepteur d'honneurs et de richesses, et le garda près de sa personne comme conseiller intime. Les rois tributaires et les princes du royaume accoururent présenter leurs hommages, chargés de présents merveilleux.

Les parents de la princesse apprirent bientôt le mariage de leur fille. Ils se repentirent d'avoir renvoyé leur enfant avec tant de légèreté et de l'avoir accusée devant tout un peuple d'être un mauvais génie. Dans leur désespoir, ils refusèrent toute nourriture et se laissèrent mourir de faim.

PNOM-PENH, *1er septembre 1885.*

Le second roi est parti pour sa nouvelle tournée de pacification. Une étrange colonne l'accompagne.

En tête dix soldats d'infanterie de marine à cheval — viennent ensuite trente tagals, à cheval également — la colonne proprement dite grimpée sur trente éléphants à raison de deux ou trois soldats par cage — derrière le second roi et sa suite montés sur une trentaine d'éléphants — enfin le convoi composé de quarante voitures à buffles, gardées par la milice cam-

bodgienne. Ajoutez à cela une foule de mandarins, de gens du second roi, et vous aurez une idée de l'aspect original présenté par cette interminable colonne qui doit ramener la paix intérieure au Cambodge.

Saïgon, *2 septembre 1885.*

L'histoire des sciences, d'ordinaire, se déroule avec une majesté calme, c'est sa marche rationnelle ; cependant elle nous offre parfois le spectacle de drames poignants. Le plus célèbre, à juste titre, est l'abjuration de Galilée. La peinture, la poésie, le théâtre se sont complus à nous représenter Galilée, à genoux, un cierge à la main, abjurant, aux pieds des inquisiteurs, l'hérésie du mouvement de la terre.

Ce jour-là, en effet, s'accomplissait un des plus solennels événements de l'histoire de l'humanité ; ce fut la mise en demeure d'opter entre la science et l'Église.

Ce jour-là s'est opérée chez l'homme une révolution radicale de sa notion de l'univers et par suite de lui-même.

L'histoire scientifique de l'Extrême-Orient a enregistré dans ses annales un drame analogue, mais autrement tragique.

La scène se passe au Japon.

Ce singulier pays a toujours offert avec la Chine un contraste absolu. A cette époque, comme aujourd'hui, un mélange hybride de despotisme byzantin et de démocratie avancée caractérisait l'organisation du Céleste Empire. Les institutions du moyen âge régnaient sur l'aristocratique Japon : pape, empereur, féodalité, chevalerie rivale, par la bravoure, des héros de la table ronde, rien n'y manquait.

Le daïmio de Satzouma avait fort bien accueilli les missionnaires catholiques. A leur demande d'autorisation de fonder des chapelles et de prêcher, ce grand vassal avait répondu : « Trois religions se partagent déjà le pays, quel inconvénient y aurait-il à en introduire une quatrième? Le catholicisme fit de rapides progrès sous l'impulsion des jésuites, qui profitèrent amplement d'un régime de liberté religieuse absolue.

Il faudrait une grande naïveté pour supposer les Révérends Pères touchés de cette tolérance ; avec eux se renouvelle invariablement la fable de « La lice et sa compagne ».

Là où l'Église pose le pied, elle entend régner sans rivale et sans contrôle, par la violence et la force au besoin.

Sur les incitations des jésuites, la destruction des idoles bouddhiques par les néophytes embrasa le pays.

L'orgueil consomma la perte d'une œuvre déjà ébranlée par la fureur de la domination ; rien d'orgueilleux comme les dévots de cette religion de l'humilité, si ce n'est ses prêtres.

Non seulement le clergé prétend au respect (c'est le droit de quiconque le mérite), aspire au pouvoir, mais il veut, avec l'autorité, l'éclat et le prestige. Il faut qu'il se pavane ; s'il n'éblouit pas, il est mécontent.

Le renversement des idoles conduisit à la guerre civile et religieuse ; un acte de cette monomanie des grandeurs inhérente au clergé détermina la persécution.

Un évêque, porté dans une chaise somptueuse, rencontra un des ministres qui se rendait en grande cérémonie à la cour. D'après la loi du pays — afficher le mépris des lois du pays est le péché mignon de l'Église ; c'est sa manière de reconnaître l'hospitalité et de pratiquer le précepte : « Rendez à César ce qui est à César », — l'évêque aurait dû descendre de sa chaise et prendre une attitude respectueuse.

Avec une morgue tout épiscopale, l'évêque

passa fièrement en lançant au ministre un regard de défi.

Aussitôt la persécution commença... les chrétiens prirent les armes ; la guerre dura quarante ans et coûta quarante mille hommes.

Le Japon continua ses relations avec les Hollandais ; sur l'îlot où les avait confinés la défiance japonaise, ils récoltaient des boisseaux d'or ; et cet or, à leur estime, valait bien quelques sacrifices de dignité. Ainsi, sur la demande de l'empereur, ils eurent le courage de contribuer, de leur artillerie, à la prise de la dernière forteresse chrétienne et de préparer ainsi le massacre des derniers chrétiens.

Malgré toutes leurs complaisances, les Hollandais n'en étaient pas moins strictement surveillés ; enfermés dans leur îlot, dont ils ne pouvaient sortir, ils ne correspondaient avec les indigènes que par l'intermédiaire d'interprètes japonais, patentés par le gouvernement, espionnés eux-mêmes avec un soin jaloux.

A cette époque, trois médecins laborieux, passionnés pour leur art, liés d'une étroite amitié, travaillaient ensemble. Leurs travaux avaient naturellement pour base les traités classiques des Chinois, regardés alors au Japon comme la source de toute lumière. Ces traités professaient

notamment une thérapeutique fantaisiste, dans laquelle les remèdes les plus saugrenus se compliquaient d'incantations pour conjurer l'influence des astres. La médication chinoise n'avait pas encore franchement divorcé avec la sorcellerie, racine commune de la médecine et des cultes. Un de ces interprètes officiels dont nous venons de parler proposa à Sougita l'acquisition d'un traité d'anatomie ; il en demandait modestement mille francs. Du reste, il le lui prêta pour l'allécher.

Grande, à la vue des planches, fut la perplexité des trois savants : l'anatomie européenne n'avait aucun rapport avec l'anatomie chinoise... Cependant il y avait chance que les Européens fussent construits sur le même gabarit que les Chinois.

Qui avait tort?... Qui avait raison?

Étaient-ils faux ces vieux ouvrages consacrés par l'antique sagesse de savants révérés dans un empire immense?

Risquer l'achat d'un ouvrage de mille francs, — mille francs, il y a un siècle, était une bien grosse somme au Japon, — à l'aveuglette, sans savoir s'il renferme la vérité ou l'erreur, c'eût été folie, surtout pour des gens plus riches de science et de vertu que d'argent.

Ce n'était pas tout, nos médecins ignoraient la langue de ce traité d'anatomie ; ils se trouvaient en face de cette difficulté : traduire un livre écrit dans une langue inconnue.

Mais l'amour de la science possédait ces trois hommes, amour qui compte des martyrs et soulève des montagnes, — comme la foi, — parce qu'il est aussi une foi.

Heureusement, dans un traité d'anatomie, les figures accompagnées de légendes sont nécessairement fort nombreuses ; par la comparaison des figures avec leurs légendes, ils obtinrent la signification de beaucoup de mots. Cet étonnant travail de traduction n'est pas sans analogie avec l'œuvre de Champollion. Ils obtinrent à grand'peine des interprètes le sens de quelques mots, mais ces secours furent minimes ; nos trois médecins opérèrent donc par leurs propres moyens un prodige en apparence au-dessus des forces humaines. Leur persévérance fut telle qu'au bout d'une année ils pouvaient traduire une dizaine de lignes par jour. Confiants dans ces deux puissances magiques, la patience et la volonté, ils ne doutèrent pas du succès final, dussent-ils y vouer leur vie entière.

Mais l'ouvrage hollandais valait-il cet immense effort?

Toute la question était là.

Elle fut bientôt résolue dans une scène émouvante :

Le soleil se levait sur le fameux champ de supplice de Kozoukappara ; un homme conduit par des soldats est attaché nu au poteau des tortures ; le bourreau, armé d'une de ces merveilleuses lames d'acier japonais sans rivales, s'apprêta à écorcher méthodiquement ce vivant.

Il enlevait lentement la peau, comme on dépouille un bœuf abattu, mais ici le sang coulait et les chairs vivantes palpitaient à nu.

La foule s'enivrait de ce spectacle, s'ébaudissait des hurlements du misérable.

Le plus près possible du supplicié, les trois médecins assistaient à cet écorchement ; préoccupés de leur idée fixe, ils n'entendaient pas les gémissements de la victime, tout leur être s'était concentré dans les yeux. Ils comparaient la réalité, — réalité en ce moment horrible, — aux figures du traité. Plongés dans l'extase, ils suivaient impassibles ce lent et sanglant lever de voile qui découvrait à leurs yeux les mystères du corps humain. L'écorché du poteau était bien conforme à l'écorché du traité.

Quand l'exécution fut terminée, Sougita dit :

— Les Barbares ont raison.

Saïgon, *3 septembre 1885.*

Mille chrétiens, fuyant le massacre, sont arrivés de Qui-Nhon par navire allemand.

Les mandarins ont dit : « Avant de battre les Français du dehors, exterminons les Français du dedans. »

C'est la parole de Marat aux journées de septembre.

Quatrefages soutient la doctrine de l'unité de l'espèce humaine ; sous toutes les peaux on retrouve du moins une unité bien réelle, celle de la même bestiale férocité.

Sur toute la côte on décapite les chrétiens.

Trop heureux de sauver leurs personnes, les fugitifs ont tout abandonné... ils n'ont pour tout bien que les quelques loques qui couvrent mal leur nudité.

L'évêque avait fait prévenir de leur arrivée les chrétiens des environs.

Dès que les malheureux ont posé pied à terre, leurs coreligionnaires se sont disputés, — presque battus, — pour leur offrir l'hospitalité la plus fraternelle et la plus complète ; ils ont reçu les exilés comme des membres de leur propre famille, partageant avec eux la table et le toit.

Au bout de quelques jours, tous étaient casés, tous pouvaient gagner leur vie, tant on mit de zèle à leur procurer des moyens d'existence. Devant cet empressement des chrétiens des campagnes, l'évêque put dire : S'il m'arrivait demain cinq mille réfugiés, je n'en serais pas embarrassé.

Les chrétiens ont recueilli avec ardeur même les orphelins de deux à trois ans — fait remarquable — ces bambins n'étant guère appréciés dans le pays. L'accueil fait aux jeunes gars de sept à huit ans ne peut surprendre les gens au courant du rôle de l'adoption dans les mœurs de la Cochinchine ; les Annamites recherchent les enfants de cet âge pour les adopter.

On a ouvert un registre, à l'évêché, pour y inscrire les chrétiens disposés à offrir l'hospitalité aux nombreux proscrits que l'on attend encore; les Cochinchinois faisaient queue aux portes, en un jour le registre fut rempli.

J'ai ouï le nom d'une ouvrière annamite travaillant à Saïgon en journée, qui s'est fait inscrire pour trois petites filles.

Tandis que le conseil colonial votait à grand' peine quatorze cents piastres pour secourir de si grandes infortunes, la charité cochinchinoise en récoltait six mille.

PASSAGE DES RAPIDES DE SAMBOR

Le 7 septembre, au petit jour, je quittai Krattié, considéré, il n'y a pas longtemps encore, comme le dernier point, sinon accessible, du moins réellement navigable du haut Cambodge.

C'est à Krattié que s'arrêtent présentement les Messageries fluviales.

Vers les sept heures du matin, nous entrions dans les premiers rapides de Sambor, regardés jadis comme infranchissables; depuis les belles études de M. de Fesigny, aller à Sambor est considéré comme un jeu d'enfant.

Grâce aux travaux du commandant de la *Sagaie*, la navigation jusqu'au nord de Ca-Prien n'offre plus la moindre difficulté; mais, pour reconnaître cette route, il fallait toute l'habileté, la constance et l'énergie de cet officier.

Au nord de Ca-Prien, les obstacles s'accentuent, non seulement les arbres jaillissant du fond deviennent plus nombreux, mais des massifs semblent barrer complètement la rivière.

Les arbres immergés constituent pour les hélices un véritable danger.

Après divers barrages d'arbres, en somme assez aisés à franchir, on tombe dans la région des tourbillons... A tout moment il se forme des dénivellations considérables, on voit, au même point, l'eau monter et descendre avec une étonnante rapidité. Ailleurs elle bouillonne comme si une masse considérable de gaz se dégageait subitement du fond... Mais ce qui frappe surtout, c'est la profondeur des entonnoirs qui s'ouvrent tout à coup à la surface, engouffrant de grands bois flottants.

La canonnière tourmentée a des mouvements de roulis aussi prononcés qu'à la mer.

Une double remarque eut une grande influence sur mes décisions ultérieures : la canonnière gouvernait dans ces conditions beaucoup moins mal que je ne l'aurais préjugé. Les troncs d'arbres tournoyaient par leur inertie, mais il était clair que plus le navire franchirait le tourbillon avec vitesse, moins il serait dérangé de sa route.

Quant au torpilleur, bien que sa vitesse fût réglée sur celle de la canonnière, il ne semblait gêné en rien et ne manifestait aucun des mouvements désordonnés de son chef de file. Cette

observation, faite par le commandant de la *Sagaïe*, ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

Après avoir franchi la région des grands tourbillons, nous entrons dans une zone d'un aspect tout nouveau. Les arbres noyés deviennent plus nombreux, les îles se fragmentent, se multiplient, se resserrent ; de telle sorte que, pour atteindre le petit village des Penons, seuls habitants de cette partie des rapides, il faut passer fort près d'un massif d'arbres qui barrent presque complètement le chenal.

A partir de l'île de Ca-Prien, on ne peut se défendre d'une impression d'inquiétude : la violence du courant s'accentue de plus en plus, on se sent environné de dangers indiqués par des dénivellations. Les îles couvertes de hautes forêts d'un vert noir prennent un aspect mystérieux. Des arbres couchés, parsemés partout, ancrés on ne sait en vertu de quel miracle, avec leurs branches dépouillées (qui seront couvertes de verdure aux basses eaux), arrêtent des amas d'écume sale. L'eau, de plus en plus bourbeuse, se brise avec fureur contre tous les obstacles avec une vitesse que l'imagination exagère. Enfin un ciel constamment orageux et de fréquents éclairs achèvent de donner à ces lieux un aspect sinistre. Malgré la confiance absolue

que m'inspire M. de Fesigny, je me sens les nerfs tendus et l'esprit préoccupé.

Nous mouillons devant le village des Penons.

J'envoyai l'interprète à terre avec un Cambodgien, esclave du gouverneur de Samboc.

Le chef du village penon se fit attendre. La première fois que M. de Fesigny avait mouillé en cet endroit, les gens du village s'étaient enfuis. A sa seconde apparition, la curiosité avait retenu ces sauvages, rassuré par le respect absolu de leurs habitations à la première visite. Des dons de sel et de menus objets en avaient fait des amis de la canonnière.

Un vrai sauvage, ce chef penon, dans toute la crasse et la misère de notre nature primitive. avec un beau corps d'homme robuste, au visage point laid, mais défiant. Il portait pour vêtement un morceau de cotonnade bleue passé entre les jambes, un veston de cotonnade blanc qu'il n'avait jamais eu même la pensée de laver.

Deux jeunes compagnons vêtus d'un simple morceau de cotonnade bleue autour des reins escortaient le chef du village.

L'un d'eux, la tête penchée en avant, les bras chastement croisés sur la poitrine et lui couvrant les seins, osait à peine lever les yeux.

— Oh, la jolie fille! m'écriai-je ravi.

C'était le profil grec dans toute sa noble simplicité, la beauté grecque dans toute son harmonieuse pureté de lignes, avec un front plus ample.

Mais ce qui me frappait par-dessus tout, c'était l'expression d'extrême timidité de ce visage et de cette pudeur virginale qui commande le respect.

Aussi fus-je complètement abasourdi quand l'interprète me dit avec un sourire quelque peu moqueur :

— Mais c'est un des fils du chef de village!...

N'importe, avec ce teint de bronze clair, c'était bien la beauté parfaite, pure, idéale, sans sexe... beauté qui a dû inspirer la représentation, sous des traits humains, de pensées abstraites, comme le génie.

Quelle n'eût pas été la joie d'un sculpteur devant un pareil modèle!... Suivant son tempérament et le tour de son esprit, il eût baptisé sa statue du nom de « la timidité », « l'innocence », « la pudeur », de je ne sais quoi ; mais, à coup sûr, il n'eût pas songé à en faire un être grossier de sang et de chair.

Hélas !... la perfection n'est pas de ce monde, une couche de crasse couvrait cette merveille d'un voile impur, ses cheveux emmêlés don-

naient l'idée de broussailles offrant un asile sûr et inviolé à des hôtes incommodes.

Le chef portait les cheveux longs, relevés en chignon derrière la tête.

Sur ces trois visages, d'ailleurs très divers, prédominait un même sentiment, la crainte.

Tout en eux était craintif, le regard, la pose, le geste...

La défiance et la crainte doivent bien, en effet, hanter la cervelle de ces pauvres sauvages placés, entre l'enclume et le marteau, à la frontière commune de deux peuples, forts d'une civilisation relativement avancée, très cruels, très barbares et tous les deux très avides d'esclaves.

C'est à deux milles en amont de ce village que M. de Fesigny s'était buté contre un obstacle infranchissable. Son excellente embarcation et ses vigoureux rameurs avaient été impitoyablement refoulés ; vainement ils avaient essayé de s'en rapprocher, en se halant de branche en branche à une forêt à demi noyée. Il avait dû se borner à contempler de loin un de ces spectacles de violence de la nature, dont la vue seule inspire la terreur.

Aussi M. de Fesigny avait-il porté sur sa carte *barrage infranchissable,* s'apprêtant d'ail-

leurs, avec son incroyable ténacité, à chercher une nouvelle passe.

L'interprète avait passé au lieu précis de ces tourbillons aux basses eaux, en sautant de roche en roche, autant en avait fait l'esclave du gouverneur de Samboc. Cet interprète était d'ailleurs un jeune homme des plus intelligents, fort à même de saisir toutes mes pensées. En parlant du barrage, il me dit :

— Les tourbillons y sont tellement violents qu'ils mâtent les arbres charriés, retenant dans les entonnoirs, tantôt les racines et tantôt le feuillage, dressant en l'air le feuillage et plus souvent les racines.

Suivant la déclaration du chef penon, le passage que s'apprêtait à explorer M. de Fesigny se trouvait dans des conditions analogues. — En effet, le lendemain, 8 septembre, la constance de M. de Fesigny échouait contre un nouvel obstacle dont il put seulement constater l'existence, le courant lui en ayant interdit les approches.

La violence du courant n'était pas pour moi un obstacle ; c'était précisément dans le dessein de la vaincre que je m'étais fait accompagner d'un torpilleur.

Et ce barrage n'était qu'à trois milles de la

frontière!... au delà le Laos où le fleuve est navigable... unanimité à cet égard.

C'était dur de s'arrêter à trois milles du but, après s'en être rapproché de trente-sept milles, regardés jusqu'à ce jour comme d'une fréquentation impossible pour les navires.

Pour faire ces trente-sept milles d'hydrographie dans des courants de foudre, au milieu des remous, des arbres jaillissant du fond perfidement cachés, sur la tête desquels une embarcation chavirerait sans aucun doute, il avait fallu à M. de Fesigny, outre l'habileté, ce qu'on appelle, en terme de joueur, « de l'estomac ».

Ce travail, ce courage seraient-ils perdus?

Comme je l'ai dit, l'interprète, l'esclave cambodgien avaient vu le barrage à la saison sèche. Le chef penon y allait journellement aux basses eaux, c'était à deux pas de sa case. Tous trois s'accordaient sur le fait de l'existence d'une notable hauteur d'eau dans la passe.

Je leur dis, pour les tâter, d'un ton convaincu :

— S'il y a de l'eau, je passerai.

Ils me répondirent d'un ton non moins convaincu :

— Jamais bateau ne pourra refouler le courant.

Je leur répondis :

— J'ai amené avec moi un bateau qui file ce que l'on veut.

Ils reprirent avec un air de doute :

— Ce n'est pas tout de marcher, il faut gouverner.

— Le bateau gouvernera, répondis-je avec assurance.

Bien entendu, je me réservais au dernier moment de ramasser mes rodomontades.

Dans cette conversation, qui devait, en grande partie, fixer ma résolution ultérieure, j'acquis cette conviction que l'interprète, l'esclave cambodgien et le chef penon se rendaient un compte très exact des difficultés et du danger ; par suite, si, au dernier moment, ils n'opposaient pas un *veto* catégorique, on pouvait jouer la partie.

Le 8 septembre, au petit jour, la *Sagaie* appareillait du village des pauvres Penons. Le chef penon était à bord dès l'aube ; on l'avait amadoué la veille avec un verre de rhum, du tabac, des cigarettes, des biscuits, du fil et des aiguilles (que diable en pouvait-il faire?... Était-ce pour raccommoder sa peau?), du sel, des allumettes, des morceaux de cuivre... O candeur de l'âge d'or!... il avait refusé des piastres... mais il avait accepté avec empressement des sous.

Il m'exprima, fort timidement du reste, le désir de posséder un veston.

— Si je passe, lui dis-je, tu auras mon veston ; tu auras le veston d'un grand chef.

Au lever du soleil, nous mouillions devant le terrible barrage.

Du mouillage, il semblait absolument infranchissable... le fleuve se brisait avec rage contre une muraille de roches submergées, ininterrompue.

Alors l'interprète m'expliqua que le barrage, qui, par un effet de perspective, semblait d'une seule pièce, se composait en réalité de deux fragments : l'un, en aval, à gauche en montant; l'autre, en amont, à droite... que ces deux fragments, en mordant l'un sur l'autre, avaient l'air de former un tout. Ainsi, à cause de divers obstacles, il fallait se rapprocher de la rive droite, venir sur tribord, puis sur bâbord, pour doubler le premier fragment, puis revenir ensuite sur tribord, pour doubler le second. Dans l'S à faire, il y avait de l'eau, même en quantité largement suffisante ; mais, dans le passage, le courant surpassait tout ce qui se peut imaginer et les tourbillons y étaient effroyables... En supposant au bâtiment assez de vitesse pour remonter le courant, il était impossible de pré-

voir si le bâtiment pourrait gouverner dans les remous.

Je dis à l'interprète en lui faisant un dessin qu'il comprit fort bien :

— Je vais essayer de remonter avec le torpilleur, mais il faut que tu comprennes bien comment il est fait en dessous... C'est un petit bateau, mais il a une grande hélice ; pour marcher vite, il lui faut de grandes jambes. Cette hélice a plus de deux mètres, si elle venait à toucher, nous serions tous noyés comme des chiens... Tu comprends?

— Je comprends.

A sept heures, le torpilleur quittait la Sagaie; je prescrivis à M. de Fesigny de continuer ses travaux comme si je n'avais pas été à bord, de ne pas s'occuper de moi... j'ajoutai que j'allais m'amuser à reconnaître le barrage avec le torpilleur.

J'agis ainsi parce que j'entendais bien ne prendre que sur place, au dernier moment, ma résolution définitive, et je ne voulais la laisser soupçonner que de l'interprète, de l'esclave cambodgien et du chef penon.

Quelques minutes après avoir quitté la Sagaie, nous étions devant le barrage.

Le spectacle était terrifiant.

A côté d'arbres qu'on est absolument stupéfait de trouver là — car leurs troncs, tout en étant en dehors du rapide, se trouvent déjà dans un courant d'une violence extrême — l'eau se creusait, se soulevait, s'amoncelait, bouillonnait, écumait... des entonnoirs béants, noirs s'ouvraient et se refermaient instantanément.

Je stoppai.

L'interprète me montra le second barrage et me dit ces paroles tentatrices :

— Après cela, la route est libre.

Cinq ou six cents mètres à franchir... après, route libre !...

De sa main, le chef penon me dessina, dans l'air, l'S que le torpilleur aurait à décrire... la courbe qu'il avait dans la pensée ne me parut pas avoir des inflexions exagérées.

Outre l'équipage du torpilleur, commandant Vignot, j'avais avec moi le lieutenant de vaisseau Guiberteau.

Je me recueillis une dernière fois... une voix intérieure me pressait de passer, de ne pas m'arrêter devant un vain épouvantail. Avec solennité, je demandai à l'interprète :

— Y a-t-il de l'eau?

— Il y a de l'eau.

— Tu es sûr?

— Je suis sûr.

Je me tournai vers le commandant du torpilleur 44 et lui criai :

— A toute vitesse !

Le torpilleur partit comme un trait.

Alors tout se pressa comme dans un rêve... d'abord je remarquai que le torpilleur remontait beaucoup plus vite le courant que je n'avais osé l'espérer... que sur l'indication du chef penon de venir sur tribord, le torpilleur vint sur tribord... nous rangeons de près les arbres de notre gauche... au signe de venir sur babord, le torpilleur vint sur babord... puis sur tribord et il vint sur tribord...

Tout cela se passait au milieu d'un chaos d'eau bourbeuse.

Et le brave 44 avait l'air absolument à son aise au milieu de toutes ces furies... il s'avançait avec une dédaigneuse fierté comme un être conscient, sûr de sa force.

Dans de pareilles circonstances, où tout tient de l'hallucination et de la fantaisie, on apprécie bien mal le temps ; j'estime que cela dura environ cinq minutes.

L'interprète me dit :

— Nous avons passé, il n'y a plus de dangers devant nous.

Et je fis cette réflexion : « Ce n'est pas tout de monter, il faudra descendre », puis je me dis avec cette confiance que donne un premier succès : « Bah ! nous descendrons bien. »

Néanmoins, en causant avec MM. Vignot et Guiberteau, la question s'agitait : « Lequel est le plus dangereux, monter ou descendre ? » ; j'affirmais, moitié par politique, moitié par conviction, que la descente était plus facile.

Après le barrage, recommença la lutte énervante contre le courant, au milieu d'un dédale d'îlots sombres, de bouquets d'arbres submergés, navigation agaçante au suprême degré, mais sans périls... Quelquefois cette pensée me traversait l'esprit sans s'y arrêter : « en cas d'un accident quelconque, le barrage nous séparait du reste du monde... »

A sept heures trois quarts nous doublions la pointe rocheuse de la frontière cambodgienne et nous entrions dans le Laos.

Là nous retrouvons le fleuve large, calme, majestueux, dont on admire, au-dessous de Sambor, le spectacle grandiose, nous retrouvons dans toute son imposante beauté le splendide Mékong.

Dès que nous eûmes passé la frontière, le penon se jeta à mes genoux, mains jointes,

tremblant de tous ses membres ; j'eus les plus grandes peines à le calmer, à lui faire comprendre qu'à bord je répondais de sa peau.

Un gai soleil éclairait le grand fleuve, mes nerfs, plus ou moins tendus depuis l'entrée de la canonnière dans les rapides, se détendirent ; responsable moralement — l'ayant provoquée — de la dangereuse campagne hydrographique de M. de Fesigny, j'avais vécu dans une grande agitation intérieure.

Aussi je jouissais largement d'une impression de délivrance et bientôt — signe infaillible du calme de l'esprit — je me sentis un appétit formidable.

Nous nous mîmes gaiement à table — par métaphore — accroupis sur le pont autour d'une serviette servant de nappe.

Pendant le déjeuner, nous arrivons à Stung-Treng, là nous quittons les eaux bourbeuses du Mékong pour entrer dans les eaux claires de la rivière d'Ato-Peu.

Quelques instants après, nous mouillions devant le village de Stung-Treng.

Un beau village vraiment.

La population était accourue en foule au bord du fleuve pour voir cette chose étrange : un bateau à vapeur... en foule est le mot, car

Stung-Treng et riche et populeux. Il y avait loin de cette agglomération de paillottes coquettes aux quelques cases isolées où s'étalait la crasseuse misère des sauvages penons. L'eau claire d'Ato-Peu n'était pas pour peu de chose dans ce gracieux tableau ; les jardins, les grands arbres, les vastes cases soigneusement construites, prenaient par ce beau soleil un air de fête et de confort ; le village semblait s'admirer dans la calme et limpide rivière.

Sans aucun doute, nous avions sous les yeux une société prospère. Au milieu des étoffes voyantes de toutes couleurs se détachaient les robes jaunes des bonzes.

Dès l'ancre au fond, nous recevons la visite de marchands chinois empressés, désireux de savoir si le commerce avec Pnom-Penh est libre et s'ils peuvent faire descendre leurs jonques.

Le sous-gouverneur, le fils du général siamois chargé d'arrêter à la frontière les révoltés cambodgiens, suivent de près les Chinois.

Mais moi, je n'avais pas un instant à perdre, à tort ou à raison, je m'étais imaginé avoir reçu, de cette puissance supérieure qui mène les hommes, la mission de conduire un bateau à vapeur à Stung-Treng et de le ramener sain et sauf.

Malgré le charme de cet agréable décor, je ne pouvais oublier l'effroyable responsabilité que j'avais assumée. Je n'étais pas sans penser au retour, à la vertigineuse vitesse du courant dans l'étroite passe des rapides... la moindre erreur, la moindre indécision, la plus légère avarie dans la machine ou le gouvernail, le torpilleur disparaissait comme une scène de lanterne magique, livrant aux caïmans les cadavres de son équipage.

Si, en remontant, la crosse du torpilleur ou son hélice venaient buter contre un obstacle, on pouvait espérer que le courant ramènerait, par le même chemin, le torpilleur désemparé; s'il se crevait l'avant contre une roche, il y avait encore une chance de salut dans la cloison d'étanche... à la rigueur, le bateau pouvait ne pas couler sur place et être ramené par le courant à portée des secours de la canonnière.

En descendant, il n'y avait pas de demi-malheur, de demi-accident possible... c'était la destruction certaine, complète, instantanée... à ce point de vue, la descente du torpilleur serait aussi émouvante que son ascension.

En revanche, j'avais la conviction, parfaitement justifiée deux heures après, que si le retour, sous l'impression de vertige produit par la vi-

tesse, allait être plus imposant, en réalité, il était plus facile... le torpilleur gouvernerait mieux, ferait les coudes de lui-même, pour ainsi dire, et prendrait la meilleure route, naturellement emporté dans la partie la plus profonde du rapide.

J'avais bien cette tranquillité d'esprit que donne la confiance; mais, en somme, rien n'était fait tant que je n'aurais pas regagné la canonnière. Aussi ne tenais-je pas en place à Stung-Treng et je m'impatientais des questions oiseuses du sous-gouverneur et du général siamois. Le voyage de retour était dépourvu d'intérêt jusqu'au barrage, nous n'avions qu'à contempler le grand fleuve, sa riche bordure de merveilleuses forêts, ses charmants îlots verts.

Quand nous approchâmes du barrage, j'étais debout à l'avant du torpilleur avec mon conseil privé composé de l'interprète, de l'esclave cambodgien, du chef penon... la confiance régnait sur leurs visages... enfin nous entrons dans la ligne des remous... elle se déroule devant nous comme un serpent colossal nageant à la surface de l'eau... les fluctuations de ces remous simulent très bien les mouvements de reptation d'un gigantesque reptile... les arbres des rives défilent comme dans un train.

A quoi comparerai-je le torpilleur?... à une jeune fille bien élevée qui fait ses premiers pas dans le monde?... au stoïcien de l'*impavidum ferient ruinæ?*... au sage dédaigneux des insultes de la canaille? Au triomphateur assailli par les quolibets d'esclaves?... Il marche doucement — *patuit dea* — et se laisse emporter, prêt à la première requête à détendre ses forces en réserve. Nous faisons le premier coude sans nous en apercevoir, le courant se charge de la besogne ; il en serait probablement de même du second, quoique plus dur... mais ce ne serait pas assez théâtral... tribord!... à toute vitesse!.. ce que nous filons ainsi, je ne m'en doute pas... babord!..

L'interprète, l'esclave cambodgien, le chef penon battent des mains dans l'ivresse de la victoire... le Cambodgien pousse un cri sauvage, l'interprète rit à pleines dents, le chef penon trépigne... et je dis à l'interprète :

— Dis au chef qu'il aura mon veston à boutons d'or.

A l'esclave, je donnai une piastre.

— C'est la première qu'il a vue de sa vie, me dit l'interprète, et probablement la dernière qu'il verra... certainement il n'eût jamais osé rêver possession pareille.

En arrivant à bord de la canonnière, je tins ma promesse, je donnai ma veste blanche à boutons dorés au chef penon radieux... Sa joie fut au comble quand M. de Fesigny, à son retour, lui donna à choisir entre une culotte et un casque en peau de daim... il opta pour le casque. Avec son casque et son paletot, il avait l'orgueil de deux Artaban.

Les cadeaux pleuvaient de tous côtés sur le héros de la journée : commandant du torpilleur, équipage de la canonnière, équipage du torpilleur, rivalisèrent pour l'accabler de tabac, de cigares, de sel...

Lorsque le commandant de la *Sagaie* monta à son bord, j'allai vers lui et l'embrassai bien cordialement :

— Mon cher Fesigny, lui dis-je, le barrage est vaincu; vous m'avez mâché la besogne, vous avez pris pour vous toute la partie de la tâche qui exigeait de la science et de l'habileté, plus encore peut-être de la patience et du courage... car, entre nous, pour faire l'hydrographie de Sambor ici et y naviguer, comme vous l'avez fait, avec votre canonnière, il faut une fière audace. Si, comme je l'espère, le Laos est un jour ouvert à nos navires, c'est à vous qu'on devra ce grand résultat.

Et maintenant concluons :

Ce passage des rapides est-il un stérile coup d'audace personnelle ?

Je ne le crois pas.

C'est en navigation surtout qu'il est vrai de dire : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Autrefois on eût traité de fou celui qui aurait parlé d'aller à Sambor avec une chaloupe à vapeur ; les grands avisos de la station locale, les grandes canonnières y vont aujourd'hui comme on va de Paris à Saint-Cloud.

Le barrage de roches écarté, toute cette longue ligne d'obstacles qui s'étend sur une longueur de 40 milles de Sambor à la frontière, est difficile sans nul doute ; mais ces difficultés sont de l'ordre de celles que l'on surmonte tous les jours. Il n'est pas un patron des côtes de Bretagne qui ne fasse mieux, sans avoir la prétention de rien faire d'extraordinaire.

Quant au barrage de roches, il faut l'étudier aux basses eaux, ma conviction absolue est que ce barrage donnera lieu à une nouvelle application de la fable des bâtons flottants.

De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Ce dont je doute moins encore, c'est qu'avec quelques centaines de kilos de dynamite, en

faisant peut-être sauter simplement deux ou trois roches, on redressera le canal des rapides, que j'ai parcouru... alors il n'offrira plus la moindre difficulté ; car bien certainement il ne faut pas, à beaucoup près, la vitesse d'un torpilleur pour remonter les rapides.

Il n'est pas inutile de dire que le 44 appartient à un type démodé et ne peut donner 14 nœuds dans l'état où il se trouve. Non, les travaux de M. de Fesigny et le coup d'audace du 8 septembre ne sont pas des œuvres sans portée.

Ma conviction est que la constance et l'énergie du commandant de la *Sagaie* nous ont ouvert la navigation et le commerce du Laos.

Non, ce n'est point pour une vaine satisfaction d'amour-propre, pour avoir le plaisir de dire : « J'ai fait ce que l'on jugeait insensé », que j'ai joué, sur la parole d'un sauvage ignorant, la vie de tout un équipage.

Ma conviction arrêtée est que l'entreprise du 8 septembre portera un jour ses fruits, mais à une condition *sine quâ non :*

« Qu'on fasse aux basses eaux une minutieuse étude des rapides. »

Or cette étude est un travail de longue haleine, exigeant, de ceux qui auront à l'accomplir, une santé robuste, une volonté de fer.

Le résultat sera-t-il en proportion de l'effort?

Pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

M. de Fesigny et moi nous avons tracé la route... mais ce n'est qu'un méchant sentier, il faut le rectifier et l'élargir. Alors notre pavillon flottera, dans le Laos, sur les navires de guerre et de commerce... jusqu'à quel point?... L'avenir nous l'apprendra.

LES AIGRETTES

(Fable cambodgienne)

Je me nomme Méas et j'ai vingt-deux ans.

J'ai été témoin de l'aventure du vieux Ta-Col. Comme c'est un vieil égoïste, un vieil avare, un vieux méchant, je veux faire connaître son histoire à tout le monde.

Ta-Col cultive la terre par état, parfois aussi il coupe du bois dans la forêt pour gagner sa vie. Il n'a ni femme, ni enfants, ni parents.

Un jour il alla couper des bambous pour faire des pièges à prendre les oiseaux. Il en fit deux et les plaça non loin de là dans un bassin, puis rentra à sa case.

Chemin faisant, il ne cessait de penser à ses pièges et voyait en imagination quantité de gibier déjà pris. Cela lui donna du cœur à l'ouvrage, aussi alla-t-il gaiement visiter ses courges et soigner ses fruits et ses légumes.

Pour le moment, laissons-là Ta-Col et faisons connaissance avec d'autres personnages.

Dans une épaisse forêt, où de grands et beaux arbres se dressent vers le ciel, deux aigrettes vivaient en famille. Après s'être concertées, elles dirent à leurs femmes :

— La vie est ici bien monotone. Au lieu de continuer à gagner péniblement notre vie dans ce bois pauvre en ressources, nous voulons aller bien loin en quête de quelque lieu charmant, où nous nagerons tous dans l'abondance et la joie.

Puis s'adressant à leurs frères :

— Nous vous confions, en notre absence, la garde de nos femmes et de nos enfants ; ne les quittez pas un instant, et quand vous vous éloignerez pour chercher à manger, emmenez-les avec vous.

Cela dit, les aigrettes prirent leur vol ; tout en s'élevant dans l'air, elles recommandent à leurs femmes de prendre bien soin des enfants jusqu'au retour.

Les voilà parties... Une fois en route, elles ne tardent pas à en venir aux confidences.

— Moi, dit l'une, je vais m'amuser un peu et prendre du bon temps avec quelque maîtresse ; mais il ne faut pas que ma femme en sache rien, car elle est très jalouse et se fâcherait.

— C'est comme moi, dit l'autre, mais j'ai une

excuse : ma femme est d'un caractère acariâtre, elle bat continuellement les petits et tous les jours me querelle... on la prendrait pour une cigogne malhonnête et mal élevée.

Tout en volant et bavardant, les aigrettes explorent le terrain et arrivent au bassin où le vieux Ta-Col avait placé ses pièges.

En l'apercevant, l'une d'elles s'écrie :

— Oh, ma chère !... Quel beau bassin !... Voyez donc, on y trouve toutes les espèces de poissons réunies.

Cela dit, elles descendent au bord de l'eau, étirant leur cou et relevant la tête pour bien voir et pour choisir le poisson.

Puis leurs regards tombent sur les bambous qu'elles n'avaient point remarqués.

La plus âgée, s'adressant au bambou voisin, lui dit :

— Va-t-en !... Tu me gênes pour ma pêche...

Le piège ne bougeant pas, l'aigrette l'injurie :

— Si tu ne t'en vas pas, dit-elle, je te renverse d'un coup de patte.

Faut-il qu'elles soient bêtes ! murmura le piège... elles ne comprennent pas que je suis ici pour les prendre, elles n'ont pas conscience de leur mort prochaine. Puis, prenant un ton aigre-doux, il parla en ces termes :

— Pourquoi voulez-vous me chasser?... vous n'êtes pas raisonnables ; mon vieux maître m'a mis ici pour garder les poissons et empêcher les oiseaux de les manger. Vous n'êtes pas ici chez vous ; c'est le bassin de notre maître, et voilà pourquoi il nous a placés en sentinelle à chaque extrémité. Partez, si vous m'en croyez ; sinon, nous vous mettrons à la raison.

Enfin, pour exciter tout à fait l'aigrette, le le piège lui lance ce défi :

— Je n'ai pas peur de vous... Quand je vous aurai prise, mon maître vous mettra à la sauce au kari avec de bonnes courges ; il vous accompagnera de ses meilleurs légumes pour faire de vous un mets succulent... Il vous hachera en menus morceaux et vous mettra dans la marmite avec du piment, du sel, du poivre, des poivrons et vous fera cuire à petit feu en mijotant. Quand le kari sera cuit, l'odeur en montera au cerveau comme un parfum enivrant. Pour mon maître, quelle bombance!... Il croquera votre tête, fera craquer vos os sous ses dents et trouvera que c'est exquis. Quand il aura fini son repas, il lui restera tant de graisse aux lèvres, qu'il se dira : « Ces aigrettes sont si grasses que je ne sais vraiment comment je parviendrai à me laver le visage et les mains et à

nettoyer mes assiettes. » Réfléchissez à ce que je vous dis, j'ai pitié de vous, écoutez mes conseils et filez au plus vite.

A ces mots, les aigrettes entrent en fureur :

— Vraiment, nous nous soucions bien de votre maître, un homme !... un être réduit à ramper sur la terre, tandis que nous, nous planons dans les airs.

— L'homme est réduit à ramper sur la terre, cela est vrai, répondirent les pièges, mais les oiseaux ne vont pas moins dans sa marmite. Essayez de vous mesurer avec moi et vous ferez connaissance avec les courges.

Furieuses, les aigrettes bondissent vers les pièges et s'écrient :

— Vraiment, c'est bien à vous de nous défier, affreux bossus que vous êtes ; vous êtes maigres comme des prisonniers traînés sur les routes, les mains liées derrière le dos... et vous avez la prétention d'être forts !... Croyez-vous nous effrayer avec votre gueule, grande à y faire passer un buffle.

— Nous ne sommes pas forts, répondirent les pièges, c'est possible ; mais essayez de lutter avec nous et vous verrez.

— Ce n'est pas bien difficile de vous renverser et de clore votre grande gueule, nous n'a-

vons qu'à prendre un morceau de bois et à le laisser tomber sur vous.

Les pièges, surpris par cette menace, furent d'abord quelque peu effrayés ; ils songèrent à la colère de leur vieux maître à la vue de ses pièges vides et renversés. Revenus à eux-mêmes, ils reprirent d'un air narquois :

— Vous pouvez bien prendre du poisson avec votre bec, mais manier du bois, jamais!... vos mères ne vous ont point faites pour le métier de bûcheron... Allez-vous plaindre à vos mères de vous avoir si mal bâclées.

— Oh, ils insultent nos mères! s'écrient les aigrettes en fureur... il faut venger cette injure. Ce serait lâcheté de notre part de laisser ces pièges debout... Nous serions la risée du monde entier... Attrappez ce coup de patte!...

— Approchez encore!... Vous tremblez!...

Les aigrettes donnent un nouveau coup de patte, alors les boucles les saisissent, et, quand elles veulent se retirer, elles se sentent prises. Pour se dégager, elles s'envolent, essaient à coups de bec de couper les lacets... Vains efforts!...

Les pièges les narguent à leur tour :

— Vous vous disiez si fortes tout à l'heure et vous vouliez nous détruire... faites-le donc!

Les aigrettes éperdues de terreur, s'apercevant trop tard de leur sottise, implorent leur grâce :

— Prenez pitié de nous !... nous souffrons trop de la patte... Pardonnez-nous pour cette fois, nous vous jurons de ne plus recommencer. Nous avons eu bien des torts envers vous, mais pardonnez-nous... nous vous serons bien reconnaissantes, vous en recevrez la récompense, comme si vous aviez construit une pagode pour les bonzes et pratiqué la vertu.

— Pas tant d'histoires ! répondent les pièges... nous ne savons si nous serons récompensés plus tard, mais nous savons que notre maître a besoin de remplir sa marmite... Il nous a confié la garde de ce bassin pour empêcher les oiseaux d'y voler des poissons. Si les oiseaux ne nous écoutent pas, notre devoir est de les arrêter.

Les aigrettes se mettent à pleurer et, dans leurs efforts pour se dégager, elles redoublent leur supplice.

— Laissez-nous partir, implorent-elles, ces douleurs sont atroces... vos noms seront proclamés comme ceux des gens de bien et vous aurez autant de bonheur que si vous aviez élevé une statue à Bouddha.

— Nous n'y pouvons rien, répondent les pièges, notre maître seul décidera.

Les aigrettes, n'espérant plus attendrir leurs bourreaux, versent des torrents de larmes.

— O ma femme!... O mes enfants!... s'écrient-elles, vous ne savez quels maux j'endure... les lacets ont tant serré mes pattes que le sang coule et que je vais mourir... chers enfants, prenez soin de votre mère quand votre père ne sera plus... ô mon père! ô ma mère!... en mourant, je n'aurai pas la consolation de vous voir... Vous attendez mon retour, hélas, tout est fini!... Je ne serai point là pour consoler votre vieillesse... En vous quittant, j'espérais bientôt vous revoir, et je vais mourir sans secours.

Alors tout leur passé leur revient en mémoire; elles revoient les grands arbres où elles perchaient, les bassins où elles trouvaient le poisson en abondance, les plaines, les rizières où elles avaient aimé... enfin épuisées, elles tombent et rendent le dernier soupir.

Laissons là les aigrettes, elles ont achevé leur destinée présente et voyons ce qui se passe dans leurs familles. Au bout d'un certain temps, elles s'inquiètent de la longue absence des voyageurs.

Les petits disent :

— Nos pères se seront trompés de chemin.

— Non, ce n'est pas cela, reprennent les femmes, ils ont dû être attaqués par des ennemis.

Les grands parents, au nombre de huit, ajoutent en branlant la tête :

— Ces ennemis sont des hommes... mes petits-enfants, si demain vos papas ne sont pas de retour, il faut aller les chercher.

Les quatre-petits enfants se mettent en route : l'un se dirige vers l'Est, l'autre vers l'Ouest, le troisième au Nord, le quatrième au Sud. Ils poussent des cris plaintifs, appellent en vain leurs pères... Après bien des recherches, ne trouvant rien, ils se décident à revenir à la maison. Les parents, les voyant revenir seuls, versent des larmes. Le lendemain, ils reprennent le cours de leurs investigations, interrogent les oiseaux de leur connaissance, visitent les mares et les étangs, les fleuves, les rivières et les arroyos... peine inutile, ils n'obtiennent aucun renseignement. Les parents, tombés dans un sombre désespoir, se refusent à prendre toute nourriture, bientôt ils ne peuvent tenir sur leurs pattes, et quelque temps après ils meurent tous.

Revenons au vieux Ta-Col.

Couché sur son lit, il souffre de rhumatismes et de douleurs de toutes sortes.

— Ah ! dit-il, je ne suis plus fort comme à mes vingt ans... j'ai mal aux épaules, aux reins, au dos... les genoux me font horriblement souffrir, je suis bien malheureux !... Si, au moins, j'avais une femme, je n'aurais pas besoin de me lever, elle ferait ma cuisine... hélas !... je suis trop vieux pour plaire aux jeunes filles.

Cela dit, il se laisse glisser et appuie la main sur sa hanche, car sa cuisse lui fait un terrible mal. Il se dispose à faire sa cuisine, quand il s'aperçoit qu'il n'a rien à manger. Il songe alors à ses pièges.

— Peut-être, se dit-il, y trouverai-je un bon plat?.. Si j'allais voir !... cela dit, il se met en route clopin-clopan, son coupe-coupe à la main.

Après avoir traversé la forêt, il se dirige vers le bassin ; à ce moment, il entend chanter un oiseau trois fois, signe infaillible de bonheur.

— Si mes vœux sont exaucés, dit-il au bon génie, je partagerai avec vous... à vous la plume, la peau et les entrailles, à moi la chair et les os.

Sur ce, arrivé au bassin, il aperçoit les deux aigrettes prises au piège.

— Ah! quel bonheur, s'écrie-t-il en se frappant la poitrine!... jamais je n'aurais espéré pareille aubaine... je vais faire un bon kari avec de grosses courges un peu vertes.

De peur d'être surpris, il enveloppe les aigrettes dans des feuilles, les cache sous son vêtement, s'enfonce dans un endroit désert de la forêt, plume et écorche sa proie ; cela fait, il ramasse la chair en paquet et s'en va tout joyeux.

— Quelle chance, disait-il, le long de la route, deux aigrettes!... Si une femme voulait se marier avec moi, elle ne manquerait pas de bonne viande ; je ne garderais pour moi que les ailes, les cuisses, le croupion, le dos et le ventre, ma femme aurait le reste.

Sur la route, des enfants, entendant radoter ce vieillard, se mettent à rire.

— Vous riez, dit-il, parce que je ne laisserai à ma femme que les os ; c'est qu'elle aurait des dents et que je n'en ai point.

Chemin faisant, il trouva des fleurs charmantes, et songeant à la bonne fille qui voudrait l'épouser, il s'écrie :

— O jeune fille... voyez comme ces fleurs

sont belles ! si vous voulez de moi, je vous emmènerai dans la forêt, là nous cueillerons les plus jolies et nous prendrons un bain délicieux dans un bassin à l'eau très claire.

Mais le vieux Ta-Col a beau faire pour adoucir sa voix, on croirait entendre crier des canards.

Des gamins qui conduisaient des troupeaux de buffles lui demandent en riant :

— Qu'avez-vous donc à être si content ? Que portez-vous sur le dos?

Furieux, Ta-Col répond :

— Ce que j'ai ?... ce n'est pas un trésor probablement... Ce sont des feuilles de lianes que j'emporte pour mon dîner.

— Vous avez des aigrettes, vieux menteur, répondent les jeunes malins, nous avons vu vos pièges sur le bassin.

Ta-Col entend déjà les enfants publier la nouvelle de sa capture et voit les voisins accourir empressés de prendre part au festin, aussi s'écrie-t-il exaspéré :

— Est-ce ta mère qui me les a données, mauvais garnement?

Le poing levé, il essaye de les frapper... puis boitant et geignant, il se met à courir tant qu'il peut pour échapper à leurs railleries.

Rentré chez lui, il dépose son coupe-coupe, cache ses aigrettes, ferme sa porte. Puis il va prendre des courges et du piment.

Une femme lui demande :

— Eh bien, vieux, y a-t-il du nouveau ?... Avez-vous quelque bonne chose pour faire le kari ?

— Rien, répondit-il en maugréant, je n'ai que du sel.

Il rentre pour préparer son kari; mais, n'osant le hacher menu de peur d'être entendu des voisins, il coupe son gibier en quelques gros morceaux.

Quand le kari est cuit, le vieux Ta-Col se sert en mettant de côté, pour la fin, les parties les plus délicates. Il avale alors avec tant de gloutonnerie qu'un os s'arrête dans son gosier, malgré ses efforts pour le rendre. Alors il pousse des cris affreux.

Les voisins prêtent l'oreille.

— Qu'y a-t-il, dit l'un ?

— Oh, rien, répond un autre; sans doute des buffles ont pénétré dans le jardin de Ta-Col et il crie pour les chasser.

— Non, non, dit un troisième, il ne pousserait point pour cela de pareils cris de détresse.

Et tous trois s'élancent pour le secourir.

Mais, quand ils voient que le vieux ladre a fait bonne cuisine et qu'il a été assez gourmand pour n'inviter personne, les voisins l'abandonnent à son triste sort. Riant et se moquant de lui, ils mangent son kari sous son nez, et, pendant leur bombance, Ta-Col se lamente et finit par mourir.

PNOM-PENH, *10 septembre 1885.*

Les voitures du roi vinrent prendre le représentant du protectorat, le commandant de la marine et son état-major.

Les factionnaires de la garde royale cambodgienne rendirent au cortège les honneurs militaires.

En effet, le nouveau gouverneur a débarrassé le roi de sa soi-disant garde d'honneur d'infanterie de marine.

— Aux yeux des Français, dit à ce sujet le monarque ravi d'être délivré de cette humiliation, cette garde était un honneur sans doute, mais, aux yeux de mes sujets, je n'en passais pas moins pour prisonnier.

Le cortège entra dans la royale enceinte.

Cette enceinte de murs crénelés avec un goût détestable renferme en tas des cases plus ou

moins dorées, disposées au hasard; le plus souvent, ce sont de simples toitures supportées par des piliers de bois... Tout cela pue à plein nez le désordre, l'incurie, la crasse et la misère.

On passe près d'un petit jardin anglais soigneusement entretenu, seule joie des yeux dans ce capharnaüm.

Le fameux Col de Montero, confident du roi, secrétaire, interprète, majordome, directeur du palais, intendant des menus plaisirs, caissier, vint à notre rencontre, remplissant pour l'heure les fonctions de chambellan. On ne retrouve plus, chez Col de Montero, le moindre vestige de sang portugais. C'est bien un Cambodgien de facies et d'allures. Il est pieds nus, en sampot et en modeste veston de cotonnade.

Montero nous conduisit devant une villa européenne, assez élégante pour un épicier retiré. Nous montons le perron, le roi attendait dans un appartement du rez-de-chaussée, étendu sur un sofa, en veste de coton, sampot très simple et chaussettes. Avec sa royale goutte, conséquence de son penchant immodéré pour le madère, il a grand'peine à se tenir debout.

A notre entrée, Norodôm se leva très gracieusement, — je veux dire avec beaucoup d'amabilité, car il n'y avait pas la moindre

grâce dans ses mouvements de goutteux, — et se mit sur son séant en faisant une grimace arrachée par la douleur. Il serra la main de tous les visiteurs avec beaucoup de cordialité et de bonhomie. Sa Majesté semblait heureuse de nous voir, — et l'était sans doute, — car ce fantoche, dans la plupart de ses actions, s'abandonne à ses lubies.

Impossible de présenter moins de prestige : un gringalet vieillot.

Petit, maigre, laid, manifestement ravagé par des excès de tous genres, Norodôm a cependant un certain air de cette dignité naturelle à toute personne née dans un rang élevé ; malgré tout, la fausseté, la cruauté percent sous son sourire. Peut-être n'est-il point cruel pour un Asiatique, en ce sens qu'il n'a pas le goût du sang ; mais il n'en fait pas moins tomber une tête avec une indifférence tout orientale et royale.

Son sampot laissait à nu ses jambes... Quand un grand de la terre est jambé comme un échassier, il devrait voiler cette disgrâce. Ses chaussettes, naturellement fort grandes pour contenir ses extrémités enveloppées de bandages, retombaient affaissées... Ces bâtons chocolat, perdus dans ces vastes chaussettes et terminés par ces

gros pieds, donnaient au personnage un aspect burlesque.

Après cet effort, dont ses visiteurs durent lui savoir gré, Sa Majesté se recoucha sur son sofa près d'une table sur laquelle était posée un crachoir d'or repoussé et une grande boîte d'or enrichie de merveilleuses émeraudes, seul luxe de cet appartement meublé comme un pied-à-terre de bon bourgeois.

Sa Majesté fut on ne peut plus aimable. Après avoir fait offrir des cigares aux assistants par Col de Montero, elle daigna allumer elle-même une allumette pour le représentant du protectorat.

Pour nous servir d'intermédiaire, l'interprète-confident s'aplatit sur le ventre... on n'approche de Sa Majesté que dans cette posture d'ultra-prosternation.

Chez le Cambodgien, le culte de la personne royale est porté jusqu'à l'idolâtrie, et l'on sent en Col de Montero la sincérité de son adoration.

En 1875, la voiture du roi se brisa au moment où il rentrait au palais. Sa Majesté, grièvement blessée dans sa chute, gisait inanimée. Les Cambodgiens se prosternèrent, mais aucun d'eux ne lui porta secours; personne n'en eut même la pensée. Heureusement des Européens moins res-

pectueux passèrent par là ; prenant le roi dans leurs bras, — probablement au grand scandale de la foule, ils déposèrent dans le palais sa personne sacrée.

Quand le roi embarque dans un sampan, on dépose près de lui une bouée de sauvetage ; en cas d'accident, il doit se tirer tout seul d'affaire et sans le secours de qui que ce soit.

D'après les Cambodgiens, sauver le roi serait un acte d'orgueil insigne, car ce serait mériter une récompense dont nul ne pourrait s'acquitter ici-bas. D'après la légende, — elle pourrait bien être vraie, — un indiscret s'étant permis de sauver son souverain, on lui décerna de magnifiques funérailles... dans ce cas embarrassant, on avait commencé par lui couper le cou.

Le représentant du protectorat dit au roi, en lui présentant le commandant de la marine :

— Sire, le commandant n'a pas voulu passer à Pnom-Penh sans présenter ses respects à Votre Majesté ; il arrive de Stung-Treng, où il est monté avec un torpilleur.

Le roi stupéfait se fit répéter à plusieurs reprises le nom de Stung-Treng, ne pouvant en croire ses oreilles... Il avait l'air de se dire : « Quelque beau jour, ces diables de Français escaladeront la lune. » Enfin il manifesta le

désir de voir le bateau qui avait accompli ce miracle.

Le représentant ne se possédait pas de joie.

Le roi allait sortir!!!...

Depuis la signature du traité du 17 juin, ce serait la première fois que le souverain du Cambodge franchirait l'enceinte de son palais... Norodôm abandonnait la *politique de la prison* inaugurée par Pie IX... Seulement on n'avait pas encore vendu la paille du cachot de Norodôm.

La politique a ce don particulier de faire de rien des choses énormes... la fantaisie de ce goutteux de visiter un petit bateau devint un événement...

Étrange!... étrange!... étrange!...

Sa Majesté insista à diverses reprises sur son désir de voir le navire vainqueur des rapides du Préa-Patang... il n'y avait pas à s'y tromper, un subit et violent caprice venait de naître tout à coup dans ce cerveau de despote. Norodôm ajouta qu'il irait à la cale en palanquin et monterait à bord avec ses béquilles.

Le représentant du protectorat, sans le faire exprès, venait de remporter un triomphe diplomatique.

Le roi allait sortir!...

A la face du Cambodge, le roi, renonçant à sa politique de rancune et d'opposition sourde, se déclarait libre et ami des Français.

11 septembre 1885.

Sa Majesté ayant témoigné le désir de voir le torpilleur marcher à toute vitesse, les dispositions convenables furent prises pour obtenir le maximum de marche.

L'heure annoncée pour la visite royale était sept heures du matin... vers sept heures arrivèrent quantité de dignitaires de tous rangs avec des escortes plus ou moins nombreuses.

Les jonques voisines de la jonque royale, le long de laquelle était accosté le torpilleur, se remplirent de curieux. La variété des costumes, la vivacité de couleur des écharpes et des sampots, les cris de joie, le murmure confus de la foule, l'attente de l'arrivée du roi, tout concourait à animer cette scène attrayante.

A sept heures et demie, il se fit un grand silence, le roi s'avançait avec sa cour.

En tête marchaient des miliciens armés de lances garnies de banderoles; venaient ensuite de nombreux esclaves habillés de noir, les uns, sur des coussins de soie, les autres, sur des pla-

teaux d'or, portaient des insignes variés, des boîtes d'or garnies de diamants, des cigares, des cigarettes, la mèche royale... tout un appareil archi-complet de fumeur... Un des esclaves exultait de tenir, au-dessus de la tête du despote, l'ombrelle royale, ombrelle en soie jaune, aux reflets surprenants.

Norodôm s'avançait en palanquin, suivi des ministres en habits de fête, d'une partie de sa maison, du représentant du protectorat accompagné d'officiers français.

A l'approche du cortège, les Cambodgiens se prosternaient, attendant la fin du défilé pour relever la tête, prodigues des marques du respect le plus craintif envers ce monarque naguère omnipotent. Quant à lui, couvert de brillants habits de soie enrichis de pierreries, il semblait enchanté d'avoir mis fin à son emprisonnement volontaire. Du geste, il montrait, avec une évidente satisfaction, la foule accourue sur son passage, savourant cette aveugle adoration populaire.

Les miliciens se rangèrent le long du fleuve quand on déposa le palanquin, d'où le roi se leva assez aisément.

Les officiers français et notre représentant l'entouraient ; sans hésitation aucune, Norodôm

se décida à monter à bord du torpilleur. L'embarquement de sa goutteuse Majesté ne se fit pas sans difficulté, l'étiquette interdisant à tout Cambodgien de toucher à la personne sacrée du monarque. On réussit néanmoins à l'installer tout souriant dans un fauteuil placé derrière le poste du capitaine et le torpilleur appareilla.

Après avoir fait offrir à l'assistance des cigares et des cigarettes par Col de Montero, Sa Majesté demanda, pour mieux se rendre compte de la marche du torpilleur, de partir avec l'allure des bateaux de sa flottille, puis de lancer brusquement à toute vitesse.

Ce mouvement fut exécuté à diverses reprises à la grande satisfaction de Sa Majesté, qui s'amusait comme un enfant. Malgré sa maudite goutte, elle se mettait debout pour mieux sentir la secousse due à l'arrêt soudain du torpilleur. Elle regardait la gerbe de l'avant, la houle de l'arrière, le pavillon flottant au vent, la flamme de guerre qu'il fit parer, alors qu'elle était engagée, parce que, dit-il, c'est beaucoup plus joli, quand elle fait le serpent volant. On fit évoluer le torpilleur de toutes manières; on stoppa presque sur place en renversant subitement la machine... une attaque de jonque fut

simulée. Tout nouvel exercice était pour le roi un amusement nouveau.

Ces manœuvres durèrent près d'une heure, Sa Majesté ne s'en lassait point. Quand on demanda au roi s'il était satisfait, il répondit en serrant chaleureusement les mains au capitaine du torpilleur. Il fallut ensuite lui donner des renseignements sur l'emménagement du bateau, lui expliquer l'appareil militaire. Norodôm avait bien entendu parler de la torpille Whitehead, mais il avait assez naturellement à ce sujet des idées fort vagues. Fantaisie lui prit de descendre dans la chambre de chauffe; on eut grand'peine à l'en dissuader, en lui objectant la chaleur étouffante de ce réduit et la difficulté pour un malade d'y pénétrer par un passage étroit et incommode... Sans cela il entrait avec ses habits royaux dans ce trou tout souillé d'huile et de charbon. Pour le consoler, le représentant du protectorat lui promit de lui faire visiter plus complètement un torpilleur un jour ou l'autre.

Heureux 44!... comblé de toutes les gloires, après avoir franchi les rapides de Préa-Patang, il scelle la réconciliation de Norodôm avec la France.

PNOM-PENH, *20 septembre 1885.*

Divers chefs insurgés, résistant aux ordres du roi lui-même, persistent dans leurs refus de soumission. Parmi ces entêtés, on remarque le balat Alak Chey, très connu dans le Cambodge sous le nom de l'*homme aux coquillages*. C'est un sorcier en relation avec les esprits par l'intermédiaire de coquilles qu'il porte toujours avec lui. Il dispose de sept à huit cents hommes.

Avant d'entreprendre une marche, il consulte les esprits.

Cette consultation se fait à la nuit tombante : Alak Chey dépose les coquilles sacrées sur un petit autel en bambous construit de ses propres mains. Après avoir rassemblé autour de lui tous les chefs soumis à son commandement, il se met en prière... puis, approchant l'oreille de l'autel, il écoute les voix mystérieuses et dit :

« Les coquilles ordonnent d'aller dans telle direction. »

Le lendemain, la bande se met en marche sans discuter.

Depuis le début de l'insurrection, Alak Chey a toujours évité le contact des troupes françaises.

Quand ses gens lui demandent de marcher à l'ennemi, il résiste au violent désir de nous écraser pour obéir aux coquilles, qui lui prescrivent prudemment de marcher du côté opposé.

POÉSIE

Dans la poésie cambodgienne, on observe la rime; mais elle se trouve tantôt à la fin, tantôt dans le courant du vers. Il n'y a point de règles fixes. Les vers sont en général de cinq, sept ou neuf mots. Ce n'est pas absolu, mais les vers doivent avoir à peu près la même longueur. La rime intercalée dans le courant d'une ligne peut se trouver au deuxième ou troisième mot, mais sans dépasser, autant que possible, la moitié de cette ligne.

Les poésies ci-après ont alternativement les rimes à la fin et dans le courant du vers; elles appartiennent au genre le plus élevé. Dans le style commun, toutes les rimes se trouvent à la fin du vers, comme dans la poésie française.

Lettre à une jeune fille.

Je vous envoie cette lettre, car j'ai à vous parler...
A vous, jeune fille, je veux dire un secret...
Je voudrais entrer avec vous en relations intimes.

Voilà pourquoi je vous écris cette lettre,
En vous priant de ne la point refuser.
Je voudrais m'attacher à vous comme la feuille à l'arbre.
Quand je serai avec vous, je vous rendrai heureuse,
Et vous n'aurez pas la moindre peine.

Poésie.

Il fait un temps horrible, la pluie tombe à torrents;
De tous côtés, je n'aperçois qu'un ciel noir.
De gros nuages sont suspendus au-dessus de nous,
Et l'on se croirait au milieu de la nuit.

* * *

Le tonnerre gronde avec fracas;
Lorsque la pluie cessera, le tonnerre se taira aussi.
Le vent emportera les nuages,
Et le soleil, à nouveau, nous éclairera de ses rayons.

Hymne aux étoiles.

En se promenant, le prince passe dans la forêt,
Il accompagne sa bien-aimée et lui montre les étoiles...
En marchant, il dit à sa moitié:
Regardez, ma belle, cette brillante constellation

* * *

Qui incline sa tête du côté du nord-ouest,
C'est le beau caïman... (notre grande Ourse).
Sa queue est recourbée, comme s'il allait partir
Pour se rendre au lieu du repos.

* * *

Mes regards s'y fixent constamment.
Voyez, ma chère, ce bel astre nommé « Sampon »,
Puis voici le *cheval* qui brille d'un éclat inaccoutumé,
Et le *dragon*, dont la patte semble tenir un fruit.

* * *

Le prince traverse ainsi le bois,
S'inquiétant beaucoup
De sa belle et bien-aimée,
Accoutumée à vivre paisible au palais.

* * *

Elle n'a pas l'habitude de marcher.
Le prince reconnaît bien en elle sa chère moitié,
Car elle s'efforce de le suivre dans cette solitude.
Assez, lui dit-il, reposons-nous, ma chérie.

* * *

Il s'agenouille pour l'embrasser.
Puis se couchant à l'abri du feuillage, [même,
La tête sur les racines comme oreiller, il s'oublie lui-
Ne pense qu'à sa chérie et s'efforce de l'endormir.

UNE EXÉCUTION CAPITALE A PNOM-PENH

Pendant les trois jours qui précèdent son exécution, le condamné est promené dans les rues de la ville. Un cortège nombreux l'accompagne ; de chaque côté, une double rangée de soldats forme la haie. En tête, des gardes armés de sabres et de lances ouvrent la marche. Derrière eux un crieur public annonce à la foule le nom du condamné, le crime commis, la condamnation. A leur suite, un porteur de tam-tam laisse, de temps à autre, tomber sa baguette sur l'instrument, qui résonne comme un glas funèbre. Le condamné, chargé de chaînes, s'avance la cangue au cou, tenu en laisse par deux geôliers au moyen de cordes attachées à l'avant et à l'arrière de la cangue. Après chaque coup de tam-tam, l'infortuné se confesse à la foule en disant :

— Messieurs, mesdames, je suis condamné à mort pour... ne suivez pas mon exemple.

Le bourreau marche à ses côtés, le sabre nu.

Enfin le mandarin de la justice, chargé de procéder à l'exécution, ferme le sinistre cortège.

Au troisième jour, le condamné est conduit sur le lieu du supplice, il s'agenouille, le dos appuyé contre un pieu fixé en terre, auquel on l'amarre solidement. On lui bande les yeux, il incline la tête, le bourreau, avec sa chique de béthel, marque en rouge l'endroit de la nuque où il doit frapper. Le sabre tombe, séparant, d'un seul coup, la tête du tronc; d'un second coup, l'exécuteur tranche les liens et, du pied, pousse en avant le corps qui vient recouvrir la tête... justice est faite.

Naguère les exécutions fictives étaient fréquentes, beaucoup de gens de cinquante ans y y ont assisté dans leur enfance. On les pratique encore sur des points éloignés de la capitale, toujours plus conservateurs. La victime se croyait réellement bien condamnée, et, chez elle, cette conviction était nécessaire pour l'efficacité de cette singulière mesure. Les quelques initiés conservaient religieusement le plus grand secret. Le malheureux condamné *par ordre supérieur* ne connaissait pas toujours le crime dont il était accusé.

Si les exécutions fictives sont devenues plus

rares, la superstition qui les motivait n'en est pas moins toujours aussi répandue.

D'après les Cambodgiens, le mauvais esprit se loge dans la cervelle de malheureux, que l'on reconnaît en les voyant marcher sans tête.

Dans cette situation, le possédé est voué à une fin prochaine, si, par un artifice, on ne parvient à tromper la mort.

Aussi, dès que l'on voit une personne marcher sans sa tête, on se hâte de prévenir secrètement la famille, qui en rend aussitôt compte aux notables, et l'on convient du crime imaginaire dont on accusera le possédé. Sa maison est cernée, les mandarins de la justice l'arrêtent, lui font connaître sa condamnation à mort, et son exécution immédiate. Il a beau se récrier, se débattre, demander à passer en jugement, les mandarins inflexibles agissent, disent-ils, par un ordre spécial, émané du roi. Les pleurs, les cris de la famille implorant la grâce avec l'accent du désespoir, entretiennent l'illusion et le trouble du condamné.

Quand cette accusation est possible, on choisit volontiers celle de relations criminelles avec une des femmes du roi, parce que c'est le seul crime pour lequel on puisse exécuter de nuit. La tragi-comédie se joue alors plus aisément.

On traîne le malheureux au supplice avec tout le cérémoniel consacré. On lui bande les yeux, on lui trace sur le cou la marque rouge de la chique de béthel... le sabre siffle dans l'air... et tranche un tronc de bananier, placé sans bruit près du faux condamné pendant qu'on lui posait le bandeau.

Grâce à cette ruse, la mort trompée s'enfuit, avec le mauvais esprit, au moment où ils croyaient tenir leur proie.

Quand le bourreau a tranché le tronc de bananier, il achève le simulacre de l'exécution en coupant les liens du supplicié et en le poussant d'un coup de pied. Généralement l'émotion du prétendu possédé est si forte qu'il roule à terre évanoui.

On raconte, à ce sujet, une anecdote typique dont Pnom-Penh fut le théâtre dans les premières années du siècle :

Une jeune veuve fut aperçue le soir circulant dans la rue sans tête.

Pour la délivrer du mauvais esprit, on l'accusa de la mort de son mari et on la conduisit au supplice. Elle ne fit ni observation ni résistance, marchant sereine à côté du bourreau. Elle s'agenouille avec un calme parfait, courbe la tête... et le sabre tranche le tronc du bananier.

Stupéfaction du public, la prétendue possédée, au lieu de tomber évanouie, se relève furieuse, insistant pour qu'on lui coupe le cou.

— Tuez-moi vite, crie-t-elle avec rage, car c'est vrai, je suis coupable... tuez-moi, j'ai hâte de mourir pour rejoindre l'amant que j'ai perdu et pour qui j'ai empoisonné mon mari.

LA FEMME DU JOUEUR DE GUITARE

(Conte cambodgien)

Une femme plus jolie que vertueuse avait pour amant un fort beau jeune homme avec qui elle passait les plus doux moments, ce dont son mari ne se doutait guère. Ce pauvre mari était un musicien émérite, du moins sa femme ne cessait de le lui répéter. Aussi, pour plaire à une compagne aussi aimable, le soir au coucher de sa femme prenait-il sa guitare, son instrument favori; assis sous sa véranda, il en tirait des mélodies à émouvoir un buffle. C'était le moment choisi par l'infidèle pour recevoir son amoureux, et tous deux se livraient à leurs tendres ébats avec accompagnement de musique. De temps à autre, elle s'écriait ravie :

— Ah, mon ami, que c'est délicieux !... je me pâme...

Ou bien encore :

— Ah quel plaisir j'éprouve!... je voudrais que ce fût sans fin...

Et le mari charmé continue de plus belle,

jusqu'à ce que l'amant quitte sa maîtresse, lasse de caresses et de volupté.

Cette manœuvre durait depuis longtemps déjà, mais on se lasse de tout. La jeune femme eut donc un nouveau caprice, celui de tromper son mari pendant le repas. Un jour où tous deux mangeaient leur riz à table, elle se leva tout à coup.

— Voyez donc, mon ami, comme je suis distraite, j'ai oublié le gingembre; je vais en chercher, continuez votre dîner, je reviens dans un instant.

Elle sort pour retrouver son amant dans un champ voisin, puis revient près de son mari:

— Savez-vous ce qui m'est arrivée? dit-elle en riant comme une folle... Oh que vous auriez ri si vous m'aviez accompagnée!.. Dans mes efforts pour arracher le gingembre, la tige s'est brisée dans mes mains et je me suis étendue tout de mon long sur le dos... Voyez plutôt, je suis toute pleine de terre.

Et le naïf époux, riant aussi de tout son cœur, essuie le dos de sa femme avec bonhomie.

Le lendemain, elle voulut lui jouer le même tour, son mari l'arrêta en lui disant:

— Encore le gingembre!... vous vous moquez, où allez-vous?... dites-moi la vérité.

— Vous voulez savoir la vérité, la voici : Je vais rejoindre mon amant.

— Pas de méchante plaisanterie... dites-moi où vous allez ?... je ne suis pas aveugle, si vous aviez un amant, je le saurais bien.

— Vous ne me croyez pas... Eh bien, quand je reverrai mon amant, vous-même me tirerez mon sampot.

— Cessons ce vilain jeu... je ne crois pas vos paroles, mais j'en éprouve de la peine.

Cependant la coquine n'en était pas moins décidée à mettre à exécution sa forfanterie. Dès le lendemain, elle dit à son amant de se cacher dans les cabinets.

Le rendez-vous donné, la rusée fait l'aimable avec son mari.

— Vous êtes bien gentil pour moi, lui dit-elle, aussi je veux vous gâter aujourd'hui et vous faire un de ces gâteaux que vous aimez tant.

Elle se met donc à pétrir sa pâte avec tant d'ardeur qu'elle en a presque jusqu'aux coudes.

Tout à coup elle s'arrête et se tord :

— Ah, quelle affreuse colique! s'écrie-t-elle... je n'y tiens plus, il faut que je coure au cabinet... vite! vite!... tirez-moi mon sampot, j'ai les mains toutes pleines de pâte...

Dès que son mari lui eut tiré son sampot, elle s'enfuit dans son simple appareil.

Quelques jours après, l'effrontée dit en riant à son mari:

— A quoi vous sert toute votre jalousie?... Ça ne m'empêche pas de vous tromper.

— Et comment?... reprit l'époux inquiet cette fois. Vous surveillant comme je fais, cela ne me semble pas possible.

— Bah!... tenez l'autre jour, pendant que je préparais la pâte, ne m'avez-vous pas tiré mon sampot, pour me permettre de courir au cabinet où m'attendait mon amant?...

Le pauvre homme resta confondu. N'ayant plus de doute sur l'infidélité de sa femme, il s'écria en guise de consolation :

— Décidément une femme qui veut tromper son mari arrive toujours à ses fins; nul ne l'en peut empêcher. Car Dieu a dit que l'homme ressent ses passions trois fois par jour et la femme sept fois. La femme doit donc toujours tromper l'homme suivant le lieu et l'occasion.

LES FEMMES AU PAON DORÉ

Srek Rakomar était fils d'un séïté (particulier très riche) du royaume de Sa-Wotey. Avant de mourir, son père lui avait dit :

— Si vous voulez être heureux dans ce monde, mon fils, ne prenez jamais pour ami un homme qui aura eu trois précepteurs, car il vous tromperait ; n'épousez jamais une femme chassée par son mari ni une vieille fille, car elles ne vous aimeraient pas ; mais épousez plutôt une jeune vierge ou une veuve.

Arrivé à l'âge d'homme, Srek Rakomar devint page du roi. Il avait pour fonctions la garde d'un paon au plumage doré, auquel le roi tenait beaucoup. Se rappelant les conseils de son père, il voulut les mettre à l'épreuve. Il se lia donc d'amitié avec un homme qui avait eu trois professeurs, épousa une femme répudiée et une vieille fille ; mais il prit en plus une jeune fille et une veuve.

Cela fait, il prit le paon doré et le cacha soigneusement avec plusieurs jours de nourriture.

Il tua ensuite en cachette le plus grand coq de combat qu'il put trouver, le pluma, jeta la tête et les pattes et le mit dans la marmite.

Quand ses femmes eurent fait cuire le coq, le page fit appeler son ami et l'invita à prendre part au festin, en lui disant à l'oreille :

— N'en parlez à personne, mais comme preuve d'amitié pour vous, j'ai tué le paon du roi pour vous fêter ; n'en dites rien, car il m'en coûterait la tête.

L'ami jura de garder le secret.

A la fin du repas, Srek Rakomar, feignant l'ivresse, chercha querelle à son ami et l'insulta, maltraita ses femmes et se laissa tomber comme un homme ivre-mort.

La veuve et la jeune fille se retirèrent dans un coin et se mirent à pleurer.

La vieille fille aussi pleura, mais à la porte de la palissade qui entourait l'habitation. Quant à la femme répudiée, elle se campa au milieu de la rue et se mit à crier à tue-tête :

— Mon mari est un misérable ; il a tué le paon doré du roi, s'est enivré et nous a accablées de coups.

— Oui, répondit l'ami, j'en suis témoin, et nous n'avons qu'une chose à faire, c'est d'aller bien vite le dénoncer au roi.

Aussitôt l'ami, la vieille fille et la femme répudiée prennent la route du palais. Ils arrivent à la nuit tombante et demandent une audience au roi, qui les reçoit immédiatement.

Arrivés au pied du trône, ils racontent comment Srek Rakomar avait mangé le paon de Sa Majesté. Le monarque furieux fait appeler le mandarin de la justice et ordonna de décapiter le délinquant sans plus attendre.

Les mandarins se rendirent aussitôt chez Rakomar, s'emparèrent de sa personne et l'emmenèrent. Le sinistre cortège arriva à la porte Nord du palais, mais les gardiens refusèrent d'ouvrir, la nuit étant faite.

— C'est l'ordre du roi, dirent les mandarins, de conduire Srek Rakomar à la mort.

— Avez-vous un jugement écrit? reprirent les gardiens... montrez-le pour couvrir notre responsabilité.

— Il n'y a pas de jugement écrit, reprirent les mandarins, mais l'ordre du roi ne doit-il pas suffire?

— Non. La nuit nous ne pouvons ouvrir, les prescriptions de notre chef le Kratahour sont formelles.

Les mandarins insistent, les gardiens s'obstinent et disent :

— Entrez chez nous, nous vous donnerons les raisons pour lesquelles il nous est défendu d'ouvrir les portes, la nuit, pour une exécution :

Jadis un paysan possédait un merle qu'il aimait autant que ses enfants et non sans raison. En effet, ce merle était doué de qualités extraordinaires.

Quand le maître allait travailler aux champs, il confiait sans crainte à son oiseau fidèle sa maison et ses enfants ; au retour, il trouvait toujours tout en ordre. Un jour, selon son habitude, le merle veillait aux soins du ménage, quand un serpent se faufila dans la maison et piqua le plus jeune enfant, dont la mort fut instantanée. L'oiseau aperçut trop tard le serpent, il fondit sur le reptile et le tua à coups de bec ; puis il vola aux champs prévenir son maître.

A peine eut-il dit : « Votre fils est mort », que le paysan, voyant le bec du merle ensanglanté, l'abattit d'un coup de bâton.

Après cet accès de colère, il ramasse le merle et rentre chez lui.

A sa rentrée dans sa case, il aperçoit l'enfant inanimé et le serpent raide à ses côtés. Aussitôt il comprend tout le drame dont il a sous les yeux le dernier acte. Ses regards se tournent

tour à tour sur son fils chéri et sur le merle qu'il tient à la main, et il s'écrie en pleurant :

« Malheureux que je suis, mon merle m'était fidèle et je l'ai tué!... Si j'avais réfléchi un seul instant, mon pauvre oiseau vivrait encore et me rendrait les mêmes services que par le passé. »

— Et maintenant, messieurs, dit le gardien-chef en terminant, voilà pour quelles raisons nous ne voulons pas ouvrir pour décapiter Srek Rakomar, car, selon toute vraisemblance, le roi n'a pas réfléchi.

Les mandarins de la justice, ne voulant rien entendre, se dirigèrent avec le condamné vers la porte de l'Ouest, où ils demandèrent aux gardiens de les laisser passer.

En dépit de tous leurs beaux discours, les gardiens refusent.

— Vous êtes donc plus puissants que le roi, dirent les mandarins.

— Loin de nous cette prétention ; mais, à pareille heure, sans un jugement écrit, nous ne pouvons ouvrir pour mener au supplice qui que ce soit, dans la crainte qu'il n'arrive une méprise semblable à celle des chiens tués à tort. Écoutez et nous allons vous conter cette histoire :

Autrefois un séité puissamment riche confiait la garde de ses trésors à cinq cents chiens d'une race précieuse; aussi avait-il pour eux des soins exceptionnels, au point de leur porter lui-même à manger.

Une bande de voleurs, sachant la maison si bien défendue, creusa dans la campagne un souterrain qui aboutissait au magasin des richesses. Ces brigands pénétrèrent la nuit jusqu'aux trésors du séité et le dévalisèrent entièrement. Ils n'étaient point encore sortis, quand les chiens s'aperçurent du vol; après avoir longtemps flairé, ils découvrirent l'entrée du souterrain, s'y précipitèrent en masse et étranglèrent tous les voleurs.

Lorsque, le lendemain, le séité visita son magasin selon son habitude, il le trouva vide. Entrant dans une colère épouvantable, et ne voulant écouter personne, il s'écria :

— Voilà cinq cents chiens dont l'entretien me coûte horriblement cher, les brigands sont venus cette nuit et ils n'ont même pas prévenu par leurs aboiements, je ne veux plus les voir, qu'on les tue tous jusqu'au dernier.

Quatre ou cinq jours après, les cadavres putréfiés des voleurs répandirent dans toute la maison une odeur infecte. Le séité découvrit alors l'en-

trée du souterrain et retrouva, près des cadavres, toutes ses richesses.

De rage, il se déchira la poitrine en criant :

« Mes chiens m'étaient fidèles et, dans un accès de fureur, je les ai fait périr injustement ; maintenant je ne puis les rappeler à la vie... Que le malheur tombe sur moi !... »

C'est pour ces motifs, continua le gardien-chef, que nous ne voulons pas exécuter les ordres du roi influencé par la colère... sans un jugement régulier ; parce que Srek Rakomar, comme les chiens, peut être innocent.

— Allons, dirent les mandarins de la justice, il est déjà minuit et voilà deux portes qu'on ne veut pas nous ouvrir ; hâtons-nous d'aller à la porte du Sud, voir si nous réussirons mieux.

Lorsqu'ils y arrivèrent, on leur adressa les mêmes questions qu'aux précédentes :

— Comment se fait-il que vous n'attendiez pas le jour pour conduire un condamné au supplice ?... Y a-t-il eu un jugement rendu la nuit ?

— Il n'y a pas eu de jugement, répondent les mandarins, mais le roi ayant exprimé sa volonté, c'est à vous d'obéir.

— Les usages s'y opposent, reprirent les gardiens, il n'y a pas de précédent.

— Mais quels usages?... Expliquez-les-nous, nous sommes tout oreilles.

— Alors écoutez-moi, dit le gardien-chef, l'histoire que je vais vous conter vous convaincra peut-être:

Un roi possédait une perruche très âgée qui s'envola un jour dans la forêt de Hem Bo Pen, où elle mangea d'une mangue nommée Cal et tout à coup se trouva rajeunie. Quand elle revint près de son maître, celui-ci s'en aperçut et lui demanda :

— Qu'avez-vous fait pour être ainsi rajeunie?

— Sire, j'ai mangé d'une mangue nommée Cal. J'ai voulu vous rapporter un de ces fruits, mais le fardeau s'est trouvé trop lourd pour mes forces; la prochaine fois, je vous en apporterai une graine.

Le roi, désireux de posséder une graine si précieuse, pressa la perruche de partir. Le lendemain matin elle s'envola et rapporta une graine que Sa Majesté ordonna de planter immédiatement. Dans sa précipitation, le jardinier mit la graine dans un trou, sans remarquer que ce trou était l'antre d'un dragon dont l'haleine fétide devait empoisonner tout ce qui se trouvait près de lui.

L'arbre grandit et donna des fruits magni-

fiques ; songeant au rajeunissement de la perruche, le monarque formula sa volonté d'y goûter. Les mandarins lui conseillèrent, par mesure de prudence, d'en faire l'essai sur un condamné à mort. On appela donc trois condamnés. A peine eurent-ils goûté à ces fruits, qu'ils tombèrent comme frappés de la foudre ; le roi s'écria :

— La perruche voulait m'empoisonner, qu'on la tue !... Aussitôt les mandarins étouffèrent la perruche.

Longtemps après, le dragon ayant quitté son antre, ses exhalaisons n'arrivant plus aux racines du manguier, l'arbre redevint parfaitement sain.

Un jour, le jardinier et sa femme bien vieillis se dirent :

— Depuis vingt ans nous entretenons ce maudit manguier, qui ne nous a jamais rapporté que des fatigues... maintenant les infirmités nous accablent, demandons-lui au moins le repos dans la mort.

Ils se dirigent donc vers l'arbre au pied duquel gisaient un grand nombre de fruits, car on se gardait bien d'y toucher. Après s'être fait leurs derniers adieux, les deux époux mangent des mangues abondamment.

Aussitôt leurs visages reprennent l'éclat de la jeunesse, mais la nuit les empêcha de connaître leur changement mutuel. Ils constatèrent seulement que l'arbre, en vieillissant, avait perdu ses propriétés vénéneuses.

Le lendemain matin, de très bonne heure, le jardinier et sa femme allèrent, selon leur habitude, cueillir des fleurs pour les offrir au roi. Quand il les vit arriver, il ne les reconnut pas et leur demanda qui ils étaient :

— Sire, répondit le mari, je suis votre jardinier et voici ma femme.

— Mais comment se fait-il, demanda le monarque, que, vieillards hier, vous soyez aujourd'hui des jeunes gens?

S'apercevant enfin de leur transformation, les époux étonnés répondirent :

— Sire, nous avons mangé de la mangue Cal dans le dessein de mourir, elle nous a rajeunis.

Le roi incrédule fit venir trois condamnés à mort, ils mangèrent des mangues et le même phénomène se reproduisit.

Ne comprenant pas comment ces fruits, après avoir donné la mort, rendaient la vie, Sa Majesté ordonna de creuser au pied de l'arbre; on découvrit le vieil antre du dragon et tout s'expliqua.

Alors le prince désespéré s'écria :

— Voyez où mènent la colère et la précipitation, j'ai fait périr la perruche, ma bienfaitrice, au lieu de rechercher les causes de son apparente culpabilité.

Cela dit, il mangea des mangues, en distribua tout à son peuple, et tous redevinrent jeunes. Ne pouvant ressusciter la perruche, il en fit déterrer les os avec des cérémonies magnifiques, et, par ses ordres, un monument royal honora ses restes.

Le gardien termina l'histoire de la perruche par ces paroles adressées aux mandarins :

— Voilà pourquoi nous ne voulons pas ouvrir, car le roi, après réflexion, pourrait se repentir.

Nous entendons toujours ressasser la même chose, dirent les mandarins, nous n'en devons pas moins aller jusqu'au bout. Nous avons encore à voir la porte de l'Est. Bientôt le jour va paraître, marchons vite, afin d'exécuter nos ordres avant le réveil du roi, qui se lève de grand matin... Si l'on refuse de nous ouvrir, nous irons lui rendre compte, et tant pis pour ceux qui se seront opposés à l'exécution de sa volonté.

Arrivés à la porte de l'Est, les mandarins re-

nouvellent leurs demandes aux gardiens, qui répondent encore :

— Comment se fait-il que vous conduisiez ce condamné au supplice avant le jour?... Avez-vous un jugement en règle?

Les mandarins ayant répondu négativement, le gardien-chef leur opposa un refus formel, et, les ayant invités à s'asseoir, continua ainsi :

Un roi avait un fils unique qu'il aimait à l'adoration ; il ne pouvait s'en passer, au point de ne jamais se mettre à table sans avoir près de lui son enfant chéri. Un jour où le roi et son enfant prenaient leur repas, la mère, en entrant pour leur tenir compagnie, négligea de se prosterner. Le roi, outré de ce manque de respect, dit que cette femme abusait de son affection pour son fils pour contrevenir à tous ses devoirs. Dans son accès de furieuse démence, il ordonna de mettre à mort la femme et l'enfant, ce qui fut immédiatement exécuté. La mère était bien un peu coupable, mais tout innocent qu'il était, le pauvre petit n'en fut pas moins décapité.

Le lendemain, le roi, oublieux de la scène de la veille, en se mettant à table, chercha son fils... Se rappelant alors son ordre cruel, il se

déchira la poitrine, fit appeler les mandarins justiciers et leur dit :

— Comment! sur un seul ordre donné dans un moment de colère, vous avez décapité ma femme et mon enfant que j'aimais tant! à qui j'aurais pardonné de si bon cœur... Vous êtes indignes de vivre...

Et il fit décapiter les quatre mandarins.

Ces exécutions ne le consolèrent point de la perte de son fils bien-aimé... Dans sa douleur, il refusa toute nourriture et mourut peu après...

Vous voyez quelles peuvent être les conséquences d'un ordre irréfléchi... c'est pour cela que nous, qui ne tenons nullement à subir le sort des quatre mandarins, nous refusons d'ouvrir la porte.

Le jour commençait à paraître quand le gardien-chef finissait son récit.

Le roi, très matinal, demanda des nouvelles du condamné de la veille. On lui répondit que l'exécution n'avait pas encore eu lieu, les gardiens ayant refusé d'ouvrir les portes de nuit.

Il fit appeler les gardiens, les mandarins et le condamné.

Arrivés au palais, les gardiens-chefs racontèrent, chacun à leur tour, les précédentes histoires; Sa Majesté les écouta avec grand inté-

rêt, félicita les gardiens de leur sage conduite, puis il ajouta :

— Vous avez dès aujourd'hui toute ma confiance, et je vous en donne la preuve en vous chargeant de juger Srek Rakomar.

A ces paroles, les nouveaux juges firent apporter les instruments de flagellation, afin d'arracher des aveux à l'accusé, mais Srek Rakomar les arrêta en disant :

— A quoi bon me punir?... le paon doré du roi est vivant ; si vous voulez me conduire où je vous dirai, je vous le montrerai bien portant.

Le paon retrouvé, on reconduisit Srek Rakomar devant le roi, qui lui demanda les motifs de sa conduite :

— Sire, répondit le jeune homme, mon père, en mourant, me dit de ne point prendre pour ami l'élève de trois précepteurs ou comme femme ni une femme répudiée ni une vieille fille, mais d'épouser plutôt une jeune vierge ou une veuve. J'ai voulu éprouver les conseils de mon père et j'ai dû constater combien ils étaient justes. La veuve et la jeune fille me sont restées fidèles, mon ami et mes deux autres femmes m'ont dénoncé.

Le roi comprit ces raisons et lui accorda sa grâce avec un beau présent ; il donna cent taëls

à chaque gardien en glorifiant leur prudence. Quant au faux ami et aux deux méchantes femmes, il les condamna pour leur trahison à l'exil perpétuel.

PNOM PENH, *2 octobre 1885.*

A cinq heures, le général débarqua sur le pont de bambous flottants du protectorat. Les navires se couvrirent de leurs pavois, les clairons sonnèrent aux champs, les équipages debout sur les vergues firent retentir les airs de trois cris de Vive la République!... puis le canon tonna.

Massés dans le jardin, près du pont, les officiers et les fonctionnaires attendaient le général pour composer son cortège.

Les troupes formaient la haie du débarcadère au protectorat, le cortège défila entre les deux rangs de soldats qui présentaient les armes. En ce moment les voitures de la cour, escortées par la cavalerie de Norodôm : quarante cavaliers en képis bleus, vestons noirs à boutons dorés, sampots de couleurs variées, souliers boueux, grands bas blancs malpropres. Ils portaient au poing le sabre nu. Les selles laissaient beaucoup à désirer, plusieurs d'entre elles manquaient

d'étriers. Une vieille corde remplaçait souvent la bride. Les montures n'étaient pas plus soignées que l'équipement, sans doute elles n'ont jamais connu la brosse ni l'étrille ; sauf un peu de paddy peut-être, elles doivent pourvoir elles-mêmes à leur nourriture. En revanche, les cavaliers se tenaient si fièrement en selle, ces rustiques poneys montraient un tel feu que cette cavalerie fantaisiste, loin d'être ridicule, séduisait par son cachet d'originalité.

Le général monta dans la calèche du roi avec le représentant du protectorat et l'évêque; le brillant cortège doré, brodé, décoré, se distribua dans de nombreuses voitures. Le tout partit au grand trot avec l'escorte cambodgienne, dont les petits chevaux trottinaient comme des enragés.

La garde de Norodôm faisait la haie de la porte d'enceinte au palais. Quand le gouverneur entra, l'artillerie cambodgienne (deux bronzes antiques) commença un salut de dix-neuf coups de canon.

Le roi attendait au premier étage dans son salon d'apparat, assis, dans un fauteuil doré, à une petite table ronde entourée de trois fauteuils semblables au sien. Des aiguillettes, des décorations en brillants rehaussaient son habit

noir à boutons d'or ; le sampot national en soie gorge de pigeon et des bas de soie blancs remplaçaient le pantalon, il portait des souliers vernis, percés de grands trous pour donner de l'air et de l'aise aux oignons de Sa Majesté.

Un bon bourgeois favorisé d'une honnête aisance se contenterait d'un semblable ameublement, mais un merveilleux tapis de soie broché d'or couvrait la table, laissant tomber une bordure enrichie de pierres précieuses.

Le général s'assit à la droite du roi, l'évêque, puis le représentant prirent place à sa gauche.

L'aide de camp du général lui remit un cahier relié en soie moirée, violette; c'était l'instrument diplomatique, — un instrument de supplice pour Norodôm.

En vain le général s'évertuait à lui dire :

Mon pauvre Norodôm, que voulez-vous que j'y fasse?... Vous êtes condamné, c'est irrévocable. On vous a peut-être bien mis un peu brutalement le pouce sur la gorge, mais c'est une histoire du temps passé... A quoi bon revenir sur ce sujet désagréable?... Ce qui est fait est fait, ce qui est écrit est écrit ; quand le vin est tiré, il faut le boire... Vous êtes dans la situation d'un homme à qui on a coupé le cou, c'est sans remède.

Comme un homme qui se noie, l'infortuné monarque cherchait à se raccrocher au moindre brin d'herbe. A vrai dire, il ne comprenait pas ce qu'on lui demandait... Il était bien un peu payé pour redouter un traquenard.

Bref, ce carton moiré ne lui dit rien qui vaille.

Le général lui répondit avec une logique froide et tranchante comme l'acier :

Écoutez-moi bien : le traité du 17 juin, signé de votre main jaune, est bel et bien à Paris... Avec l'instrument de Paris, nous pouvons vous exécuter tout à l'aise ; l'instrument qui nous permet d'agir contre vous, nous l'avons déjà. Cet instrument-ci n'est qu'une copie de l'autre, il porte la signature du président de la République au lieu de la vôtre, voilà toute la différence. Cette copie, revêtue de la signature du chef de l'État, est votre garantie. Si la protection voulait outrepasser cette limite, vous l'arrêteriez en disant : Voici le traité que vous avez accepté vous-même, vous ne pouvez aller au delà. Vous êtes lié par l'original, nous sommes liés par la copie... Voilà pourquoi je vous porte cette pièce avec solennité et vous en demande reçu avec grand apparat. Pour vous, elle a de l'importance ; pour nous elle n'en a aucune. Car, que vous me donniez ou non reçu du pa-

pier signé *Grévy*, nous n'en avons pas moins à Paris le papier signé *Norodôm*.

Tout ceci était limpide comme l'eau de roche, mais il n'est pire sourd que qui ne veut entendre.

Puis vinrent les consolations, dont voici le fond :

Mon pauvre Norodôm, que le traité du 17 juin vous ennuie, cela se conçoit aisément... c'est vrai, on vous a mis à la portion congrue et vous serez un peu à court pour vos danseuses... mais, pour être noirs, nous ne sommes pas si méchants diables. Dans l'exécution, il est des tempéraments; outre le million et demi convenu du traité, on vous laissera quelques bribes pour faire le jeune homme. Qu'est-ce que ça nous fait après tout, c'est le peuple qui paye... Et puis soyons raisonnables, avec un million et demi on ne meurt pas de faim... Vous n'êtes plus jeune et vous avez la goutte... Vous pourrez largement vous payer assez de madère et de jolies filles pour compléter ce ramollissement déjà si avancé... Entre nous, vous serez encore fort passablement rétribué pour vos mérites.

Norodôm était fort ému... Le lendemain, il dit au résident général qu'une des raisons qui

l'avaient empêché de signer était la crainte de trembler.

Sans doute il se souvenait de la cruelle injure du 17 juin... Col de Montero, par peur de déplaire, — déplaire, c'est déjà sentir la chique de bétel vous marquer le cou, — n'osait traduire exactement les paroles du gouverneur.

Notre interprète, M. Pavie, accusa Col de Montero de se montrer traducteur infidèle.

Le gouverneur fit appeler quatre hommes et un caporal, et l'homme de confiance de Norodôm, appréhendé au collet dans son propre palais, fut planté entre quatre chandelles.

Cela, ni Col de Montero ni le roi ne l'ont oublié.

— Nous ne sommes pas ici pour discuter le traité, il est irrévocable, répétait en vain le général... signé par vous, voté par les Chambres, sanctionné par le président de la République, il a tous les sacrements... donnez-moi mon reçu et finissons-en.

Le roi s'obstinait à ne pas signer.

Il revenait toujours à ses moutons : avec votre protection, qu'est-ce qui me reste d'autorité?

C'était dur de lui répondre RIEN.

Et l'on aurait pu ajouter : *rien*, c'est encore trop...

Le général prit le meilleur parti, car il fallait en finir avec cette situation fausse, grotesque et menaçant de tourner au tragique ; il dit à Norodôm :

— Sa Majesté réfléchira... après réflexion, sans doute, elle signera à la date d'aujourd'hui.

Et le roi répétait lamentablement : Votre protection, c'est la crémation de la monarchie.

Le général se leva.

Norodôm n'avait pas signé. Il avait refusé sa signature en public devant la solennelle assemblée de toutes les notabilités de la Cochinchine et du Cambodge, il avait fait preuve, pensait-il, de volonté, de dignité... le lendemain, il signerait en catimini. Les apparences seraient en sa faveur. Il tient beaucoup aux apparences, ce pauvre roi déchu... Avec son corps de ballet, c'est tout ce qui lui reste.

Malgré sa goutte, la cérémonie terminée, le roi conduisit le général au pied de l'escalier, et l'on se rendit en grande pompe au protectorat.

Les calèches de la cour eurent à peine le temps de retourner au palais prendre le roi, fort empressé à rendre sa visite au général.

Toutes les troupes sous les armes formaient la haie. Le général reçut le roi à la porte du protectorat, son chef d'état-major et le repré-

sentant aidèrent Sa Majesté à descendre de voiture.

Elle s'assit au haut du salon rectangulaire du protectorat, entre le général et le représentant, les deux longs côtés du rectangle étant occupés par les officiers français et fonctionnaires en grande tenue.

Norodòm, affreusement préoccupé, s'agitant sur son siège, n'ouvrait pas la bouche; le regard anxieux, il cherchait de tous côtés avec égarement. Enfin, le général comprit et fit tendre un crachoir au monarque, soulagé dès qu'il eut pu satisfaire aux exigences de son catarrhe.

Évidemment, en dehors de ce soulagement physique, une heureuse révolution s'était opérée dans le cerveau royal... Évidemment le souverain khmer avait pris son parti et digéré le traité. Aussi rayonnait-il comme quelqu'un qui vient d'avaler une potion amère.

L'éléphant du roi fit les principaux frais de la conversation, où l'on parlait pour ne rien dire, la seule préoccupation de chacun étant de taire ce qu'il avait dans l'esprit.

Le départ du souverain du Cambodge fut très pittoresque; le crépuscule tirait à sa fin, les premières étoiles étincelaient dans le ciel bleu sombre. De nombreuses lanternes vénitiennes

décoraient le jardin du protectorat... et les lanternes colorées sont d'un si charmant effet dans l'opulent feuillage des tropiques. L'infanterie de marine en haie présentait les armes sous ces lumières variées. La cavalerie du roi, dont la malpropreté disparaissait dans l'ombre, ne montrait que l'acier étincelant, la bonne attitude des cavaliers, la bouillante ardeur des poneys.

PNOM-PENH, *3 octobre 1885.*

Le lendemain de la grande visite officielle pour l'échange des ratifications, Norodôm signa sans difficulté le procès-verbal.

Il avait invité à dîner le gouverneur et les notabilités de son escorte.

Les voitures du roi, accompagnées de sa cavalerie, vinrent au protectorat prendre les invités ; Sa Majesté les attendait sur le perron de sa villa et les fit asseoir dans la salle d'attente, jusqu'au moment où le maître des cérémonies vint prévenir que le dîner était servi. Le roi conduisit ses hôtes, vêtu de son costume de cérémonie de la veille avec une très riche ceinture de diamants.

Des lithochromies d'auberge déparent une fort belle salle à manger en bois sombres du

pays, travaillés avec goût; tout est européen, un beau surtout de chez Christophle orne la table bien éclairée. Un oncle et deux fils représentaient la famille royale, l'un des fils, le prince Duong-Thiak, l'enfant chéri, gaillard intelligent et déluré, parle très bien le français.

Norodòm a eu soixante-douze enfants, il lui en reste quarante-quatre. Cette nombreuse progéniture ne lui donne pas grand souci... Il s'en débarrasse en gratifiant de ses produits, sans plus s'en occuper, les très hauts dignitaires, honneur dont ceux-ci se montrent très fiers.

Le gentil Duong-Thiak a le bonheur de posséder présentement la baronne Pritcha, brouillée avec le prince Yucanthor, à qui elle joua des scènes terribles, le menaçant de se poignarder chez lui.

Le dîner européen, somptueux, œuvre de quelque artiste chinois, eût fait honneur aux meilleurs restaurants de Paris; les Célestes, qui pratiquent pour leur propre compte une cuisine si hétéroclite, préparent les plats français en perfection et les ornent avec un goût exquis; les maîtres d'hôtel chinois servent d'une façon tout à fait distinguée, ils plaisent à l'œil par leur élégant costume et leurs manières délicates. Une table parée de fleurs par leurs soins

est une des plus charmantes merveilles qui se puissent voir.

Le général faisait face au roi, placé entre le représentant et l'évêque.

Sa Majesté se montra fort gaie.

On se leva de table pour prendre le café dans une élégante rotonde trop surchargée de bronzes dorés. Le souverain fit tous ses efforts pour paraître aimable ; la reconnaissance de l'estomac prescrivait aux convives de le trouver charmant.

Un caprice surgit tout à coup dans la cervelle de Norodôm, celui de faire assister l'évêque au ballet. Ce vieillard à figure énergique et sculpturale, très digne dans sa robe violette, répondit que, dans une circonstance aussi solennelle, il n'avait rien à refuser au roi.

Norodôm, boitant, appuyé sur sa canne, accompagné du gouverneur et suivi de ses invités, se dirigea vers la salle des fêtes. Il nous présenta, assise sur le lit de parade royal, une petite princesse, sa fille favorite, gamine de huit à dix ans, éveillée, de mine espiègle, vêtue d'un sampot, d'un collier et de bracelets de brillants.

Toutes les facultés physiques et intellectuelles du monarque se concentrent sur son corps de ballet.

Comme Norodôm n'a jamais songé à rien

fonder d'utile, à entreprendre des travaux publics d'aucun genre, comme il laisse tout dépérir ou s'écrouler, jusqu'à son propre palais, son budget passe à peu près exclusivement à l'entretien de son harem.

L'étable de ce troupeau féminin est le théâtre de drames incessants. Si le peuple du Cambodge, d'ordinaire, ne donne pas grande tribulation à son souverain, il n'en est pas de même de ses deux cents épouses. Le jeu est un des passe-temps favoris des recluses. Dans une matinée, la première danseuse perdit trente barres d'argent (environ 2250 fr.) et paya avec une partie de ses bijoux ; or les bijoux des danseuses font partie des joyaux de la couronne. Les gagnantes prétendaient conserver ces bijoux, devenus leur propriété personnelle ; elles furent mises aux fers par ordre du roi et la première danseuse s'empoisonna.

Norodôm est d'une impitoyable jalousie, toute infidèle a irrémissiblement la tête tranchée. Quelques coupables — sa sévérité ne l'a point abrité contre les malheurs domestiques, loin de là — ont pu s'enfuir et gagner la terre de Cochinchine.

Le gouvernement français les a rendues à la condition de leur garder la vie sauve, et l'on

doit cette justice à Norodôm qu'il a toujours respecté sa promesse.

Le harem, propriété de la couronne, passe au successeur à la mort du roi. La succession au trône, comme on sait, va de frère à frère ; si le roi n'en a point, le fils aîné hérite de toutes ses belles-mères. Lascif et d'une convoitise sans limite, Norodôm refusa à Si-Votha une femme de la succession, dont celui-ci était fort épris ; ce refus joua un grand rôle dans la rupture des deux frères et poussa Si-Votha à lever l'étendard de la révolte — ce qui confirme une fois de plus le fameux *cherchez la femme*.

L'appareil électrique étant détraqué — il a coûté 250,000 fr. et a servi trois fois — la salle des fêtes est éclairée par des lampes à mèche de coton, brûlant à l'air libre de l'huile de coco. Ces vases de cuivre, supportés par des pieds de même métal de deux à trois coudées, sont placés près des colonnes de support de la toiture. Dans chaque vase, un grand nombre de mèches réunissant leurs flammes donnent une large flamme unique. De nombreux piliers coupent fâcheusement la vue de cette vaste scène rectangulaire. Un des petits côtés du rectangle, en communication avec le

harem, sert uniquement à l'entrée et à la sortie des danseuses.

La scène cambodgienne n'admet que des femmes; sur le théâtre chinois c'est l'inverse, de jeunes hommes y remplissent les rôles féminins.

Un des grands côtés est en partie occupé par l'appartement séparé d'où les femmes du roi assistent à la fête. Au dehors, au-dessus de la petite porte de communication de cet appartement avec l'estrade royale, placé comme une enseigne, le portrait du président Grévy!!...

Donc à la suite de l'appartement des femmes l'estrade royale.

Sur cette estrade siégeaient, dans quatre fauteuils dorés, le roi, le gouverneur, l'évêque, le représentant du protectorat; derrière eux les autres convives de Sa Majesté.

A la suite encore, mais à un bon mètre plus bas, les officiers de terre et de mer et le personnel européen de Pnom-Penh; parmi cette foule masculine, quelques dames très fortement étoffées ne brillaient guère, pour la beauté des formes, auprès des danseuses de Norodôm.

Le public cambodgien s'entassait sur les deux autres côtés du rectangle.

Des nattes, pour les pieds nus des danseuses,

recouvraient le plancher de cette scène de soixante-dix mètres sur trente.

La musique commença... mêmes airs qu'au ballet donné par le ministre de la justice au protectorat, même spectacle avec un personnel plus nombreux.

Ici les danseuses, disposant d'un vaste espace pour courir et marcher, déployaient dans ces exercices une grâce singulière. Le cadre n'avait rien de bien séduisant, les décors, l'une des grandes magnificences de nos théâtres, manquaient; mais le ballet en lui-même était une vraie féerie; on se trouvait en pleines mille et une nuits. Ces femmes très vêtues, souvent avec une chasuble sur les épaules, ruisselaient d'or et de pierreries.

L'évêque se retira après avoir donné la preuve de sa bonne volonté à satisfaire la royale lubie; il ne pouvait prolonger sa présence sans manquer de dignité.

A son départ, le représentant dit au roi:

— L'évêque se retire, parce que cela lui donne des idées...

Cette plaisanterie, d'un goût douteux, plut étonnamment à Sa Majesté, elle en rit avec fracas, en se tordant pendant près d'un quart d'heure. Le représentant avait trouvé la note,

il s'était mis à la portée intellectuelle et morale de son auditeur.

Tout un peuple opprimé travaille pour remplir le gouffre des dépenses du harem de Norodôm.

PNOM-PENH, *4 octobre 1885.*

Le 4 octobre, à sept heures du matin, le gouverneur descendait de son yacht à Compong-Luong pour rendre visite à la reine-mère.

Vingt soldats d'infanterie de marine, sur les vifs petits poneys du pays, précédaient le cortège.

Puis venaient :

Deux guides,

Le gouverneur,

Les quatre fonctionnaires qui l'accompagnaient dans sa tournée,

Le chef d'état-major,

L'officier d'ordonnance,

Chacun sur un éléphant.

Vingt éléphants portaient chacun deux soldats d'infanterie de marine,

Deux éléphants de suite.

Ces trente et un éléphants, marchant à la file indienne, sur la vieille chaussée de Compong-Luong, formaient un imposant cortège.

C'est un symbole vivant du triomphe de l'intelligence sur la matière, ce saisissant contraste entre cette prodigieuse masse de chair et le petit être vif, armé d'une pointe à crochet — un fer de gaffe — qui la gouverne comme le patron d'une grosse barque.

Cette montagne vivante s'avance d'un pas grave et tranquille, se battant sans cesse les flancs de sa queue, glabre, terminée par une touffe de poils. La trompe vermiforme se rallonge, se raccourcit, se balance en un perpétuel mouvement. On se demande si la vieille chaussée cyclopéenne ne s'effondrera pas sous le poids de ces colosses.

L'éléphant et le buffle, survivants d'un monde disparu, sont bien les animaux de ce pays de marais recouverts d'une végétation touffue; ils ont même couleur, même peau nue, même amour de la vase; leur masse brise ou renverse tous les obstacles des fourrés. Le rôle du buffle en agriculture lui assure une existence aussi longue que celle de notre espèce, c'est le seul animal de trait possible dans la rizière noyée. Quant à l'éléphant, il est condamné à disparaître; personnage d'époque barbare, il lui faut, pour subsister, de vastes espaces incultes.

La cage du gouverneur et celles des princi-

paux officiers étaient recouvertes de cotonnades rouges, bordées de bleu, couleurs du Cambodge, les autres de simples nattes. Cette cage ressemble à un banc de cabriolet surmonté de sa capote. Toutes ces cages, à chaque mouvement des pattes-piliers de l'énorme bête, se balançaient avec un roulis qui rend ce mouvement de locomotion fort pénible. De temps à autre la trompe aspirait de l'eau boueuse dans les bourbiers de la route, et l'éléphant s'en aspergeait.

Au bout d'une heure environ nous avions franchi la solitude des marais et nous quittions la chaussée continuée, par une route, sur un terrain ferme et propre à la culture. Çà et là les buffles traînaient la charrue sur le sol noyé sous une légère couche d'eau, ailleurs les paysans procédaient au repiquage des riz.

Peu après on aperçut l'enceinte du palais, construite en forts madriers équarris de cinq à six mètres de haut, se touchant.

Quand on entre dans cette coûteuse enceinte, d'ailleurs délabrée, d'environ quatre cents mètres de long sur trois cents de large, on est quelque peu déçu de la voir renfermer un marais et des terres en friche — un vrai terrain à bécassines. Une vieille chaussée conduit de la porte au sol

dur. Là s'élève un ensemble, peu flatteur pour l'œil, de méchantes paillottes, logements des esclaves, et de monuments en bois du pays dans un état complet de délabrement.

On passe près du plus solide et du mieux conservé de ces établissements, établi sur pilotis dans un grand bassin cimenté, rempli d'eau verte et croupie. On se demande en vain le but de cette habitation de plaisance pour des canards.

Un peu plus loin se trouve le palais habité par la reine-mère, entouré jusqu'à la porte d'herbes et de plantes sauvages; on entre dans une vaste salle de réception — un hangar — où la vieille reine reçoit ses visites sur son lit de parade, quand sa santé le lui permet. Pas d'ornements, c'est d'une simplicité antique.

Après avoir franchi la grande salle, nous traversons diverses pièces assez pauvrement meublées; c'est l'intérieur d'une grande ferme, avec un cachet particulier de large vie barbare. Je me figure un peu dans ce genre les premiers établissements des chefs francs dans la Gaule: peu ou point de bien-être, une nombreuse suite oisive comme luxe et prestige du rang.

Enfin on fit pénétrer le gouverneur dans la chambre de la vieille reine; son cortège dut

rester au dehors à cause de l'exiguïté de l'appartement. Sa Majesté s'assit sur son lit pour recevoir les illustres visiteurs, marque suprême de distinction, car elle reçoit étendue même les très hauts personnages. A part la porte étroite et basse, pas d'ouverture dans cette chambre partout tendue de nattes.

Les ténèbres presque complètes de ce sépulcre. la figure jaune, émaciée, de la vieille femme, éclairée par les rouges lueurs de deux lampes antiques à mèche de coton brut, — des lampes mortuaires, — placées au pied du lit, évoquaient la scène de la résurrection de Lazare. Les yeux doivent s'habituer lentement à l'obscurité pour distinguer dans un coin deux adolescentes, accroupies sur des nattes, recueillies et prêtes à prodiguer leurs soins pieux.

Avec les lampes, un matelas et un oreiller cambodgiens, un vase de terre, une tasse commune, un crachoir d'argent composent tout le mobilier.

Sa Majesté vit avec une très grande simplicité et consacre ses revenus à des œuvres de dévotion.

La reine-mère représente au Cambodge le parti conservateur, elle est la personnification intransigeante du vieil ordre de choses, l'enne-

mie jurée des innovations, le comte de Chambord de l'extrême Orient. La vue d'un poteau de télégraphe la rend épileptique. Elle jouit d'une haute autorité morale toute personnelle, due à son intelligence et à sa rare finesse, autorité relevée d'ailleurs par le prestige de la situation, car le roi lui-même doit se prosterner devant sa mère comme devant le grand chef des bonzes.

Après une conversation courte et banale entre le gouverneur et l'auguste malade, le cortège, au retour, fit un crochet pour visiter une pagode nouvelle, élevée par la piété de Sa très dévote Majesté.

Les bonzes faisaient la classe. L'instruction des enfants est de beaucoup leur fonction la plus importante ; ils s'en acquittent avec grand zèle ; aussi ne trouve-t-on guère d'hommes du peuple, même de sampaniers, qui ne sachent lire et écrire. Les gens de toutes classes repassent à différentes époques de leur vie par le couvent pour y faire un séjour plus ou moins long. Tout fils de grand mandarin, tout prince doit vivre au moins trois mois à la bonzerie avant ses vingt et un ans révolus et trois mois après.

Pagode et bonzerie, cachées au centre d'un îlot d'arbres dans la plaine étendue des rizières,

montrent à peine le toit de la pagode surmonté de trompes d'éléphant étincelant d'or au soleil.

Le monument frappe moins par lui-même que par l'imposante masse du soubassement à gradins sur lequel il repose. Ces gradins sont coupés par trois larges plates-formes bordées d'étranges êtres en faïence aux couleurs vives, yacks, oiseaux et lions fantastiques, dragons... montés sur des piédestaux. On éprouve une impression d'étonnement pénible en se promenant au milieu de cette bizarre population, et l'on se demande avec une sorte d'effroi comment il se fait que les divers membres de la famille humaine vivent dans des régions mentales si différentes. La pagode a l'ordonnance d'un temple grec, c'est-à-dire que la toiture, dont les bords sont supportés par des colonnes carrées, comme dans toute l'architecture khmère, abrite un sanctuaire fermé par quatre murailles. Ces murs, protégés contre la pluie par la toiture débordante, sont ornés à l'extérieur de fines dorures tellement pressées que la muraille semble dorée en bloc. A l'intérieur même richesse, le Bouddha, assis les jambes croisées sur son trône, a bien une hauteur de sept à huit mètres. Statue et trône sont enduits d'une feuille d'or manifestement épaisse.

Des dessins en or très fins et très serrés ornent aussi les volets laqués en rouge sur leurs deux faces.

On ne rencontre pas sans surprise, à l'intérieur, entre toutes les fenêtres, ces glaces spécialement fabriquées chez nous à l'usage des auberges de campagne. Au pied du Bouddha s'étalent quantité d'offrandes, toutes de facture européenne : par exemple, à foison, ces fleurs artificielles sous la verrine cylindrique que l'on voit invariablement sur les cheminées de cabaret, ces sphères de verre étamé si répandues dans nos jardins, les grands bocaux vert, rouge et bleu céleste des devantures de pharmaciens, des lampes à pétrole et des corbeilles de porcelaine commune, des modèles de navires... bref on se croirait devant l'étalage d'un marchand forain. On sent l'inspiration d'un de ces fumistes européens qui exploitent la sottise de Norodôm.

Des colonnes en bois d'une douzaine de mètres, protégées par d'épaisses feuilles de cuivre doré, soutiennent le plafond peint sur fond rouge d'allégories insaisissables pour nos intelligences. Du haut en bas, les peintres ont lâché la bride à leur imagination sur les sujets les plus hétéroclites, c'est une macédoine impossible de scènes du Ramayana, entremêlées de compa-

gnies de débarquement de marins, de tableaux des supplices de l'enfer, de bateaux à vapeur lançant des torrents de fumée, de portraits en pied de lieutenants de vaisseau en grande tenue, singulièrement blonds...

Enfin des légendes telles que celles de l'éléphant blanc.

Cet éléphant blanc, favorisé de l'honneur insigne de porter le roi sur son dos, eut le guignon de sentir une femelle...

Hélas!... le cœur du sage éléphant n'est pas plus blindé contre les traits de l'amour que le cœur des faibles humains.

Ce doux parfum l'enivra, lui tourna la tête; d'abord, avec sa trompe, il cueillit délicatement son cornac et le posa sur l'herbe avec des précautions infinies... puis, pris de délire, se secouant en furieux, il jeta par terre la cage royale, avec le roi dedans, et se mit à courir la pretentaine.

Ses passions assouvies, l'éléphant blanc rentra tout honteux... mais ses remords devinrent bien autrement cuisants quand il connut toutes les funestes conséquences de son incartade... Le roi s'apprêtait à faire décapiter son cornac.

Tout était prêt pour le supplice.

— Misérable, disait Sa Majesté, comment

avez-vous osé confier ma sacrée personne à un éléphant passionné et désobéissant?

— Sire, cet éléphant est si obéissant que si je lui dis de saisir une barre de fer rouge, il la tiendra sans la laisser tomber.

— Eh bien, dit le monarque, je le voudrais bien voir... s'il garde, sans la laisser tomber, une barre de fer rouge, je vous accorde la vie.

L'éléphant blanc comprit que c'était à lui de mourir, il enserra la barre brûlante et la tint enveloppée dans sa trompe jusqu'au moment où il expira.

Saïgon, *22 octobre 1885.*

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de Dutreuil de Rhins pour comprendre l'importance du marché de Stung-Treng; c'est le point logique où doit aboutir tout le commerce extérieur du Laos. Toutefois cette importance actuelle, quoique considérable, n'est rien auprès de ce qu'elle pourrait et devrait être. On reste stupéfait de voir certains produits, évitant la route si rationnelle de Pnom-Penh, prendre la route interminable de Bangkok.

Comme importante raison de cet ordre de choses anormal, il faut compter la piraterie.

Jusqu'à ce jour, les rapides de Samboc à la frontière se sont opposés à toute surveillance dans ce labyrinthe d'îlots, refuge désigné des écumeurs du fleuve.

Aujourd'hui les navires des messageries fluviales reviennent de Batambang, chargés à couler bas de produits qui se rendaient à Bangkok pour éviter les pirates des lacs.

Le commandant de la marine à Saïgon, mû par cette conviction que, s'il était possible de faire remonter nos navires à Stung-Treng, on accaparerait aisément par le Mékong tout le commerce du Laos, résolut de tirer au clair la question suivante :

Pendant une partie de l'année, est-il possible de communiquer par bateaux à vapeur avec Stung-Treng comme on communique avec Batambang pendant trois mois?

Le commandant de la marine revenait sans cesse à cette idée qu'une marée de 11 à 14 mètres offre bien des ressources.

Le gouverneur, M. Thomson, entra dans ces vues, une campagne hydrographique dans les rapides fut décidée. M. de Fesigny, commandant de la *Sagaie,* fut chargé de ce travail.

Le 30 août 1884, après avoir franchi le rapide de Samboc-Sambor, M. de Fesigny com-

mença ses études par la rive gauche et reconnut les parages SE. de Ca-Lomien. La plupart des îles de cette région, couvertes d'une végétation touffue, sont présentement désertes.

Ca-Croc est habité par des Penons, Ca-Réa par des Annamites et des Chinois.

Sur la terre ferme, d'immenses rizières abandonnées témoignent irrécusablement de la dépopulation du pays. Cet état de choses, d'après l'affirmation des misérables habitants des rares débris d'anciens villages, serait dû aux incursions des Siamois et des Laotiens, qui ont trouvé simple et lucratif d'enlever les gens du pays et de les vendre comme esclaves.

Le fait est si vrai que M. de Fesigny, pendant son séjour dans les rapides, reçut les plaintes de deux chefs penons dont les tribus venaient d'être victimes de semblables enlèvements.

La circulation de nos canonnières dans ces parages mettrait un terme à la piraterie et arrêterait, au moins en partie, ces incursions.

Généralement la tête des îles est formée par une pointe de roches, cette pointe s'accentue quand on s'avance dans le Nord et dans l'Est. Chaque île semble formée à l'abri du courant en aval d'une masse rocheuse.

Dans l'E. le nombre des îles est bien plus considérable que dans l'O. De même pour les roches. La rive mauvaise est celle de l'E. Ce fait paraît bien naturel si l'on songe que le fleuve court au bas et le long des dernières pentes des montagnes de l'Annam. Les rapides doivent donc être formés par une arête prolongeant les contre-forts de ces montagnes et s'étendant en travers du fleuve. Les têtes des îles seraient les sommets de cette arête dont les passes seraient les cols. Ce qui le prouve, c'est que la partie O. est plus profonde et moins rocheuse, le niveau du sol y est également moins élevé.

Les tentatives de M. de Fesigny commencèrent par la rive gauche; mais presque immédiatement, au N. de Ca-Po, cet officier se trouva en face du rapide porté sur la carte de Lagrée, *premier rapide dangereux*. Le renseignement de M. de Lagrée était parfaitement exact, on se trouvait là en face d'un obstacle insurmontable. Le commandant de la *Sagaie* abandonna cette rive et dirigea ses recherches vers la rive droite, plus facile à pratiquer, au dire des gens du pays, au moins jusqu'à Préa-Patang.

La rive gauche du fleuve, au début, ne

présente, en effet, aucune difficulté de navigation.

En longeant la grande île de Ca-Lomien qui mesure près de 20 milles de long, on ne rencontre presque aucun danger jusqu'au N. de Ca-Prien. Cette île se termine la première par une pointe de roches émergée aux eaux hautes.

M. de Fesigny y prit plusieurs latitudes et arrêta là son travail de 1884.

Le 7 octobre, la baisse du fleuve obligeait la canonnière à quitter les lieux.

Le 24 décembre 1884, le commandant de la *Sagaie* partit de Saïgon pour reprendre son travail aux basses eaux. Ce genre de travail s'impose. Évidemment le fleuve ne pourra être connu que par une enquête sévère, faite à la saison sèche, des chenaux les plus profonds et des dangers alors à découvert. L'étroit lit du torrent révèlera la passe pour la saison des pluies.

Presque partout des blocs de roche dure (grès et silex) forment le fond du fleuve. Ces blocs prennent toutes les positions, couchés, droits, ou appuyés sur d'autres blocs leur servant d'assises. Aux hautes eaux, on peut aisément passer près de ces écueils sans les reconnaître; à la saison sèche, non seulement les

dangers se montrent à nu, mais ils sont alors d'une destruction aisée. On pourrait en faire disparaître bon nombre. Les arbres jaillissant du fond sont les obstacles les plus fréquents, sinon les plus redoutables. Rien n'empêcherait alors de les couper... mais de les couper avec mesure, car on ne doit pas voir en eux seulement des écueils, mais souvent aussi des balises naturelles.

Le 7 janvier 1885, M. de Fesigny partait de Kratié pour commencer l'étude capitale du fleuve pendant la saison sèche. L'entreprise fut arrêtée par la révolte du Cambodge, qui éclatait ce jour-là même ; ce jour-là même, le quartier maître de timonerie Morisseau tombait glorieusement frappé d'une balle dans la triste affaire de Sambor.

Dès lors, il fallait renoncer pour cette année à un résultat véritablement sérieux. La saison favorable de 1885 perdue par la force des choses, il fallait attendre les hautes eaux pour tenter un coup hardi beaucoup à l'aveuglette. Il s'agissait bien moins de construire une carte, travail sans valeur absolue, opéré dans ces conditions, que de constater s'il était possible ou non d'atteindre la frontière, point où le fleuve, on le savait positivement, redevient navigable.

L'avantage, si l'on pouvait passer les rapides, de se rendre à Stung-Treng, ne faisant doute pour personne, la construction d'une carte s'imposerait et le gouvernement n'hésiterait pas devant l'envoi d'une sérieuse mission hydrographique.

Le 3 août 1885, M. de Fesigny reprit donc son étude du haut Mékong.

A partir de Ca-Prien la navigation devient plus difficile; les arbres sont disséminés dans le fleuve, mais les roches sont encore peu nombreuses.

Au N. de Ca-Pra, nous rencontrons le grand rapide de Prasco; il n'est pas dangereux, la passe est large et profonde, le courant très fort. Il faut éviter de le traverser si le fleuve charrie des troncs d'arbres; on pourrait, gouvernant mal dans les tourbillons, avoir beaucoup de peine à éviter le choc de ces épaves réunies au milieu du rapide en une ligne noire qui serpente d'une façon continue. On doit alors longer la ligne des tourbillons en les tenant à gauche en montant; sur la rive droite, apparaît la première roche émergée aux eaux presque hautes.

Le 28 août la *Sagaie* arrivait au N. de Ca-Lomien (île dont M. de Fesigny désespérait de voir la fin) et se trouvait en vue de l'énorme

agglomération d'îles formant la barrière de Préa-Patang. La végétation y est incomparablement plus belle que dans le Sud. Plusieurs de ces îles sont habitées par les Penons. Le chef penon du village de Ca-Trum a rendu les plus grands services au commandant de la *Sagaie*. C'est sur ses indications que le commandant de la marine franchit, avec le torpilleur 44, la barrière de Ca-Tomban. Malheureusement l'extrême timidité de ces populations, fuyant à l'approche des Européens, ne permit à M. de Fesigny que d'entretenir avec elles des relations tardives; plus tôt nouées, ces relations auraient pu lui être d'un grand secours.

Les parties défrichées des îles produisent un beau riz sec et deux variétés de millet blanc et noir dont les habitants font leur principale nourriture. Le riz sert surtout comme article d'échange et pour l'acquittement de l'impôt. Car le gouvernement du Cambodge connaît l'existence de ces pauvres gens pour les rançonner. On y cultive également le maïs et la canne à sucre. Les bois se composent principalement de yaos propres à la construction des pirogues et de kalambas propres à la fabrication des pagayes. Sur les bords du fleuve poussent quantité de vignes sauvages chargées d'énormes

grappes de raisins très serrés. Aux premiers jours de septembre, il est à l'état de verjus. A la saison sèche, la vigne meurt en apparence, il n'en reste que les racines et le collet, d'où s'élancent, à la saison suivante, des pampres vigoureux. La nature s'est chargée de la taille. On trouve deux espèces de letchiss et le giroflier sauvage. Les arbres des îles, résineux pour la plupart, portent de nombreuses entailles, traces d'une ancienne exploitation importante à une époque où le pays était moins dépeuplé. Le sol des îles, très irrégulier, est formé de sable, de cailloux roulés et de roches. Le gibier de tous genres, mais surtout les cerfs de toutes espèces y abondent.

Lorsque M. de Fesigny atteignit la tête de Ca-Lomien, il se trouva en face de la difficulté suprême, la barrière de Préa-Patang, qui s'étend — on en a la certitude aujourd'hui — d'une rive à l'autre.

Dans l'E. les courants sont peu violents, les roches nombreuses, les fonds petits. Dans l'O. c'est l'inverse: beaucoup d'eau, peu de roches, des courants très forts. Entre ces deux extrêmes, on devait, selon toute vraisemblance, trouver un état moyen. Ces présomptions se vérifièrent.

Lorsque le commandant de la marine remonta dans le haut fleuve, il trouva M. de Fesigny arrêté devant le barrage de Ca-Tomban. Il eût été de la dernière imprudence d'en tenter le passage avec la canonnière. Parti de Saïgon avec la résolution de franchir le barrage avec un navire à grande vitesse, le commandant de la marine avait emmené, dans ce but, le torpilleur 44. Le 8 septembre 1885, il tentait heureusement l'entreprise et poussait une pointe jusqu'à Stung-Treng, où paraissait pour la première fois un bateau à vapeur.

Le torpilleur avait franchi, c'était une promesse pour l'avenir; ce n'était pas encore un résultat pratique.

Enfin, le 20 septembre, le succès couronnait la ténacité de M. de Fesigny.

La *Sagaie*, à cette date mémorable dans la future histoire du Cambodge, passait à son tour le barrage de Ca-Tandon, non sans difficulté, car le commandant vit culer sa canonnière de 7 nœuds et demi de vitesse. Le problème était résolu, la barrière de Préa-Patang avait été franchie par deux passes, la route de Stung-Treng et du Laos s'ouvrait devant nous.

La passe Fesigny ne présente aucune difficulté, seulement elle a moins d'eau que la

passe de Ca-Tomban ouverte par le commandant de la marine.

En somme, les rapides demandent à être pratiqués par des navires appropriés à cet usage, à roues plutôt qu'à hélice, calant peu, marchant 12 nœuds, des navires dans le genre de ceux du Rhône. Le rapide de Pierre-Châtel offre certes plus de difficultés que celui de Ca-Tandon. Journellement, sur les fleuves d'Amérique, on affronte de bien autres dangers.

Des bâtiments qui feraient le service deux ou trois mois, comme ceux de Battambang, draineraient tout le commerce du Laos.

Quand il fut question de créer un service à Battambang, on objecta que, ce service ne fonctionnant que trois mois au plus, les commerçants de Battambang, dont les correspondants habitaient Bangkok, ne changeraient pas la destination de leurs marchandises. Cette assertion ne s'est pas vérifiée, le service hebdomadaire ne suffit déjà plus et jamais un navire ne quitte ce marché sans laisser sur l'embarcadère trois ou quatre fois la valeur de son chargement.

Il en serait de même pour le haut fleuve, où les produits, pour arriver à Bangkok ou au Bin-Thuan, doivent traverser d'immenses espaces,

sans protection bien certaine contre le brigandage. Les producteurs préféreraient écouler en deux mois les produits de l'année à les risquer sur une route longue, dispendieuse et dangereuse.

L'hydrographie des rapides de Samboc à la frontière, où le fleuve est libre, a été faite par M. de Fesigny d'une façon fort irrégulière. Les difficultés de communication, par de tels courants, n'ont point permis d'opérer une triangulation complète. C'est une série de triangulations rectifiée par les latitudes. Sous un climat écrasant, le travail nécessaire pour un tracé correct, avec les conditions d'un canotage toujours très pénible et souvent périlleux, est d'ailleurs au-dessus des forces d'un seul observateur.

Il reste à parler du régime des eaux. A peine est-il présentement possible d'en donner un aperçu. L'étude commencée en 1884 à Sambor, le 15 août, a été arrêtée à la prise de ce poste par les rebelles. Depuis le 1er janvier 1885, M. de Fesigny a pu obtenir journellement l'observation du fleuve à Kratié; la courbe des eaux pour 1885 à Kratié sera la seule donnée positive.

Les changements de niveau à Sambor et à

Kratié ont des valeurs différentes. A Sambor, la baisse est de 11 mètres; à Kratié, de 14 mètres. La baisse des eaux est à peu près inversement proportionnelle à la largeur du fleuve en ces deux points.

En 1884, les eaux ont été hautes le 15 août; après avoir baissé de 2 mètres, elles ont remonté le 18 septembre à $0^{m},60$ au-dessous du niveau d'août.

En 1885, les eaux ont eu un premier maximum le 18 août, et le 17 septembre elles ont dépassé de $0^{m},40$ le niveau d'août.

Ce double mouvement semble régulier; suivant l'affirmation des gens du pays, il se produit toujours en août et en septembre.

Les basses eaux ont eu lieu, en 1885, le 12 avril; la différence de niveau à Kratié du 12 avril au 17 septembre a été de $14^{m},35$.

Il serait urgent d'organiser un service chargé de l'étude du mouvement des eaux sur différents points. Cette étude a de l'intérêt sous cet aspect : l'énorme dénivellation du fleuve est une source de richesses pour le Cambodge, les berges sont cultivées au fur et à mesure de la descente et les plantations suivent la baisse des eaux.

Au point de vue de la navigation, il n'y a

pas lieu d'insister sur l'importance de ces observations.

Le commandant de la marine, en prescrivant la reconnaissance des rapides, pendant les hautes eaux, ne s'est point illusionné sur la valeur d'un semblable travail, il ne pouvait être qu'incomplet.

Cet officier s'est seulement proposé de résoudre ce problème :

Le passage des rapides de Samboc à la frontière est-il possible pour un bateau à vapeur?

La réponse a été positive :

Les rapides proprement dits sont très navigables; quant au barrage de Préa-Patang, il peut être franchi sans trop de difficultés.

Maintenant cette question se pose :

L'ouverture du Laos vaut-elle le travail d'une sérieuse campagne hydrographique?

Cette campagne hydrographique est-elle justifiée par la perspective de voir, d'une part, nos bateaux arriver au pied des cataractes de Kong?... de l'autre, d'avoir la certitude de pénétrer, par la rivière d'Ato-Pen, dans la région minière du Laos?

Le torpilleur 44 a paru à Stung-Treng, la canonnière la *Sagaie* a pénétré dans le fleuve libre; aux prochaines hautes eaux, on peut

espérer voir nos navires se montrer à Kong et à Siempang.

Ce sera un nouveau pas en avant.

Notre génie s'arrêtera-t-il devant Kong?

Je ne le pense pas.

La navigabilité du Mékong!... il y a là une œuvre digne de passionner notre siècle amoureux des grandes entreprises et de tenter nos ingénieurs, pour qui il n'y a pas d'impossible... mot d'ailleurs qui n'est pas français.

Mais une entreprise aussi colossale doit être préparée par de laborieuses études... il faut avant tout connaître le fleuve, s'y avancer pas à pas, le théodolite et le niveau à la main.

Le premier pas aujourd'hui, c'est une sérieuse enquête des rapides de Samboc à la frontière.

Pour le moment, une bonne carte suffira pour nous conduire à Stung-Treng, le marché du Laos.

L'AME KHMÈRE

Au point où nous a conduit notre protectorat du Cambodge, la conquête s'impose.

Il est donc à la fois curieux et utile de connaître la situation intellectuelle et morale de ce pays, de pénétrer dans l'âme khmère.

Les quelques légendes, préceptes et proverbes que nous avons recueillis, nous semblent de nature à jeter un grand jour sur l'état mental de ce peuple singulier.

P. BRANDA

LINH TANG

(Légende cambodgienne).

Le royaume de Mit Tellah était gouverné par le roi Probat Yoch Srey et la reine Néang Kou Malli, sa femme, lesquels avaient pour fils le prince Linh Tang. Un jour où le prince avait fait appeler des bonzes pour dire des messes, un chinois nommé Akal Aséité se présenta parmi eux habillé de vêtements royaux et portant une couronne sur la tête. A cette vue, le roi et la reine s'écrièrent : comment osez-vous, vous simple sujet, vous présenter devant nous en pareil costume ? Mais le prince intervint et pria ses parents de pardonner à une personne venue au palais pour le voir personnellement. Puis, s'adressant à Akal Aséité, il ajouta :

— Je vous accorde toute mon amitié, recourez à moi pour tous vos besoins.

Akal Aséité se retira. Ses parents lui adressèrent de vifs reproches, lui remontrant combien il convenait peu à un simple sujet d'être l'ami d'un prince royal ; une pareille liaison, lui

dirent-ils, leur porterait malheur... Finalement ils le chassèrent.

Quelques jours après, le roi fit un rêve étrange : pendant son sommeil, il crut voir le clocheton de la tour centrale de son palais s'écrouler, tomber sur lui et l'écraser. A son réveil, il fit appeler les devins et les sorciers les plus renommés du royaume, leur expliqua son rêve et leur en demanda la signification. Les devins répondirent :

— Votre fils Linh Tang est exposé aux plus grands dangers, mais il sera sauvé si vous parvenez à l'en préserver pendant le mois courant.

Aussitôt le roi fit enfermer son fils dans une enceinte bien gardée.

Akal Aséité, chassé de chez ses parents, se présenta aux portes du palais et demanda aux gardiens de le laisser pénétrer dans l'enceinte où se trouvait son ami. Malgré les refus des gardes, il insista et fit prévenir le prince de son désir de lui parler.

— Dites de ma part, répondit Linh Tang : le prince n'a pas oublié ses promesses, mais, dans la situation où il se trouve, il ne peut recevoir personne sans désobéir aux ordres formels de son père.

A cette réponse, Akal Aséité entra en fureur :

— Nous avons juré d'être l'un à l'autre pour la vie, s'écria-t-il, et déjà il manque à sa parole, quand mes parents m'ont chassé à cause de lui... je saurai bien me venger.

Cela dit, il prit congé des gardiens et se rendit dans une forêt où vivait un solitaire, professeur consommé dans l'art des enchantements, et lui demanda de lui apprendre à devenir *sel*[1].

Le chinois étudia près de ce maître magicien pendant trois années. Au bout de ce temps il exprima le désir de visiter la forêt de Hem Bô Pen[2].

— Volontiers, lui dit le solitaire, voulez-vous vous y rendre en yack ou en perruche ?

— En yack, répondit-il.

— Je crains qu'en vous transformant en

[1] Le sel est à peu près un sorcier, mais avec des pouvoirs beaucoup plus étendus. Le sel peut devenir invulnérable, changer de forme....

[2] C'est une immense forêt très célèbre dans les légendes, située au milieu de la mer; on ne peut y aborder qu'en volant. Elle contient des arbres de toute beauté et des animaux de toutes espèces, doués de la parole. C'est le séjour habituel des yacks, personnages intermédiaires entre les hommes et les génies, se nourrissant de sang humain.

yack, vous ne révolutionniez le pays et ne soyez la cause de grands malheurs.

— Je vous promets de ne point faire de mal, soyez sans crainte.

— Qu'il soit fait selon votre désir, mais sachez-le bien, si vous tombez dans l'infortune après avoir fait le mal, je ne viendrai pas à votre aide.

Akal Aséité, transformé en yack, s'envola dans la forêt de Hem Bô Pen, où il réfléchit aux moyens de se venger de Linh Tang.

Dans ce but, il sollicita l'amitié d'un roi nommé Pittéia To.

Pittéia To lui promit de venir à son aide et lui dit :

— Devant mon palais vous trouverez un tam-tam de guerre... Quand vous aurez besoin de mon secours, frappez ce tam-tam, aussitôt mon armée sera prête.

Sur ces promesses, Akal Aséité quitta le roi Pittéia To, s'envola vers l'habitation du solitaire, déposa à ses pieds des fruits cueillis dans la forêt et se remit au travail avec ardeur. Après trois nouvelles années passées près de son professeur, il devint sel de première force, capable de se transformer à volonté, de se rendre invulnérable et de ressusciter les morts.

Le jour de la vengeance lui paraissant enfin arrivé, Akal Aséité prit congé de son professeur, se transforma définitivement en yack, dévora son père et sa mère pour les punir de l'avoir chassé. Il dévora également le roi Probat Yoch Srey, se fit couronner à sa place et prit le nom d'Akal Yack. Quant à la reine Kou Malli, elle put miraculeusement échapper au carnage et se réfugia dans un village lointain. Linh Tang, enlevé sur les ailes d'un ange, fut déposé par son sauveur près de la maison du professeur d'Akal Yack.

Sortant pour respirer la fraîcheur du soir, l'enchanteur aperçut un jeune homme endormi ; l'ayant réveillé, il lui demanda qui il était et comment il se trouvait là.

— Je suis le prince Linh Tang, fils du roi Probat Yoch Srey, répondit le nouvel arrivé, mais je ne sais assurément pas comment je me trouve à votre porte.

— Allons, dit le professeur, je vois bien qu'Akal Yack n'a pas tenu ses promesses et qu'il a commis des atrocités dans votre royaume. Restez chez moi, je vous rendrai plus puissant

que lui et vous pourrez prendre votre revanche un jour. Linh Tang y consentit et resta quatre années près de l'enchanteur; au bout de ce temps, lui aussi exprima le désir de visiter la forêt de Hem Bô Pen.

— Et comment voulez-vous y aller, lui demanda le professeur, en yack ou en perruche?

— Pas en yack, répondit Linh Tang, je pourrais devenir nuisible; transformez-moi en perruche.

— Au moins voilà de bonnes paroles, reprit le professeur, allez et soyez béni.

Linh Tang s'envola aussitôt, visita la forêt où il cueillit des fruits pour son maître et revint à la nuit tombante.

Pendant l'absence de son élève, l'enchanteur avait trouvé dans une fleur une vierge descendue du paradis.

A son arrivée, Linh Tang, perché sur un arbre, vit sortir de chez son professeur une belle fille qui allait puiser de l'eau à la mare voisine.

— Merveilleuse beauté, s'écria la perruche, d'où venez-vous?... Je suis ici depuis longtemps et je ne vous ai pas encore aperçue.

Elle répondit en caressant l'oiseau descendu sur son sein :

— Mon esprit, descendant du ciel, est tombé sur une fleur et je suis née de cette fleur.

Aussitôt, se transformant en jeune homme, Linh Tang voulut lui rendre ses caresses; mais la jeune fille effarouchée s'enfuit chez l'enchanteur, poursuivie par le prince.

Après avoir accepté les fruits apportés par son élève, le solitaire lui dit, en lui présentant la belle enfant :

— Linh Tang, voici votre épouse; elle portera dorénavant le nom de Sowan Milléa (née d'une fleur).

Le prince, quelque temps encore, se perfectionna dans l'art de la magie et devint plus fort qu'Akal Yack lui-même. Puis un jour, pris du mal du pays, il se mit en route avec sa femme. Fatigués d'une marche de plusieurs jours, ils arrivèrent vers midi à la frontière de son pays natal. Une chaleur accablante les contraignit de s'arrêter pour attendre la fraîcheur du soir à l'ombre d'un grand arbre, au pied duquel les deux époux s'endormirent.

En ce temps-là, un roi du nom de Somback Aloum Tom Po avait deux filles ; l'aînée s'appe-

lait Si Sra, la cadette So Pali. Ces princesses voulurent faire un voyage d'agrément; comme elles avaient le pouvoir de s'envoler, elles s'élevèrent rapidement dans les airs. En planant, elles aperçurent Linh Tang près de Sowan Milléa. A la vue d'un si beau jeune homme, les deux sœurs furent saisies d'une envie folle de le prendre pour mari; s'étant donc concertées, elles l'endormirent d'un sommeil magique, le prirent dans leurs bras, puis s'envolant, le déposèrent sous un bel arbre.

Linh Tang se réveilla bientôt, furieux de trouver près de lui les deux princesses au lieu de sa femme, il les rudoya; à toutes leurs supplications, il répondit par des injures, s'enfonça dans l'épaisse forêt et disparut.

Les sœurs, désolées et touchées par le remords, s'en retournèrent vers Sowan Milléa; pour atténuer le mal qu'elles avaient fait, elles la transportèrent dans leurs bras au palais de leur père. A première vue, Somback Probat accorda toute son amitié à la jeune femme et l'adopta.

Sowan Milléa accoucha d'un fils d'une rare beauté; le roi le considéra comme l'enfant d'une de ses propres filles et l'appela Sell Youm Komah. Élevé dans le palais par les meilleurs

professeurs, il devint d'une force incroyable. Arrivé à l'adolescence, le fils de Linh Tang demanda à Sowan Milléa pourquoi il n'avait pas de père ; sa mère lui conta toute son histoire. Le jeune prince, comprenant que ses tantes adoptives l'avaient privé de son père, ne voulut plus les revoir. Le roi s'en aperçut et apprit ainsi les malheurs dont ses filles avaient été cause, alors il les appela et leur dit :

— O mes filles ! vous avez commis autrefois une mauvaise action et vous me l'avez cachée... Je vous ordonne, pour réparer votre faute, de partir au plus tôt à la recherche de Linh Tang avec sa femme et son enfant.

Ensuite il conféra à Sowan Milléa et à son fils la faculté de voler, les rendit invulnérables et leur fit le don de l'éternelle jeunesse.

La petite troupe s'envola, les deux sœurs en tête, et ne tarda pas à apercevoir le royaume de Santhor Boréï, gouverné par le roi Nop Khan Yack. Après avoir plané quelque temps au-dessus de la capitale, les voyageurs se posèrent sur la flèche principale du palais. Le roi sortit en grande colère :

— Quel est ce gamin, dit-il, qui accompagné de trois filles, ose se poser au-dessus de ma tête !...

Ayant ainsi parlé, il s'élance contre Sell Youm Komah, qui d'abord le repousse ; mais Nap Khan Yack s'entêtant à la lutte, le jeune prince finit par le garotter.

Nop Khan Yack s'avoua vaincu. Après s'être prosterné devant Sell Youm Komah, il se reconnut son tributaire et lui proposa de le guider dans ses recherches de son père Linh Tang.

Revenons à Linh Tang que nous avons laissé désespéré de la perte de sa femme.

A la suite d'un vol prolongé, il arriva au-dessus d'une grande ville qu'il reconnut pour la capitale de son pays.

Il parvint à retrouver sa mère, mais les mandarins et le peuple le conjurèrent de ne point entrer dans la ville ; « car, dirent-ils, si vous êtes reconnu par Akal Yack, il vous mettra sûrement à mort. »

Linh Tang leur demanda :

— Où Akal Yack a-t-il mis les os de mon père, après l'avoir dévoré ?

Quand on les lui eut montrés, il les aspergea avec l'eau qui donne la vie, et son père res-

suscita sur le champ. Ayant réuni son père et sa mère, il les conduisit dans un village retiré, où ils vécurent en mendiants pendant la préparation de la revanche contre son ennemi Akal Yack.

Le moment de la vengeance lui paraissant arrivé, Linh Tang dit à sa mère :

— Je vais me transformer en poule et vous irez me vendre à Akal Yack.

Sa mère le prit donc transformé en poule et se mit en route pour le vendre à Akal Yack.

Sur son chemin, la reine déchue rencontra la fille d'un séïté qui, trouvant la poule merveilleusement belle, voulut à tout prix l'acheter et finit par en offrir cent taëls d'or, que la porteuse n'eut pas le courage de refuser.

De retour chez elle, la fille du séïté, enchantée de sa poule, ne voulut pas s'en séparer le soir. Elle la mit donc sur son lit près d'elle et ne fut pas trop fâchée de la voir se métamorphoser en un beau jeune homme qui la serrait dans ses bras, aussi toute la nuit s'enivra-t-elle de ses caresses.

Au jour, Linh Tang lui promit de revenir bientôt, mais, au lieu de s'en retourner chez sa jolie maîtresse, il s'en fut chez sa mère à qui il adressa les plus vifs reproches.

— Voyant tant d'or, dit-elle, je n'ai pu résister.

— Cette fois, reprit son fils, je vais me changer en merle, mais ne vous laissez pas aller à la tentation et vendez-moi à Akal Yack en personne.

La vieille reine se dirigea donc vers la ville avec son fils changé en merle; mais, sur son chemin, la fille d'un autre séïté, enthousiasmée de la gentillesse de l'oiseau, en offrit une somme considérable et la mère de Linh Tang se laissa encore séduire.

Rentrée chez elle toute joyeuse, la jeune fille se mit à caresser son merle; mais elle fut bien plus heureuse de son acquisition, quand elle sentit un beau jeune homme la couvrir de baisers.

Le lendemain, au petit jour, Linh Tang adressait à sa mère de nouveaux reproches, avec tant d'amertume qu'elle jura de ne plus recommencer, il lui dit alors :

— Je vais me transformer en cheval, vous me vendrez à Akal Yack au prix de mille taëls d'or; mais je vous recommande de me vendre sans bride, sans cela vous me livreriez à une mort certaine.

Sur la route, le noble étalon fut très remar-

qué pour sa fière allure, mais ses plus grands admirateurs reculèrent devant l'énormité du prix.

On informa Akal Yack qui dit aussitôt :

— Quelle est donc la merveille dont on demande pareille somme?... Qu'on me l'amène.

A première vue, Akal Yack crut reconnaître Linh Tang, aussi accepta-t-il immédiatement le marché ; instruit par le même professeur, il connaissait l'impuissance de son ennemi bridé.

Aussi s'empressa-t-il de congédier la vendeuse.

— Mais, dit-elle, je vous ai vendu le cheval et non la bride.

— Comment, s'écria Yack feignant la plus violente colère, vous me vendez un cheval au poids de l'or, et vous avez l'audace de réclamer la bride!... Allez-vous-en au plus vite, ou je vous fais mettre à mort.

La mère de Linh Tang, au désespoir, retourna chez elle, pleurant son fils dont elle avait causé la perte.

— Ne craignez rien, lui dit son mari pour la consoler, si Akal Yack tue notre enfant, il reviendra à la vie dans sept jours par la vertu de l'essence divine dont il est pénétré.

Pendant ce temps, Akal Yack ne cessait

d'examiner la superbe bête : « Si c'est un cheval ordinaire, se disait-il, après un tour de la ville au galop, il sera complètement essoufflé. Si, au contraire, c'est Linh Tang, étant donné sa force extraordinaire, il ne sera nullement fatigué. »

Il donna l'ordre de seller sa nouvelle monture, sauta dessus et lui fit faire sept fois le tour de la ville au triple galop sans parvenir à le fatiguer ; il reconnut ainsi son ennemi : « Allons, dit-il, il me faut le dévorer sans qu'une goutte de sang tombe à terre, sinon il reviendrait à la vie. »

Linh Tang devina sa pensée, au lieu de garder son âme dans son sang, il la fit passer dans ses poils et attendit.

Akal Yack étouffa le cheval, et le dévora sans laisser tomber une goutte de sang ni même un poil, aussi se crut-il à tout jamais débarrassé de son adversaire.

Cependant un des poils de la bête dévorée était resté accroché aux dents d'Akal Yack ; lorsqu'après son monstrueux repas, il se rendit au fleuve pour se laver la bouche, le poil tomba dans l'eau et Linh Tang revint aussitôt à la vie sous la forme d'un poisson doré.

Le poisson doré suivit le cours du fleuve et arriva dans le royaume de Co Dan Boréï, dont le roi, Probat Pu Ri Rack commandait à cent tributaires. Ce prince avait une fille d'une très grande beauté nommée Sewan Clam Po.

Ce jour-là Sewan Clam Po vint au fleuve se baigner avec ses suivantes; le poisson doré vint rôder autour de la baigneuse, effleurant et caressant son corps ; les suivantes s'efforçaient en vain de le prendre, il leur échappait toujours et revenait mordre le bout des seins de la belle vierge. Ennuyée de ces manœuvres, la princesse, à son tour, essaya de saisir contre sa poitrine son étrange poursuivant ; elle y arriva fort aisément, le galant poisson se laissa faire sans résistance. Séduite par l'éclat et la variété de ses couleurs, elle le mit dans un vase d'or au chevet de son lit. A la nuit, le singulier poisson reprit la forme humaine.

— Qui êtes-vous, demanda la jeune fille surprise, un homme ou un ange?

— Je ne suis pas un ange, je suis Linh Tang, fils du roi de Mit Tellah, persécuté par Akal Yack et réduit à se métamorphoser en poisson pour lui échapper.

La jolie princesse, heureuse d'offrir un asile au malheur, l'accepta dans sa couche.

Le lendemain elle annonça à ses suivantes l'apparition d'un ange devenu son hôte et prescrivit de préparer deux repas, l'un pour elle, l'autre pour son ange gardien. Par surcroît de précautions, Linh Tang restait tout le jour sous sa forme aquatique, ne réapparaissant que la nuit sous des traits humains.

Dans l'effervescence de son amour, Sewan Clam Po, habituée à visiter ses parents chaque semaine, oublia de remplir ces devoirs. Au bout d'un mois, ses parents inquiets, ou plutôt poussés par de vagues soupçons, la firent appeler et constatèrent que leur enfant n'était plus fille. On cerna ses appartements, toutes les perquisitions furent inutiles. Exaspéré, le roi fit annoncer à tous ses tributaires que celui-là deviendrait son gendre qui découvrirait le séducteur de la princesse. Les princes réunis, leurs vassaux et leurs pages se livrèrent aux plus minutieuses recherches, l'heureux possesseur de la belle Sewan Clam Po demeura introuvable.

Des crieurs expédiés dans les royaumes voisins annoncèrent que le roi de Co Dan Boréï accorderait sa fille à quiconque ferait connaître son amant.

Les crieurs arrivèrent dans le royaume d'Akal

Yack qui, après s'être informé du pays d'où ils venaient, leur répondit :

— Allez et retournez chez votre roi, je connais le coupable et puis seul le trouver parce qu'il a le pouvoir de se métamorphoser à volonté.

Les messagers revinrent vers Probat Pu Ri Rack.

A la fraîcheur du soir, Akal Yack prit son vol et arriva d'un seul trait dans le royaume de Co Dan Boréï. Le roi Probat Pu Ri Rack, effrayé de le voir fendre l'air comme la foudre, se cacha dans son palais, mais Akal Yack le rassura en lui disant que lui aussi était roi, qu'il ne venait point le détrôner, mais remplir les conditions stipulées par les crieurs pour obtenir sa fille. Celle-ci, mandée par son père, fut prise de frayeur à n'en pas tenir debout.

Linh Tang la fortifia en lui disant :

— Allez sans crainte, je vous accompagne... le jour de la punition d'Akal Yack est arrivé ; mais suivez bien cette recommandation : chaque fois qu'Akal Yack désignera l'objet dans lequel je me trouverai, jetez-le immédiatement à terre.

Ayant ainsi parlé, Linh Tang changé en puce se cacha dans l'écharpe de Sewan Clam Po qui se rendit chez son père.

Akal Yack, feignant d'être ébloui par sa beauté, demanda à voir ses seins; la princesse répondit qu'une jeune fille ne devait point montrer sa poitrine à un homme.

— C'est bien ce que je pensais, dit Akal Yack, votre amant est sur vos seins caché dans votre écharpe.

Immédiatement Sewan Clam Po jette son écharpe qu'Akal Yack saisit au passage; plus rapide que la pensée, Linh Tang se change en diamant dans la couronne de sa maîtresse.

— Maintenant je l'aperçois sur votre tête, dans votre couronne, dit Akal Yack.

La jeune fille jette sa couronne, le diamant roule à terre.

Pour le saisir, Akal Yack se fait pigeon, le diamant se fait chat; le pigeon devient tigre et chasse le chat; le chat devient dragon et chasse le tigre... puis les deux animaux redeviennent hommes. Linh Tang se précipite sur Akal Yack et lui fend le crâne jusqu'aux épaules; mais le sang d'Akal Yack produit dix Akal Yack, Linh Tang les tue; de leur sang renaissent cent Akal Yack, il les tue encore; plus il tue, plus le nombre de ses ennemis s'accroît... Ce que voyant, il se transforme en une multitude d'arcs tirant une pluie de flèches et les tue tous sauf un,

grand comme une montagne. Mais Akal Yack sent que ces efforts l'épuisent, il abandonne donc le champ de bataille et s'enfuit à grands coups d'ailes dans la forêt de Hem Bo Pen.

Son premier soin fut de se rendre chez son allié, le roi Pittéia To; il lui exposa sa situation et lui demanda de tenir ses engagements. Pittéia To fit résonner son tam-tam de guerre; en un instant son armée fut sur pied.

Pendant ce temps, Linh Tang, vainqueur, se fit reconnaître des parents de Sewan Clam Po qui, émerveillés de ses pouvoirs miraculeux et de son extraordinaire beauté, s'empressèrent de l'adopter pour fiancé de leur fille, lui reprochant de s'être caché si longtemps. Cependant Probat Pu Ri Rack, peu rassuré, demanda s'il n'y avait plus rien à craindre d'Akal Yack.

— Akal Yack, répondit Linh Tang, rassemble présentement les troupes de son allié le roi Pittéia To.

— Mais elles sont plus nombreuses que les feuilles des arbres!

— Fussent-elles dix fois plus nombreuses, j'en viendrai bien à bout.

En effet, à la nuit, on signala l'approche d'Akal Yack avec l'armée de Pittéia To. Dès leur arrivée, les alliés cernèrent le palais pour

le prendre d'assaut. Linh Tang, crachant sa chique de béthel, la métamorphosa en lion volant sur lequel il s'élança armé de son arc magique. Sewan Clam Po saisit le sabre de son père et bondit en croupe. Après un combat acharné, les fiancés parvinrent à refouler les troupes ennemies; Pittéia To tomba mort, Akal Yack vaincu prit la fuite vers la forêt de Hem Bo Pen.

Linh Tang et la princesse résolurent de profiter de la débandade des assaillants pour en finir; ils poursuivirent donc les fuyards sur le lion volant dans la forêt même. Akal Yack y arrivait après avoir dépensé tous ses pouvoirs magiques et réduit à combattre en simple mortel. Voyant sa dernière heure venue, il s'écria:

— Plutôt mourir de la main d'une femme que d'être vaincu par un homme!...

Cela dit, il s'élança vers Sewan Clam Po qui, d'un coup de sabre, lui abattit la tête.

Les vainqueurs plantèrent la tête d'Akal Yack au bout d'un piquet dans la capitale du royaume de Mit Tellah qu'il avait usurpé, et s'envolèrent vers le royaume de Co Dan Boréï.

La reine et le roi fort âgés, après avoir célébré le mariage des deux héros avec une pompe

extraordinaire, abdiquèrent en faveur des nouveaux époux. Le royaume de Mit Tellah leur appartenait par droit de conquête depuis la mort d'Akal Yack. Linh Tang alla chercher ses vieux parents dans le village écarté où ils vivaient obscurs et leur conféra la régence du royaume.

Pendant ce temps, Sell-Youm Komah courait le monde avec sa mère Sowan Milléa et ses tantes adoptives Si Sra et So Pali, sans trouver trace de son père. Enfin il arriva un jour à la porte du palais de Mit Tellah où il aperçut la tête d'Akal Yack plantée sur un piquet. Le sachant doué de pouvoirs surnaturels, il songea à s'en faire un aide ; il aspergea donc avec l'eau de la vie cette tête desséchée dont le corps ressuscita tout entier. Akal Yack reconnut le fils de Linh Tang, renonçant à une lutte vaine, il se prosterna devant lui, s'avoua vaincu et lui proposa de le reconduire à son père. Ils s'envolèrent ensemble et vinrent se poser devant le palais de Linh Tang qui crut d'abord à une nouvelle attaque, mais Akal Yack se prosterna en disant :

— Maître, je vous ramène votre première femme et votre enfant et je me reconnais vaincu pour toujours.

Linh Tang régna dès lors sans trouble dans ses vastes États. Son fils Sell Youm Komah retourna dans le royaume de son père adoptif avec ses deux tantes; son grand-père étant mort, il monta sur le trône sous le nom de Probat Sell Youm Komah.

LES PRÉCEPTES DE TRAY-NET

La morale de Tray-Net peut se définir en deux mots :

Parvenir à la « splendeur morale » par le respect de soi.

La splendeur morale est le but, le respect de soi est le moyen.

Mais ce respect de soi, pour ne pas faiblir, requiert le soutien du respect d'autrui. Nous devons donc attacher le plus grand prix à l'estime du prochain.

« Fuir la vilenie » doit être notre constante préoccupation.

Une expression particulière renferme nécessairement une idée particulière. Quelle est le sens de cette expression : « la splendeur morale ? »

On pourrait peut-être définir cette idée fort complexe « le sentiment de la dignité humaine portée à son apogée ».

La « splendeur morale » exige la constante culture de soi-même ; c'est : la sagesse — aussi

le stoïcisme antique avec la générosité pour ornement, la pitié pour contre-poids — enfin le superbe dédain gaulois de la mort, tempéré par la douceur, par la charité de l'Évangile.

La splendeur morale se perd par une ambition outrée. Le sage doit vivre sur les hauteurs sereines de la méditation, d'où il contemple le spectacle des convoitises et des passions humaines avec une parfaite tranquillité d'âme.

Les préceptes rapportés par Tray-Net comme un fruit de la tradition ont, dans leur ensemble, comme ton, comme facture, une étonnante analogie avec le « Sermon sur la montagne » ; c'est la même tendresse pour les humbles, la même pitié pour les malheureux, la même expansion de bienveillance universelle. Ne croirait-on pas ces paroles sorties de la bouche de Jésus : « Le riche doit secourir le pauvre comme vos vêtements protègent votre corps nu», « la barrière dont vous aurez brisé les épines ne sera plus un obstacle pour ceux qui passeront après vous. »

La sentence : « On ne s'aperçoit pas de ses fautes personnelles, la faute d'autrui vous semble grosse comme une montagne », ne rappelle-t-elle pas la parole : « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne sentez pas une poutre dans votre œil? » « Le

grand navire a souvent besoin de ses petits canots », n'est-ce pas là une formule heureuse pour exprimer la fréquente nécessité pour tous de l'assistance des petits? Tray-Net fait grand cas de la modestie, vertu parente de l'humilité chrétienne dont le tort est trop souvent de tangenter l'hypocrisie. L'homme qui se vante perd « sa qualité »; on se bouche les oreilles quand il parle; s'il se présente dans une maison, on lui ferme la porte au nez.

Bien entendu, le moraliste cambodgien professe sur l'autorité les opinions en cours dans tout l'Orient : le prosternement devant le dieu État.

Cette religion de l'État a figé les sociétés orientales.

L'Occident opère son évolution en s'appuyant sur le dogme opposé : il progresse par la liberté individuelle, par le principe de l'autonomie sociale, la société étant considérée comme un être vivant par lui-même et non comme une machine mue par une force extérieure, l'État. « Car le peuple peut être comparé au poisson et le fonctionnaire à l'eau »; l'eau fait vivre le poisson, l'État fait vivre la société : voilà bien dans toute sa pureté le dogme autoritaire.

Combien est pâle le culte pour le Roi de nos

plus religieux partisans de la légitimité auprès de l'extatique adoration du philosophe pour « l'auguste souverain supérieur à tous les êtres ». Du moins, par son sincère amour de la paix, le moraliste Khmer se montre-t-il supérieur à beaucoup de prétendus représentants du « progrès » dans l'Occident.

Tray-Net entre volontiers dans les détails de la vie pratique, son fil conducteur est toujours le respect de soi. Il a horreur des dettes. Les dettes déconsidèrent l'homme; l'homme endetté aliène son indépendance, perd la fleur de sa dignité; il est sur la pente des compromis et des transactions indélicates.

La politesse, la distinction dans le langage et le maintien, tout ce qui touche au décorum a justement à ses yeux une haute importance; c'est la forme extérieure du respect d'autrui. Le respect est la pierre angulaire de la société; toute la société repose sur le respect : respect de soi, respect des autres. On n'a jamais trouvé, on ne trouvera jamais d'autre point d'appui pratique pour moraliser l'être social que le désir et la recherche de l'estime des hommes. Tray-Net a raison. Sans doute, la formule de toute morale est bien l'impératif catégorique de Kant : « Que chacune de tes actions puisse servir de maxime

universelle »; mais notre infirme nature, soumise à la tyrannie des passions, doit puiser une force nécessaire dans des secours extérieurs pour mettre en action ce précepte des préceptes; or, parmi ces secours divers, comment nier l'influence de l'amour de la considération ?

Dans tout l'Orient, la politesse tient un rôle prépondérant dans les mœurs; aux nombreuses définitions de l'homme on pourrait ajouter celle-ci : l'homme est un animal poli.

Notre philosophe méprise les oisifs, gens, dit-il avec une figure heureuse, qu'on peut regarder comme retombés dans le néant.

La bonne tenue d'une maison fait partie de ce décorum que nous devons rigoureusement observer; la malpropreté, le désordre du milieu où l'on vit sont un reflet du désordre de l'âme et de la bassesse des sentiments; c'est le signe d'une crainte insuffisante du jugement d'autrui, frein de la bête humaine et commencement de la sagesse.

Tray Net n'est pas un réformateur, c'est un sage; aussi porte-t-il jusqu'au fanatisme le culte de la tradition. Il partage l'opinion de ses compatriotes quant à l'influence de l'habitation sur notre destinée; aussi développe-t-il longuement cette pensée :

« De l'emplacement de la maison dépend le bonheur ».

C'est pourquoi les Cambodgiens, avant de construire leurs cases, ne manquent jamais de consulter les *achars* (sorte de devins — du mot sanscrit *acharya*, précepteur, maître). Arrivé sur le terrain de construction, le devin regarde longtemps autour de soi, cherche de quel côté se trouvent les bons et les mauvais esprits, les *araks* ou démons, les revenants... Après un examen des plus consciencieux, il donne des conseils sur l'orientation de la future maison, pour que les bons esprits l'emportent sur les mauvais et la fassent prospérer.

La mise en place de la première colonne donne lieu à une cérémonie spéciale analogue à notre pose de la première pierre d'un monument; à cet effet, on mande les achars qui, après quelques formules consacrées, jettent une poignée de sel et de riz sur le sol de la future habitation, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités.

Enfin, pour l'inauguration, il y a une nouvelle cérémonie à laquelle on invite, non plus les achars, mais les bonzes pour appeler sur la nouvelle demeure les bénédictions de Bouddha.

Évidemment il y a là la trace d'un de ces

compromis si fréquents entre une religion supérieure qui s'implante dans un pays et les anciennes superstitions. Combien l'Église n'a-t-elle pas transigé avec le paganisme!... En Bretagne, nous la voyons consacrer le culte des fontaines, antérieur au druidisme lui-même.

Pour confirmer à ce sujet les conseils de Tray-Net, ajoutons que jamais on ne voit, pour ainsi dire, la façade d'une maison cambodgienne toucher la rue ou la place publique; elle en est presque toujours séparée par une cour ou un jardin entourés d'une palissade en bambou.

Qui oserait nier l'influence de l'habitation sur l'homme, surtout de celle où nous avons passé nos premiers ans?... Elle est sans doute un facteur très important dans le développement de notre organisation physique et morale. Il y a donc une part de vérité au fond de ces superstitions singulières.

Une maison frappée de la foudre est abandonnée à tout jamais.

Une cigogne se pose-t-elle sur un toit, c'est mauvais signe (en Bretagne, le cri d'une chouette sur un toit annonce la mort d'un des habitants qu'il abrite). Le propriétaire la quitte, ou tout au moins recourt aux bonzes et aux devins. Les bonzes récitent des prières. On consulte les

achars, on leur demande si l'accident pronostiqué sera sans conséquences graves ou s'il aura des suites tout à fait funestes; on les supplie de conjurer le mauvais sort. Le plus souvent, après enquête attentive du jour de la lune, de l'heure, de la direction du vent, de la position de la cigogne... le devin consulté déclare qu'un démon se trouve non loin de là dans telle direction. Il prescrit alors de préparer des gâteaux, de cuire un nombre déterminé de canards et de poules, pour les offrir à l'arak en le suppliant de ne plus revenir. L'achar fait porter tous ces plats en grande cérémonie, fermant lui-même le cortège avec un bol de riz et de sel. Après l'offrande, il jette à terre à trois reprises du riz et du sel; alors le démon, satisfait de son repas, se retire.

Bien entendu, la cérémonie terminée, les bonzes et les achars reçoivent du propriétaire un cadeau en rapport avec sa fortune.

Les préceptes de Tray-Net jouissent d'une grande réputation, on les trouve dans toutes les pagodes, considérés comme un des meilleurs livres de morale. Leur valeur littéraire ne le cède en rien à leur mérite philosophique, on les

dit écrits dans un style très élevé, à la portée seulement des gens fort lettrés.

Et maintenant qui était Tray-Net?

D'ordinaire, l'influence d'un livre de préceptes ou de dogmes réside moins dans le livre lui-même que dans l'auteur. Un livre est une chose, comme toutes choses, sans vie; l'homme qui parle, au contraire, est le témoin, le garant de ce qu'il dit.

Les grands régénérateurs de l'humanité ont généreusement avancé peu de vérités nouvelles, mais ils ont été l'incarnation de ces vérités nouvelles.

Une doctrine écrite a peu d'efficacité, elle n'a d'action sur les hommes que quand elle s'est incarnée.

Tant vaut l'homme, tant vaut sa parole.

Ce sont les personnalités mêmes de Çakia-Mouni, de Mahomet, de Jésus qui ont renouvelé le monde; ce ne sont pas leurs préceptes. C'est le caractère de l'homme qui domine les autres hommes et non pas ses discours.

L'auteur cambodgien des préceptes est demeuré inconnu; le mystère le plus complet règne autour de sa personne.

Tray-Net, en cambodgien, signifie *Trois-Yeux*, ce qu'il faut entendre dans le sens de *clair-*

voyant. Tray-Net est celui qui voit mieux que les autres hommes.

L'auteur du livre a tenu à rester inconnu. On aurait pu l'affirmer à première vue; car, en général, les livres cambodgiens commencent ainsi :

« Je me nomme un tel, j'ai tel âge, telle profession et je fais ce livre pour enseigner telle chose. »

Dans le livre de Tray-Net, il n'est rien de semblable.

L'auteur était un bonze, on ne sait rien de plus, aussi ne manque-t-il jamais de parler de la Sainte Confrérie avec une profonde vénération.

Le pape du Cambodge et les plus instruits de ses vicaires n'ont pu fournir d'autres renseignements sur la personnalité de Trois-Yeux.

PRÉCEPTES DE TRAY-NET

Auguste et tout puissant souverain, je vous adresse ce livre en vous invitant à le méditer, car il contient des préceptes à l'usage des humains.

Toute personne entrant à votre service, officier ou page, devra apprendre ces préceptes, car ils lui seront très utiles dans la direction de sa conduite.

Selon les livres anciens, tout fonctionnaire qui agit sans avoir mûrement réfléchi, vous sera certainement nuisible.

Les envieux, les violateurs des règlements accoutumés oppriment le peuple, le poussent au mécontentement, au grand détriment de Votre Majesté : car le peuple peut être comparé à un poisson et les fonctionnaires à l'eau; si l'eau s'échauffe, le poisson s'effraye et ne peut plus vivre dans ce nouveau milieu.

Et si le fonctionnaire, intermédiaire naturel entre le peuple et Votre Majesté, est méchant comme le tigre, le serpent tacheté ou l'Yack, le peuple ne peut qu'en souffrir.

Un enfant méchant nuira toujours à la réputation de sa famille; après avoir perdu tous ses biens, il sera mal considéré dans son village et ses excès lui causeront une foule de maladies.

La mauvaise tenue d'une maison amène sa ruine; sa réputation, sa dignité en souffriront et les hommes, en passant, détourneront la tête et lui reprocheront sa malpropreté.

Des fonctionnaires intelligents, c'est-à-dire capables d'apprécier toutes les difficultés, seront d'un grand secours à Votre Majesté; elle règnera paisiblement dans son royaume; le peuple et les esclaves jouiront d'une paix durable, sans être aucunément tourmentés.

De même un enfant de bonne conduite porte bonheur à sa famille.

La bonne tenue d'une maison la fera prospérer, ses habitants verront leurs vœux exaucés; la bonne intelligence y règnera, tout lui deviendra facile; les passants loueront son aspect et le bonheur lui arrivera aisément.

Ces préceptes sont extrêmement précieux; je prie Votre Majesté d'y porter toute son attention et de les garder au fond du cœur.

Je vous prie, Auguste Souverain supérieur à tous les êtres, descendant de la noble famille, vous qui êtes au-dessus de tout le peuple et auquel nul ne peut être comparé, je vous prie d'appliquer votre intelligence éclairée à la méditation des moyens d'assurer au peuple une paix perpétuelle; si vous y parvenez, tout arrivera selon vos désirs; le peuple, délivré de ses peines, exécutera tous vos ordres avec le plus grand respect.

Que Votre Majesté daigne écouter les paroles suivantes qui sont conformes à celles du Livre sacré, et qui vous donneront une réputation splendide, éternelle. Je vais d'abord parler de l'inutilité, de l'oisiveté, du retour au néant.

Ces trois choses sont à rejeter loin de soi, car l'inutilité est le propre du riche avare de bonnes œuvres ou de secours pour ses parents.

L'oisiveté est le propre de celui qui voudrait produire sans travail; paresseux aussi à visiter les bonzes, il prétend aux honneurs et aux dignités sans se donner de peine.

Enfin celui qui refuse d'écouter les bons enseignements et de suivre les bons exemples, ou l'homme instruit, infidèle à ses principes, celui-là n'est bon à rien et retombe, on peut dire, dans le néant.

Qu'est-ce que la conservation de l'amitié et les devoirs envers sa femme et ses enfants?

L'amitié doit se conserver comme ce que l'on a mangé, c'est-à-dire avec plaisir, il faut se visiter fréquemment, sans manquer une occasion, et tenir des conversations amicales.

Les devoirs envers sa femme consistent à ne rien négliger dans la direction de la maison; le chef de famille doit tout prévoir, être économe

et ne jamais se risquer dans des dépenses inconsidérées.

Le devoir envers les enfants est une chose fort belle; on doit les instruire dans toutes les branches des sciences; votre femme en sera fière et fera toutes vos volontés.

Qu'appelle-t-on « la perte de la dignité, de la qualité, de la force morale » ?

La qualité se perd quand on se vante; en effet dès lors, quand vous parlez, personne ne vous écoute et, si vous voulez entrer chez quelqu'un, on refuse de vous recevoir.

La dignité se perd quand, occupant une certaine situation, on ne s'entoure pas du décorum usité; c'est comme si l'on entendait le son du gong sans accompagnement de tambour, ou si l'on voyait un roi sans reine[1] et une ville sans enceinte.

La perte de la force morale a lieu si vous vous laissez abattre par les revers, si vous abandonnez votre habitation[2], ou bien si, en voyage,

[1] Les gens vils et certains esclaves seuls n'ont pas de femme; au Cambodge, le célibataire est mal considéré.

[2] D'après les Cambodgiens, on doit attribuer ses revers à la maison même dont l'emplacement et la disposition portent malheur. Aussi, quand ils font de mauvaises

rêvant sans cesse de malheurs, vous vous arrêtez en chemin ; cette disposition d'esprit vous rendra très malheureux.

Qu'est-ce que la perte de l'intimité, de l'amitié, de la splendeur morale ?

L'intimité se perd lorsqu'on arrive à se contredire mutuellement, à chuchoter, à se faire mauvaise mine, et finalement à mentir ; dès lors l'intimité n'existe plus.

L'amitié cesse quand on ne tient pas ses promesses, quand on ne se fréquente plus ou quand on emprunte de l'argent sans le rendre.

La splendeur morale se perd par une ambition outrée, par des désirs sans limites ; dans cet état d'esprit, on ne peut connaître la félicité ni les plaisirs de l'âme.

Quand manque-t-on à ses fonctions ? Quand un ouvrier fait-il preuve d'incapacité ? Comment un savant perd-il sa qualité ? Répondez à ces trois choses.

On manque à ses fonctions, quand, possédant un grade, on ne sert son maître ni le jour ni

affaires, n'hésitent-ils pas à l'abandonner pour aller chercher fortune ailleurs.

la nuit; quand on tient une mauvaise conduite ou que l'on manque à sa parole.

L'ouvrier fait preuve d'incapacité quand il travaille sans méthode, lorsqu'il abandonne sa tâche sans la terminer, ou s'il s'écarte du plan donné.

Le savant perd sa qualité quand il est incapable de prendre la parole dans un conseil.

Qu'appelle-t-on le goût, la miséricorde, la clarté?

Le goût se perd lorsque, mangeant une chose savoureuse, vous êtes interrompu par les paroles d'un homme bon et généreux, dont la femme est également bonne [1].

Ces hommes bons et généreux ont précisé-

[1] Cela veut dire : Si pendant que vous dégustez un mets, un aimable homme vient à parler éloquemment, captivé par ses discours, vous mangez machinalement et vous en perdez le sens du goût.

Il ne faut pas perdre de vue que Tray-Net s'exprime dans un langage très élevé, dans une langue très savante et en vers; l'obligation de la rime trouble parfois la clarté de ses sentences; très vraisemblablement, il a voulu dire:

Si vous vous livrez à une occupation agréable, évitez une seconde occupation qui vous séduise en même temps et vous fasse perdre l'agrément de la première.

C'est un peu : « Ne courez pas deux lièvres à la fois. »

ment la miséricorde en partage ; doués d'un excellent cœur, ils sont versés dans les prières et visitent fréquemment Votre Majesté, examinant tout avec sagesse.

La clarté est indispensable ; car de même que vous ne soupez pas sans lumière, l'éloquence ne peut venir que d'un savant éclairé ; si vous êtes clair dans vos paroles, votre femme vous respectera toujours.

Expliquez-moi comment on arrive à la ruine, à l'isolement, à la prodigalité?

La ruine provient du gaspillage, de la mauvaise conduite du maître de maison, qui prend pour compagnons des ivrognes ; celui-là peut être certain que sa femme lui mentira et lui sera infidèle.

L'isolement a lieu lorsque vous vivez seul et que vous n'avez ni voisins, ni amis, ni famille.

La prodigalité est le résultat de la mauvaise compagnie qui vous entraîne et vous fait contracter des dettes.

Comment devient-on méchant? Comment finit-on par se perdre et par être couvert de honte ?

Vous deviendrez méchant si votre maison est

située près d'un marché, car vous n'aurez pour amis que des prodigues et votre femme contractera des dettes.

De même si votre maison est bâtie en mauvais lieux, ce sera la cause de votre perte, vous serez assailli par une foule de malheurs, vous aurez de méchants procès, votre femme deviendra ivrognesse.

Enfin si votre maison donne sur la rue, attendez-vous à être couvert de honte ; la mère de votre femme vous induira en erreur, et, croyant épouser une jeune fille, vous vous apercevrez trop tard que vous vous êtes uni à une femme répudiée.

Parlez-moi de l'avenir[1], des bonnes manières, des moyens d'échapper à la vilenie, car tout le monde doit être instruit sur ces matières.

Pour l'avenir, cherchez un professeur intelligent qui vous enseigne à ce sujet ; fuyez la paresse, faites sans cesse des pénitences et des prières, soyez généreux.

Échapper à la vilenie, c'est tenir un rang

[1] Il faut entendre ici par *avenir* la vie future...

Le sens de la réponse est celui-ci : Cherchez un maître qui vous enseigne à mériter le ciel.

élevé, digne de son grade et prendre une femme de bonne famille.

On entend par bonnes manières la politesse et la dignité du maintien, la franchise et la droiture, l'habitude de se servir d'un langage correct et clair.

Que signifient « être délaissé par les humains », « être vil », deux choses qui méritent d'être étudiées?

Vous serez délaissé des hommes si vous parlez brutalement, si vous vous servez de mots durs et méchants, si vous manquez de respect pour les vieillards.

Vous serez vil si vous agissez d'une façon indigne de vous, par exemple, si vous mangez sans besoin ni retenue, ou bien si vous fréquentez des personnes mal famées; ce sont là des choses viles.

Vous serez abandonné de tous si vous n'agissez pas selon les coutumes; si vous ne respectez pas les religieux; si, sans pitié, vous ne songez qu'à donner la mort aux animaux et à votre prochain : toute personne animée de ces mauvais sentiments sera infailliblement délaissée de tout le monde.

Et maintenant écoutez les paroles des vieillards et les préceptes légués par la tradition :

On ne s'aperçoit jamais de ses fautes personnelles, mais la moindre faute d'autrui vous paraît grosse comme une montagne.

Lorsque vous allez dans une forêt hantée par les fauves, vous savez bien inviter vos amis ; mais si vous avez chez vous du miel et du sucre, vous vous cachez pour les manger.

Quoique possédant déjà, on voudrait posséder encore ; on désire sans limites, on ne pense qu'à soi, on oublie de regarder les autres.

Vous voudriez manger des choses savoureuses, mais vous n'avez pas le courage de les mâcher.

Ne confondez pas les engins de pêche néam avec les filets mong ; ne prenez pas les sauvages chongs pour les cuoï, ni deux pour un, ni difficulté pour facilité, ni le tort pour la raison, ni une bonne œuvre pour l'enfer, ni bon pour mauvais, ni le fumier pour les fleurs [1].

Ne portez pas le costume des bonzes sans avoir la tête rasée, c'est comme si vous vous

[1] Le filet *mong* est un vaste filet *fixe* à grande poche tenu par de très forts pieux enfoncés dans la rivière, le poisson s'y engouffre emporté par le courant. Le *néam* est

regardiez dans une glace en fermant les yeux [1]; ne prenez pas un cheval pour un âne, ni un éléphant pour un rat.

Voici d'autres paroles laissées par la tradition :

Ceux qui ont l'intelligence développée savent éviter le gouffre en suivant la chaussée, de peur qu'il ne leur arrive malheur.

Les savants ne doivent pas s'écarter de la tradition, comme on doit marcher sur la voie tracée, car ils seraient maudits par les vieillards.

Ces phrases, devenues traditionnelles, méri-

au contraire un filet *mobile*, une sorte de chanet traîné sur le fond par une embarcation dérivant au courant.

Les sauvages *chong* habitent la province Tphong, les *cuoï* la province de Compong Soaï ; ces derniers sont très connus par leurs exploitations de minerais de fer, très abondants dans cette province. Dans l'ouvrage de Moura, on trouve la liste d'un très grand nombre de tribus sauvages habitant le Cambodge ou le Laos, les principales sont: les Phuongs habitant le Nord de Sambor; Stiengs, Est de Kratié; Chreaï, Laos; Rodex, frontière d'Annam.

[1] C'est-à-dire faites comme tout le monde, ne vous singularisez pas ; si vous portez la robe jaune des bonzes, faites-vous raser comme eux ou vous serez ridicule comme un homme qui se regarde dans une glace en fermant les yeux.

tent qu'on les examine attentivement ; appliquez-y toute votre intelligence, sans trop vous fier ni à vos connaissances personnelles ni aux habitudes.

Ne prolongez pas votre sommeil, de peur que le malheur ne vous surprenne ; ne mangez pas trop, ni même à votre faim, car il faut bien un peu partager avec tous.

Ne soulevez un poids que selon votre force, ne meurtrissez pas votre épaule[1] ; lorsque vous faites travailler vos serviteurs, donnez-leur des repos ; ne leur répétez pas trop souvent les mêmes choses, évitez avec eux la familiarité.

Ne vous hâtez pas dans l'étude de votre plan ; réfléchissez bien avant de l'exécuter ; si vous vous hâtez, il est à craindre que vous ne vous trompiez et vous seriez coupable.

Ne confondez pas le cuit avec le cru ; méfiez-vous des gens plus rusés que vous ; n'ayez point trop de confiance en votre intelligence et ne vous écartez pas de la tradition.

[1] Les poids se portent sur l'épaule dans des plateaux suspendus aux deux extrémités d'un bois élastique, analogue à un arc ; les secousses produites par la marche, sur les objets portés, se traduisent ainsi en mouvements d'oscillations verticaux aux extrémités de l'arc flexible et, par ce procédé, ne se transmettent pas à l'épaule.

Parlez bien et couramment; achevez vos travaux sans chercher mille détours, tout en réfléchissant beaucoup : vous trouverez ces choses prescrites depuis longtemps.

La tradition dit :

« Ne tentez pas de dompter un tigre », mais, si vous poursuivez un dessein, persistez jusqu'au bout.

Saisissez bien le cou du serpent, de peur qu'il ne se retourne et vous morde ; traînez votre bateau sans troubler l'eau.

La feuille ne remue que par l'effet du vent ; l'eau limpide n'est troublée que par de profondes vagues.

Ne méprisez pas vos subordonnés, mais prenez-les pour vous accompagner.

Si vous possédez des biens, ne vous hâtez pas de vous enrichir, contentez-vous de ramasser peu à peu.

Le riche doit secourir les pauvres, de même que vos vêtements protègent votre corps nu.

Le savant doit enseigner les ignorants, car il peut en avoir besoin ; le grand navire a souvent besoin de ses petits canots.

Les supérieurs doivent de grands égards à leurs subalternes ; la tradition recommande de les traiter toujours poliment.

Ceux qui sont dans l'opulence doivent secourir ceux qui ont faim ; les humbles doivent s'entr'aider sans qu'il existe entre eux aucun contrat ; ces services ne seront pas inutiles dans l'avenir.

La barrière dont vous aurez brisé les épines, ne sera plus un obstacle pour ceux qui passeront après vous.

Ne vous rassasiez pas sans jeter un regard sur vos compagnons qui meurent de faim ; partagez avec eux.

N'essayez pas d'attendrir le caïman en le priant de vous passer de l'autre bord du fleuve ; ne brisez pas les barrières qui vous défendent, pour en faire du bois à brûler.

Si vous avez un bateau, munissez-vous de gaffes, de pieux, d'ancres, de câbles, de rames, de tout ce qui est nécessaire dans le mauvais temps, car alors vous serez en état de lui tenir tête.

L'homme réellement utile est celui qui fait attention à tout ; il est sûr de posséder le bien-être dans ce monde.

Rappelez-vous tous ces préceptes légués par la tradition ; ils donnent des enseignements sur toutes choses ; étudiez-les bien, car vous y

trouverez des règles qui doivent servir de guides comme si c'étaient des lois.

Ces paroles doivent être entendues de tout le monde, et c'est pourquoi il faut bien les graver dans votre mémoire sans en perdre un mot.

En achevant cet enseignement sur toutes ces matières dictées par la tradition, je vous recommande encore une fois d'en garder le souvenir.

RUSES DE FEMMES

Autrefois une femme nommé Cao et son mari, tous deux orphelins de père, avaient engagé leurs deux mères à vivre avec eux. Mais bientôt la jeune femme prit en haine la mère de son mari et résolut de s'en débarrasser à tout prix.

Quand mon mari apporte des cadeaux, se dit-elle, il en donne moitié à ma mère, moitié à la sienne; si ma belle-mère disparaissait, nous serions seules, ma mère et moi, à profiter de ses largesses. Il faut qu'elle meure.

Le mari de Cao allait tous les jours travailler aux champs, et, pendant son absence, elle ne manquait jamais d'imaginer quelque tour pour l'exaspérer. Un jour elle lui servait du riz dans lequel elle avait mis du béthel, et quand son mari le rejetait avec dégoût : « Prenez-vous en à votre mère, disait-elle, ce sale mélange est de son fait. »

D'autres fois, elle parsemait leur lit commun d'immondices, et quand le mari furieux lui demandait des explications, elle répondait :

— C'est encore une méchanceté de la vieille, si vous ne la tuez pas, je ne resterai pas avec vous ; car je ne puis supporter plus longtemps de pareilles avanies.

Le mari, aveuglé par la passion, ne songeait même pas à soupçonner sa femme de tant de perfidie ; irrité de ces tracasseries journalières, il finit par répondre aux excitations de l'hypocrite :

— Oui, vous avez raison, une aussi détestable créature ne peut qu'apporter la misère et le trouble dans notre ménage, mieux vaut en finir tout de suite.

Non loin de la maison se trouvait un cours d'eau infesté de caïmans ; après s'être concertés, les deux époux tombèrent d'accord pour y jeter l'importune pendant la nuit.

Mais la mère, qui se méfiait de sa belle-fille, s'était cachée et avait tout entendu. Son plan fut bien vite arrêté. Comme la mère de Cao couchait dans la même chambre qu'elle, mais dans un lit à part, elle lui demanda à changer de lit. La mère de Cao accepta avec empressement. A la nuit, les deux complices se présentèrent pour accomplir leur forfait ; comme il faisait noir, ils ne s'aperçurent pas du changement. Ils prirent donc la mère de Cao malgré

ses cris et la précipitèrent dans le cours d'eau, où elle fut instantanément dévorée par les caïmans.

Le lendemain Cao reconnut la méprise. Désespérée, folle de rage, elle accusa son mari de l'avoir trompée et le menaça de le dénoncer au mandarin. Le faible époux, pour calmer la colère de sa femme, lui promit de tuer sa mère dès le soir et lui proposa de la jeter dans le même cours d'eau.

— Non, dit Cao, cette fois je veux la voir disparaître de mes propres yeux ; si nous la jetions à l'eau, elle pourrait nous échapper. Allez chercher du bois, ce soir nous la brûlerons... de cette façon je verrai bien si elle disparaît ou si elle reste vivante.

Le mari se rendit donc à la forêt voisine, coupa du bois et dressa un immense bûcher sur lequel, le soir, ils déposèrent leur mère, qui s'était laissé transporter en feignant de dormir.

Alors les deux complices s'aperçurent qu'ils avaient oublié de prendre de quoi allumer le bûcher.

— Allez chercher ce qu'il faut, dit l'époux, je veillerai pendant votre absence.

— Venez avec moi, dit Cao, je n'oserais aller

seule, ni non plus rester seule ici... la vieille dort, elle ne se réveillera pas.

Pendant leur absence, la rusée, qui avait tout entendu, se laissa glisser au bas du bûcher en disant :

— Dans quel aveuglement mon fils est tombé!.,. Pour complaire à sa femme, il oublie ce qu'il doit à sa mère... ils veulent me mettre à mort, mais je déjouerai leur dessein.

Elle prit une grosse bûche et la plaça sur le bûcher en l'habillant de ses vêtements.

Les deux époux revinrent bientôt et s'assurèrent, en tâtant les vêtements, que leur victime n'avait pas bougé; convaincus qu'elle dormait, ils mirent le feu au bûcher et restèrent jusqu'à ce que tout fut consumé. Alors ils retournèrent chez eux, enchantés de leur œuvre, dont ils célébrèrent la réussite par des libations pendant une partie de la nuit.

Échappée au bûcher, la pauvre mère s'enfuit au plus vite. Elle arriva ainsi à une pagode déserte, où des voleurs vinrent déposer de l'or, et sortirent, après l'avoir caché, pour courir à de nouvelles aventures. La soi-disant brûlée, maîtresse de ce trésor inespéré, emporta ce qu'elle put et s'enfuit dans la campagne.

Mais une idée soudaine lui traversa le cer-

veau; aussitôt, rebroussant chemin, elle retourne directement à la maison de son fils, où elle arriva à la nuit tombante.

La prétendue morte frappa à la porte, demandant qu'on lui ouvrit.

Cao et son mari, reconnaissant sa voix, poussèrent des cris d'effroi; tremblant de tous leurs membres, convaincus que le fantôme de leur mère venait les enlever.

— Rassurez-vous, dit la ressuscitée, je ne viens pas vous enlever; au contraire, je vous apporte de l'or, parce que vous avez fait mon bonheur, sans vous en douter. Vous m'avez brûlée, il est vrai, mais, pendant que j'étais réduite en cendres, j'ai visité nos ancêtres qui ont beaucoup travaillé dans l'autre monde et qui sont devenus énormément riches. Ce sont eux qui m'ont donné cet or; ouvrez-moi, vous verrez vous-mêmes.

Quand ils ouvrirent la porte, ils furent éblouis.

— Que d'or, s'écrièrent-ils!... comment avez-vous obtenu tout cela?

— Je viens de vous le dire : c'est un don de nos ancêtres; ils m'en auraient donné bien davantage, si j'avais pu le porter. Malheureusement je suis vieille, c'est tout ce que j'ai pu prendre.

— Mais nous qui sommes jeunes, si nous allions trouver nos ancêtres, nous en donneraient-ils aussi?

— Assurément, ils en ont à n'en savoir que faire.

— Et comment nous y prendre, dirent les deux époux à la fois?

— Le moyen est bien simple, faites-vous brûler comme moi, et vous reviendrez avec autant d'or qu'il vous plaira.

Affolés par la perspective de tant de richesses, tous deux se hâtent de couper du bois et d'élever un grand bûcher, sur lequel ils se couchent, en priant la revenante enrichie d'y mettre le feu. Celle-ci s'empressa d'accéder à leur désir, punissant ainsi ces enfants dénaturés de la mort même qu'ils lui avaient réservée.

Quand les deux corps furent réduits en cendres, la mère, savourant sa vengeance, rentra à la maison où elle vécut paisiblement avec le trésor de la pagode.

PROVERBES

Le riz bien blanc, mais mal cuit, c'est un fonctionnaire ignorant ou un savant de mauvaise conduite.

Le riz ne pousse pas dans la voiture à bœufs.

Défaites-vous le plus tôt possible de vos marchandises.

Si vous voyez un individu se promener seul, défiez-vous en et gardez-vous de l'accoster.

Les Cambodgiens se promènent très rarement seuls, ils sont le plus souvent plusieurs amis réunis ensemble. Le proverbe veut dire: Si vous voyez quelqu'un se promener seul, c'est un homme sans amis et méprisé.

Le savant est inférieur au malin.

On dit encore : Le savant ne vaut pas le flatteur ;

Et ceux qui servent avec les *oreilles pliées* (avec une soumission trop constante) ont moins de valeur à vos yeux que ceux qui vous rendent service par occasion.

L'eau ne court qu'en suivant son chenal ;

Le chien ne dépose ses ordures que sur des détritus.

Le sens est celui-ci : Dans la nature tout se tient à sa place, restez à la vôtre.

Le phnou ne se cueille qu'avec une perche à croc.

Le phnou est un fruit jaunâtre, très parfumé, de la forme d'un œuf. Le sens du proverbe est : Si vous désirez obtenir une faveur, donnez-vous la peine de la mériter.

Le tralach (sorte de courge) ne va vers la citrouille que parce que la citrouille va vers le tralach.

Si vous tenez à établir de bonnes relations avec une personne, allez vers elle, elle viendra vers vous. On se doit des avances réciproques.

Le singe ne perd jamais l'habitude de macérer ses aliments dans sa bouche;

Le Siamois ne peut dire un mot sans parler de sa méthode;

La dissimulation est le cachet de l'Annamite;

Le Cambodgien ne peut guérir de sa monomanie de bavarder.

Quand un Siamois parle, si l'on n'est pas de son avis, il s'empresse de dire: cela est certain et conforme à la méthode que l'on m'a enseignée.

Ne vous hâtez pas de mouiller votre linge si vous entendez le tonnerre.

Le tonnerre est généralement accompagné d'une pluie qui mouille les vêtements, mais il ne pleut pas toujours. Le proverbe veut dire: ne mouillez pas votre linge à l'avance, sous prétexte qu'il sera mouillé plus tard.

Ne donnez qu'au moment voulu, ne marchez qu'au moment propice.

N'allez pas chez quelqu'un sans être invité;
Ne vous présentez pas si l'on ne vous parle;
Ne répondez pas sans être interrogé.

Ne vous laissez point tenter par l'ombre pour vous coucher;
Ne causez pas dans votre lit;
Si quelqu'un travaille, aidez-le.

Le premier proverbe se rapporte à ce fait: un homme, s'étant couché à l'ombre, fut piqué par un serpent et mourut. Le conseil donné est celui-ci: Ne vous laissez pas entraîner par le côté séduisant d'une affaire, sans examiner si elle ne recèle point quelque danger.

Le troisième proverbe sert pour achever la strophe et donner la rime.

Le second se rapporte à une légende très connue:

Un négociant, revenant de voyage, enfouit une jarre pleine d'or au pied de l'échelle de sa

maison[1] *avant de monter, et se présenta subitement à sa femme, sans lui avoir fait pressentir son arrivée, afin de lui causer une douce surprise. Grande, du moins, fut la surprise de la dame, car elle attendait son amant qui venait la rejoindre chaque soir, sans précaution aucune, habitués qu'ils étaient tous deux à l'absence de l'époux. La pauvre, craignant à tout moment l'arrivée de son amoureux, imagina, pour le prévenir, un moyen aussi simple qu'ingénieux: elle pria son mari de lui conter son voyage, l'interrogeant avec animation; l'amant survint... entendant un bruit de voix, il prêta une oreille attentive et reconnut le son de voix du maître de la maison... par la même occasion, il apprit l'existence d'un trésor à ses pieds; il s'empressa de le dénicher.*

Le lendemain le marchand s'aperçut de la disparition de son or. Malgré toutes ses recherches et toutes ses plaintes aux mandarins, il en fut pour sa peine; le voleur resta inconnu.

[1] Des colonnes de bois portent les maisons cambodgiennes, toujours élevées au-dessus du sol; on y monte par une échelle.

Les clochettes à buffles s'usent à force de tinter ;

Pendant ce temps, le buffle remplit son ventre.

Tel individu, en bavardant toujours, use sa langue sans arriver à rien ; tel autre, sans dire un mot, fait de gros bénéfices.

Si un chien vous mord, plaignez-vous à son maître ;

Si un bœuf vous donne des coups de corne, adressez-vous à son propriétaire.

Quand vous placez votre nasse dans la rivière, entourez-la d'épines ;

Si vous voulez vous établir dans un village, offrez vos chairs au tigre.

Entourez vos nasses d'épines pour empêcher les loutres et les oiseaux de vous voler votre poisson.

Tigre est pris dans le sens de « maître du village » ; offrez vos chairs au tigre *« signifie « mettez-vous à la disposition du maître ». Si vous voulez vous établir dans un village et y*

vivre tranquille, offrez des cadeaux au chef du village, faites vos efforts pour lui plaire.

La tortue est à vos pieds,
Pourquoi chercher le chien resté à la maison?
Quand vous n'avez qu'à vous baisser pour prendre la tortue, pourquoi envoyer chercher le chien pour le faire?

Le douanier dort ;
Pourquoi le réveiller pour lui donner du riz?

Pourquoi essayer le lacet à votre cou?
Il ne faut pas jouer avec le feu.

Votre plaie ne vous fait pas mal,
Pourquoi l'irriter avec un écli?
Sous prétexte de la panser.

Vous donnez un fil et vous le reprochez à votre main.

A peine avez-vous donné la valeur d'un fil que vous reprochez à votre main d'avoir été si prodigue.

Si votre arc se casse, n'essayez pas de le raccommoder ;

Ne vous rendez pas complice des coupables.

Un arc cassé ne se peut réparer, il faut en faire un autre.

La seconde phrase est pour la rime.

Une latte se casse, on la remplace par une autre ;

Mais si vous dites une chose fausse, vous perdrez votre argent.

Une latte de bambou se casse, on la remplace, rien n'y paraît ; si vous médisez d'une personne ou si vous annoncez une fausse nouvelle, vous serez condamné à l'amende.

Si vous entrez dans une rivière, suivez ses contours ;

Si vous entrez dans un pays, respectez ses coutumes.

Si vous aimez les enfants des autres, vous n'épuiserez que votre bourse ;

Si vous aimez la femme d'autrui, vous épuiserez votre cœur.

Quand vous couchez sur la cuisse de l'une,
Ne tetez pas le sein de l'autre.

Habitant le même village, vous vous connaissez à peine ;

Si vous vous rencontrez dans la forêt, vous êtes aussi amis que si vous aviez même mère.

Voici un proverbe très populaire et très usité pour railler les gens timorés :

De peur de marcher sur des excréments, vous montez sur un éléphant ;

De peur d'éviter les procès, vous montez sur un arbre.

Une légende grasse a donné lieu à ce proverbe :

Un individu avait tellement peur de se salir les pieds, en marchant, qu'il allait toujours à éléphant.

Un autre n'avait qu'une idée : éviter les procès. Un jour, pressé par un besoin impérieux, il monta sur un arbre, espérant éviter ainsi tout débat. Mal lui en prit, juste en ce moment, le premier passait sur son éléphant.

On devine ce qui arriva,

Le coiffé porta plainte.

Ainsi l'un, en montant sur un arbre, n'évita pas le procès ; l'autre, en montant sur son éléphant, n'évita pas d'être sali.

ANG-KOR

ANG-KOR

Aux premières lueurs de l'aurore, nous sortons de ce dédale d'îlots d'arbres noyés qui sépare, par un large cordon, les grands lacs de la mer de boue. Au milieu de ces petits îlots pressés et enchevêtrés, un navire trouve assez difficilement sa route dans des passes compliquées qui n'ont guère plus que sa largeur.

A la saison sèche, à peine une mince couche d'eau vaseuse couvre-t-elle la mer de boue.

Rien de particulier à ces grands lacs que la solitude, nous n'y trouvons pas une barque.

Un peu avant les basses eaux y affluent les pêcheurs de la Cochinchine et du Cambodge pour préparer le nuoc-mam et le poisson salé. Les lacs sont alors presque entièrement vidés, le seuil de la mer de boue et son cordon d'îlots empêchent le poisson de sortir. Alors, disent les plaisants, il n'y a plus d'eau dans les grands lacs, c'est tout poisson.

Des montagnes se profilent dans le lointain, le lac en est encadré, mais elles sont, pour la

plupart, hors de vue. Entre le pied de ces montagnes et les lacs règne la forêt noyée... En dehors de la rive, ou pour parler plus exactement, des limites de la forêt, arrêtées comme par une muraille, çà et là, sentinelles perdues, des arbres surgissent de la forêt.

Vers onze heures et demie, nous rallions la côte, je veux dire le bois inondé.

Nous serons arrivés quand nous relèverons au Nord, à petite distance à l'intérieur, un monticule isolé, rouge et dénudé. Par précaution, nous nous sommes fait accompagner d'un pratique pour ne pas manquer l'entrée du Siem-Reap, car rien ne ressemble plus à un point des bords de la forêt noyée, qu'un autre point des bords de la forêt noyée.

Du reste, un balai amarré à l'extrémité d'un bambou sert de marque ; c'est le signal de reconnaissance élevé par le service des ponts et chaussées du pays. En effet, vers midi, relevant au Nord le monticule rouge, nous apercevons le balai annoncé.

On met une embarcation à la mer pour l'interprète qui doit quérir à la douane les pirogues nécessaires pour remonter jusqu'à Siem-Reap, chef-lieu de la province du même nom.

Une demi-heure après sortent du bois deux

pirogues dans lesquelles nous embarquons nos bagages et nos personnes ; une fois chargées, elles ont bien encore deux pouces hors de l'eau, mais elles jouissent d'une remarquable stabilité.

Peu à peu se dessine une voie bien nette au milieu des arbres aux troncs immergés : sur l'un d'eux flotte le pavillon de Siam — l'éléphant blanc sur fond rouge au-dessus d'une paillotte établie dans les branches. C'est le poste de douane où veille, en compagnie de sept à huit fusils, l'ermite — douanier préposé à la garde de la frontière. Ceci est son poste militaire, uni par un pont de bambou à sa maison de plaisance perchée sur un arbre voisin. Tous ces arbres trapus, aux troncs noirs, divisés en rares et fortes branches, au pauvre feuillage, sont manifestement le produit d'une végétation lente et âgée de plusieurs siècles.

Nous remontons au milieu de la forêt, sous laquelle s'étend l'eau dormante, unie comme une glace, reproduisant l'image de la voûte feuillue... un mélange de taillis et d'arbres lui succède pour faire place au fourré, chaos d'arbustes, de plantes parasites ou flottantes, entassées et pressées... pas un bruit, pas un oiseau... la solitude, le silence... Rien d'ennuyeux et de déplaisant comme cette naviga-

tion monotone et sans vue entre deux haies basses où la nature s'est complue à accumuler dans l'eau une végétation limoneuse, rabougrie, laide et sans caractère.

Enfin, sur une file, un village flottant de jonques, obstruant presque en entier le chenal, nous permet à grand'peine de nous faufiler, ce sont, paraît-il, des pêcheurs nomades, vivant à la limite des basses eaux, descendant avec elles.

Nous continuons ainsi longtemps, l'arroyo s'obstrue de plus en plus... un léger courant, qui s'accentue à mesure que nous remontons, retarde la pirogue ; dans les broussailles, en effet, apparaissent quelques traces de terre végétale ; nous sortons de la plaine inondée.

De grandes herbes et des joncs paraissent dans le fourré, puis insensiblement la scène change ; nous voyons se dérouler sous nos yeux une plaine immense, sans ondulation, se perdant au pied de montagnes bleues lointaines... Toujours la solitude, à perte de vue des roseaux... des oiseaux de grande taille, à la démarche grave, animent seuls le paysage : cigognes, hérons, grues... Toute la famille des grands échassiers — sans compter une multitude de blanches aigrettes — se réunit en groupes nombreux où l'on se dispute en ouvrant

de larges ailes avec échange de force coups de bec.

Enfin voici des humains. Au bord du ruisseau, des Siamois aux cheveux en brosse déchargent de leurs charrettes à buffles des rouleaux de fil de fer et, sauf les poteaux, tout le matériel d'une ligne télégraphique. Ainsi la première trace de l'activité de l'homme dans ces déserts se manifeste par la plus merveilleuse invention des temps modernes.

Et la plaine reprend, toujours déserte...

A l'encontre des autres cours d'eau, notre arroyo s'élargit en remontant vers sa source, c'est que, toute petite qu'elle est, cette minuscule rivière se passe le luxe d'un delta ; nous sommes entrés par une des branches, et nous nous rapprochons du tronc.

Une forte odeur de charogne nous affecte péniblement ; peu après nous apercevons une bête ballonnée, échouée par les eaux baissantes, qu'étripe furieusement un de ces chiens indochinois à tête de chacal. Les yeux en feu, les oreilles dressées, arcbouté sur ses pattes de l'avant, il arrache avec effort un lambeau. Un grand vautour au cou dénudé, à terre près du cadavre putréfié, contemple ce tableau d'un œil mélancolique... Mais quoique la proie soit

énorme, il voit bien que le gourmand, par un sentiment de jalousie bête, n'est pas d'humeur à lui laisser prendre part au festin. A notre approche, le vautour se lève et se perche sur un arbre au bord de l'eau, guettant le moment où son rival aura rassasié sa gloutonnerie.

Cette scène qui, avant nous, dans la vaste solitude n'avait que le ciel pour témoin, apportait sa note pessimiste. Cette plaine immense, ces majestueuses montagnes éloignées composaient un cadre magnifique à ce tableau hideux. La nature a deux faces, comme Janus, à moins qu'elle n'en ait trois ou quatre comme les vieilles divinités khmères; on ne cessera jamais d'admirer ses splendeurs, comme jamais ne cesseront de retentir, aux oreilles de l'optimiste troublé, les cris du désespoir, les angoisses de la souffrance, comme d'odieux et dégoûtants spectacles ne cesseront d'offenser sa vue.

Du moins ici nul ne souffrait, on y jouissait même; pour la féconde et impassible nature y a-t-il une différence entre ce chien dévorant sa charogne et le colibri s'enivrant de nectar dans le calice d'une fleur parfumée?

Au fond, c'est une idée très philosophique de représenter la Divinité avec un grand nombre de visages.

Un peu plus loin, nous rencontrons des pêcheurs, porteurs de légers filets montés sur deux bâtons; à peine les trempent-ils dans l'eau, qui leur monte à mi-jambe, pour récolter du poisson qu'ils enferment dans des casiers où d'insolents corbeaux viennent voler leur pitance presque sous le nez des pêcheurs.

Les rives s'exhaussent par une pente insensible, nous n'avons plus la vue de la plaine et nous continuons entre deux berges sableuses, tristes et monotones, couronnées de roseaux à demi-desséchés.

Enfin, aux bords de la rivière, qui s'élargit toujours, apparaît un parc à buffles entouré de voitures... A ma grande satisfaction, nous changeons de décor et nous entrons dans un de ces riants villages où tout semble à souhait pour le plaisir des yeux : eau claire roulant sur un fond de sable jaune, paillottes proprettes sur pilotis, entourées de bouquets d'arbres et de cette élégante et plantureuse végétation caractéristique : aréquiers, cocotiers, palmiers à sucre, bananiers aux feuilles luxuriantes et les bambous, cette merveilleuse graminée, type idéal de la force unie à la grâce, panaches aériens que le moindre souffle agite, construits par la nature d'après les principes de mécanique

les plus certains sur la résistance des matériaux.

De légères norias, faites avec ce bambou propre à tout, tournent sous l'action du courant leurs petites palettes en nattes, remontent des morceaux de bambou qui puisent l'eau à la rivière et la déversent dans des canaux — de bambou encore — pour l'arrosage des jardins.

Tout le long de la rivière — comme aux bords de la Seine un dimanche à la belle saison — pêcheurs et pêcheuses à la ligne, dans la rêveuse et méditative attitude de Bouddha, contemplant leurs bouchons.

— C'est curieux, dis-je à mon compagnon de route, je suis arrivé à l'âge de cinquante-six ans, sans avoir jamais vu aux deux bouts d'une gaule que la patience à l'un et le bouchon à l'autre.

A peine avais-je prononcé ces paroles que le charme était rompu ; une Siamoise à figure de gamin, aux cheveux ras, relève brusquement son bambou... accrochant le nez d'une mégère, sa voisine.

Toutefois après avoir passé en revue cinq cents pêcheurs, immobiles comme s'ils étaient plongés dans le nirvana, j'eus enfin la satisfaction de voir une ménagère prendre un beau poisson ; elle partit aussitôt en ayant l'air de

dire : « il ne m'en faut qu'un pour mon souper, pourquoi tenter d'en prendre deux ? »

Ce doit être un bonheur intime et profond celui de pêcher à la ligne, tous ces visages rayonnent d'un placide contentement intérieur. Sans doute cette innocente occupation, n'exigeant ni grands efforts physiques ni grande dépense d'activité cérébrale, répond aux besoins intellectuels des natures contemplatives.

La rivière se peuple de plus en plus, des pirogues vont et viennent. De belles jonques neuves, construites sur les chantiers riverains, attendent, pour sortir, la prochaine inondation. Partout de l'animation, partout un air de bien-être et de gaieté.

A mon retour, quand je redescendis la rivière, je me posai cette question : lorsqu'au lieu de la forêt sauvage où s'effondrent les derniers vestiges d'Ang-Kor la Grande, une brillante cour promenait son faste au milieu de monuments féeriques, était-on plus heureux au village de Siem-Reap ?... Et je me répondis : non certes. L'homme a d'autres aspirations que le bonheur... le bonheur est une chose et la grandeur une autre... il ne suffit pas à l'homme d'être heureux, il veut être grand.

A tous moments, nos piroguiers obligés de

se mettre à l'eau traînent péniblement l'embarcation ; dans un mois, la jolie rivière ne sera plus qu'un ruisseau. De nombreux buffles couchés sur le sable se prélassent voluptueusement dans l'eau courante.

Nous avançons lentement malgré les efforts méritoires de nos piroguiers poussant et hâlant nos pirogues trop chargées ; fatigués de la lenteur du transport et pris du besoin de nous dégourdir les jambes, nous mettons pied à terre.

Mais le maire est très mécontent de ne point avoir été avisé de notre passage ; il nous somme de ne pas aller plus loin avant qu'il n'ait prévenu le gouverneur ; puis il se calme. Après un bout de toilette pour se présenter à son chef, nous fait-il dire, il partira lui-même à cheval.

En effet, au bout d'un instant, un vieux sampot autour des reins, le maire se jette à la rivière où il se lave avec grand soin le visage, la bouche et tout le corps. Les habitants ont ainsi sous la main leur cabinet de toilette qui est aussi leur garde-manger... car on y prend du poisson — quand on ne pêche pas à la ligne, mais à la lance ou au filet.

Après s'être bien baigné, le chef du village

court à sa case pour en ressortir avec un sampot neuf et un veston blanc ; alors s'élançant sur son poney, brandissant sa badine comme un colonel qui enlève son régiment, il nous fait signe de continuer notre route.

Le soleil se couche dans un lit de pourpre, les arbres prennent une teinte sombre, les panaches des palmiers à l'Occident se détachent en noir sur le ciel rutilant, et sur les rives l'activité s'éteint.

Nos pirogues échouant de plus en plus, nous sautons à terre pour continuer notre route, faisant aboyer aux portes les chiens hargneux, furieux de sentir leur quiétude troublée par des gens à odeur inconnue.

Nuit close nous arrivons à la paillotte destinée à servir d'asile aux visiteurs, sorte de hangar où, pour tout mobilier, quelques chaises entourent une table éclairée par une lampe à pétrole. C'est l'hôtel des voyageurs à Siem-Reap. Le sous-gouverneur arrive en veston blanc repassé, il a l'air d'un homme bien élevé.

Nous échangeons quelques paroles banales et quelques propos sur la guerre du Cambodge, sujet sur lequel il semble mieux renseigné que nous; alors nous offrons nos cadeaux, pour lui : deux boîtes des meilleurs cigares de Pnom-Penh,

cigares de Hambourg en dépit de leurs pompeuses étiquettes havanaises — pour ses femmes : deux sampots — pour le gouverneur absent : un buvard très admiré ; un timbre pour appeler les domestiques ; un réveil-matin à musique aussi reluisant que de mauvais goût — le tout de fabrique allemande. Dans nos colonies de l'Extrême-Orient, il faut entendre par *commerce* la vente de produits allemands par des marchands chinois. En revanche, elles sont un débouché pour les politiciens, les déclassés de la bourgeoisie, les bacheliers sans emploi.

Nous faisons ensuite nos commandes pour le lendemain. C'est une grosse affaire pour nous, mais c'est aussi une affaire pour le sous-gouverneur ; pour nous : parce que nous ne pouvons rien sans sa bonne volonté, pour lui : parce que les gens du village pourvoieront à nos besoins et qu'il empochera les piastres. Nous lui commandons des œufs, des poules, du riz pour notre nourriture et celle de notre escorte, cinq voitures à bœufs, deux voitures à buffles pour le transport du personnel et des bagages.

Nous soupons légèrement de lait de conserve suisse, de biscuits anglais, de thé, et nous

allons nous étendre sur nos excellents matelas cambodgiens, car l'hospitalité siamoise n'offre que la toiture. Nous les posons sur le plancher en lattes de bambou élevé de deux mètres au-dessus du sol. Le voyageur ne saurait se passer du matelas cambodgien composé de prismes rembourrés, réunis par une seule face sur une commune étoffe; frais et souple, il se plie et s'empile avec facilité; il sert de siège, de canapé, de coussin. Pas d'insectes, il fait presque froid, car nous sommes en décembre; on se met avec plaisir une couverture de coton sur le corps... oh l'excellente nuit, et qu'il fait bon de dormir en voyage!

Nous avons recommandé au guide (imposé par le gouvernement siamois pour nous surveiller sous prétexte de nous piloter) de nous réveiller à quatre heures; il s'en est bien gardé. Je fais un bond en voyant ma montre marquer cinq heures et j'ordonne à l'interprète de faire atteler et charger les bagages. Bœufs, buffles, voitures, conducteurs campent devant notre hôtel depuis la veille au soir. Les bagages sont chargés sur une voiture à buffles; nous prenons, mon compagnon et moi, chacun une voiture à bœufs, car il faut une voiture par personne pour être à l'aise. Rien ne bouge dans le

paisible village plongé dans le sommeil, cependant un musicien matinal joue chez lui dans les ténèbres, sur une musette, des airs qui ne sont pas sans analogie avec nos airs bretons.

Tel est le luxe asiatique : deux européens, pour faire deux lieues, se font accompagner de sept voitures, dix bœufs, quatre buffles, quatorze serviteurs, le tout pour voyager moins commodément que dans un wagon de troisième, faire six kilomètres à l'heure et vivre de poules bouillies.

La lueur lactée de la lumière zodiacale lance de l'horizon son fuseau aigu dans un ciel transparent et nous annonce l'aube au moment où nous montons sur nos charrettes, l'estomac repu de lait suisse. Je prends la tête avec mon automédon, gamin de huit à dix ans au plus, bien éveillé, prodigue de l'aiguillon pour nos petits bœufs trotteurs, jaunes, tachés de blanc, à l'œil très doux — l'œil de Junon. Cette espèce s'est très bien adaptée à ce métier de trotteur, un poil luisant recouvre leur corps grassouillet. On leur pose le joug sur le cou et non sur les cornes.

Les Siamois — comme les Cambodgiens, du reste, et les Annamites de Cochinchine — construisent sans un atome de fer des voitures

d'une légèreté singulière. On a peine à se rendre compte de la solidité d'un essieu de bois de la grosseur du doigt à peine ; cet essieu fort ingénieusement disposé, il est vrai, joue un rôle assez analogue aux essieux de poulie. Pour tout dire, ces chars se détraquent souvent (nous avons eu quatre avaries) ; en revanche tout le monde est charron et l'on trouve dans la forêt le matériel de réparation. Les charrettes cassées, raccommodées par le conducteur, rejoignaient une demi-heure après le train des équipages.

L'extrême légèreté des voitures rend les cahots tolérables, quand on est à demi-couché sur un matelas cambodgien ; car les routes ressemblent à nos chemins creux de Bretagne au temps de la chouannerie. Parfois les bœufs galopent ; dans le sable, ils marchent au pas ; le plus souvent ils trottent en faisant tinter leurs clochettes...

Nous suivons la jolie rivière le long des cases endormies, réveillant quelques chiens grognons.

Aux premiers rayons du jour nous entrons dans la silencieuse forêt composée d'abord de taillis et d'arbres sans caractère ; bientôt la végétation s'ennoblit, les arbres jaillissent du

sol, droits et forts comme des mâts de gros vaisseau, avec des troncs lisses jusqu'aux premières branches, arceaux de la voûte feuillue. Il est fort difficile d'apprécier les hauteurs, quand on manque de points de comparaison ; faute d'étalon, on est exposé à se tromper dans des proportions invraisemblables. J'interrogeai mon compagnon également fort perplexe. Les troncs variaient de $1^{m},20$ à $1^{m},40$ de diamètre ; quant à la hauteur des premières branches, je l'estimai timidement à une trentaine de mètres, prêt à ne montrer aucune surprise devant une grosse erreur dans un sens ou dans l'autre. A notre campement d'Ang-Kor-Thom, j'eus l'occasion de mesurer un de ces arbres renversés ; du pied aux premières branches, il comptait cinquante mètres ; nous nous promenions donc sous une voûte de verdure épaisse d'une dizaine de mètres, élevée d'une cinquantaine de mètres au-dessus de nos têtes.

Vers sept heures, nous débouchions devant un vaste espace... voici les ruines !...

Encore une désillusion, me dis-je avec chagrin, décidément mes facultés émotionnelles s'éteignent avec l'âge et mes facultés intellectuelles aussi, je ne sens plus, je ne comprends plus.

Les grands lions de granit sur lesquels mes regards tombèrent d'abord furent pour beaucoup dans cette appréciation. Ces fantastiques lions m'agacent toujours : il est impossible de rien voir de moins artistique, de plus laid, de plus grossier. Ce n'est ni nature ni fantaisie, c'est tout simplement ridicule. Avec leurs yeux en boules de loto, leur crinière régulièrement tressée, leurs grosses pattes cylindriques, ils ont l'air de jouets à bon marché pour des bébés de géants. De plus, à demi-accroupis sur leur train de derrière, ils ont une posture peu digne. Qu'on les voie à Pnom-Penh, à Wat-Nokor ou ailleurs, s'ils varient par la taille, ils ne varient ni par le galbe ni par la pose anti-académique. On dirait le produit d'une commande faite en bloc à la fabrique... Bon pour tant de lions, fourniture au rabais.

Irrité par la vue de ces grotesques, je jette un regard prévenu sur les ruines. Un long mur au milieu duquel s'élèvent trois tours lourdes et basses, flanquées de chaque côté de colonnades qui n'ont guère plus de deux mètres de haut, le tout précédé d'un fossé de cent à cent cinquante mètres de large, voilà ce qui s'offre à la vue. Un fossé carré de quinze cents mètres de développement sur chaque face, d'une lar-

geur de cent mètres et d'une profondeur de dix, cela représente bien quelques pelletées de terre ; mais ce travail de terrassier ne me semble pas de nature à exciter un enthousiasme bien vif.

Une imposante chaussée de dix mètres de large, dallée de longues et larges pierres, traverse le fossé et conduit à la porte d'entrée... on y retrouve les vestiges d'une balustrade monumentale de granit. Dans le fossé gisent des débris de colonnes qui soutenaient l'encorbellement de la chaussée.

Çà et là de grandes pierres taillées montrent que cet immense fossé était entièrement revêtu de belles pierres et orné d'une large corniche.

J'arrive au pied des trois tours, tours-dômes, en forme de pain de sucre, forme caractéristique de l'art khmer, en partie dissimulée sous les ornements.

Si nous comparons ces tours à nos constructions européennes, il nous faudra bien avouer que c'est horriblement lourd et sans grandeur. Pour faire de l'architecture noble, il faut des connaissances que ne possédaient point les Khmers. Dans les voûtes toutes les pierres sont posées horizontalement ; ils obtenaient la fermeture en faisant avancer chaque pierre un peu au-delà de la pierre sous-jacente ; ils ignoraient

la clef de voûte et l'usage du mortier. On comprend aussitôt combien était nécessairement bornée l'étendue de voûtes dressées au moyen de procédés aussi primitifs.

Involontairement je compare ces tours d'un seul bloc à la dentelle de nos clochers. J'entre en grognant par la tour-porte du milieu ; alors au centre de l'immense cour intérieure m'apparaît le vrai monument d'Ang-Kor-Wat.

Est-ce esprit de contradiction, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus sot, pensai-je, mais tout le monde admire et moi je n'admire pas?

Eh bien, on a tellement surfait Ang-Kor, qu'à mon avis telle sera la première impression de tout visiteur sincère.

Sur un soubassement de quatre à cinq mètres s'étend une colonnade de deux mètres et demi de hauteur ; les colonnes soutiennent une toiture de pierre qui masque la seconde galerie intérieure, dont on aperçoit la toiture comme une continuation de la première ; cette seconde toiture masque à son tour le monument central dont on ne voit que les tours assez mesquines pour nous Européens.

Déception sur déceptions !..,

Décidément, me dis-je, pour comparer cela à nos monuments, il faut être un barbare.

Eh bien, tout compte fait, tout bien pesé, après mûre réflexion, je persiste dans mon opinion première : l'art khmer comparé à l'art grec ou à l'art chrétien, c'est de l'art barbare.

Je comprends du reste l'exagération des premiers explorateurs : errer dans un pays désert couvert de forêts redevenues des forêts vierges, où l'on rencontre de loin en loin un hameau de demi-sauvages, puis tout d'un coup se trouver en face d'un Louvre entier, bien conservé, doit produire un de ces étonnements qui grossissent tout.

Ce n'est pas que je ne sois arrivé à l'admiration, mais l'incubation a été lente.

Quand j'ai voulu me rendre compte de cette froideur du début à laquelle a succédé un enthousiasme sans partage, j'en ai trouvé la raison suivante :

Dans cette immense accumulation de travail, il n'y a rien de *hardi*.

La *hardiesse* dans la construction est, je crois, ce que réclament avant tout nos besoins esthétiques ; les fiers clochers, les voûtes spacieuses voilà ce qui nous émeut. Cette question doit toujours plus ou moins se poser à notre esprit : Comment cela tient-il debout?

Or, il faut bien le dire, rien, à Ang-Kor, ne

rappelle les audaces de nos coupoles et de nos cathédrales.

Non, non et non... il n'y a rien là qui, de prime abord, empoigne une âme européenne.

Après avoir franchi la porte de l'enceinte extérieure, on suit, pour se rendre au monument central, une longue chaussée en belles dalles, sur laquelle gisent les fragments d'une magnifique balustrade en pierre — de chaque côté s'élèvent des chapelles lourdes, empâtées, très étudiées, très ornementées ; c'est du solide, on n'a pas ménagé les blocs brodés.

Nous entrons chez les bonzes préposés à la garde d'Ang-Kor-Wat ; comme toujours le couvent se compose de paillottes montées sur pilotis. Nous présentons nos hommages au supérieur — personnage assez vulgaire — accompagnant nos compliments de cadeaux : une rame de papier, des cahiers reliés, des carnets, des crayons et des plumes. Les bonzes siamois satisfont leur vanité de lettrés en feignant de priser par-dessus tout ce genre de cadeaux.

Les bonzes vivent d'aumônes quêtant pendant la matinée au marché et dans les maisons. L'Église n'a pas inventé les moines, elle ne les a même point perfectionnés : la paresse, l'ignorance et la crasse règnent avec autant d'éclat

dans les couvents bouddhistes que dans les couvents catholiques où la Révolution n'a pas nettoyé ces étables d'Augias.

Des esclaves servent les bonzes soignés et cajolés par de vieilles dévotes établies près d'eux et qui là, comme ailleurs, offrent à Dieu des charmes abandonnés des hommes.

La bonzerie touche presque l'immense soubassement sur lequel s'élève tout le monument d'Ang-Kor-Wat. Je dis immense parce que l'on monte, par une vingtaine de marches, sur un carré de plus de deux cents mètres de côté, construit avec des prismes de pierre ferrugineuse de Bienhoâ, ajustés avec grand soin, mais entièrement revêtu de beau calcaire. Tout autour du soubassement court une large corniche avec de fréquentes avancées, soutenues par des colonnes et destinées à porter les éternels lions. Du haut en bas, de larges cannelures horizontales ornent le soubassement.

Après avoir gravi l'escalier, on entre par un portique de dimensions médiocres, mais noble, dans sa lourdeur, par la richesse de l'ornementation.

A droite et à gauche s'étendent les longues galeries supportées par les colonnades qui n'ont guère plus de deux mètres d'élévation, soute-

nant une toiture ogivale dont la hauteur totale n'atteint pas cinq mètres. Toute personne non prévenue dira de prime abord de ces galeries étroites et basses en dépit de leur interminable longueur : c'est petit... ce serait grand, construit par des pygmées.

La réaction contre cet esprit de dénigrement devait infailliblement s'opérer chez moi, car jamais peut-être, en aucun lieu du monde, on n'a réuni plus de travail sur un seul point. Nulle part peut-être on n'a accumulé pareille quantité de pierres pour la bröder avec autant d'amour.

Ang-Kor-Wat, pour moi, musicien médiocre, est un de ces opéras savants qu'il me faut entendre plusieurs fois avant d'y rien comprendre ; à la première audition, n'ayant pas compris, je reste froid. A certain point de vue. Ang-Kor-Wat est une sorte d'intermédiaire entre les Pyramides et la Sainte-Chapelle ; cela tient de la masse lourde et du bijou.

Comme les Pyramides, c'est une immense accumulation de matériaux, mais non en une simple figure géométrique énorme... au contraire, on est en face d'un amas dressé d'après un plan étrangement complexe, avec un luxe fabuleux de détails et d'ornements.

On n'y trouve ni l'audace de nos œuvres chrétiennes ni cette audace des ruines de Balbeck où l'on voit des pièces de cent tonnes suspendues dans les airs. Trouvera-t-on dans tout Ang-Kor un monolithe de trois tonnes? j'en doute... Affaire de tempérament; chez moi le saisissement est plus fort devant un de nos grands menhirs.

Un des caractères les plus remarquables de cette œuvre immense est l'unité — l'unité dans la complexité, tel est son caractère essentiel de grandeur.

Sur un espace de près de trois millions de mètres carrés, une profusion de pièces distinctes converge vers le sanctuaire de Bouddha.

L'unité résulte de l'harmonie des parties.

Un seul homme a voulu.

Un seul homme a conçu ce plan un et multiple, touffu, immense!

L'homme qui a voulu, était tout-puissant, de plus il a été secondé par la passion religieuse de tout un peuple. L'œuvre a été rapidement accomplie dans un coup d'élan d'une société nombreuse, puissante, riche, très organisée; sans cela une pareille unité serait impossible.

Toutes nos cathédrales, dans leur édification, portent la trace du temps.

Ici on est en face d'une œuvre gigantesque, exécutée, comme dans un conte de fée, par un coup de baguette.

Un seul génie a commandé, un seul génie a été servilement obéi par un nombre prodigieux d'ouvriers habiles.

. . . . . .

Les monuments nous frappent :

par la masse — les Pyramides,
par la beauté — art grec,
par l'audace — art chrétien,
par l'harmonie — Ang-Kor-Wat.

Immédiatement l'art grec me charme ; l'audace chrétienne m'écrase au premier coup d'œil ; l'harmonie d'Ang-Kor-Wat ne m'ébranle qu'à la suite d'une sensation prolongée.

A Ang-Kor pas d'audace.

Des soubassements formidables... parce que le travail brut suffit à la construction des soubassements... il n'est pas plus difficile d'élever un soubassement d'un million que d'un millier de mètres cubes.

En somme, c'est une accumulation de très riches petits monuments massifs, agencés avec un goût exquis, portés sur des assises colossales.

Voilà comment je m'explique ce défaut d'émotion au premier abord, suivi d'une émo-

tion graduellement croissante, assez forte pour me faire comprendre cet enthousiasme monté jusqu'à l'ivresse chez nombre de visiteurs.

Pas d'entrée triomphale comme les Propylées, la porte d'entrée étroite et basse, encadrée de quatre monolithes merveilleusement ciselés, perce un lourd amas de blocs surchargés d'ornements.

Pas une haute colonne, la plupart d'entre elles ont sept pieds, mais ce sont des monolithes et il y en a tant, tant et tant !...

Pas une grande tour, pas même la tour centrale (qu'est-ce pour des Européens qu'une tour d'une vingtaine de mètres ?) sous laquelle s'abrite le Bouddha, mais il y a neuf tours et toutes fouillées de la base au faîte.

Ces tours extérieurement pleines n'ont rien d'aérien.

Jamais on ne se pose à Ang-Kor-Wat cette question que provoque la rosace : Comment cela tient-il ?

Nulle part des jours, nulle part des vides.

Le sanctuaire où médite Bouddha est si petit que l'énorme statue en remplit tout l'espace.

La tour centrale, le saint des saints, est entourée de petits monuments très bas à l'intérieur, empâtés, reliant la tour du centre aux

tours d'angle. Le tout forme un seul bloc dans lequel on dirait qu'un géant n'a osé percer que quelques trous de peur de le fendre, mais dont il s'est appliqué à ciseler la surface avec une de ces patiences qui usent le temps.

Et ce temple compact, bien qu'il soit aisé de le décomposer en petits monuments distincts, repose sur des assises colossales.

En deux mots voici le plan général :

Un fossé de quinze cents mètres de côté, large de cent, entièrement revêtu de belles pierres, orné de corniches avec des avancées sur colonnes portant des lions ;

des chaussées splendides traversant le fossé ;

un mur en pierres de taille ferrugineuses de Bienhoa, ajustées avec soin ;

une porte monumentale au milieu de chacun des quatre murs, l'entrée principale composée de trois tours avec galeries dépendantes ;

une longue chaussée avec riche balustrade en pierre menant des portes au monument central ;

le long des chaussées, des chapelles ;

au centre de cette cour immense un soubassement de deux cents mètres de côté, autour duquel règne une galerie... à l'intérieur de cette galerie quadrangulaire un second soubassement

portant une seconde galerie, entre deux des chapelles... à l'intérieur de la seconde galerie des chapelles et un fort majestueux soubassement à pente très raide sur lequel s'élève le temple, composé lui-même d'une tour centrale et de quatre tours d'angle unies par des galeries.

La seconde galerie porte aussi des tours d'angle.

D'ailleurs nulle part un espace couvert, de l'élévation et de la largeur d'un salon bourgeois, et cela sûrement par impuissance.

Rien d'élevé, rien de grand, mais un ensemble fort harmonieux de pierres travaillées comme de l'orfèvrerie.

La grande galerie inférieure est surtout destinée à représenter des combats, presque partout ailleurs on voit des danseuses.

Le dessin des personnages est incorrect mais soigné, les couronnes et ornements de femmes ont été l'objet de soins méticuleux. Évidemment ces artistes barbares n'ont pu atteindre la perfection dans la représentation de la personne humaine, malgré leur bonne volonté manifeste. En revanche, ils ont traité avec une supériorité indiscutable les dessins de pure fantaisie. Le plus souvent la pierre, en s'effritant, a perdu son poli ; mais là où, bien abritée, elle est

restée intacte, elle surprend par la délicatesse de broderies exécutées comme par des doigts de fée.

Jadis la pierre n'était point nue, partout resplendissait l'or... dans presque tous les creux on en retrouve la trace. Il y eut là un luxe des *Mille et une nuits*.

On comprend alors le vieux proverbe de l'Extrême-Orient: « riche comme le Cambodge ». Pourquoi l'ignorance et la misère ont-elles remplacé cette brillante civilisation ?

Pourquoi, sur ce théâtre de tant de splendeurs éteintes, voit-on les peuples retombés dans le dénuement et la sauvagerie?... car maintenant c'est flatter les Cambodgiens de les appeler des barbares. La nature n'a pas perdu sa fécondité... elle ne demande qu'à tendre au génie humain ses mamelles pour en faire jaillir des ruisseaux de lait.

Dans nombre de galeries, les mains des moines paillards, en caressant les seins des danseuses à demi-nues, vêtues d'un court langouti, ont poli la pierre et l'ont bronzée comme une peau de Cambodgienne. Un immense bas-relief recouvre du haut en bas les murs de l'interminable galerie, où s'étale un tel chaos de personnages pressés, enchevêtrés, qu'on a le

vertige... cet immense développement de scènes variées, empruntées, pour la plupart, au Ramayana, fut entièrement doré jadis.

Des grilles exactement semblables, toutes formées par des colonnettes de pierre d'un seul morceau, d'un modèle uniforme, travaillées et ornées au tour dans toute leur longueur, ferment les fenêtres... combien de centaines de fenêtres!...

Je le répète, ce monument sans rival peut-être comme quantité de travail a dû être construit en peu de temps ; une succession d'artistes ou de volontés royales n'aurait pu maintenir cette parfaite unité de style.

Alors ces travaux prennent dans l'imagination des proportions fabuleuses. On se demande quelle armée d'esclaves il a fallu pour extraire les matériaux des carrières éloignées et les porter sur les lieux, quelle armée d'ouvriers d'élite il a fallu pour les mettre en œuvre et quel état-major distingué fut nécessaire pour commander et diriger ce peuple d'artistes et de travailleurs.

Et tout autour, montant à l'assaut du temple, l'enserrant, l'étouffant, la forêt déserte où brame le cerf, où le tigre et l'éléphant se promènent en rois... la solitude... à quelques kilo-

mètres, dans une immense région vide, un village de pêcheurs sans-souci, aux bords d'une rivière qui a changé de lit : elle aussi, comme l'homme, n'a pas manqué d'abandonner le malheur. Courtisane, elle s'est détournée des ruines après avoir prodigué ses caresses aux temples splendides, aux palais orgueilleux.

Tandis que des marais déshonorent la grande enceinte, les bouquets de palmiers à sucre sur certains points, l'envahissement de la forêt sur d'autres, rendent vaine la recherche d'un point de vue propre à faire bien juger l'ensemble du monument.

La vue de face est certainement de beaucoup la moins belle. C'est là certainement une grande faute. Les artistes et les photographes se rapprochent toujours dans leurs reproductions de la diagonale ; or un monument, vu du chemin d'accès, doit présenter un aspect imposant. Le dessin pris de face, dans l'ouvrage de Moura, est d'une scrupuleuse exactitude, il faut bien de la bonne volonté pour se pâmer devant cette conception architecturale. Quand on s'avance sur la chaussée extérieure à l'enceinte, les tours de la porte cachent si bien le monument central qu'on n'en soupçonne même pas l'existence. Après avoir franchi l'enceinte extérieure, quand

on arrive sur la chaussée intérieure, la superposition des toitures de la première et de la deuxième galerie produit le plus désagréable effet. Aussi, à ma dernière visite, sortant ivre d'admiration de tout ce que je venais de contempler, bien favorablement prévenu par suite, quand je jetai, de la chaussée, un dernier regard d'adieu sur le monument central, je formulai involontairement ce paradoxe : c'est peut-être énorme, mais ce n'est pas grand.

En effet, c'est énorme en plan, immense en surface, absolument médiocre en hauteur.

De là ces jugements contradictoires selon que l'on est placé à un point extérieur et bas, ou sur un point élevé au centre.

Ces monuments étagés s'emboîtant l'un dans l'autre n'ont rien du prestige de la verticale... la verticale et la voûte étendue, voilà les éléments du grand art.

Des galeries du sanctuaire, au contraire, où la construction s'étale en plan, on est empoigné par cet ensemble singulièrement riche et harmonieux. Cet amas composant un tout bien compact de tours, de soubassements, de galeries, de chapelles, de portiques, de murailles, de larges chaussées, de vastes fossés, émerveille. De là le spectacle est plein de magnificence,

parce qu'on y jouit avec plénitude des trois qualités maîtresses de l'art khmer : la masse, l'harmonie du tout, la perfection du détail.

Des monuments que je connais le plus comparable est le mont Saint-Michel.

Le mont Saint-Michel n'a pas l'harmonieuse unité d'Ang-Kor-Wat.

Ang-Kor-Wat n'a aucune des audaces de la *merveille.*

Il y a cependant une parenté intime, saisissante quoique difficile à définir : l'un de ces liens de parenté, mais non le seul, est la quantité de travail délicat accumulée sur un seul point.

Ce jour-là précisément la lune se trouvait à son premier quartier, belle occasion de voir Ang-Kor au clair de lune.

Notre surveillant-guide m'en accorda sans difficulté l'autorisation.

Dans la journée, mon compagnon avait très respectueusement demandé aux bonzes la permission d'acheter quelque souvenir d'Ang-Kor-Wat ; on lui avait répondu par un refus très catégorique.

Un enfant d'Israël de notre bande se dit : « Puisqu'il est interdit d'acheter, il est permis de prendre » ; mais il fut arrêté dans ses déprédations.

Après le souper, nous prîmes la chaussée, accompagnés d'un porte-fanal et du guide. Le fils de Jacob nous suivait. Tout à coup notre surveillant, nous autorisant du geste à continuer notre route, s'élança comme un furieux sur Israël, le saisit brutalement à la gorge, en lui faisant dire par l'interprète qu'après sa conduite de la journée, il ne pouvait le laisser passer.

Le lendemain, le juif radieux nous montra des Bouddhas et des têtes de statues.

Comment vous êtes-vous procuré cela? lui demandai-je.

— Par le surveillant-guide.

— Celui qui vous a sauté à la gorge?

— Précisément... Pour donner le change et dérouter les soupçons de ses subalternes, il a joué à grand fracas la scène de la chaussée. Après vous avoir un instant accompagnés, il vous a laissés continuer votre route, comme par confiance et paresse. Alors le malin est revenu vers moi, car je lui avais graissé la patte. Nous avons marché sur vos talons, lui-même a pris ces objets et m'a aidé à les porter.

Est-ce le résultat d'un mauvais éclairage, toujours est-il que j'ai éprouvé une complète déception devant ce panorama de nuit, vu du

haut de la pagode ; la lune ne grandissait pas les objets. Et cependant le Parthénon m'avait singulièrement ému au clair de lune... les simples ruines du château de Roquelaure ou le grand menhir de Kervéatou, ce beau vestige de la religion de nos pères, dans les mêmes conditions, m'ont plus impressionné. Pourquoi?... Peut-être parce qu'ici le pouvoir d'évocation me manquait.

Sur les ruines de l'Acropole, des voix d'illustres morts me contaient des actes héroïques, Platon me murmurait à l'oreille son admirable récit de la mort de Socrate. Je me sentais là au milieu de nos aïeux intellectuels, pénétré d'une reconnaissance infinie pour ces hommes qui nous ont appris à penser... Sur mes vieilles ruines bretonnes, je songe aux nobles dames, aux rudes guerriers trop souvent âpres au gain et cruels, mais qui, du moins, étaient des hommes... le menhir me rappelle la race illustre dont le sang coule dans nos veines, race brave et gaie qui ne redoutait que la chute du ciel; ivre d'activité, tourmentée du besoin d'aventures, chez qui le joyeux amour de la vie n'eut d'égal que le parfait dédain de la mort.

Sur les ruines d'Athènes, comme au pied du menhir dans les ajoncs, je me sentais au milieu

des miens, dans l'air flottaient autour de moi les âmes de nos ancêtres.

Ici ma puissance d'évocation est nulle, je ne me trouve pas même au milieu d'étrangers; je me trouve en face d'un insoluble problème, car Ang-Kor-Wat est le gigantesque tombeau d'une race disparue sans laisser d'histoire.

On en est tellement aux hypothèses que quelques voyageurs ont voulu voir dans les sauvages penons les débris de la race créatrice de toutes ces merveilles; les Cambodgiens actuels seraient les Vandales qui les ont ravagées, qui ont fait la solitude, là où florissait Ang-Kor la Grande.

Au pied de ces tours je ne pouvais m'empêcher de dire, qu'est-ce que cela auprès de nos vieilles églises de Bretagne seulement?... Et je ne parle pas de nos monuments augustes, mais du Folgoët, la chapelle aimée de la reine Anne; du Kreisker, dépendance d'un petit collège; de Saint-Herbot, la chapelle des charbonniers perdue dans les bois.

Ces interminables galeries étroites et basses, sans parler à mon imagination, offensent mon odorat par les émanations de fiente de chauves-souris, dont les légions innombrables pullulent paisiblement depuis des siècles sous ces voûtes antiques.

En somme, je rentrai mécontent de mon expédition nocturne.

Avant le jour, nous quittons Ang-Kor-Wat et nous entrons dans le bois sauvage.

Aux premières clartés, nos chars passent sous un portique assez imposant, flanqué de chaque côté d'un pan de mur. Ce fut une des portes de la puissante cité, ce furent autrefois ses murailles. Puis nous rentrons aussitôt sous l'épaisse voûte feuillue soutenue par ses colonnes un peu maigres de cent cinquante pieds de haut. Une heure et demie après notre départ, nous arrivons à la halte, petite paillotte en feuilles sèches, abritant un plancher en lattes de bambou, élevé d'un mètre au-dessus du sol.

Tout près, en face, deux coins rectangles de monuments massifs en pierres de taille soigneusement ajustées, chargées de figures en demi-relief; comme toujours, les danseuses y tiennent la première place.

Au-dessus de l'une de ces ruines informes, dont il est impossible de pressentir l'ancienne destination, se trouve une belle statue, désignée par une tradition très vague sous le nom de statue du *Roi lépreux*. Il n'a pas l'air lépreux du tout le beau jeune homme qu'elle représente

nu et sans indication de sexe, dans toute la fleur de la jeunesse. La pose simple, naturelle, très bien prise, indique un commencement d'art sérieux. Le sujet est assis à terre, la jambe et la cuisse gauche pliées à plat, la jambe droite repliée verticale; l'une et l'autre main reposent librement sur chaque genou. Les proportions sont belles, le dessin général suffisamment exact. Intentionnellement, c'est l'art grec dans la pensée nuageuse encore de l'artiste. La matière, d'un beau granit, est si bien conservée qu'on la dirait sculptée d'hier. Les premiers explorateurs trouvèrent la statue abritée par une petite paillotte soigneusement entretenue. Cette œuvre remarquable remonte à une haute antiquité : la disposition de la coiffure, l'allongement du lobe de l'oreille ne laissent aucun doute à cet égard. Encore quelques progrès et l'artiste qui sculpta le Roi lépreux arrivait à l'art grec, il était sur la voie. Aussi, dans la forêt touffue, sur un informe amas de ruines, cette statue produit-elle une vive surprise sur le voyageur habitué, en dehors de la placide image de Bouddha, à ne rencontrer que l'art grimaçant et disloqué de l'Extrême-Orient, surtout de la Chine. Je l'ai dit, la pose est naturelle, les proportions assez justes, l'ensemble du corps satisfaisant, quoique

insuffisamment étudié. Mais la tête est vraiment belle, cette noble figure avec une petite moustache relevée exprime une finesse exquise, une distinction parfaite, vraie image d'un jeune Néro... Et c'est un étrange caprice de la tradition d'en faire un lépreux, le fameux roi lépreux, constructeur d'Ang-Kor-Wat. Cette statue isolée, par sa présence au milieu des décombres, sous le dôme élevé de la forêt, remue tout un monde d'idées, d'abord parce qu'elle témoigne d'un effort sincère vers le grand art, mort-né à la suite de quelque soudaine catastrophe, après laquelle triomphe le monstrueux... En second lieu, parce que ce suave visage ne répond en rien au type cambodgien. L'examen de cette figure ferait incliner vers l'hypothèse d'après laquelle on verrait, dans les sauvages penons les débris dégénérés de l'empire florissant d'Ang-Kor, détruit et dispersé par quelque épouvantable cataclysme.

Dans la forêt, il ne reste plus que quelques amas épars, plus précieux pour l'archéologue que pour le visiteur en quête d'émotions esthétiques. C'est par trop de vestiges. Le regard cherche vainement quelque débris encore debout pour exciter à une reconstruction imaginaire plus ou moins exacte. Il faut aller à Ang-

Kor-Thom pour étudier, non pour jouir d'une impression agréable. La lecture d'un travail bien fait profiterait plus qu'une visite sommaire aux ruines.

Au milieu de la forêt, on trouve encore des soubassements étendus à pente très raide, couronnés par des débris de galerie à ogives, de deux à trois mètres de hauteur à l'intérieur. Là on remarque de nouveau l'importance du soubassement dans l'architecture khmère, genre qui a du moins cet avantage d'opposer aux ravages du temps un élément à peu près indestructible... Là on se convainc que cette architecture fut avant tout un amoncellement de matériaux soigneusement travaillés.

Après nous avoir montré quelques monceaux informes, le guide nous fit passer par un hameau pour y prendre les torches nécessaires à la visite d'une ruine devant laquelle nous avions passé sans nous arrêter, en venant d'Ang-Kor-Wat. Il y a là, au milieu d'orangers et de bananiers, cinq ou six cases sur pilotis. Notre marchande de torches était une Siamoise assez gentille, timide et curieuse; nous lui prîmes des oranges, des œufs et des poules, dont notre escorte faisait une effroyable consommation. Sous les cases, des bambins fraternisaient

avec les chiens et les porcs. Ce hameau de demi-sauvages a remplacé la pompe et le faste d'Ang-Kor la Grande... la destruction, la décadence semblait y avoir apporté la paix et la félicité.

— C'est tout? demandai-je au guide.

— Oui, c'est tout.

— Mais c'est impossible !...

— Non, il n'y a pas autre chose.

Je rentrai à la paillotte, mon compagnon prit son fusil dans l'espoir de rencontrer quelque gibier aux environs ; quand il revint, il me dit avoir trouvé partout des tas de pierres.

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler que les habitations des gens du pays, même celles des gens très riches et des mandarins, sont toujours des paillottes plus ou moins, dont la destruction ne laisse aucune trace.

Les rois mêmes n'ont aujourd'hui que des habitations éphémères, peut-être la pierre autrefois fut-elle consacrée aux dieux et à la défense de la cité.

La forêt a fait le siège de la grande capitale, l'a détruite et remplacée par les beaux arbres ; c'est là que j'ai pu mesurer à terre des troncs de cinquante mètres sans branches. Les arbustes, les fougères, les orchidées ont recouvert les matériaux d'un riche tapis. Tout cela est loin

d'Ang-Kor-Wat, qui, dans ses lignes générales, est aussi bien conservé que le Louvre.

En somme, le voyageur, au milieu des bois qui de tous côtés bornent sa vue, passe successivement devant des tas de pierres travaillées, sans pouvoir se faire une idée de l'ancienne forme de ces agglomérations, ni de leurs rapports, ni de leurs distances mutuelles.

De ces amas de débris, de ces pans de murs dispersés, on conclut à l'existence passée d'une ville puissante, dont les traces ne suffisent pas à une sérieuse restauration idéale.

Oui, certes, pour l'explorateur de passage la déception est complète, parce que l'insuffisance des éléments dont il dispose lui interdit la délicate jouissance de la résurrection du passé... Çà et là, gravés sur ces monuments éboulés, des combats, d'incompréhensibles légendes, les éternelles danseuses.

D'après divers explorateurs, l'examen attentif des types représentés dans les bas-reliefs tendrait à faire considérer les habitants d'Ang-Khor-Thom, au temps de sa splendeur, comme ayant appartenu à une race maintenant disparue; les sauvages penons se rapprocheraient des personnages des bas-reliefs. Refoulés dans la forêt comme des fauves, ils seraient retombés

dans la sauvagerie, n'ayant retiré de leur ancienne fortune que la timidité des vaincus.

Voici quelques-uns des arguments invoqués en faveur de cette thèse assurément très douteuse.

Les statues et les bas-reliefs n'ont pas les yeux bridés, or c'est une tendance naturelle aux artistes d'exagérer les traits caractéristiques de la race. Ainsi, les Bouddhas de Chine ont les yeux plus bridés que nature ; tous les dessins chinois ou japonais forcent aussi la note en ce sens. Or les Penons n'ont pas les yeux bridés. Les partisans de cette hypothèse allèguent encore le genre de coiffure, la forme du langouti, la mode d'allonger démesurément le lobe de l'oreille.

J'avoue moins apprécier encore l'argument des orteils : dans les images d'Ang-Kor-Thom, chez les Penons, l'orteil est plus long que les autres doigts. Chez l'Annamite et le Cambodgien, au contraire, le pied a une tendance marquée à la forme simienne. L'homme le moins observateur, laissant tomber ses regards sur ces orteils courts et surtout écartés, ne peut manquer de songer au pouce opposable, et l'idée que ces pieds ont jadis saisi des branches lui vient naturellement à l'esprit. Mais, n'en dé-

plaise aux adeptes de cette théorie, l'incorrection du dessin des pieds et des mains est trop manifeste pour autoriser des conclusions aussi hardies. Dans nombre de statues de Bouddha, les cinq doigts de la main ont des longueurs égales et sont pareils. Ces mains étonnamment longues, aux cinq doigts égaux, symbolisent probablement quelque idée mystique.

D'après cette hypothèse, le sol d'Ang-Kor d'une part, de l'autre ses habitants chassés, seraient retournés en même temps, après la séparation, à l'état de nature. Les créateurs de toutes ces merveilles revenaient à la sauvagerie, pendant que les fauves et les grands arbres s'emparaient des ruines de l'opulente cité. Cette opinion trouve bien des incrédules. Quand on a vu le dénuement physique et moral des pauvres et timides Penons, on a peine à voir en eux les descendants des guerriers figurés sur les monuments, encore moins des artistes qui les ont élevés.

La morale à tirer de toutes ces discussions, c'est la répugnance instinctive à voir dans les Cambodgiens actuels les fils d'une grande race.

Un mystère impénétrable pour nous semble désormais le secret de la forêt tropicale. Il n'est plus possible de faire revivre ces temps passés,

de remettre sous nos yeux ces fêtes où devaient jouer le premier rôle ces danseuses demi-nues partout représentées.

La contemplation de deux immenses Bouddhas en ciment-pierre ne m'apporta aucune consolation.

Cela ne nous empêcha pas de déjeuner fort gaiement sous la paillotte entourée de nos charrettes dételées. Tandis que nos gens préparaient une cuisine élémentaire, avec un pot de fer pour tout instrument, on plumait une quantité de poules... dans la clairière paissaient sous nos yeux, les petits bœufs jaunes tachés de blanc et les grands buffles noirs.

Après le déjeuner, on attelle et nous partons.

Le guide nous invita à visiter une ruine située, nous dit-il, fort près de la route; nous étions las de passer devant d'informes débris; cependant par acquit de conscience nous le suivîmes.

Bientôt un lion grimaçant nous annonce le voisinage d'un soubassement à pente très inclinée... il est d'ailleurs visible à peine, tant la végétation l'a envahi, tant les ruines des parties supérieures l'ont recouvert. Sous l'orgie végétale, au milieu d'un immense amas de décombres, par un de ces portiques petits, surmontés

d'une frise lourde, massive, surchargée d'ornements, nous pénétrons dans la classique galerie basse, étroite, de l'architecture khmère. Le guide allume les torches. Nous traversons avec un assez médiocre intérêt des galeries ténébreuses, dont les fenêtres ont été bouchées par des éboulements, pour arriver à un vaste monceau de sculptures brisées.

Entre les arbres, nous distinguons une tour lézardée toute prête pour l'effondrement; les fougères, les orchidées poussent dans les fissures et aussi des arbrisseaux déjà robustes; le travail de leurs racines, l'ébranlement causé par le mouvement de leurs têtes agitées par le vent préparent la chute imminente de cette pièce fort belle. Cette tour, marquée pour une disparition prochaine, est encore bien conservée dans sa forme générale et même dans ses détails.

Tout près une seconde tour plus dégradée... puis une troisième...

— Mais c'est fort beau, m'écriai-je ravi!

Nous grimpons au milieu d'un pêle-mêle de pierres sculptées, de lianes, de plantes grasses, et peu à peu un merveilleux spectacle se déroule sous nos yeux.

Une tour importante apparaît au milieu des parasites, des plantes grimpantes, des arbustes

et même des arbres qui la couvrent de la base au faîte ; ce riche vêtement est plutôt une parure qu'un voile, il ne masque rien de sa beauté. C'est la tour centrale où médite Bouddha, au milieu d'une quarantaine de tours, dont un certain nombre, il est vrai, petites et pleines. Grandes ou petites, toutes ces tours portent sur quatre faces, l'énorme masque pensif de Bouddha regardant les quatre points cardinaux.

Ce monument est le Baïon, les chapelles qui environnent la tour centrale servaient à recevoir les morts attendant l'incinération.

Le Baïon s'appelait aussi les « quarante-deux tours » parce qu'il portait sur le même soubassement, à l'intérieur de la même galerie, quarante-deux tours voisines, dont les proportions, graduellement croissantes de l'extérieur à la tour centrale, exagéraient la taille par un effet de perspective. Parmi ces tours isolées bon nombre étaient seulement des monuments mignons, mais leur ensemble devait produire un effet prodigieux... c'est bien là le principe de l'architecture khmère : l'harmonieuse unité d'une masse de monuments individuellement petits et prodigieusement ornementés.

Le soleil se joue à travers le feuillage pro-

jetant des taches d'or sur ces pierres noircies par le temps.

Ces colossales faces contemplatives de Bouddha qui méditent là depuis tant de siècles sur la fragilité des choses humaines — personnes chétives, temples immenses, empire florissant — semblent sortir un instant de leur indifférence transcendentale pour laisser tomber sur nous, de leurs grands yeux de pierre, un regard de dédaigneuse curiosité.

Le guide nous dit : le serpent n'ose habiter ces ruines, il fuit les regards de Bouddha.

Sous cette voûte de feuillage, dans le silence de la forêt, au milieu de ce chaos de verdure tropicale : arbres géants, riches orchidées, fougères multiformes, lianes enlaçantes courant sur la pierre comme des serpents, le spectacle de ce peuple de tours à visages humains transporte l'âme dans un milieu indécis d'idées vagues, flottant entre deux idées contraires, toutes deux également vraies : la grandeur de l'homme et son néant. Sur l'une de ces tours, une couronne d'arbrisseaux déjà grands, coiffant la tête du Bouddha, rappelle la couronne de longues plumes des guerriers de l'Océanie ; leurs racines couvrent la pierre comme une chevelure, respectant la face du dieu.

J'ai défini les monuments khmers des bibelots de géants, cela dut être particulièrement vrai de la merveille du Baïon : là encore la masse, là encore l'harmonie, l'accumulation des ciselures, mais pas un morceau d'architecture digne de l'épithète de grand.

Le silence des bois, le prestige du temps, le mystère de ces décombres, l'opulence de la végétation tropicale, la richesse du décor, le recueillement de la nature autour du tombeau de tout un peuple vous étreignent et vous entraînent vers l'abîme sans fond de la contemplation bouddhique.

Là, un instant, dans la forêt, j'ai subi cet écrasement qui laisse dans l'âme sa trace indélébile.

Au point où en est l'effondrement du Baïon, au point où la végétation l'a conquis, de cette colossale orfèvrerie de pierre, il ne restera dans bien peu d'années qu'un amas informe enseveli sous un linceul vert.

On pourrait encore sauver Ang-Kor-Wat, la condamnation du Baïon, dernier débri d'Ang-Kor la Grande, est irrévocable.

Alors nous remontâmes sur nos charrettes à bœufs qui partirent au grand trot ; arrivés à

Siem-Reap, nous allâmes nous reposer un instant à la paillote des voyageurs.

Le sous-gouverneur vint nous visiter. Après avoir formulé l'interdiction formelle de rien emporter d'Ang-Kor, il invita le fils d'Israël à la restitution.

Avec le flair de sa race, quand il s'agit d'or, dans les décombres d'Ang-Kor Thom, où le temps a partout effrité la pierre, il avait déniché une belle tête plus grande que nature encore toute dorée. Moins heureux que ses pères, quand ils emportèrent les chaudrons de l'Égypte, il dut rendre gorge, à son grand déplaisir, trahi par le sous-guide. Intriguer, déployer toutes sortes de ruses, porter sur l'épaule pendant un kilomètre une lourde tête de pierre... et restituer !... ce serait dur pour tous ; mais de plus avoir déboursé !... Le sous-gouverneur arrachait plus que son âme au descendant du vendeur de lentilles.

De retour à Pnom-Penh, j'allai voir mon docteur poursuivi par son idée fixe de l'identité de race des Khmers de la grande époque avec les sauvages penons. Ce serait une décadence plus complète que celle dont les ruines de Ninive et de Balbeck nous donnent le triste exemple.

Cela semble certain, la statue du beau jeune homme, appelé le *roi lépreux*, ne représente pas un homme de race cambodgienne ; elle dut figurer un des dominateurs du temps ; un aussi important morceau de sculpture n'a pu être consacré à un étranger ou à un vaincu. D'après la tradition, ce roi lépreux aurait ordonné la construction d'Ang-Kor-Wat pour obtenir du ciel sa guérison.

Le docteur me demande :

— Vous avez vu le Baïon ?

— Oui, et je l'ai beaucoup admiré.

— Et la chaussée des éléphants ?

— Quelle chaussée ?

— Comment ! le guide ne vous a pas montré les débris de cette chaussée de trois cents mètres, qui conduisait de la résidence royale à la porte des morts, avec la balustrade monumentale représentant le serpent à sept têtes supporté par des géants ?

— Non.

— Quelle engeance que ces guides !... Vous êtes sorti par la porte par laquelle vous étiez entré ?

— Oui.

— Vous eussiez dû sortir par la porte opposée, porte magnifique réservée aux morts.

— Je vous remercie.

— On visite avec passion Ang-Kor-Wat et l'on néglige Ang-Kor-Thom; cela se conçoit, le premier vous offre un monument entier, très bien conservé. On éprouve un plaisir particulier à retrouver, dans les grands bois déserts, quelque chose comme la Sainte-Chapelle au milieu du Louvre. Ang-Kor-Thom n'offre rien de plaisant à l'œil en dehors du Baïon si incomplet, si détérioré, que les voyageurs actuels sont les derniers à s'en faire une idée déjà bien obscure. Il faut relier un pan de mur à un autre pan de mur séparé par un bois épais ; chercher les quatre grandes portes pour déterminer l'enceinte de l'ancienne cité, réédifier, avec d'informes débris, ce que l'on suppose avoir été la résidence royale; dans le vaste carré indiqué par les portes, placer les monuments dont quelques vestiges indiquent seuls l'existence passée... Alors on est payé de sa peine en se trouvant en face d'un ensemble vraiment grandiose. Ce travail long et pénible n'est pas à la portée de tous. Aussi je conseille au voyageur pressé de bien visiter Ang-Kor-Wat, de donner un coup d'œil au Baïon, pendant qu'il en reste encore quelque chose et, pour le reste, de s'en remettre à un plan bien fait, à une bonne description.

Le docteur termina par cette conclusion consolante :

Le pays, en lui-même, est aujourd'hui ce qu'il fut, c'est à nous Européens à faire répéter le vieux proverbe :

« *Riche comme le Cambodge.* »

La tradition a conservé sur l'édification d'Ang-Kor un certain nombre de légendes saugrenues, toutes ont ce caractère commun d'attribuer ce travail à des êtres supérieurs ; les Cambodgiens actuels, à tort ou à raison, ne doutent pas de l'incapacité de leurs ancêtres.

En dehors de ces légendes, peu dignes d'être rapportées, M. Aymonier a découvert un poème sur ce sujet, parmi les nombreuses inscriptions qu'il a déchiffrées.

Un prince puissant et vertueux, du nom de Race Merveilleuse, répandait le bonheur sur son peuple. Un cortège de femmes souples et fraîches entourait la reine, la belle Teyvodey. Cent un vassaux lui rendaient hommage, apportant sans cesse à la cour des tributs et des redevances de toute espèce. Innombrables étaient ses richesses : pierreries, or, argent, bracelets, tapis, soies brodées, étoffes à dessin... Innombrables les éléphants, chars, chevaux, dais, pa-

rasols, rideaux à franges et à guirlandes d'or. Innombrables les guerriers de ses armées, les seigneurs qui rehaussaient l'éclat de sa cour.

Le prince royal, du nom de Divine Auréole, était plein de mérite et de vertu.

Alors, chose étrange, le monde fut ébranlé jusqu'au séjour des Trente-Trois.

Le regard d'Indra tombe sur le jeune homme, et, par sa science qui embrasse le passé et l'origine, Indra reconnaît avec certitude son fils d'autrefois, descendu du ciel pour continuer la lignée de Race Merveilleuse.

Indra descend donc sur la terre, ravit le jeune homme et l'enlève au séjour des Trente-Trois.

Aussitôt grand remue-ménage dans le ciel, les anges surpris par une odeur insolite conversent entre eux :

— Qu'est-ce qui pue comme cela, dit l'un ?

— C'est une infection, dit un autre.

— Ça sent l'homme.

— Je n'y tiens plus, je vais prendre l'air.

— Prendre l'air ne remédie à rien, il faut nettoyer le paradis.

— Sentez... c'est chez Indra qu'est le pot aux roses.

— C'est vrai... Indra empoisonne le paradis.

— C'est par trop manquer au céleste séjour que d'y introduire des êtres qui digèrent... bientôt on y verra toutes les sales bêtes de la création.

— Nous ne pouvons tolérer dans le paradis un parc à hommes.

La rumeur du mécontentement monte au trône d'Indra. Les anges décident de lui envoyer une députation.

Indra se sent morveux, aussi n'est-il pas fier quand l'orateur prend la parole :

— Roi suprême, Cime élevée, jamais on n'a rien vu d'aussi contraire aux lois célestes... un humain a pénétré dans ce séjour et son odeur nous trouble.

— C'est mon fils de jadis, répond Indra tout penaud.

— C'est bien possible, reprend l'orateur, mais il sent l'homme à plein nez, le paradis n'est plus tenable... qu'il s'en aille ou nous décampons en masse.

Une lutte violente s'élève dans le cœur d'Indra entre le sentiment de la justice et la tendresse paternelle ; enfin, comprenant combien il avait eu tort d'introduire, parmi les bienheureux, un être aussi répugnant, il répond, vaincu :

— Cessez vos alarmes, je vais reconduire immédiatement cet humain sur la terre; ce n'est pas sa faute, s'il sent si mauvais, ce pauvre chéri.

Indra attendri couvre Divine Auréole de ses caresses.

— Cher enfant, dit-il, ton père te renvoie.

Divine Auréole, qui avait reluqué les nymphes célestes se baignant au milieu des lotus, répondit :

— Seigneur, mon cœur regrette ce séjour...

— Chasse tout regret, cher fils, j'en bâtirai un pour toi.

— Si vous avez pitié, faites reconstruire pour moi le palais des Anges.

Eh bien, console-toi, je rebâtirai pour toi le domaine des Trente-Trois.

Le Roi des anges flatte, bénit, rassérène son fils chéri qui lui dit :

— Maître, grande est ma joie de cette promesse... Que votre sollicitude convoque promptement les anges pour ce travail.

Indra convoque les anges.

— Que l'on emporte, dit-il, les tours de Peschan pour mon enfant chéri.

— A cet ordre les anges frémissent, car ces tours ont mille youdjana de hauteur.

— Roi suprême, dit respectueusement l'ange architecte, la terre n'est pas assez solide pour supporter un pareil poids.

— Et ma promesse !...

— Seigneur tout-puissant, reprend l'angélique maçon, la salle de la justice céleste où l'on se réunit tous les huit jours est bien suffisante pour des hommes.

Un ange de mauvaise humeur grommela entre les dents cette remarque profonde :

— On voit bien que la justice divine chôme sept jours sur huit... pendant que les pauvres humains se peinent, les dieux, comme les rois, ne songent qu'à leur corps de ballet.

Enfin les anges se mirent à la besogne, mais, pour les aider, ils convoquèrent les hommes des sept grands royaumes et de toutes les races : Khmers, Siamois, Birmans, Pégouans, Laociens, Javanais, Singalais, Annamites, Chinois, Européens. Une fois la machine en train, l'amour du métier l'emportant sur la mauvaise humeur, l'architecte sacré y mit tout son zèle.

La description du poète tient à la fois de la réalité et de la féerie ; il confond à dessein Ang-Kor-Wat avec le séjour des Trente-Trois. En comparaison, les *Mille et une Nuits* sont sobres dans leurs entassements de richesses.

Des femmes de cristal se jouent sur les tours, tenant une fleur ou un mouchoir.

Partout s'étalent de merveilleuses sculptures représentant des femmes aux corps blancs, souples et arrondis, doués de toutes les perfections connues. Leur tête est couronnée de fleurs; les unes ont la chevelure nouée, les autres l'ont coupée et la naissance des cheveux rasée en ligne droite. Leur taille est ronde, svelte, gracieuse. Les seins fermes et arrondis ressemblent au lotus. Enguirlandées de fleurs odorantes, quelques-unes nouent des lianes dans leur chevelure pour l'allonger agréablement. Celles-ci se coiffent de fleurs tressées ou enfilées, celles-là peignent leurs longs cheveux, d'autres se disputent, en souriant, des tiges fleuries. Si on les regarde attentivement, l'illusion est complète, on les entend faire un aveu doux et voilé, puis on les voit baisser la tête, hésitant entre le désir et la pudeur. Bientôt on croit à l'existence de ces femmes de pierre qui portent des perroquets ou des éventails, ou posent leurs oiseaux sur d'élégants arbustes. En voici qui portent des lotus et des lys, le langouti tenu par la ceinture. Couvertes de colliers, elles portent des rangées de cercles au jarret, leurs bracelets sont ciselés en lianes. Resplendissantes d'anneaux et

de bagues, serrées, élancées, elles marchent pleines de grâce, fermes et souples, paraissant deviser d'amour. Elles se cambrent flexibles, ondoyantes... elles assouplissent leurs membres aux préliminaires de la danse; elles décrivent des pas variés en tous sens, toujours élégantes, sveltes, bien proportionnées. D'une taille moyenne, bien prises, dans la fleur de la jeunesse, on ne peut les contempler sans amour. L'œil ne se fatigue pas. L'âme est réjouie, le cœur n'est jamais rassasié. Quand on les a quelque temps admirées, plein d'elles, on ne peut se résoudre à les quitter; ce ne sont plus des statues, ce sont des femmes vivantes.

Telles sont les œuvres d'art dont le décorateur du paradis orna Ang-Kor-Wat, en s'inspirant du céleste séjour, séjour, hélas! interdit aux humains pour leur odeur fétide.

Les batailles de Rama tiennent une place considérable dans les galeries inférieures, entre autres la bataille où il fut assisté par des singes. Dans ce temps-là, les singes et les dieux contractaient alliance; aujourd'hui, nous, descendants indignes, nous rougissons de nos ancêtres. Ce n'étaient cependant pas des gens de peu.

Les guerriers quadrumanes, exercés et habiles, au cœur indomptable, les bras raidis, sai-

sissent les éléphants, leur tordent le cou, leur brisent les membres, leur ouvrent le ventre, entassant leurs entrailles en monceaux ; ils leur arrachent les défenses, les pétrissent... A l'avant-garde, porte-étendards, ils font des bonds prodigieux.

On peut être fier de pareils aïeux !

Puis viennent les scènes de l'enfer... c'est aussi bête et dégoûtant que l'enfer catholique, passons...

Les mâles formidables, taureaux ou éléphants, s'arrêtent orgueilleux à l'ombre des forêts ; nombreux sont les animaux de toute espèce, serrés les oiseaux qui, perchés sur les branches, en saisissent les fleurs et les rameaux.

Les belles Kennareys s'avancent par paires d'une démarche lente et s'inclinent en cadence.

Les Kennareys, au noble et pur visage, couronnées de la tiare, le sein nu, montées sur un corps d'oiseau, rappellent nos modes actuelles, où le corps de la femme au-dessous de la taille est artificiellement continué d'une façon si bizarre. Heureusement qu'en enlevant ce malencontreux appareil, on retrouve l'indispensable complément du buste ; tandis que les superbes Kennareys, sous leur brillant plumage, cachent un corps de poulet monté sur des ergots.

Laissons les incomplètes Kennareys pour dire un dernier adieu aux nymphes célestes, couvertes d'ornements, à la taille élancée ; sur un rang, des rameaux fleuris à la main, elles avancent ou reculent en mesure, gracieuses aux regards.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Au Cambodge	1
Saïgon, 3 octobre 1884	2
Pnom-Penh, 29 octobre 1884	4
» 31 »	10
» 1er novembre	19
» 2 »	22
» 3 »	23
What-Nocor, 11 »	29
Rapides de Samboc, 12 novembre	37
Pnom-Penh, 13 novembre 1884	41
» 14 »	45
» 15 »	48
» 15 »	55
Kompong-Chnan, 16 »	57
» Thom 17 »	60
Pnom-Penh, 19 »	67
Réponse Cambodgienne	75
Le Préposé de Kampot. — 28 janvier 1885	76
Le Roi de Siam. — Iles Samit, 30 janvier 1885	91
Saïgon, 6 mai 1885	111
Pnom-Penh, 8 mai 1885	120
14 juin 1885. Mort de l'amiral Courbet	123
Traduction d'un brouillon d'une lettre adressée à l'empereur de Chine par un de ses sujets, sur les affaires de Fou tchoug.	124
Cambodge, 17 juillet 1885	131

Pages

Saïgon, 22 juillet 1885. 135
» 24 » 137
Déclaration du chef Moi Patao. 142
Saïgon, 7 août 1885. Traduction 144
» 8 » 145
» 9 » 145
» 10 » 148
» 11 » 149
» 13 » 149
» 14 » 152
» 15 » 155
Pnom-Penh, 17 août 1885. 158
Saïgon, 19 août 1885 159
» 20 » 163
Pnom-Penh, 22 août 1885. Traduction 165
Krông Sop Prémit. Légende cambodgienne 167
Traduction de l'Affiche placardée a Compong-Luong. — Pnom-Penh, 30 août 1885 178
Saïgon, 31 août 1885 180
Peït Môkot. Légende cambodgienne 181
Pnom-Penh, 1er septembre 1885 194
Saïgon, 2 septembre 1885. 195
» 3 » 202
Passage des Rapides de Sambor. 204
Les Aigrettes. Fable cambodgienne 227
Pnom-Penh, 10 septembre 1885 240
» 11 » 246
» 20 » 250
Poésie 252
Une Exécution capitale a Pnom-Penh 255
La Femme du Joueur de Guitare. Conte cambodgien 260
Les Femmes au Paon doré 264
Pnom-Penh, 2 octobre 1885 278
» 3 » 286
» 4 » 293
Saïgon, 22 octobre 1885 302

Pages

L'AME KHMÈRE.

Linh Tang. Légende cambodgienne 321
Les Préceptes de Tray-Net 343
» » 352
Ruses de Femmes 368
Proverbes 374

ANG-KOR.

Visite aux ruines 385

MERS

DE CHINE

PAR

PAUL BRANDAT

PARIS

PICHON ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

14, RUE CUJAS, 14

—

1872

A M. FRÉDÉRIC PASSY

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

De la Ligue internationale et permanente de la Paix.

Ces peintures de guerre dans l'extrême Orient allaient paraître au moment où le conflit avec la Prusse éclata.

Toutes ces scènes, prises dans les lettres d'une personne qui assistait aux événements, sont d'une exactitude photographique. Très-désireux, d'ailleurs, d'éviter le terrain blessant des personnalités, j'ai toujours changé le nom des acteurs, souvent le théâtre de l'action.

Quand j'écrivis ces pages, je ne soupçonnais point l'imminence du châtiment. J'ajoute aujourd'hui, en relisant ces lignes : Jamais châtiment ne fut plus mérité.

Je venais de passer quelques jours en Angleterre; une menace de guerre était suspendue sur nos têtes, sous le prétexte, vraiment par trop frivole, de je ne sais quelle candidature de je ne sais quel prince de Hohenzollern. En débarquant, aux drapeaux flottant aux fenêtres, aux hurlements de la *Marseillaise* des nombreux ivrognes trébuchant dans les rues, je compris que les puissants de la terre, flanqués de leurs diplomates, la pire espèce de charlatans, se préparaient à quelque partie d'échecs avec leurs sujets pour enjeu. L'histoire allait enregistrer, sur ses pages sanglantes, le nom d'un grand homme de plus. Combien cela coûterait-il de têtes cassées?... Quant aux veuves et aux orphelins, on les consolerait avec quelques couplets de *Marseillaise*. Jamais je n'avais éprouvé pareil écœurement pour l'idiotisme de la foule ; l'avenir me réservait des dégoûts plus amers.

Oui, tous ces imbéciles raffolaient de joie ;... et quand il fallut défendre le sol sacré de la patrie, je découvris avec stupeur toute la lâcheté cachée sous ce patriotisme de club et de cabaret.

Les joies de la ville me faisaient mal ; je m'enfuis dans la campagne, et quand je me sentis seul, je laissai déborder ma colère et mes larmes ; assis sur une pierre, la tête dans mes mains, je restai longtemps abîmé dans ma douleur. J'ignorais quels maux nous étaient réservés ; je ne devinais point nos futurs désastres... J'aurais ri au nez du prophète qui m'eût annoncé les Prussiens mangeant nos huîtres à Dieppe et à Fécamp;... mais je sentais l'approche d'un effroyable cataclysme. Dans une sorte de vision vague, je vis s'agiter le fantôme sanglant de la guerre civile ; mais pénétré des nécessités de l'époque, je me levai en disant : Que la volonté de Dieu soit faite !... c'est l'agonie du césarisme et du pouvoir temporel.

Que d'étranges rapprochements j'ai pu faire entre la France et cette Chine dédaignée !

Le même matérialisme a produit les mêmes effets dans les deux contrées. Le paysan gras de la

plantureuse Normandie a montré plus d'avidité pour l'or prussien que le paysan chinois pour nos piastres mexicaines. Si c'était là le progrès, il faudrait retourner en arrière ; si telle était l'infaillible conséquence du bien-être, mieux vaudrait la pauvreté. Il n'en est pas ainsi, mais pénétrons-nous bien de cette vérité aujourd'hui démontrée : L'accroissement de la richesse d'une nation peut devenir un danger, si l'élévation simultanée du niveau intellectuel et moral ne l'accompagne.

Il incombe une terrible responsabilité au gouvernement de Juillet pour cette déchéance morale ; s'il a contribué à la prospérité publique, il a systématiquement corrompu la nation. C'est injuste d'attribuer notre dépravation à l'Empire. Louis-Philippe a élevé la génération qui accepta le 2 décembre. Or, je ne connais au monde que deux peuples capables d'une telle dégradation : la France et sa digne fille Haïti. Peut-être, tout compte fait, sommes-nous aujourd'hui moralement moins bas qu'à l'époque où sept millions de poltrons et d'imbéciles acclamaient César-Sauveur.

Oui, le paysan français a montré l'avidité, la servilité du paysan chinois ; et tandis que le paysan trahissait la patrie, plus lâchement encore l'ouvrier la poignardait par derrière ; quant au bourgeois, tout entier à ses aspirations orléanistes, il entravait et calomniait le Gouvernement de la Défense, émoussait tous les courages, éteignait toute étincelle d'énergie.

Combien il serait aisé de multiplier les parallèles entre la France et la Chine !

Pendant que les armées anglo-françaises marchent sur Pékin, les communeux chinois mettent à feu et à sang l'ancienne capitale de l'empire. — Les *Taï-ping* français incendient Paris sous les yeux des Prussiens.

Si les Allemands se sont montrés si fort amateurs de notre bijouterie, ne serait-ce point pour nous punir de nos vols du palais d'Été ?

Nos armées n'ont pas le droit de disputer aux Chinois la palme du courage ; aucun corps n'est tombé avec l'héroïsme de la garde impériale à Palikao.

Ils n'ont pas eu de Metz.

Ils ne comptent point de traître parmi les grands mandarins de l'empire.

Et nous allions régénérer la Chine !...

Notre mission, toute civilisatrice, avait pour but d'y faire refleurir un catholicisme un peu passé chez nous. Aux applaudissements de tous les bigots de France, nous avons volé, violé, massacré pour la plus grande gloire du Pape infaillible.

Les Prussiens, eux aussi, ont pris les armes pour régénérer l'Alsace-Lorraine, pour l'arracher, disent-ils, à l'abêtissement catholique ; eux aussi ont pillé, volé, violé, massacré pour la plus grande gloire de Luther.

A qui la palme de la férocité et de l'hypocrisie ?

Nous avons professé la doctrine du *droit-canon* en Chine, les Prussiens nous l'ont appliquée.

Mais tous nos crimes de Chine pâlissent auprès de nosforfaits dans l'empire d'Annam.

Hé bien ! je l'affirme, en dépit de tous les tartufes insulteurs du Gouvernement de la Défense : si nous

avions eu le quart du patriotisme des Cochinchinois, pas un Allemand n'eût revu son pays.

Le Gouvernement de la Défense a eu ce tort : croire à quelque reste de vertu dans le peuple qui avait applaudi le 2 décembre ; son erreur a été de méconnaître notre dégradation ; mais nous lui devons les quelques parcelles d'honneur sauvées dans cet effondrement.

Pourquoi la Prusse ne démembrerait-elle pas la France ? — nous avons bien démembré l'empire d'Annam.

Pourquoi la Prusse ne nous infligerait-elle pas un tribut de cinq milliards ? — nous avons bien abusé de la supériorité de nos armes pour écraser d'un impôt épuisant les pauvres populations agricoles de la Cochinchine.

Aussi le mot de *revanche* a le don de m'horripiler.

Nous sommes justement châtiés; châtiés pour avoir été le plus lâche des peuples au 2 décembre, châtiés pour avoir été le plus arrogant.

Non, pas de *revanche ;* il est temps d'en finir

avec ce jeu sanglant qui ne profite qu'aux révolutionnaires et aux despotes.

Toutefois, il y a là une question d'une extrême délicatesse sur laquelle je voudrais voir tomber les lumières d'une raison supérieure à la mienne.

J'ai suivi Gambetta jusqu'à la dernière heure avec le plus grand zèle. Jamais je ne changerai d'opinion à cet égard : Tel était le devoir.

Nous soumettre, c'était non-seulement abandonner nos frères, les meilleurs de tous les Français; c'était trahir la cause de tous les peuples, c'était abandonner ce principe sauveur déjà passé dans le droit moderne : On ne peut disposer, sans son consentement, d'une fraction quelconque d'un peuple.

L'admission de ce principe, dans le droit des gens, était un progrès immense dans la voie de la stabilité européenne, vers l'abolition définitive de la guerre. L'Europe expiera cruellement son indifférence devant l'accomplissement d'un tel crime.

Je ne pense pas avoir été illogique, moi membre de la Ligue internationale et permanente de la

Paix, en devenant un champion ardent de la lutte à outrance. Car je mesurais avec effroi, si nous subissions un démembrement, quel pas en arrière allait faire l'Europe ; je ne voyais pas sans un trouble profond dans quelles perplexités allaient tomber les esprits qui se croyaient le plus sûrs d'eux-mêmes.

Dieu me préserve de jouer avec le sophisme en matière si grave ; je demande la lumière, s'il est possible, pour sortir de mes hésitations.

Voici, à mon sens, le vrai point de départ :

L'Alsace-Lorraine s'appartient à elle-même.

L'Alsace-Lorraine s'appartient à elle-même ; nous n'avions aucun droit de la céder pour notre rançon.

Nous ne pouvons davantage la revendiquer.

Pas de revanche. — C'est une pensée injuste et criminelle ; la Prusse n'a été en tout ceci que la lourde main d'une justice tardive.

Pas de revendication. — Pour deux raisons :

1° Nous n'avons pas le droit de réclamer ce qui ne nous appartient pas ;

2° Un peuple, pas plus qu'un négociant, n'a le droit de renier sa signature sous prétexte de malheur ou de maladresse.

Si donc l'Alsace-Lorraine accepte ses nouveaux maîtres ; si elle redoute de devenir le sanglant théâtre d'une lutte à mort, il n'y a pas de doute : nous n'avons aucun motif légitime pour rompre la paix. Nous avons eu l'indignité de vendre nos frères : rien ne les lie à la France ; ils sont libres de rester Allemands, si l'Allemagne leur offre les garanties d'un bonheur suffisant.

Mais si l'Alsace-Lorraine persiste à rester française ; si, pour rentrer au giron, elle veut courir les chances de la guerre, notre devoir sera demain ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il était hier ; nous devons pour sa délivrance notre dernier homme, notre dernier écu.

Voilà pourquoi jusqu'au dernier jour je fus partisan de la lutte sans trêve.

Et cependant, plus je réfléchis, plus je demeure convaincu de cette vérité :

Hors la paix, pas de solution du problème social.

Hors la paix, pas d'abolition du prolétariat.

Or, tant que la paix ne nous aura pas donné l'unique solution du problème social, la Commune la cherchera à sa manière.

Voilà pourquoi, malgré mon vif désir d'espérer encore, j'entends sonner, comme un glas, la lugubre parole de M. Passy dans son beau discours sur la *Barbarie moderne :*

L'HUMANITÉ RECULE !

P. BRANDAT,

Membre de la Ligue internationale et permanente de la Paix.

CHE-FOU

CHE-FOU

On s'est emparé de Che-Fou sans résistance.

Pour la descente, nous avons fait en pure perte de belliqueux préparatifs ; les Chinois, dans l'eau jusqu'au ventre, sont venus, aux embarcations, prendre nos soldats sur le dos.

C'est dommage ! Quelques tués figureraient bien au rapport, et feraient tomber une vraie manne de décorations et de grades.

Soixante mille francs d'indemnité ont été payés par l'armée pour les dégâts causés par le campement. Le mandarin s'est empressé de mettre cet argent dans sa caisse et de déclarer le peuple satisfait ;

ce fonctionnaire nous témoigne les plus grands égards, et, quand il croit nous être ainsi agréable, distribue le bâton à ses administrés avec une générosité méritoire.

Malgré notre occupation, le commerce ne s'arrête point ; les jonques affluent de toutes les parties de l'empire.

Le golfe du Pe-Che-Li, mer inhospitalière, mais seule voie accessible pour nous vers la capitale, n'offre que deux points abordables : Che-Fou et Taalen-Wahlen ; nous occupons le premier, les Anglais le second.

La Chine jouit, au plus haut degré, de *cette centralisation que l'Europe nous envie ;* nul État n'est cependant moins compacte. D'où l'on est en droit de conclure que la centralisation ne garantit point l'unité.

Les blessures faites aux extrémités de ce corps immense se répercutent faiblement au cœur. Les mandarins en profitent pour entretenir la cour dans les plus grossières erreurs ; leurs rapports prouvent une fécondité d'imagination bien supérieure à celle de nos fonctionnaires, qui ne sont pas des réalistes néanmoins.

Il faut là, comme un peu partout, frapper, pour être entendu, aux portes mêmes du palais de l'empereur.

Voici la situation :

Dans le Nord, nous sommes en pleine guerre;

A Shanghaï, nous combattons les rebelles de concert avec les troupes impériales;

A Canton, une commission anglo-franco-chinoise gouverne le pays.

Che-Fou nous sert présentement de base d'opération ; quarante hommes y gardent nos vivres et notre matériel à deux lieues d'une ville de soixante mille âmes.

A peine s'est-il écoulé huit jours depuis le départ de l'armée pour le Peï-Ho ; déjà le camp est ensemencé. Pendant que nos soldats pliaient bagage, les Chinois attaquaient le sol avec la charrue.

La mer et des montagnes rougeâtres encadrent la plaine de Che-Fou. D'une petite pagode perchée sur ces hauteurs on contemple un spectacle ravissant. Des villages se cachent coquettement dans des bosquets d'arbres fruitiers, au milieu de grandes nappes de verdure brodées capricieusement par les

rubans argentés des ruisseaux. De tous côtés les paysans chinois circulent, coiffés de larges chapeaux pointus, et portant, sur l'épaule, aux deux extrémités d'un bambou, de grands paniers de fruits.

Il faut des prodiges de patience et de travail pour retenir, par des murs en gradins, la terre végétale aux flancs de la montagne. Le plus mince filet d'eau, saisi dès sa source avec un soin avare, répand la fraîcheur et la fécondité dans des champs de quelques mètres carrés à peine ; nos plus élégants parterres ne sont pas peignés avec une plus méticuleuse sollicitude.

Pour donner à la terre la merveilleuse fertilité de ces campagnes, il faut des quantités considérables d'engrais ; aussi les paysans le recherchent-ils comme l'or. Les autorités françaises n'eurent aucune mesure à prendre pour la salubrité du camp ; les Chinois, leurs paniers à la main, guettaient tous les mouvements de nos soldats.

PEÏ-HO

PEÏ-HO

Des vases fluides s'étendant au loin rendent l'assaut des forts du Peï-Ho impraticable du côté de la mer.

Une puissante estacade, composée de trois énormes chaînes et de plusieurs rangs enchevêtrés de pieux en fer du poids de vingt tonneaux, ferme à nos canonnières l'entrée du fleuve.

On a choisi le Pe-Tang pour point de débarquement ; on gagnera de là les forts du Peï-Ho par une chaussée construite au milieu des marais.

De formidables batteries protégent le Pe-Tang ; les plus minutieuses précautions sont prises pour la descente. Celle-ci, du moins, ne se fera pas sans effusion de sang.

Les forts, cependant, ne ripostent point à notre canonnade, non sans raison, étant armés de canons de bois.

Décidément nous jouons de malheur. Là, les ennemis nous tendent la main ; ici, des batteries de carton peint. — Comment faire de l'héroïsme ?

On met la ville à sac : maudits Chinois ! ils le méritent bien. Ne nous tuer personne !... Que dire au *Moniteur ?*

Les fils du Céleste Empire s'enfuient, portant sur leur dos femmes et enfants ; on tire sur ces lâches pour leur apprendre le devoir envers la patrie. Beaucoup d'entre eux ont mis les objets de leur tendresse à l'abri des violences de nos soldats, en les empoisonnant ou en les jetant à la rivière. On trouve un peu partout des cadavres de femmes : plusieurs se sont noyées dans les jarres de leurs maisons.

Les forts de Takou ont dû se rendre après l'explosion de leurs poudrières. Nous comptons une centaine de Français sur le carreau, autant d'alliés.

Les Chinois levés pour le service du train, par les soins du vice-roi de Canton, ont bravement porté les échelles au pied des murs ; montés sur les remparts à la suite de nos soldats, ils ont poursuivi à coups de bambou leurs compatriotes en déroute.

Après la prise des forts, des mandarins se sont présentés, au nom de l'empereur, pour traiter.

La paix est conclue.

Les troupes vont retourner en France.

Quatre cents hommes garderont Che-Fou et l'une des rives du Peï-Ho ; les Anglais garderont Taalen-Wahlen et l'autre rive.

Les signataires du traité n'avaient pas de pouvoirs suffisants. — L'armée reprend sa marche.

Nouveaux ambassadeurs. — On ne les écoute pas ; on continue sur Pékin.

Encore des ambassadeurs ! — Ils se jettent aux pieds de nos diplomates et les émeuvent !...

Nos troupes s'arrêtent. On signe la paix. Une proclamation officielle en donne connaissance aux forces de terre et de mer.

Le général et l'amiral se rendent à Pékin suivis d'une force armée respectable.

Déjà l'on aperçoit la montagne couronnée par la capitale du Céleste Empire...

Le consul de Shanghaï, quelques officiers anglais et français, le caïd Osman, précèdent l'armée pour préparer au premier village une halte générale.

Le caïd, prussien de naissance, âgé de cinquante ans, a six pieds, un cou de taureau, et depuis vingt ans la même sèche figure parcheminée. Quand il s'exprime en allemand, c'est un cavalier distingué ; quand il parle français, c'est un soudard. A la suite d'un duel avec un supérieur, le caïd dut quitter sa patrie, et s'enrôla dans les spahis, sous le nom de Caïd Osman ; personne ne connaît son vrai nom. On dirait un reître exhumé de quelque antique champ de bataille. De gros sourcils couvrent ses yeux étincelants, d'énormes moustaches rousses cachent ses lèvres. Vrai centaure, il tire, au galop, du fusil comme un chasseur de Vincennes. Quand,

dans la mêlée, il fait tournoyer son grand sabre, il rappelle les fabuleux coups d'épée des anciens preux.

Le caïd dit volontiers :

— Che n'ai chamais gombris gomment on a gontamné Touanau..... C'est un jarmant carçon... che faisais comme lui en Avrique.

Un jour, Osman, s'exprimant avec beaucoup d'aigreur sur le compte d'un officier, finit par en dire :

— Ce credin-là m'a folé zinq cents francs.

Un des assistants riposta :

— A qui donc les avais-tu volés toi-même ?

— Che m'endends : — il m'afait brêté zinq cents francs et il m'a vorcé à les rentre. C'est la bremière vois que che rends l'archent qu'on me brête.

Le caïd tutoyait tout le monde, même le général en chef, avec qui il vivait dans une sorte de familiarité domestique.

Au demeurant le meilleur fils du monde, — offrant au premier venu sa bourse vide, et toujours disposé à mettre à sec celle d'autrui.

Osman mourut plus tard, comme il devait mourir, sur un champ de bataille, tué raide sous les murs de Puebla.

Le caïd flaire un piége et supplie ses compagnons de rejoindre, au plus tôt, le gros de l'armée.

Après avoir prophétisé comme Cassandre, il tourne bride.

Osman, sa grosse pipe allemande à la bouche, traverse fièrement, au petit pas de son cheval, les bandes de Chinois tumultueusement rassemblés en armes. Son ordonnance, un vrai saint mahométan, d'une bravoure connue, le suit avec une apparente insouciance. L'Arabe, cette fois, se crut avec son maître à sa dernière heure. L'impression fut profonde ; de ce jour, le zélé croyant devint ivrogne.

Pendant ce temps, les Chinois dirigent vers Pékin, comme des veaux à la foire, le consul de Shanghaï et les autres Européens, liés par les quatre membres et portés sur des bâtons.

Le caïd ayant donné l'éveil, et ses compagnons ne reparaissant plus, on continua la marche en se tenant prêts à combattre.

Arrivée à Pali-Kiao, l'armée française se voit bravement assaillie par la cavalerie tartare.

Beaucoup de cavaliers tombent à longueur de baïonnette. Mais la tactique européenne, soutenue par une immense supériorité d'armes, l'emporte bientôt sur le courage et le nombre. Que faire avec des

flèches et de petits sabres courbes contre des carrés hérissés de fusils, pourvus de ces petites pièces rayées qui déjà nous avaient donné la victoire en Italie ?

De part et d'autre on a droit d'être fiers.

Les Tartares, en comptant leurs morts, tous frappés par devant, peuvent se montrer orgueilleux de leur bravoure. La solidité de cette poignée d'Européens, au milieu de nuées de cavaliers ardents, rappelle la bataille des Pyramides.

La garde impériale, aux robes jaunes bordées de noir, défend le pont de Pali-Kiao. Le canon la moissonne, elle tombe lentement, sans être ébranlée. — Elle aussi peut dire : « La garde meurt ! »

Sur l'un des piliers qui ornent les extrémités du pont, un mandarin debout agite un drapeau.

Un instant, il sert de cible à l'armée.

Le général Collineau, transporté d'admiration, s'écrie :

— Ne tirez pas sur lui, c'est un brave.

Au même moment, un boulet brise le piédestal de l'héroïque Chinois.

A la paix, les deux guerriers se sont embrassés dans Pékin ; le mandarin de Pali-Kiao connaissait, par les journaux russes, le héros de la tour Malakoff.

Le mouillage du Peï-Ho est lugubre, quand le vent siffle. Les cadavres d'hommes, de chevaux et de bœufs flottent au gré des lames. Je vois souvent, sur la mer tourmentée, au sommet d'une crête écumeuse, des corps humains s'élever à demi, comme s'ils tentaient de sortir de l'abîme. Ces faces bouffies, noires et vertes, aux lèvres rongées par les animaux marins, semblent animées d'un horrible rire.

La nuit, maintes fois, une puanteur infecte me réveille en sursaut, et je me dis :

— Encore une charogne !... Laissez passer le cortége de la gloire.

Les Chinois, comme jadis les Russes, comptent sur le général « hiver ».

On croyait donner un coup de main : il faut hiverner sous un ciel rigoureux. Les froids sont venus, le soldat souffre sous la tente-abri.

Nous semblons invulnérables aux coups de l'ennemi, mais le climat nous tue.

Le Pe-Tang, où l'on a débarqué, est une immense plaine de vase, dépourvue de toute végétation. Il a fallu camper, par des pluies continuelles, sur la terre détrempée. La dyssenterie, fidèle compagne des armées, a dès lors commencé ses ravages.

O chantres de la guerre !... le fer fait couler moins de sang sur les champs de bataille que la dyssenterie dans les bassins de l'hôpital.

Tel rêvait l'éclat des grades et de la renommée, ou bien il succombait en arrachant un drapeau au plus épais des rangs ennemis : — il meurt de diarrhée.

Nouveau sujet d'inquiétude, le courrier apporte cette nouvelle : Shanghaï vient d'être mis à feu et à sang par les rebelles.

EN MER

EN MER

Nous partons du Peï-Ho avec cent vingt dyssentériques et deux blessés.

L'un des blessés est un prisonnier tartare, l'autre un soldat atteint par l'arme d'un camarade maladroit.

Concluez la proportion des ravages du fer et de la maladie !

Les pansements de ces malheureux n'ont pas été touchés depuis trois jours. On n'avait pas le temps. En guerre on n'a jamais le temps de rien faire d'humain.

Impossible, absolument impossible de s'occuper de tous nos malades entassés pêle-mêle. La batterie retentit de gémissements, de cris et d'imprécations. Des agonisants poussent leur dernier râle au milieu de leurs excréments. La mer est furieuse ; les mouvements désordonnés du vaisseau accroissent le tumulte et les douleurs.

On a levé l'appareil de la jambe du soldat : les vers grouillent dans la plaie. Une odeur fétide se répand dans l'entre-pont. La maigreur de ce misérable fait frémir. Ce n'est plus un homme, c'est un squelette en délire, une chose sans nom qui hurle et pue.

Des miasmes écœurants remplissent le navire. Déjà la corruption s'empare de ces dyssentériques, vrais cadavres vivants.

Quand on en jette un à la mer, le voisin dit :

— Il ne m'infectera plus.

Voilà l'oraison funèbre du guerrier.

Les sources de la charité sont peu vives dans le cœur humain ; les horreurs de la guerre en tarissent la dernière goutte.

WOO-SONG

WOO-SONG

Les maisons à tuiles rouges de la petite ville de Woo-Song s'élèvent au point où la rivière de Shanghaï vient se verser dans le Yang-Tse-Kiang.

Environ deux mille ans avant Jésus-Christ, le Yang-Tse-Kiang déborda. Cet envahissement des eaux reçut le nom de déluge du fleuve Jaune. A cette époque, l'empereur Yu commença ces travaux de canalisation dont la Chine s'enorgueillit encore.

Des digues bien construites contiennent la rivière de Shanghaï. Les troubles, en se déposant sur le

fond, en ont peu à peu élevé le lit, qui se trouve aujourd'hui au niveau des campagnes : dangereuse conséquence de tout endiguement. Des saignées, pratiquées en différents points, alimentent un nombre infini de canaux destinés à la fois aux transports et à l'arrosage. Dans la plaine, pas un pouce de terrain perdu pour la culture du riz ou du coton. Des groupes rapprochés de cinq ou six maisons cachées dans les bambous couvrent ce pays plat. On y voit des coins de tableaux délicieux, mais l'ensemble du paysage fatigue par sa monotonie.

Les jonques circulent, à pleines voiles, dans les canaux, au milieu de la verdure. De légers ponts de bambou, semés à profusion, rendent les communications faciles. La vie, l'animation de ces campagnes, donnent une haute idée de l'esprit d'ordre et de travail des populations. Envisagée ainsi, la Chine semble supérieure à la plupart de nos contrées d'Europe.

Des milliers de grandes jonques, aux formes étranges, à la poupe élevée, couvrent la rivière de leurs voiles de paille tissée. Au milieu de ces flottes s'avance un splendide clipper américain, fier de sa haute mâture ; un bateau à vapeur, pavillon anglais

en poupe, semble à peine effleurer les eaux, et répand au loin, au-dessus des rizières, son épaisse fumée noire.

On nous avait annoncé l'incendie de Shanghaï par les rebelles.

Voici les faits :

L'arrivée de quelques pillards, dans le faubourg le plus commerçant de la ville, jeta la panique parmi les habitants. La panique, en Italie, a bien envahi le cœur de plus braves.

Chez nous, grands et petits, depuis longtemps, rêvaient de s'escrimer contre les insurgés. Les troupes du Nord moissonnaient, avec la gloire, de plus solides récompenses. Les lauriers de Miltiade empêchaient Thémistocle de dormir.

L'occasion se présentait belle : on brûle à obus un quartier, — par prévision d'un incendie possible par les Taï-ping. Le même sentiment de prévoyance fit faire maison nette pour ne leur rien laisser à piller.

Les Anglais, piqués au vif, mettent à sac un autre quartier.

Mme de X..., femme de diplomate, nouvelle Jeanne d'Arc, — sauf son titre d'épouse, — conduit à cheval nos guerriers.

A bord du paquebot de la ligne de Suez, Mme de X... rencontra la baronne de C... à la recherche d'un lieutenant de chasseurs.

— Vous offrirai-je un cigare ? demanda la diplomate à l'autre passagère.

— Merci, je ne fume que la pipe.

Les deux fumeuses devinrent, dès ce moment, inséparables amies.

A la suite de ce bombardement de ses administrés, le Tao-Taï envoya aux autorités françaises les plus chaleureuses félicitations.

Que voulez-vous qu'il fît ?

Nous guerroyons contre son souverain, et lui nous confie ses trésors personnels, en cas d'irruption des rebelles.

Dans le Nord, nous pillons le palais d'Été ; à Shanghaï, nous levons les impôts de douane pour le compte de l'empereur.

Une compagnie de Chinois achète des bateaux à vapeur et les arme d'Américains. — On trouve

toujours un Yankee où il y a un dollar à gagner — pour la protection de son commerce de riz. Nous en prenons deux, sans façon, toujours avec l'autorisation du mandarin.

Le génie de Jonathan a découvert à Shanghaï un nouveau genre d'affaires. Un Américain, à la tête de bandits de toutes provenances, assiége les villes rebelles à l'entreprise, pour le compte du Tao-Taï. Le contrat se signe comme pour la construction d'une digue ou d'un canal.

Impériaux et Taï-ping se prennent et reprennent les mêmes villes, et chaque fois les pillent. Quand on signale les insurgés, les citoyens paisibles égorgent leurs femmes et leurs enfants, puis se tuent sur les cadavres. D'après un père jésuite, en moins de quelques mois, dans la seule province de Shanghaï, le nombre des suicides monte à trois cent mille.

De part et d'autre, quand on est à court de temps, on coupe la tête aux prisonniers ; si rien ne presse, on les fait cuire doucement entre deux bûchers.

HONG-KONG

HONG-KONG

Hélas ! il me faut encore payer le tribut de mon admiration à la prodigieuse puissance créatrice de l'Angleterre.

Hong-Kong, naguère rocher aride, semblait destiné à rester toujours un stérile témoignage des anciennes convulsions de notre planète. Dans une petite crique, charmante oasis, une dizaine de familles vivaient chichement du poisson de la rade, à l'abri du vent, du soleil et des administrateurs.

Beaucoup de patience leur donnait à grand'peine le riz de chaque jour. Ce sol de pierre ne paraissait

jamais devoir nourrir des hommes. Telle est cependant la fécondité du commerce et de l'industrie : quelques mètres carrés de sable ou de granit peuvent produire autant de richesses que les champs les plus fertiles.

En 1842, les Anglais plantent leur pavillon sur cet îlot; aussitôt les palais s'élèvent, les arbres poussent, et même le gazon recouvre la roche jadis nue.

Jetez, en un lieu désert, deux colonies : l'une de Français et d'Espagnols, l'autre d'Anglo-Saxons; la partie confiée aux Latins conservera son aspect de Sahara, l'autre prendra celui de Florence. Les écus, les fleurs, le gazon vert et les grands bœufs suivraient John Bull dans la lune.

Hong-Kong, bâti en amphithéâtre sur les flancs escarpés de la montagne, offre de la rade un coup d'œil admirable. Le pittoresque se paie d'ailleurs par des difficultés de circulation.

Quand nous arrivions au débarcadère, le tintement des piastres frappait nos oreilles; nous nous attendions toujours à découvrir quelque cascade alimentée par un courant de pièces d'argent.

Nous descendions, en effet, dans le quartier de la banque et des princes du commerce, les Dent,

les Jardeens... gens qui prennent pour bateaux de plaisance des navires de cinq cents chevaux et donnent à leurs commis des appointements de ministre.

A l'heure du dîner de l'équipage, le pont se transforme en un vrai champ de foire : cordonniers, tailleurs, marchands de chinoiseries, montent boutique. Entre tous se distingue le tailleur Filou. Les vendeurs chinois ont l'habitude de demander des certificats à leurs clients, au départ des navires ; un farceur avait écrit sur le livret de celui-ci : Je certifie que le porteur de ce présent est un *filou*.

Notre marchand montrait son papier avec orgueil et le nom de Filou lui était resté. Boiteux et horriblement laid, il portait le vêtement de cotonnade bleue des simples coolies. Sa figure se prêtait aux plus étranges grimaces ; il en faisait toujours. Les matelots lui tiraient sur sa longue queue de soie, ou y pendaient un vieux balai. Filou riait, et avec mille

singeries vous prenait mesure ; le lendemain il apportait un habillement complet. Les bouffonneries reprenaient leur train ; en fin de compte, vous endossiez l'habit, et le tailleur empochait les piastres avec prodigalité de courbettes et de remercîments.

Un jour, je rencontrai Filou dans le cabinet du commissaire de la marine à Hong-Kong. Je ne manquai pas de lui tirer sur la queue, il répondit par les grimaces accoutumées.

— Tiens, Filou, lui dit le commissaire en signant un bon sur la banque, prends ton billet.

Puis se tournant vers moi en tapant sur la joue du fils du Céleste Empire.

— Voyez-vous cet animal?... je viens de lui signer un bon de cinquante mille piastres. Ce babouin a pris à son compte la fourniture de gilets de flanelle pour l'armée du Nord.

Un éclair d'orgueil jaillit des yeux du Chinois ; puis reprenant ses grimaces et ses contorsions, il nous dit :

— Oui, babouin fournir tout seul gilets pour soldats... et banque donner à babouin cinquante mille piastres. Ah ! ah ! ah !

Il sortit en redoublant ses facéties.

Le lendemain, Filou continuait à bord son métier de loustic et de petit marchand.

J'ai rencontré la pauvre baronne de C..., vêtue de noir, pâle de douleur : elle porte le deuil de son amant.

A sa vue, ma pensée s'est reportée à l'époque de mon départ.

Je passais, en me rendant à bord, devant une exposition de photographies. Mes regards tombèrent sur un groupe charmant : quatre lieutenants de chasseurs, fièrement drapés dans leurs burnous blancs ; de beaux jeunes gens, je vous jure. L'artiste avait admirablement saisi la franche gaieté, la joyeuse insouciance de leurs gracieux visages. J'avais déjà souffert... Le tableau de ce groupe m'émut. Ils étaient si radieux... Les déceptions amères, sans doute, les guettaient au passage, sous les fleurs aujourd'hui, sous les ronces demain.

Le hasard m'a donné de leurs nouvelles.

L'un d'eux part avec nous pour Suez, atteint d'une dyssenterie dont il a peu de chance de guérir. Deux de ses compagnons ont déjà succombé à la même maladie dans un hôpital improvisé, sans consolations, sans amis. Le quatrième tomba frappé d'une balle sur le champ de bataille de Pali-Kiao. La baronne de C... l'avait rejoint en Chine.

Mme de C..., rondelette, potelée, d'un teint charmant, mise avec goût, — trop d'originalité peut-être, — bizarre mélange de grande dame et de grisette, était fort appétissante encore, malgré ses quarante ans.

La baronne naquit avec de la fortune ; néanmoins ses parents, éblouis par les richesses d'un homme âgé, la contraignirent à l'épouser. Quand elle eut trente-cinq ans, son mari était un vieillard. Les douceurs, inconnues pour elle, de la maternité n'avaient point comblé le vide de son cœur. Eprise d'un beau sous-lieutenant de chasseurs, elle quitta un foyer où rien ne lui semblait regrettable.

L'amant, dit Balzac, se charge toujours de venger le mari.

D'abord deux années d'ivresse passèrent comme un songe ; puis la tiédeur suivit la satiété dans le

cœur du jeune homme. Plus la baronne, au contraire, sentait s'échapper sa jeunesse, plus elle se cramponnait à son amour.

Le lieutenant envisageait l'avenir avec effroi ; il se voyait lié pour toujours à une maîtresse bientôt vieille, lui jeune, beau, ardent.

Il résolut de briser.

La campagne de Chine se présentait à point : elle lui offrait un décent prétexte pour abandonner une femme dont le jeune officier admirait le dévouement.

Pendant qu'il passait par le Cap, sur une frégate à voiles chargée de troupes, Mme de C... prenait la ligne de Suez.

Quand le chasseur descendit à Hong-Kong, la baronne lui fit la désagréable surprise de se jeter dans ses bras.

Peu après, le lieutenant partit pour le Nord. Une balle chinoise fournit un dénoûment à son intrigue. Un de ses amis envoya à la baronne son uniforme de la bataille.

Cet habit taché de sang pend au chevet de son lit.

On conclut la paix dans le Nord.

Nos troupes, maîtresses d'un faubourg de la capitale, ont procédé au sac du palais d'Été. Les Anglais enragent d'être arrivés trop tard pour piller : d'ordinaire ils s'y entendent assez bien. On suit les traces de la cavalerie syke — leurs spahis indiens — aux meurtres et à l'incendie.

Cette prise nous a coûté six blessures. Les serviteurs tartares, armés de leurs hallebardes et de leurs arbalètes-revolvers, se sont bravement fait massacrer.

L'Empereur quitte la capitale en toute hâte, emmenant avec lui ses épouses légitimes : — que de chrétiens agiraient autrement! — mais il laisse à son frère le sceau impérial et le pouvoir de traiter.

Il faudra bien hiverner.

Malgré l'innocuité des fusils à mèche, nous enterrons plus d'un compatriote.

L'âge n'a point complétement dépouillé Monseigneur *** de cette beauté jadis célèbre parmi les jolies dames de Brest.

Quelques pénitentes ayant failli trébucher aux extrêmes limites de l'amour mystique, le trop aimable confesseur dut quitter des lieux où il était devenu un danger, et cacher ses attraits dans les missions étrangères.

L'évêché d'Hué devint la récompense de ses travaux apostoliques.

Quand il reçut la crosse et l'anneau, ses anciennes ouailles lui envoyèrent une croix d'émeraude suspendue par une chaîne d'or ; chacun des maillons portait le nom d'une des donatrices. Peut-être la lecture de ces noms gonfla-t-elle d'un soupir le cœur de l'évêque...

Beau confesseur, belles dames, avaient grisonné ; loin étaient ces souvenirs, et loin le pays.

Le premier jour où Monseigneur sortit dans les rues de Hong-Kong avec sa brillante croix, un Chinois, sans pitié pour cette relique, l'arracha du cou de l'évêque et s'enfuit.

En attendant que la baïonnette des turcos lui ouvre les portes de son évêché, Monseigneur engraisse d'une façon merveilleuse et tonne contre les hérétiques anglais.

Nous avons fait rencontre en mer, avant notre arrivée, de quelques brebis de Monseigneur

fuyant, dans une mauvaise barque, la persécution des mandarins.

C'étaient de pauvres prêtres annamites.

Leur jonque allait couler quand nous les recueillîmes.

Nous les fîmes descendre au carré pour leur donner quelques réconfortants.

Deux odalisques coloriées et peu vêtues ornaient le panneau du buffet. Nos innocents n'y virent point malice ; prenant le buffet pour un autel et les nudités pour de saintes images, ils tombèrent à genoux, les larmes aux yeux. Jamais plus fervente prière ne monta vers le trône de l'Éternel.

Les missionnaires se rassemblent à Hong-Kong.

La guerre terminée dans le Nord, nous allons recommencer, sur nouveaux frais, en Cochinchine.

Sous le premier empire, nous avons porté nos aigles dans toutes les capitales de l'Europe : ils doivent ouvrir leurs ailes sur toutes les capitales du monde, ou le second empire aurait dégénéré.

Si l'on écoutait certains esprits prosaïques, une première leçon eût dû nous guérir de la gloire.

Que deviendrait l'histoire avec ces piètres idées ? un beau thème, ma foi ! Les laboureurs font des enfants et creusent leur sillon. Voilà-t-il bien un sujet d'épopée ?

L'industrie répandant l'abondance, le travail et la paix éteignant le prolétariat, cela constitue-t-il un récit palpitant d'intérêt comme la retraite de Moscou ?

Après la Chine, la Cochinchine ; après la Cochinchine... Plutôt la guerre aux Sélénites qu'une honteuse inactivité !...

En Cochinchine, la cause est belle. Fils aînés de l'Église, nous allons combattre pour la Foi. N'est-ce point une grande idée de porter le catholicisme dans l'extrême Orient, au bout des baïonnettes de nos zéphyrs ?

Les missionnaires le disent franchement, le terrain est mauvais en Chine pour la petite graine de l'Évangile. En Cochinchine, c'est autre chose. On y trouve, paraît-il, des chrétientés dignes des premiers temps. Les populations se convertiront en masse, quand nos pillards du palais d'Été auront un peu promené le fer et la flamme dans les champs annamites.

Ah ! mes pères, tout va bien maintenant ; mais l'éternel conflit de l'encensoir et de l'épée ne tardera pas à s'élever. Vous voudrez, non plus la tolérance, mais le pouvoir ; la force ne voudra pas s'en dessaisir. Les sujets de querelle ne manqueront pas. Les nouveaux croisés voudront des femmes ; vous vous plaindrez de l'embauchement de vos néophytes. Convertissez un peu nos soldats avant de les envoyer en croisade, cela ne peut leur nuire.

En quittant la France, ce n'étaient point des saints ; mais depuis le sac du palais d'Été...

L'argent si lestement gagné passe vite au cantinier. La bourse vide, forte est la tentation en pays conquis.

EN MER

EN MER

Nous ramenons en France quelques héros de la prise de Pékin.

L'un d'eux, aide de camp du général ***, me disait :

— Après le pillage, nous avions hâte de mettre le feu au palais d'Été : chacun de nous y voyait un accusateur. Là, il y avait une bibliothèque aussi précieuse que celle d'Alexandrie ; on l'a mise en cendres : les Chinois doivent nous regarder comme des Omars.

Et il sourit de son calembour.

— A-t-on trouvé des pendules dans ce palais, des chefs-d'œuvre d'orfévrerie!...

Un nombre incroyable de soldats en avaient porté sous la tente-abri... Les canonniers bourraient jusqu'à la gueule leurs pièces avec de l'or ; les fantassins en remplissaient leurs cartouchiers... Si les Chinois nous eussent surpris alors, le Fils du ciel eût remplacé, peut-être, par un chant de triomphe l'élégie faite par lui sur la situation de l'empire, et trouvée dans son cabinet.

.... Vous ne sauriez croire à quel point fut poussée la furie du pillage... Un officier cueillant des perles sur un arbre d'or, frappé injurieusement par un pillard jaloux, ne s'est seulement pas détourné...

Un important personnage de l'expédition disait, à Shanghaï, dans un grand dîner semi-officiel :

— J'ai acheté d'un soldat, pour une vingtaine de piastres, deux grands vases et douze coupes de métal. La beauté du travail m'avait séduit. Jugez de mon étonnement quand un orfévre chinois m'apprit que ce métal était de l'or.

— Eh bien, dit un des auditeurs, et le soldat ?

— Je l'ai cherché en vain, répondit en balbutiant le personnage.

Un de nos passagers me disait avec beaucoup de naturel :

— Faute de deux piastres sur moi, j'ai manqué ma fortune. Un soldat m'offrait, à ce prix, une perle en forme d'olive, de la plus belle eau, et dont le grand diamètre avait plus de deux pouces. B..., survenant, a donné les deux piastres ; il la réserve, prétend-il, pour la garde de l'épée de l'Empereur. Un autre jour, j'ai manqué, de même, l'achat du plus beau morceau d'ambre vert connu.

Parmi nos passagers, nous comptons le colonel ***, entré le premier dans les forts de Takou.

Le colonel ***, petit de taille, large d'épaules, ses cheveux blancs taillés en brosse, plein d'une ardeur juvénile, tortille continuellement une grosse moustache sous son grand nez aquilin. Il a fait sa carrière en Afrique, toujours en expédition, prenant de temps à autre des congés, pour mener, à Paris, la vie de coulisses et de soupers fins.

Si j'en juge par son bagage, jaugeant quatre-vingts mètres cubes, les affaires ont été bonnes à Pékin. Un pauvre second de navire perd la tête à loger le bazar des conquérants.

Le colonel rapportait des objets rares ; aussi

quand, à son retour en France, les petites dames eurent épuisé sa bourse, eut-il la ressource de monter boutique de chinoiseries.

Quand éclata la guerre du Mexique, des bibelots du palais d'Été il restait le souvenir.

Reprenant la cape et l'épée, il se mit à la tête de contre-guérillas.

Un jour, il se présente, à la tête de sa bande, sur une hacienda. On reçoit en grande cérémonie cet hôte redoutable. Le maître lui sert un splendide banquet. Le colonel se montre charmant, car il est homme aimable et de manières exquises :

— Vraiment, mon cher hôte, dit-il au dessert, vous nous servez un excellent dîner, avec la grâce d'un parfait cavalier.

— Trop heureux de vous être agréable, colonel. J'espère bien vous revoir à ma table.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi donc, seigneur colonel ?

— Oh ! mon Dieu, seigneur cavalier, parce que... vous allez être pendu...

Le Mexicain fit une affreuse grimace qui voulait être un rire :

— Vous plaisantez, seigneur colonel ?

— Non, parbleu, je ne plaisante pas... Mettez-vous

à la fenêtre, vous verrez votre potence... Tenez, ajouta-t-il, en lui tendant une lettre, c'est bien de vous cela... Vous êtes un galant homme, mais vous n'en serez pas moins pendu.

On conduit le malheureux au supplice ; le colonel dit en se curant les dents :

— Si je l'avais fait pendre d'abord, nous eussions mal dîné.

Deux missionnaires ont pris passage sur notre bâtiment : le père Lacrampe et le père Louis, des Missions étrangères.

Tous les deux sèment la parole divine en Birmanie. Des fièvres les ont conduits à Hong-Kong, pour changer d'air ; nous devons les laisser, en passant, à Singapour.

A l'aurore, le père Lacrampe monte sur le pont, le bréviaire à la main, à la bouche une petite pipe noire d'un long usage. Son chapeau rond incliné sur l'oreille, une longue barbe grise couvrant sa poitrine, lui donnent l'air d'un zouave déguisé. C'est un chasseur émérite.

Quand il a terminé sa lecture, il vient causer avec moi, nous prenons le thé ensemble. Notre goût

commun pour la chasse, une mutuelle sympathie, nous a promptement rapprochés.

— Ainsi donc, mon père, lui disais-je un matin, ces diables d'Anglais ont déjà accaparé un bon morceau de la Birmanie.

— Et bientôt ils prendront le reste, j'espère.

— Hé, mon père, désirez-vous donc l'extension de l'hérésie ?

— Non certes. Mais, je l'avoue, j'aime à être en mission dans les pays anglais. Le gouvernement ne nous protége pas, mais il nous gêne encore moins ; il nous laisse libres : cela vaut bien un protectorat. La tolérance britannique est absolue... Avant mon départ, pour bâtir mon église, j'ai fait appel aux Irlandais catholiques du régiment ; le gouverneur m'a laissé faire sans se mêler de rien... La Providence, d'ailleurs, nous a récompensés. J'avais choisi, pour établir mon petit édifice, un lieu voisin d'un monument d'idole, dont les matériaux devaient nous servir. Au centre de la maçonnerie conique et pleine, nous avons trouvé une statue d'or massif... J'ai pu récompenser ainsi mes bons Irlandais et orner mon église. Jamais le gouverneur, protestant zélé cependant, ne m'a rien refusé. Ainsi, il m'a accordé des permissions de chasse

pour vingt de mes néophytes, malgré ses prohibitions sévères de toute arme entre les mains des indigènes.

— Vous faisiez de belles chasses ?

— J'ai tué bien des cerfs, et même quelques tigres. Nous chassons de nuit d'une façon fort ingénieuse : armé de mon fusil, je marche sur les talons d'un Birman qui porte sur sa tête un tonneau étroit et long, au fond duquel flambe de la poudre de lycopode. L'indigène dirige successivement en tous sens la lumière projetée. L'obscurité, profonde par contraste aux environs du tonneau, dérobe le chasseur à la vue des animaux.

On peut ainsi fusiller, à bout portant, les bêtes les plus redoutables.

Le père Louis, de la carrure d'un carabinier, myope à ne se point voir le bout du nez, ne chasse point, mais il est mélomane. Le roulis l'empêche de lire son bréviaire, mais non de faire de la musique. Il joue de la flûte tout le jour. Nous avons déniché quatre ou cinq partitions d'opéra, ce qui l'a mis au comble du bonheur. Souvent il dit avec bonhomie :

— Ma flûte est bien sèche.

Il la démonte, la mouille et boit un verre de vin.

Nous sommes grands amis. J'ai dans ma chambre une caisse de vermouth ; il vient nous visiter souvent.

Je lui connais toutes les vertus chrétiennes, la propreté n'en faisant point partie. Il se lave peu, se change moins.

En entrant chez moi, un matin, il exhalait une forte odeur cénobitique ; je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Il fait bien chaud, mon père.

— Aussi, je viens me rafraîchir.

— Oh ! mon père, Jésus-Christ a lavé les pieds des Douze : si seulement vous vous laviez les vôtres ?

SAÏGON

SAÏGON

L'embouchure du Donaï, formée d'un delta fort complexe, s'anastomose, par mille canaux, avec le delta non moins compliqué du Cambodge. La basse Cochinchine se trouve ainsi naturellement dotée d'un admirable réseau de communications.

Les navires du plus fort tonnage remontent à Saïgon, et bien au delà. Les bâtiments de dimension moyenne parcourent aisément les principales artères ; enfin les petits bateaux à vapeur, comme nos canonnières, fouillent les moindres arroyos.

On comprend aisément le rôle de la vapeur dans

un pays où nous devons suppléer à notre petit nombre par la promptitude des évolutions. La rapidité des moyens de transport, unie à la précision des armes, nous a seule permis d'entreprendre une pareille conquête. Nous avons essayé le télégraphe électrique ; mais les éléphants, sans souci des peines édictées par notre législation, arrachaient les poteaux en jouant.

A l'aspect des rizières s'étendant à perte de vue, des villages enfouis dans les cocotiers, on ne peut s'empêcher de songer à la paix profonde dont jouissait cette belle contrée avant notre invasion. A part Saïgon, grande ville jadis, elle ne renferme pas de centres importants ; la population, toute agricole, est uniformément disséminée sur sa surface. Les cultivateurs ont de la terre à souhait, une terre fécondée par des alluvions annuelles. Pas de préoccupation de fumure ; le capital d'exploitation se compose de la semence et d'une paire de buffles ; le premier morceau de bois venu suffit à charruer un sol sans obstacles.

Chacun labourait le champ paternel, envoyait au mandarin une portion de sa récolte proportionnelle à l'étendue de son terrain, et, quitte envers l'empereur, vivait libre comme l'air.

Les communications se faisant par bateau, la population est essentiellement marinière, même les femmes. Les Annamites considèrent leurs barques comme un domicile aussi confortable que leurs maisons de feuilles de palmier. Cette particularité leur permet de se déplacer avec une extrême facilité. Quand un village se croit menacé, il monte en barque, et vit dans une situation presque normale, sans trop s'inquiéter de l'incendie de cabanes qu'il relèvera dans trois jours de travail.

Les magasins, les maisons de brique, appartiennent généralement aux Chinois. Ces marchands émérites ont accaparé le commerce de la Cochinchine ; ménageant la chèvre française et le chou annamite, ils ont su se faire considérer comme des gens indispensables par les deux compétiteurs. Maîtres du marché, ils font circuler ces innombrables convois de lourdes barques qui donnent au pays un si grand aspect d'activité. La cire végétale, les huiles, l'indigo, le coton, joueront plus tard un rôle important dans le commerce de ces contrées, mais le riz constituera toujours la principale richesse. La Cochinchine, située entre les deux empires faméliques de l'Inde et de la Chine, jouit d'une situation privilégiée sous le rapport des débouchés.

L'Annamite, frugal, peu industrieux, se contente de voir sa récolte pousser par les soins de la Providence. Entre l'ensemencement et la moisson, les bras de la population sont disponibles ; les mandarins peuvent alors, par des levées en masse, accomplir de prodigieux travaux de terrassement.

Les Cochinchinois ont conservé les traditions des ingénieurs français envoyés chez eux sous Louis XIV; ils élèvent leurs défenses suivant les principales règles de l'art, en profitant, avec une grande intelligence, des ressources du pays. La facilité avec laquelle ils construisent des ouvrages, barrent les rivières et créent des obstacles de tous genres, est un des côtés les plus curieux de cette guerre. Les forts poussent comme des champignons.

Nos ennemis tirent bon parti de leurs perriers. Quatre hommes vigoureux portent aisément, sur un bambou, ces petits canons de bronze. Le plus souvent ils établissent leurs pièces, pointées à l'avance, derrière un épaulement, et attendent, pour faire feu, notre passage au but. Après cette première volée, souvent meurtrière, les coups partent à peu près au hasard.

Nous avons tenté la conquête de la Cochinchine avec des idées très-fausses sur la tyrannie des

mandarins ; bon nombre d'entre nous s'attendaient à se voir accueillir les bras ouverts. Devant l'évidence, il nous a fallu nous dépouiller de ces illusions. Le pouvoir des mandarins, basé sur le respect des populations pour les lettres, tient au pays par les plus profondes racines. Chez ce peuple sans religion, le vrai culte est celui du pouvoir. On rend aux supérieurs les honneurs divins, non par servilisme, mais par adoration réelle. Sans doute, il ne faut pas leur parler les mains vides, mais cette coutume séculaire ne choque personne. La modicité des appointements des officiers civils consacre tacitement cet abus ; malgré le bon marché et la simplicité de la vie annamite, comment un préfet pourrait-il se suffire avec quelques rations de riz et une allocation annuelle de trois cents francs ?

En dépit des taxes extralégales et parfois même du bâton,—mais on s'y fait, paraît-il,—le laboureur disposait de son champ, et dans sa maison vivait en roi.

Les conséquences de notre intervention justifieront-elles les horreurs de la guerre qui troubla cette parfaite tranquillité ?

Les difficultés de la conquête gisent surtout dans le climat. Les marais de la basse Cochinchine répandent

de pestilentielles émanations. La brise de mer rafraîchit rarement ces plaines fétides, où l'on étouffe accablé par une humide chaleur. Tel bataillon est réduit à cinquante soldats, tel équipage de corvette compte cinq hommes de son armement primitif... Que sont devenus les autres? Les plus heureux ont gagné la France à demi morts. La majeure partie dort sous la vase.

La population, maigre et chétive, pue la misère et la dégradation.

Il faut un assez long séjour dans le pays pour distinguer un homme d'une femme. Telle est la raison, sans doute, de plus d'une étrange méprise. Le costume, identique pour les deux sexes, consiste en une chemise de coton bleu ou noir tombant sur une courte et large culotte; un mouchoir retient leurs longs cheveux. Les hommes ont les muscles peu accusés, les membres ronds, la peau veloutée, de grands yeux noirs, très-doux chez les jeunes gens, très-durs chez les gens âgés revêtus de quelque charge. La barbe leur vient tard; on ne voit que des imberbes ou des grisons. Ces natures féminines, tout ruse et cruauté, scient une tête, avec un couteau ébréché, sans éprouver la moindre répugnance; maintenues dans l'enfance

par le despotisme, elles ont la barbarie des enfants. L'Annamite reste impassible devant la mort, qu'il la reçoive ou la donne ; condamné à perdre la vie, il se prosterne aux pieds de l'autorité, son vrai Dieu, non pour demander grâce, mais pour lui offrir un dernier hommage de respect.

Une morne tristesse pesait alors sur Saïgon.

Quelques centaines de paillottes s'élevaient, dans des marais verts et croupissants, sur la place de l'ancienne ville annamite détruite par le bombardement et l'incendie. Si l'on s'y égarait la nuit, on courait risque de s'envaser jusqu'au ventre.

Deux ou trois cantiniers composaient toute la colonie ; dans leurs tauliis, quelques officiers, pâles, hâves, rongés par la fièvre, jouaient autour de tables malpropres, éclairées par des lumignons fumeux.

Au coucher du soleil, je revenais de pousser une pointe dans la campagne, pour jeter un coup d'œil de loin sur les lignes de Ki-Oa ; je fis rencontre d'un groupe d'officiers :

— Où donc avez-vous été ? me demandèrent-ils.

— J'ai suivi cette route en fumant un cigare.

— Eh bien, votre promenade, hier au soir, a coûté la vie au capitaine Barbès ; il a été assassiné près de

cette touffe de bambous où vous avez passé. Ce matin, on a trouvé là son corps sans tête.

Nous portons deux compagnies de fusiliers marins.

Ce renfort arrive à point.

Les Cochinchinois ont entouré Saïgon d'une circonvallation. Chaque jour, lentement, d'une façon continue, ils resserrent leurs lignes. Quinze mille hommes, bien armés pour des Orientaux, se disposent à étreindre la petite garnison. Ils attendent patiemment le résultat des ravages de la maladie dans nos rangs.

Maintes fois on a parlé d'évacuer. Le commandant persiste à conserver la place ; il soutient de son énergie ses malheureux compagnons.

Les gardes sont longues et fréquentes avec un nombre si restreint de défenseurs. La nuit, par les pluies torrentielles de la saison, il faut se lever et prendre les armes ; au lieu d'une alerte, ce peut être l'assaut général.

L'arrivée de deux compagnies fraîches va soulager le service et relever le moral.

La conclusion de la paix, dans le Nord, permettra de disposer d'une partie du corps expéditionnaire et de culbuter les lignes annamites.

SAÏGON

(1861)

SAÏGON

1861

Les lignes de Ki-Oa sont emportées ; nous passons de la défensive à la conquête.

Les matelots et l'infanterie de marine restés à Saïgon pendant l'expédition de Chine, exaspérés par les privations, la maladie, les souffrances d'un long siége, se livrent dans leurs excursions aux barbaries inséparables de la guerre. Les troupes du Nord, démoralisées par le pillage du palais d'Été, se montrent encore plus impitoyables.

Trois canonnières surveillaient, dans le voisinage de Saïgon, un village nouvellement soumis. De bonnes relations s'établirent entre les habitants et les navires; un marché s'ouvrit; nous allions y faire des provisions. De nombreuses bandes annamites ayant élevé des forts dans la campagne, on envoya de Saïgon, pour les déloger, un détachement venu du Nord. Il débute par une razzia du marché; mais, pendant ce temps, les plus habiles entrent dans les maisons, et, piquant les indigènes de la pointe de leurs baïonnettes, demandent où est le trésor. Depuis Pékin, on veut trouver des trésors partout.

Les canonnières, les chaloupes, les barques, sillonnent les rivières, arrêtent les suspects; on en pend un bon nombre.

Le commandant Z... mitraille tout ce qu'il rencontre de peur de laisser échapper un pirate.

Le commandant X... orne tous les jours ses vergues de quelque Annamite.

Après la prise de Bien-Hoa; le capitaine Y..., en battant la campagne, fait une centaine de prisonniers; il annonce son succès... Pendant la nuit, une partie de son troupeau s'évade; pour maintenir le chiffre de sa capture, il complète avec des laboureurs ramassés en pays soumis.

Quelques Annamites appartenant à la lie de la population ont rallié notre drapeau ; les chrétiens joints à ces misérables nous constituent un parti.

Un de nos maires conduisait à bord du navire du commandant X... des pirates pris par ses bandes. X..., occupé dans ce moment d'affaires pressantes, répondit laconiquement :

— Qu'on les pende !

Les prisonniers tendirent le cou au nœud fatal avec l'habituelle impassibilité asiatique. L'un d'eux cependant luttait avec énergie : il fut pendu comme ses compagnons.

Le commandant, libre de ses occupations, voulut féliciter le maire de sa capture.

On le chercha en vain.

C'était le récalcitrant.

Une gendarmerie provisoire, composée du rebut des différents corps, exploite les indigènes, sous prétexte d'ordre et de police. Tout leur paie, du marchand de bananes à la prostituée. Dernièrement quatre de ces dignes alguazils conduisirent une jeune fille, de force, chez un officier espagnol ; sa résistance les exaspéra ; ils la battirent d'abord et la couchèrent ensuite sur les registres des dames soumises à la surveillance de l'autorité. La civilisation

marche : — déjà Saïgon possède un dispensaire; — par pudeur on n'y met que les femmes.

Le désordre est extrême; d'adroits fripons en profitent pour exploiter les crédules. Le commerce du Cambodge aboutit à Saïgon par l'arroyo chinois, principale artère commerciale de la contrée. Un fils du Céleste Empire établit sur les bords du canal un bureau de péage, et leva longtemps des impôts, en notre nom, sur toutes les marchandises; il était assez consciencieux pour donner des reçus.

Nos officiers chargés des affaires indigènes jugent, du haut de leur tribunal infaillible, toutes les causes civiles et criminelles. Leurs interprètes, personnages fourbes et avares, pour la plupart prêtres annamites défroqués, abusent étrangement de l'ignorance de la langue de ces mandarins improvisés. L'un de ces misérables, accompagnant un jeune enseigne de vaisseau qui prenait possession d'une préfecture, traduisit ainsi son allocution aux notables du pays : « Le grand chef des Français m'a nommé à cette préfecture et m'a donné une escorte de soldats commandée par un officier. J'invite les gens de ce district à se concilier, par des présents, ma protection et ma bienveillance. »

En guerre, il n'est point de milieu entre l'imprévoyance et le gaspillage.

Pendant la guerre de Chine, il fallut diriger sur le Nord des quantités considérables de combustible pour les besoins de la flotte. Des navires chargés de charbon furent polisés pour le Pe-Che-Li. Là, nul moyen de débarquer cet encombrant matériel ; on dut conserver les bâtiments en leur payant d'énormes surestaries. Après l'évacuation on les dirigea sur Saïgon, où chaque tonne de charbon arrive avec une aggravation de 200 fr. de frais en sus du prix d'achat. Ainsi en est-il pour les vivres ; seulement ils se sont gâtés. Nous mangeons des farines empoisonnées ; on en jette à la mer trois fois plus qu'on n'en consomme. Que de millions à l'eau !... Allons, Jacques Bonhomme, donne ton dernier sou pour envoyer ton fils mourir au loin... La France est assez riche pour se payer de la gloire.

Avec le coucher du soleil commence l'obsession des moustiques. Les officiers s'en garantissent à peine sous leurs moustiquaires. Les soldats et les marins passent les nuits sans dormir. Les caractères les mieux trempés ne résistent pas à ces longues insomnies, à l'agitation nerveuse dans laquelle

plongent le bourdonnement continu et les piqûres brûlantes de ces insectes; on vit dans une rage permanente. Les moustiques ont été la cause indirecte de bien des cruautés. A la suite des piqûres écorchées surviennent d'horribles plaies ; deux de nos malades en offrent un triste exemple, la gangrène les a envahis ; l'un meurt, il faut amputer l'autre.

La dyssenterie continue ses ravages. Nos navires suffisent à peine au transport des malades.

Les batteries présentent un aspect navrant. Là, gémissent entassés des malheureux trop épuisés pour prendre les soins de propreté les plus indispensables ; maigres, sales, rongés de vermine, ils font peur à voir.

Quant à nos mœurs, j'essaierai de les caractériser ainsi : — En arrivant en Cochinchine, les turcos se dépravent.

SAÏGON

(1862)

SAÏGON

(1862)

L'administration annamite ressemble beaucoup au machinisme gouvernemental qui régit la France.

On y retrouve les maires, sous-préfets et préfets, et des chefs de canton : rouage dont nous sommes privés.

Le même système produit les mêmes effets : extinction de l'initiative individuelle, effacement des caractères, multiplication des sinécures, transformation des citoyens en troupeau avide de brouter au râtelier de l'Etat;... toutes les plaies enfin du fonctionnarisme.

Des officiers européens remplacent les sous-préfets et préfets; les chefs de canton et les maires sont choisis parmi les indigènes. Les populations regardent ces derniers comme des traîtres. Des gens sans considération peuvent seuls accepter ces places, dans l'intention d'exploiter leurs compatriotes. Le plus souvent, ils sont de connivence avec les insurgés, — mot dont on a bien abusé en Cochinchine, comme ailleurs; dans le cas contraire, ils risquent d'être égorgés en plein tribunal. Ces dignes fonctionnaires trahissent les deux camps et prennent de toutes mains. Ils se savent abhorrés; et, redoutant tout de leurs soi-disant administrés, rêvent constamment de complots. Leur occupation continuelle est d'arracher, par la bastonnade, le secret de conspirations vraies ou supposées. Les délateurs infestent le pays, comme chez nous au temps de la Terreur.

La loi annamite affecte aux délits les plus communs un nombre déterminé de coups de verge. Le juge peut, au contraire, user à volonté du bâton pour parvenir à la connaissance de la vérité; mais il est passible d'une peine sévère si le patient vient à succomber sans avouer sa culpabilité.

Peu avant notre occupation, le fait suivant se passait dans un village de la province de Mi-thô.

Il s'y commettait de fréquents vols de buffles. Malgré la difficulté de recéler le fruit d'un tel larcin, le voleur y mettait assez d'adresse pour échapper aux soupçons. Des plaintes furent portées au mandarin sur l'incurie du maire ; le pauvre homme, stimulé par la perspective de la bastonnade, redoubla d'activité et découvrit enfin le coupable ; mais, le flagrant délit n'ayant point été constaté, il fallait obtenir un aveu. L'accusé se montra d'un entêtement désespérant pour le juge ; il expira en persistant dans ses dénégations. La femme du larron, les cheveux épars, les vêtements déchirés, vint, en hurlant, se coucher à la porte du fonctionnaire, avec l'intention, dit-elle, de ne point quitter la place avant d'avoir obtenu justice de l'empereur. En même temps, elle adressait une plainte à la cour, par l'intermédiaire du mandarin.

Le maire sentait sa position mauvaise.

Il déposa le cadavre sous un hangar, mit sur l'estomac sept barres d'argent cachées par les vêtements, et demanda une enquête.

A son dire, le patient, sachant sa condamnation

infaillible, se rendit au tribunal après avoir pris du poison.

Un médecin, désigné par le mandarin, vint statuer sur le fait.

Après examen du corps, l'homme de science convoqua les notables, et leur donna la tache livide produite par la pression de la masse d'argent comme la preuve irrécusable d'un empoisonnement.

Le maire en était, à ce moment, pour ses barres.

Il fit emprisonner la plaignante.

— Femme, lui dit-il, votre mari s'est suicidé; vous seule l'avez vu en prison, vous seule avez pu lui en fournir les moyens. Choisissez : ou de me donner sept barres d'argent, ou de passer par les verges. Si vous optez pour les verges, vous n'en mourrez pas, car ceci me sert de leçon; mais il ne s'en faudra guère.

L'épouse du voleur préféra payer, et le juge rentra dans ses fonds.

Dans une comédie annamite, les notables questionnent un futur maire sur les qualités nécessaires à l'accomplissement de ses fonctions.

L'un d'eux lui demande :

— Que devez-vous savoir avant tout?

— Bien mentir au mandarin.

— Quel est votre premier devoir ?

— Supporter patiemment les coups de bâton.

Les moustiques et la dyssenterie, les tigres et le choléra, tirent à ce pays beaucoup de son charme. En deux mois, un préfet s'est vu manger trois maires ; l'un d'eux construisait un piége quand il fut enlevé.

Un de mes amis élève un jeune tigre, charmant animal très-joueur et fort doux. On le nourrit exclusivement de poisson cuit, d'après la méthode annamite. Au dire des indigènes, ce redoutable souverain des campagnes de l'Asie perd sa férocité quand on l'astreint sévèrement à ce régime ; mais la vue seule de la chair ou du sang réveille aussitôt ses instincts.

Le tigre passe pour doué de facultés merveilleuses. Moitié démon, moitié bête féroce, il joint aux goûts sanguinaires de sa seconde nature toute la malice de la première. Les paysans en parlent avec un profond respect et lui donnent le titre de monseigneur. On lui dresse des autels : *Timor fecit deos*.

Voici comment mon ami devint possesseur de son aimable élève.

Un Annamite, allant au bois, le trouva endormi au pied d'un arbre ; il tétait encore, à peine avait-il les yeux ouverts. « La mère, se dit le paysan, me saura gré de n'avoir point fait mal à son enfant et respectera mon bétail. » Il n'en fut rien ; la tigresse, en récompense, lui enleva trois porcs et un buffletin. L'Annamite, à son tour, pour se venger d'une telle ingratitude, déroba le nourrisson, et le porta au mandarin français de son district.

Près de Saïgon, un couple de tigres rôdait naguère aux environs des forts du sud. La garnison résolut de se débarrasser de ces voisins incommodes. Dix soldats, aidés d'une trentaine d'Annamites, armés de lances, firent une battue. Les Cochinchinois montrent souvent un courage téméraire quand ils se sentent appuyés par des Européens. L'un d'eux, fouillant une broussaille avec sa pique, en fit sortir le tigre, un superbe animal. Son altesse, cernée, bondit sur un soldat, qui fait feu ; le coup atteint la bête sans l'arrêter. Notre fantassin, genou en terre, reçoit son ennemi baïonnette en avant. Du choc, il est renversé; la carabine porte sur le sol par la crosse et soutient le tigre, qui passe par-dessus le soldat en l'effleurant à peine. Une décharge générale renverse le fuyard, terrible encore dans son agonie.

Ce premier succès n'a encouragé personne ; la tigresse se promène tranquillement aux alentours.

La Cochinchine est le paradis des chasseurs. On y trouve tous les gibiers, de la bécassine à l'éléphant. Les cerfs y sont superbes. Notre poule de basse-cour y vit dans les bois à l'état sauvage et fait les délices des gourmets. Quelle joie d'entendre le bruit sourd d'un beau paon mâle, tombant les ailes et la queue étendues ! Malheureusement, dit le proverbe indien, là où est le paon, là est le tigre.

Une affreuse catastrophe a dernièrement ému tous les chasseurs, sans en corriger aucun. Le goût de la chasse, né du besoin de se nourrir de chair, l'emporte sur les passions les plus vives ; c'est une trace de notre antique état de sauvagerie. Aux environs de Bien-Hoa, un sergent s'était séparé de ses deux compagnons de chasse, à la poursuite d'un vol de paons. Peu après, ses camarades, en débouchant dans une clairière, l'aperçurent gisant sur le sol ; un tigre, de son mufle sanglant, lui fouillait les entrailles. L'un des spectateurs de cette horrible scène mourut en arrivant au camp d'une fièvre cérébrale ; l'autre, retrouvé nu, errant dans la campagne, le corps déchiré, n'a pas encore recouvré sa raison.

VINH-LUONG

(1862)

VINH-LUONG

(1862)

La prise de Vinh-Luong d'une part, la révolte du Tonkin de l'autre, ont contraint la cour d'Hué à signer la paix avec la France.

Le gouvernement annamite sème néanmoins les germes d'une insurrection redoutable. La guerre continue, en réalité, sous le nom de piraterie.

Au fond rien de changé; la lutte se localise dans la basse Cochinchine, et nous nous privons du droit d'affamer la capitale en interceptant les arrivages de riz. Le roi de Cochinchine, tranquille désormais

sur la majeure partie de ses Etats, peut concentrer, en sous main, tous ses efforts sur le lieu de notre occupation. Cette paix apparente, où nous désarmons devant un ennemi en armes, n'offre qu'un avantage : l'amiral, par son traité, s'acquiert des droits au Sénat.

Les troupes de l'empereur Tu-Duc ont changé de nom ; on les désignait auparavant sous le nom de soldats, on les appelle aujourd'hui rebelles. Nous réservons la corde à leurs généraux, grands hommes pour les indigènes, pour nous chefs de bandits.

Les insurgés brûlent les villages qui se soumettent ; les Français brûlent les villages qui ne se soumettent pas, ou plutôt brûlent tout, crainte d'erreur.

Le pillage, le meurtre, l'incendie, couvrent la contrée de larmes et de sang.

Qu'en pensent les missionnaires ?

Ce sont eux qui nous ont entraînés dans cette guerre. Ils l'ont demandée à grands cris ; sont-ils contents ? Doit-on beaucoup de conversions aux baïonnettes ?

Vinh-Luong, citadelle environnée d'un gros

bourg, assise sur trois bras du Cambodge, jouit d'une haute importance militaire et commerciale.

Un système, très-bien entendu, de forts et de barrages défendait les abords de la place.

Pour réduire ces obstacles avancés, il fallut cinq heures d'une vive canonnade ; et nos marins eurent à souffrir d'un feu vif et bien dirigé.

Les Annamites combattaient avec ardeur. Sur le parapet d'une batterie protectrice des barrages, le mandarin qui la commandait, à l'abri du soleil sous le parasol tenu par un soldat, montrait à son jeune fils le spectacle de la lutte, et bravait nos carabines :... leur jour n'était pas venu, paraît-il. Après la reddition de la citadelle, ce mandarin vint à bord d'une de nos canonnières, et dit, en montrant l'enfant avec orgueil : « Le petit n'a pas eu peur. »

Cinq mille hommes défendaient Vinh-Luong. Le gouverneur, d'une énergie connue, compromis en outre par des concussions, ne pouvait sauver sa tête que par une défense désespérée.

Quand nos canonnières eurent réduit les batteries avancées, on débarqua des troupes pour prendre la forteresse à revers ; pendant ce temps, nos navires la bombardaient de front.

Le gouverneur, confiant dans la solidité de ses

remparts, y laissa peu d'hommes pour répondre au canon des bâtiments, et marcha à la rencontre des colonnes débarquées. Les troupes cochinchinoises, fort à même de tenir longtemps derrière leurs fortifications, ne supportèrent pas le choc des Européens. Les Cambodgiens, peu soucieux de se battre pour leurs oppresseurs, lâchèrent pied les premiers. Bientôt la déroute fut complète. Le gouverneur rentra dans la place avec les Français à ses talons ; il essaya d'incendier les monuments, poudrières et magasins. L'œuvre de destruction réussit en partie ; on sauva cependant le palais et les greniers à riz.

En débarquant, on remarque une grande barre de bois horizontale, posée par ses extrémités sur deux montants verticaux ; potence de construction simple et avantageuse, car elle permet de pendre bon nombre de patients à la fois. Après l'assaut, notre premier soin fut d'élever cette machine.

Les abords de la forteresse et le fond des fossés sont encore hérissés de bambous aigus et de pointes de fer fichés en terre, destinés à arrêter les assaillants dans leur marche et à les maintenir, sans pouvoir avancer, sous le feu de la place.

Dans l'intérieur de la forteresse, les greniers à riz attirent particulièrement l'attention.

Cinq rangs de gros piliers de take supportent une lourde charpente en bois rouge, recouverte de tuiles. Ces colonnades n'ont pas moins de trente mètres de large sur deux cents mètres de long. L'arête de la toiture, très-inclinée, atteint une hauteur de soixante pieds. L'élévation au-dessus du sol du plancher, formé de bordages croisés à angle droit d'un pied d'épaisseur, le garantit de toute humidité. Cette plate-forme reçoit une charge considérable quand les greniers sont pleins.

Les sculptures de la charpente et des têtes de colonne donnent à ces magasins un aspect monumental. Les riz ainsi amassés ont deux destinations : ils fournissent à l'alimentation de la garnison et du personnel administratif de la province ; aux temps de disette, on en fait des avances remboursables sur une récolte plus prospère.

Deux magasins semblables ont été brûlés. L'un d'eux recevait les sapèques provenant de la levée de l'impôt. Les sapèques annamites, petites pièces de zinc frappées à la marque du souverain et percées au centre, s'enfilent en chapelets. Le cours varie de trois mille à quatre mille à la piastre. Pour marcher, avec cette monnaie lacédémonienne, la bourse bien garnie, il faudrait traîner un chariot. C'est à

peu près ce qui arrive aux marchands d'opium ; leur commerce les oblige à se servir de barques d'un fort tonnage, non pour le transport de la marchandise, mais pour le transport de l'argent.

MITHO

(1862)

MITHO

(1862)

J'accompagnai, dans une de ses tournées officielles, un de mes amis récemment nommé *quan-bô* de la province de Mithô.

Cet officier parlait l'annamite et possédait une connaissance étendue des caractères chinois, langue écrite du pays.

La langue parlée diffère dans les diverses provinces de la Chine ; la langue écrite, au contraire, est non-seulement la même dans tout l'empire, mais encore en Cochinchine et au Japon. Deux lettrés

peuvent donc correspondre et ne sauraient causer. L'écriture, au lieu d'être phonétique comme en Europe, est symbolique. La vue d'un même caractère éveille chez les lettrés la même idée qu'ils expriment, suivant leur pays, par des mots différents.

L'uniforme d'officier français va mal avec l'attirail du fonctionnaire annamite.

Au milieu d'une barque armée de quatre avirons à l'avant et à l'arrière, s'élève une petite cabane à claire-voie recouverte de rotin tressé. Deux parasols à douze glands, deux cannes à douze glands aussi, six hallebardes ornées de flammes tricolores, servent d'insigne au quan-bô. La loi, en Orient, fixe le nombre des glands du parasol d'un mandarin, comme chez nous le nombre des boutons de l'habit d'un fonctionnaire. Un étui vert renferme les joncs de bastonnade. Sur la toiture, on voit le bâton doré, conformément à l'ordonnance, du hamac en soie rouge du quan-bô ; d'après l'étiquette, ce personnage doit être porté, il marche rarement en cérémonie. Un mata a charge de le rafraîchir d'un grand éventail en plumes ; deux autres font résonner tour à tour leur timbre et leur tambourin pour prévenir la plèbe de la présence d'un grand officier.

Près de son chef, le secrétaire tient sous le bras la boîte à encre de Chine et à papier de riz ; il a son pinceau à écrire derrière l'oreille, comme nos bureaucrates leur plume d'oie ; à la longueur de ses ongles sales on reconnaît le lettré.

Je raillai d'abord mon ami sur son équipage ; mais il me fit remarquer que, sous le rapport des hochets, l'Europe n'a rien à envier à l'Orient. Ne croyons-nous point rendre l'autorité plus respectable en la couvrant d'oripeaux ridicules. Les Etats-Unis seuls évitent ce travers ; là règne l'habit noir : — première condition de liberté.

Quand le quan-bô met pied à terre, les notables, prévenus par le timbre et le tambourin, viennent à sa rencontre et frappent six fois la terre de leur front. Les Cambodgiens ont trouvé une posture plus servile : entièrement couchés, ils se couvrent les yeux de la main, comme éblouis par les rayons émanés de la puissance devant laquelle ils se prosternent.

Si nous nous respectons un peu plus dans nos gestes, dans nos formules, nous sommes aussi plats.

Je parcourais ainsi, en compagnie du nouveau mandarin, les villages de la province restaurés à

la hâte, et composés de paillottes souvent inachevées. Rebelles et soldats français avaient fait, tour à tour, leur besogne en conscience. On voyait de tous côtés poutres et bois brûlés, monceaux de cendres et tuiles brisées.

Dans une de nos visites, nous reconnûmes, parmi les notables, un ancien partisan de Tu-Duc rallié aux Français. Le mandarin Fou-Kao, qui dirigeait la guerre dans la province de Mithô, pour effrayer les transfuges, avait condamné à mort tous les membres de sa famille. Fou-Kao, impotent et lépreux, néanmoins d'une extrême activité et d'une énergie sauvage, battu dans une rencontre, s'enfuyait dans son palanquin, quand ce notable le désigna à un jeune enseigne qui fondit sur l'escorte, le revolver au poing, et s'empara de ce redoutable chef.

Notre partisan obtint de pendre lui-même le mandarin ; avant de lui retirer de dessous les pieds la fatale planchette, il lui demanda :

— Me reconnais-tu ?

— Oui, traître. Je te réservais la mort lente.

La loi annamite condamne les traîtres à la mort lente. On les coupe en petits morceaux, en com-

mençant par les extrémités des membres ; leurs ascendants et descendants sont décapités.

Parfois, nous rencontrons encore dans les arroyos des victimes de Fou-Kao. Leurs cadavres vont au courant, traversés par un bâton au bout duquel flotte cette inscription sur un drapeau :

« Ainsi périront les chrétiens et les transfuges. »

Ces jours derniers, une de nos embarcations a recueilli un Annamite garrotté sur un radeau ; il expirait de souffrance et de faim.

Malgré tous ses efforts, notre mandarin français oublie bien des formalités dans le pays le plus formaliste de la terre. Il craint de perdre ainsi de la considération aux yeux de ses administrés. Le cérémonial est le culte extérieur du despotisme ; les Américains l'ont supprimé, non sans raison. Il tire son origine de l'Orient, où il brille encore de tout son éclat ; le gouvernement de Byzance s'est empressé de le lui emprunter avec le fétichisme du pouvoir. Les rois barbares l'ont adopté, et la France nourrit encore bon nombre de fainéants qui vivent de cérémonies : chambellans, écuyers,... toute la domesticité de haute lignée.

Phan-Tan-Gian, ambassadeur de Tu-Duc, après

avoir réglé les conditions du traité, nous a rendu visite à Mithô, en allant prendre le gouvernement de Ving-Luong, dont nous conservons la citadelle.

Le commandant de la province, à la tête d'un cortège d'officiers, l'attendait au débarcadère pour le conduire au pavillon préparé pour l'entrevue au centre de la forteresse.

On avait déployé un grand appareil militaire pour recevoir l'illustre mandarin. Nos troupes, en tenue de parade, se composaient exclusivement de turcos. Nous étions là une poignée d'Européens, recevant, dans une ville annamite, les soumissions d'un grand roi d'Orient, à la tête de nos sujets d'Algérie. Satisfaction d'amour-propre payée au prix de tonnes d'or et de ruisseaux de sang.

Le nouveau gouverneur de Ving-Luong débarque, sous quatre parasols, accompagné de ses lettrés, d'un nombreux domestique, de soldats armés, quelques-uns de fusils, mais la plupart de lances. Phan-Tan-Gian, âgé de plus de soixante-dix ans, d'une extrême maigreur, parlait très-haut et répondait à chaque phrase du commandant par de grands éclats de rire ; ce qui est en Cochinchine du meilleur ton. Nous portons le deuil en noir, les Chinois le portent en blanc : — affaire d'appréciation.

Les Japonais ont pris le papillon pour symbole de la constance ; il meurt, disent-ils, après avoir aimé.

Un jeune homme de la suite de Phan-Tan-Gian l'entourait de soins incessants : c'était son fils, qui préférait servir son vieux père à jouir des honneurs auxquels lui donnaient droit son mérite et sa naissance.

Nous fraternisons avec Phan-Tan-Gian ; les pirates n'en infestent pas moins de plus en plus la contrée. Sous ce nom, de sincères défenseurs du sol natal combattent, en dépit de l'insuffisance du gouvernement annamite, pour la cause de l'indépendance ; mais de véritables bandits ont aussi pris le même drapeau. Ces partisans entretiennent partout une révolte sourde, manifestée par l'assassinat des adhérents au parti français et l'incendie de leurs propriétés. L'insurrection fermente ; à Go-Cong, elle a osé lever son étendard.

Il est présentement impossible d'éteindre ce foyer de rébellion retranché dans des terres noyées ; pour l'attaquer, il nous faut attendre la saison sèche. Là se trouvent des tombeaux de la famille royale considérés comme le palladium de la basse Cochinchine.

Pendant notre inactivité forcée, les insurgés

entassent ouvrages sur ouvrages, couvrent littéralement le pays de fossés, de trous de loup, de bambous pointus, d'obstacles de tous genres.

Voici notre situation en quelques mots :

Un tiers environ de notre conquête est en révolte ouverte ; le reste, travaillé par les émissaires de Quan-Dinh, attend la fin de la récolte du riz pour prendre part à la guerre.

Sept à huit mille Européens, sur lesquels, grâce à la fièvre et à la dyssenterie, trois à quatre mille à peine peuvent porter les armes, doivent maintenir une population de plus de trois millions d'âmes, soutenue en secret par un puissant empire.

Je pus observer, dans ces circonstances, la cruauté des minorités en danger : elles cherchent dans la *terreur* une suprême ressource.

J'entends des discours qui résonnèrent jadis à la tribune des Jacobins ; il y a en nous bien du Robespierre.

Les têtes tombent comme des ardoises...

Les insurgés décapitent nos partisans ; nous décapitons les émissaires de l'insurrection.

Je vois de bons pères de famille pendre avec un laisser-aller dont eût frémi l'Ami du Peuple.

Qui veut la fin, veut les moyens.

Dans le cas présent, une injuste fin commande des moyens monstrueux.

De petites colonnes, semblables aux *colonnes infernales* de la Vendée, sillonnent le pays la torche à la main.

A la fête de sainte Barbe, les matelots promenaient dans Saïgon une miniature du vaisseau la *Bretagne* avec des figures d'Annamites pendues aux vergues... Cela vaut bien les breloques et bijoux-guillotines de 93.

Supposons Marat mort avant la prise de la Bastille, Robespierre mort en 1790.

Marat laissait à la postérité le souvenir d'un philanthrope, auteur du premier traité de l'abolition de la peine de mort.

A Robespierre revenait l'honneur d'avoir demandé le premier, à la tribune française, la suppression de l'échafaud.

Le commandant X... disait :

— Pendez ! pendez toujours !... Que ce soient des innocents ou des coupables, nous atteindrons toujours le but : *la terreur.*

Le commandant X... terminera probablement une vie honorée dans les exercices d'une ardente piété.

Intervertissons les temps :

X... sera l'exécrable auteur de la loi de prairial, Marat le médecin des pauvres, Robespierre le défenseur de la veuve et de l'orphelin.

Nul ne peut définir l'influence des circonstances extérieures. Qui pourra dire la conduite qu'eût tenue saint Vincent de Paul à la Saint-Barthélemy ?

INSURRECTION

INSURRECTION

L'insurrection s'étend et prend chaque jour un caractère plus redoutable.

Heureusement nos adversaires n'ont point d'armes, sans cela l'heure des Vêpres siciliennes aurait déjà sonné.

On a arrêté, ces derniers jours, un chef de bande portant à la ceinture un pistolet fait d'un manche de parapluie en fer. Les insurgés construisent des fusils à canon de bambou renforcé par des cordes. Les ouaos jouent un grand rôle dans leur armement; ces bambous, cerclés avec des lianes, servent à lancer des masses enflammées,

composées d'un mélange de soufre et de poudre ; la portée de ces armes dérisoires ne dépasse guère une centaine de mètres. Dans les combats de nuit, les ouaos produisent un charmant effet.

Tout morceau de fer se forge en fer de lance.

Enfin la révolte éclate à peu près dans tout le pays.

Quarante soldats gardent le Rach-Kra, petit fort carré, entouré d'un fossé étroit et peu profond ; — auprès, un village ruiné ; tout autour, les rizières.

Le soir, un espion vint prévenir le capitaine d'un projet d'attaque pour la nuit.

— Bah, dit-il en riant, depuis un mois, je reçois cet avis tous les jours.

Toutefois, il recommande aux soldats de coucher avec les carabines chargées sous les moustiquaires.

Peu de temps après le coucher de la lune, on entend un coup de feu, puis le cri *aux armes !*

Des têtes se lèvent partout, au fond des fossés et dans les herbes autour du fort... Des cris terribles retentissent sur les remparts, puis dans l'enceinte... La sentinelle tombe décapitée... Le capitaine sort de sa cabane, le revolver au poing ; les assaillants le massacrent avant qu'il ait entièrement déchargé son arme, et envahissent la chambre

des soldats. Au milieu de l'épouvantable mêlée, un sous-officier s'écrie :

— Les Français aux parapets ! Feu en dedans !

Il est compris.

Nos soldats se dégagent par un suprême effort et gagnent les remparts. Une grêle de balles frappe la foule annamite ; — cette résistance vigoureuse l'effraie, — elle s'enfuit : — nos pertes montent à trois morts.

La canonnière *l'Alarme,* mouillée dans l'arroyo de Go-Cong, par le travers des forts avancés, échangeait chaque jour avec eux, à mer haute, quelques coups de canon. Cette même nuit, quand, la mer commençant à descendre, le courant se fut bien établi, on vit une énorme colonne de feu se mouvoir dans les rizières. C'étaient des brûlots lancés par les Annamites.

Les forts canonnent vivement notre navire.

Une grosse chaîne de fer, tendue d'une rive à l'autre, retient un instant les bateaux enflammés ; mais le puissant effort de trois grosses barques liées ensemble la rompt enfin.

Le tourbillon de feu s'avance vers l'*Alarme.*

On désarme les pièces, on cesse de répondre au feu des forts pour se jeter dans les embarcations et

prendre les brûlots à la remorque en leur lançant des grappins. L'opération réussit, mais la rivière est très-étroite. Toutes les poitrines cessent de respirer au moment où la colonne embrasée défile le long de la canonnière en la couvrant de ses flammes.

Les brûlots ont passé ; le courant les emporte.

On retourne alors aux pièces avec furie ; les forts se taisent sous nos coups redoublés.

Le lendemain, près de Caï-Laï, les insurgés attaquent, en plein jour, un poste de cinquante hommes nouvellement établi.

On n'avait pas encore eu le temps de déblayer des broussailles les abords de la pagode servant d'abri aux soldats, ni de la protéger par un fossé ou une palissade.

Des nuées d'insurgés se lèvent tout à coup des fourrés. L'ennemi tire d'abord quelques coups de perrier, puis, la lance en avant, se précipite sur notre petite troupe. Les premiers rangs portent seuls des piques de fer, deux à trois mille hommes armés de bambous pointus les suivent. La fusillade ne modère pas l'élan des Annamites ; leurs masses se resserrent aussitôt qu'éclaircies.

Cette foule se rue sur nos baïonnettes ; alors

commence une lutte désespérée, corps à corps, lutte longue et terrible. Enfin les assaillants se retirent, laissant trois cents des leurs tués à l'arme blanche. Bien au loin du théâtre de cette boucherie, les rebelles tombent frappés de nos balles. Les Cochinchinois n'avaient pas encore montré cette exaltation. Nous ne comptons pas un mort ; les blessures sont peu graves.

Partout il y a des attaques ; le tam-tam de guerre retentit sur toute la surface du pays.

Le capitaine de la lordcha N° 7, ignorant le soulèvement général, poursuit avec ses canots une bande de pirates, laissant son navire à la garde d'un second-maître et de tagals, auxiliaires levés à Manille.

Un nombreux convoi s'avance ; sur la toiture de la barque de tête, un Annamite agite un pavillon français. Près de lui gisent plusieurs Cochinchinois, pieds et poings liés. Une pirogue, détachée de la flottille, annonce la capture de pirates par les partisans français, et demande à remettre les prisonniers à bord de la lordcha. Pendant ces explications, les embarcations avancent toujours. Soudain les prétendus prisonniers se délient ; des hommes cachés sous les toitures en sortent avec des torches et

couvrent de matières incendiaires le pont et les épaisses tentes de paille du navire. La flamme y prend avec rapidité. Nos marins espagnols tirent sur les assaillants qui, emportés par un courant rapide, se trouvent bientôt hors d'atteinte des balles. L'embrasement des tentes ne permet plus de tenir sur le pont ; — pas d'embarcation, les rebelles ont enlevé la seule qui restât. Les tagals se jettent à l'eau ; mais nos malheureux alliés, en atteignant la rive, retombent percés à coups de lance par des ennemis cachés dans les broussailles. Les flammes s'emparent bientôt de la coque du bâtiment, une forte détonation se fait entendre, tout disparaît. L'explosion de la soute aux poudres apprend aux révoltés le seul succès de leur levée de boucliers.

Néanmoins, grâce au traité, nous sommes en pleine paix, et nous apprenons avec stupéfaction, par les documents officiels, qu'une tranquillité parfaite règne dans la contrée.

KERNÉVÈS

KERNÉVÈS

La guerre et les révolutions développent étrangement les caractères. Tel eût mené l'existence décolorée du commun des mortels, qui devient, sous la pression des circonstances, un type remarquable.

Chargé de la surveillance d'un district, aux environs de Ké-Bé, j'entrai en rapports avec un des héros de la conquête.

Les débuts de Kernévès — c'était son nom — furent très-humbles.

Il reçut d'abord la mission de protéger, avec la canonnière dont il avait le commandement, un de nos maires annamites, dont le prédécesseur venait

d'être assassiné à son tribunal par une bande d'insurgés. Attaqué dès son arrivée, Kernévès fit preuve d'une bravoure et d'une audace peu communes. Il eut l'adresse d'obtenir de l'amiral de joindre au commandement de son navire la direction politique du district où il venait de se signaler.

Kernévès devint alors un vrai petit conquérant. Au moindre soulèvement dans les environs du cercle confié à sa surveillance, on le voyait pénétrer au foyer de l'insurrection à la tête d'une poignée d'hommes. De sa propre autorité, il s'emparait de la gestion des affaires dans le canton insurgé ; sur ses rapports, l'amiral lui confirmait bientôt cette extension de son territoire. L'importance de son commandement lui fit accorder une augmentation de forces, et ce surcroît de moyens lui permit de déployer, sur une plus vaste échelle, son énergie guerrière.

J'allai rendre visite à mon voisin dans ma barque annamite armée à l'avant d'une espingole. Quatre fusiliers marins m'escortaient ; avec cet équipement, mon revolver et mon fusil, je pouvais me considérer comme à l'abri d'une mauvaise rencontre.

Assis sur la toiture de la barque, le fusil au poing, j'abattais de temps à autre un joli pigeon vert ou quelque beau ramier gris. Souvent, nous approchions des bandes de sarcelles perchées sur les arbrisseaux de la rive ; il en tombait toujours plusieurs au même coup. Pour vivre, il fallait de l'industrie ; sans cela on était réduit à la viande de porc et au poisson détestable du marché.

Les Annamites nous saluaient au passage avec le respect inspiré par la crainte de l'envoi d'une balle ou de l'ordre de se rendre en prison.

Le camp de mon collègue se composait d'une forte palissade protégée par un petit fossé. Il logeait avec ses officiers dans l'ancienne pagode du village ; des paillottes abritaient les marins fusiliers et les matas.

Kernévès exerçait en ce moment ses hommes au tir à la cible dans la rizière. A mon arrivée, il venait de loger une balle dans le rond noir ; remettant son arme entre les mains d'un matelot, il me tendit la main :

— *Venis in optimo momento,* vous dînerez avec moi ; j'ai surveillé, moi-même, la confection d'un merveilleux plat de tripes.

La manie de faire un mélange de français et de mauvais latin lui était venue, comme à beaucoup d'officiers d'ailleurs, de l'habitude de se servir d'un interprète.

Nos interprètes se recrutaient parmi les Annamites préparés par les missionnaires à recevoir les ordres. Au moment de la conquête, beaucoup d'entre eux, séduits par l'appât d'une solde relativement élevée, jetèrent le froc aux orties. Cicéron eût peut-être préféré les entendre parler chinois; néanmoins on était parvenu, au moyen de ce jargon, à s'entendre d'officier à interprète.

Chaque chef de district avait son cas favori : l'un employait quand même le nominatif; l'autre, l'accusatif. Les interprètes, de leur côté, se servaient volontiers de l'infinitif, les conjugaisons n'existant pas dans l'idiome du pays.

Quand la langue de Virgile, ainsi considérablement simplifiée, ne suffisait pas, le geste complétait la pensée. Des mots français et annamites avaient passé dans ce langage de convention, où les fusils s'appelaient *catapulta* et les canons *tormenta ;* d'autres termes avaient une origine inconnue, tel le mot *cadouille,*— compris de tous les Annamites : leurs reins meurtris leur en disaient assez le sens.

Kernévès, petit de taille, présentait au physique un type fort répandu en Bretagne. Son buste développé s'appuyait sur des jambes courtes. Sa grosse tête couronnée de cheveux rouges s'unissait aux épaules par un cou de taureau. Tout en lui accusait la force et l'énergie. Des yeux verts et vifs, pétillant de ruse, animaient sa physionomie un peu vulgaire.

— J'exerce beaucoup mes fusiliers, me dit-il ; je n'hésiterais pas à traverser une province, *in plenâ insurrectione,* à la tête de quarante hommes maniant bien la carabine. Avec cela on ne peut enlever des forts, mais c'est suffisant *ad pugnandum contrà omnes inimicos.*

Rarement, en effet, il mettait plus de quarante hommes sur pied. Avec cette petite troupe, il sillonnait en tous sens son vaste territoire, inspirant partout la terreur.

— *Negotium gravissimum est,* reprit-il, de maintenir tous ces Annamites *sub dominatione nostrâ.* J'y réussis cependant assez bien, *cum baculo et strangulatione.*

Au milieu des fusiliers marins, jouait un jeune indigène dont la figure féminine et les regards lascifs attirèrent mon attention.

— Quel est cet Annamite? demandai-je à Kernévès.

— C'est un eunuque, *neutrum*. Voici comment il se trouve parmi nous. Un émissaire de Quan-Dinh vint dernièrement sur mon territoire *ad propagandum bellum*. Je mis à ses trousses une dizaine de matelots déguisés en Annamites ; il leur échappa, *sed capierunt neutrum suum*. Je l'ai gardé au camp *in spe habendi revelationes*. La passion de ce quan rebelle pouvait le faire tomber dans un piége ou même l'attirer dans nos rangs. J'ai rendu la liberté au *neutrum*, devenu inutile; mais il se trouve très-heureux parmi nous, *et arte suâ facit multa beneficia*.

L'exercice à la cible étant terminé, nous entrâmes au poste.

Kernévès me montra un groupe d'Annamites enchaînés.

— Vous voyez, me dit-il, mes suspects. Je les emploie aux travaux du camp ; en expédition, ils portent les bagages sous bonne escorte.

De là, il me conduisit à une paillotte où, à travers des barreaux, j'aperçus de pauvres indigènes la cangue au cou, les fers aux pieds.

— Ceux-ci, reprit-il, sont mes responsables, *responsabiles*. Quand je crains un mouvement dans

un village, *quando timeo insurrectionem in pago,* je fais saisir quelques notables et, si le village bouge, je les pends. Ce procédé m'a donné d'excellents résultats.

— En avez-vous pendu un grand nombre?

— On le dit, mais il y a exagération. J'admire ces Annamites en face de la mort; ils fument tranquillement leur cigarette quand on leur passe la corde au cou; du moins les païens, *pagani.* J'ai eu l'occasion de pendre quelques chrétiens, de vraies poules mouillées. Hier, un responsable m'a cassé deux cordes; je lui en fis étrenner une neuve; il tournait, tournait en la détordant;... c'était fort drôle,... et la corde neuve s'est cassée... Il n'était point mort, j'ai fini par le faire assommer.

— A propos, reprit-il, en se tournant vers son lieutenant, je pars cette nuit en expédition; n'oubliez pas, demain matin, d'envoyer pendre un homme dans chaque village désigné.

La cruauté se gagne; dans les guerres et les émeutes, une sorte de féroce émulation se répand dans les masses. Les matelots de Kernévès se faisaient gloire de leur goût pour le sang, et réclamaient leur tour de fusiller les prisonniers.

J'attribue au mépris de la vie d'autrui, trop facilement contracté à la guerre, l'horrible complot qui faillit éclater à bord de l'*Avalanche*. Un jeune homme de naissance distinguée, Frédéric L..., s'y trouvait embarqué comme matelot; sa famille, lasse de ses débordements, l'avait abandonné. A bout de ressources, au moment de l'expédition de Chine, il s'engagea dans l'armée de mer, et partit pour l'extrême Orient.

La guerre acheva de dépraver cette mauvaise nature.

Le jugement de ce misérable constata ce fait : Frédéric L... se complaisait dans une incessante lecture de Pierre Zaccone et autres peintres des scènes de bagne et d'échafaud.

Cette tension continuelle de son esprit, toujours plongé dans des crimes imaginaires, le conduisit à vouloir leur donner un corps.

Peu à peu son plan se fixa : il résolut d'exercer la piraterie dans le Cambodge.

La confusion résultant de la guerre, l'immensité du fleuve, nos exactions, celles des partisans, rendaient ce projet praticable. Il trouverait des complices parmi les marins les plus démoralisés par le pillage. La difficulté gisait dans la fuite.

La désertion de Français avec armes et bagages attirerait toute l'attention de nos autorités ; les canonnières mises en chasse ne tarderaient pas à les arrêter.

Un moyen très-simple se présentait pour cacher cette évasion : il suffisait de faire sauter l'*Avalanche*.

Nul ne songerait à poursuivre les fugitifs, comptés au nombre des victimes d'un fatal accident.

Il fallait des gens bien pervertis pour s'associer à un tel crime : Frédéric L... les trouva.

La complicité du maître-canonnier assura l'exécution du complot ; les fonctions de cet homme lui permettaient de disposer des clefs de la soute à poudre, et de préparer, en toute sécurité, l'explosion du navire.

Les conjurés essayèrent une mèche dans le chemin de l'arbre de l'hélice ; elle mit vingt minutes à brûler : ce temps suffisait pour se mettre à l'abri de la catastrophe.

Le râtelier d'armes touchait, sous la dunette, à la chambre du docteur ; cet officier partait fréquemment le soir, pour se trouver au jour sur le terrain de chasse. On profiterait d'une de

ses absences nocturnes pour embarquer, par son sabord, les munitions de guerre. Le maître-canonnier nommerait les conjurés de faction pour l'heure de la fuite ; les préparatifs terminés, il mettrait la mèche dans une caisse à poudre...

. . . . . .

Le docteur et le capitaine avaient monté une partie de chasse pour le lendemain, dans la plaine des Joncs ; ils devaient partir à la brune. L'occasion sembla propice aux futurs pirates ; l'exécution du plan fut arrêtée pour la nuit.

Toutes les dispositions sont prises... Le soleil se couche... Dans un instant le capitaine et le docteur vont partir.

Au moment de commettre une action si effroyable, le maître-canonnier se plonge à demi dans l'ivresse pour se donner de l'énergie. Troublé par l'inquiétude et le vin, il s'attire de graves reproches de l'officier de quart ; — une réponse insolente lui échappe ; — il est mis aux fers. — L'un des conjurés voit, dans ce simple fait, le doigt de la Providence, et va tout divulguer...

. . . . . .

C'était le 15 août 1864.

Les Champs-Elysées resplendissaient de feux de couleur. Les arbres, les palais, les monuments s'éclairaient tour à tour de lueurs magiques. Autour de l'Obélisque s'élevait un arc-de-triomphe étincelant ; sur l'une des faces, on lisait en lettres de feu :

MEXIQUE

sur l'autre :

COCHINCHINE

Je rencontrai Kernévès, pâle, défait, miné par une maladie de foie, marchant avec peine... vers la mort. — Aujourd'hui, il a cessé de vivre.

La base du monolithe s'illuminait de belles teintes rouges et vertes ; son sommet tranchait à peine sur un ciel noir par contraste.

— Ne voyez-vous rien au haut de l'Obélisque ? me demanda mon compagnon, d'une voix sombre.

— Non, rien absolument.

— C'est étrange... Il me semble qu'une longue vergue, posée sur l'extrémité de la pierre, se perd, par ses deux bouts, dans l'obscurité de la nuit.

— Il n'y a rien de tout cela.

— A cette vergue, des corps ballottent au vent.

— Vous rêvez.

— Ah ! dit-il en frissonnant, ce sont les pendus du Mexique et de la Cochinchine.

L'ARROYO DE LA POSTE

L'ARROYO DE LA POSTE

Je reçus l'ordre de surveiller l'important passage de l'arroyo de la Poste, qui unit le Cambodge au Vaïco, véritable clef des relations entre Mithô et Saïgon. Je devais aussi maintenir dans le devoir le populeux village établi sur le bord de ce canal, et situé en un lieu connu sous le nom de *Dos d'âne*, parce qu'il assèche à basse mer.

A six kilomètres environ, le Tien Hô avait assis son camp, à la tête de deux mille hommes et de six pièces de canon.

Un gigantesque figuier des banians couvrait la canonnière de son feuillage. A l'avant, le petit navire montrait menaçante la gueule de son gros canon. On vivait jour et nuit sous les tentes faites à demeure. Les filets d'abordage donnaient au bâtiment un air de ménagerie renfermant des bêtes féroces.

Les ombres du soir s'étendaient sur les cabanes, les cocotiers et les aréquiers du village ; chacun se mit à son poste de combat. Les cartouchiers furent remplis, les carabines chargées et disposées autour du mât servant de râtelier, les clefs mises aux caissons à poudre, les pièces disposées à faire feu à la première alerte.

Des hommes munis de seaux arrosaient les tentes, dans le cas où les Annamites y lanceraient des torches et des ouaos.

Les factionnaires prirent leurs carabines ; chacun s'étendit sur le pont et ne tarda pas à voyager sur l'aile des rêves.

Vers minuit la sentinelle cria : *Qui vive ?*

Une voix européenne répondit : *France !*

Une barque accosta portant un pli ; il renfermait ces mots :

« Le Tien-Hô doit tenter cette nuit le passage

de l'arroyo de la Poste, pour pénétrer dans la province du Mithô ; gardez l'extrémité du *Dos d'âne* du côté du Vaïco.

» Le commandant de la province. »

J'appelai mon interprète et lui dis dans le latin d'usage :

— Va trouver le maire. Je lui donne le temps de mâcher une chique de bétel pour se trouver ici avec trois barques. Pour l'émoustiller, promets-lui, en cas de retard, trente coups de bâton.

L'armement de la canonnière montait à vingt-six hommes ; six d'entre eux grelottaient la fièvre.

On approchait de la basse mer ; nous étions échoués. Le maître-mécanicien prit la garde du navire avec le maître-canonnier, six hommes valides et les fiévreux.

Le maître d'équipage et le chef de timonnerie embarquèrent, chacun avec trois marins, dans une barque armée d'une espingole. Le maire vint avec moi dans la troisième embarcation : — peut-être trahissait-il ; en ce cas, j'avais tout intérêt à le tenir sous la main.

Nous partîmes en silence par une nuit claire, sans lune ; les étoiles se miraient dans l'étroit

canal. On ramait doucement pour éviter le bruit. Des milliers de lucioles phosphorescentes voltigeaient sur les arbrisseaux de la rive ; la chouette faisait entendre son cri sinistre.

Il y avait à peine assez d'eau pour faire flotter les embarcations.

Nous traversons le village. Les Annamites dormaient, les pauvres gens, d'un sommeil bien précaire. Peut-être allaient-ils être brusquement réveillés par les cris, les coups de feu et l'incendie.

Peu après, nous arrivions au lieu désigné par la lettre du commandant. On pouvait y passer à gué ; la végétation touffue de la rive masquait la campagne ; avec des précautions, rien n'empêchait de nous approcher de très-près sans nous donner l'éveil. Je gardai ce poste avec ma barque, ordonnant aux deux autres d'aller un peu plus loin chercher des éclaircies d'où elles pussent surveiller les rizières.

Je songeai à la tranquillité dont, quelques mois auparavant, jouissaient à l'ombre de leurs cocotiers les habitants de ces campagnes. Depuis notre arrivée, quelle vie !... Les coups de bâton pleuvent. Les mandarins ont arraché les paysans à leurs travaux pour construire des forts et creuser

des fossés ; ils ont enrôlé tout homme en âge de porter une lance. Combien ont été ruinés, combien tués ?... Après la guerre régulière, l'insurrection avec les réquisitions, les menaces, les incendies, les assassinats. Chacun s'attend, à toute heure, à voir les guerriers du parti national lui demander le riz de ses greniers.

Les lettrés craignent pour leur tête. Voici un pauvre maire, par exemple, dans une piteuse situation. Exposé, comme nous, aux biscaïens de ses compatriotes, il craint, s'il bronche, que je ne lui fasse sauter la cervelle. Est-il de connivence avec le Tien-Hô ? — nous lui couperons le cou. Nous est-il fidèle? — le Tien-Hô cherche à l'assassiner.

Un léger frôlement se fit entendre dans le massif des arbres de la rive. Le factionnaire arma sa carabine, et réveilla doucement les deux autres marins endormis.

Le silence se rétablit dans le feuillage. — On entendait battre le cœur du maire.

Les broussailles s'agitent, cette fois, bien distinctement. — Nouveau calme. — Puis un véritable tumulte.

— Filous ! Filous !... s'écria le magistrat annamite.

Il voulait dire : Voilà les insurgés!

La sentinelle fit feu.

Un cri déchirant retentit,... accompagné de mille hurlements.

— Filous ! Filous !... répéta le pauvre maire.

Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire.

Et le fonctionnaire cochinchinois, encore tout tremblant, se mit à rire avec nous, et de grand cœur.

Une bande de singes nocturnes avait causé tout cet émoi.

La nuit semble longue au milieu des moustiques. Quand l'aurore aux doigts de rose entr'ouvrit les portes de l'orient, chacun se sentit le cœur léger : — notre garde finissait.

Le maire excitait les rameurs avec une gaieté folle ; et, ceux-ci faisant allègrement voler leurs avirons en cadence, nous regagnâmes le bord.

LE CERCUEIL

LE CERCUEIL

Depuis le point du jour, nous appuyions une vigoureuse chasse aux bandes du Tien-Hô établies dans la province de Mithô.

Cachés derrière de longues lignes de remparts peu élevés, les Annamites nous accueillirent d'abord à coups d'espingole et de perrier. Turcos et fusiliers marins enlevèrent, au pas de course, ces obstacles éphémères ; les rebelles ne tinrent pas un instant.

Ils couraient avec leurs drapeaux et leurs lances. Les perriers, portés sur des bambous, les retardaient un peu. Parfois les plus braves s'arrêtaient

un moment derrière les insignifiantes fortifications semées dans la plaine, posaient leurs petits canons à terre, faisaient feu et reprenaient la fuite.

Les turcos, excellents coureurs, perdent, dans les vases des rizières, leur supériorité de marche; ils poursuivaient vainement l'ennemi en déroute: les Européens ne songeaient même pas à faire des prisonniers.

Quelques fusiliers marins, nouvellement débarqués de France, peu faits encore à ce soleil de plomb, ne pouvaient suivre la colonne. L'un d'eux, frappé d'une insolation foudroyante, confié aux soins des matas, dut être porté avec les munitions et les bagages. Au moment de la halte, le malheureux venait d'expirer.

Nous avions besoin de repos et de nourriture; six heures de marche forcée, avec une simple tasse de café sur l'estomac, nous avaient mis sur les dents.

On s'arrête enfin dans un village; les habitants, enrôlés pour la plupart sous la bannière du Tien-Hô, l'avaient abandonné, emportant leurs effets précieux.

— Docteur, dit le commandant Hugues, constatez la mort de notre pauvre camarade; nous l'enterrerons ici. Le transport de notre matériel nous donne assez d'embarras pour ne point nous charger d'un cadavre.

— On peut procéder à l'inhumation sans crainte; je ne puis avoir la plus légère incertitude sur la mort de ce malheureux jeune homme.

— Eh bien, qu'on l'enterre. Dans cet important village, on trouvera sans doute une boutique de marchand de cercueils; en tout cas, quelque fils pieux aura fait ce cadeau à son père sur ses premières économies.

Ce n'est pas à nos yeux une des moindres bizarreries des pays chinois d'y voir des cercueils de luxe en étalage. Ce meuble orne d'ailleurs les appartements de la plupart des personnes âgées.

Le chef des matas revint bientôt avec ses hommes chargés d'une bière en bois de take admirablement sculptée. Une vieille en guenilles suivait le groupe, en poussant des cris désespérés. Les Annamites la repoussaient avec dureté, sans pouvoir l'empêcher de s'élancer sur le cercueil et de s'y cramponner avec rage.

Hugues se fit conduire cette infortunée.

Elle se jeta à ses genoux en sanglotant.

— Je n'ai plus de mari, dit-elle, j'ai perdu mes enfants. Il ne me reste plus un membre de ma famille. Une poignée de riz, par jour, me suffit pour vivre. J'ai consacré tout mon bien à l'achat de ce cercueil; je suis restée seule au village pour ne le point quitter. Tuez-moi, mais faites-moi la grâce de m'y enfermer.

Le commandant ordonna de lui rendre cet objet si cher.

La malheureuse baisa les pieds du chef français avec les signes d'une allégresse insensée.

HUGUES

HUGUES

Le commandant Hugues, âgé de quarante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, jouit d'une constitution robuste. Sa barbe et ses cheveux grisonnants, coupés court, donnent un grand air martial à sa figure large et pleine, dont l'expression, surtout dans son regard ironique et fin, a pour cachet principal une railleuse bonhomie. Rien, en son visage, ne décèle le caractère de cet homme de bronze.

Je n'ai jamais connu plus grand original.

La lecture constante des *Grands Hommes* de Plutarque, son enthousiasme pour l'antiquité, influent beaucoup sur ses idées et sur sa conduite. Il aime les marches forcées, et brave, en se jouant, le soleil et la pluie. En expédition, un morceau de biscuit lui suffit ; un peu d'eau, puisée à la main dans la première mare, apaise sa soif ; une planche lui semble un lit délicieux. Il dort et veille à volonté, n'éprouve aucune gêne de plusieurs nuits d'insomnie.

On doit s'attendre, sous ses ordres, à toutes les privations, à toutes les fatigues.

Il a l'âme haute, mais impitoyable, d'un Romain.

Hugues joint, au plus haut degré, l'amour du commandement et de la responsabilité à la plus parfaite indifférence pour les décorations et les grades.

Le jeu le passionne. Il aime les hasards du jeu sans tenir à l'argent, il recherche les hasards de la guerre sans convoiter les récompenses.

Son affabilité pour ses inférieurs le fait adorer ; sa raideur envers ses chefs, tout en nuisant à sa carrière, lui a conquis leur estime.

On lui obéit naturellement.

Ses subalternes vivent avec lui dans la plus familière camaraderie ; jamais il ne leur vient à la pensée de discuter ses ordres.

L'or lui coule des mains ; il ne dépense rien, et n'a jamais rien.

Tout contraste en lui ; il sait unir la douceur et la bonté à la cruauté la plus froide.

Pénétré de la morale antique, il hasarde la vie d'autrui, comme la sienne, avec un naturel désespérant.

— Nous avons à faire, dit-il souvent, la conquête de la Cochinchine. La responsabilité en incombe à qui de droit. Nous sommes soldats pour agir, et non pour discuter. Dans l'intérêt de tous, Français et Annamites, mieux vaut une guerre cruelle et courte qu'une lutte prolongée par de prétendus ménagements d'humanité.

Il couve dans son cerveau le plan d'une République idéale fondée sur le brouet noir de Lycurgue. Pour faire le bonheur des hommes, il incendierait le monde.

Comme tous, je vénère Hugues ; néanmoins il me donne le frisson. En le voyant, je comprends comment de grands cœurs, entraînés par

le fanatisme, ont pu devenir les coryphées de la Terreur.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

A demain l'attaque de Go-Cong.

Hugues conduira les opérations du côté du Cambodge.

J'arrive le soir pour me ranger sous ses ordres.

Il me serre la main en demandant son interprète.

Paulus, transformé au contact de son maître, ne rappelle en rien le défroqué.

— Paulus, nous attaquerons au jour par le Rach-Gia et les deux arroyos voisins; il me faut des renseignements.

— Voici la nuit; si le commandant veut me donner les matas, et huit fusiliers marins, pour les appuyer au besoin, je surprendrai bien quelque paysan.

— Bien, demande ce qu'il te faut.

Puis se tournant vers moi :

— Ce Paulus est très-déluré. Rien ne l'embarrasse. Avant une heure il me ramènera un prisonnier.

Hugues prit alors un Rabelais. Les aventures de Panurge lui servaient de bréviaire, comme les *Grands Hommes* de Plutarque lui tenaient lieu de *Bible*. Ouvrant le livre au hasard, il lut la descente d'Epistémon aux enfers avec une verve et un entrain dignes de ce récit satirique.

— Vous êtes bien heureux, lui dis-je, quand il eut terminé, de lire si gaiement des facéties, la veille d'un combat dont vous répondez. Passe encore pour moi, pauvre diable en sous ordres... Demain il y aura des têtes cassées, au moins des têtes d'Annamites... Cela ne vous émeut pas ?

— Pourquoi ?... Ma roue commande quelques mouvements de plus que la vôtre : — une niaiserie dans l'engrenage général. — Chacun fait sa besogne, tant pis pour les pots cassés. — La machine ne marche qu'en nous broyant tous l'un après l'autre... Qu'importe ? si elle se meut... La puissante nature, par sa fécondité, comble les vides... Qu'est-ce que quelques vies d'hommes?

— Peu de chose assurément... La mort d'Alexandre ou de César ne pèse guère dans l'éternel mouvement du Cosmos... Mais la masse se compose d'unités qui souffrent, et chacune de ces unités se considère comme un tout.

— Faiblesse d'intelligence :... l'individu ne compte pas devant l'espèce ;... d'ailleurs, *post mortem nihil,* dit César. Tuer un homme, le plus souvent, c'est lui rendre service.

Notre conversation fut coupée par l'arrivée de Paulus.

— Je ramène un paysan, dit-il.

On introduit, tremblant, les mains liées, un Annamite, qui se jette aux genoux du commandant.

— C'est sans doute un païen? demanda Hugues.

— *Paganus est*, répondit l'interprète.

En prononçant ces mots, la figure du défroqué rayonne, on y lit : Oui, oui, c'est un païen, on peut l'assommer en toute conscience.

Le commandant se mord les lèvres, en voyant l'expression du visage de son séide.

— Allons, reprit Hugues, délie le prisonnier; donne-lui une feuille de papier et un crayon... Il va me faire un croquis des environs, avec le cours des arroyos, les forts, les obstacles ;... qu'il ait soin de noter à peu près le nombre des pièces de canon... Je ne lui demande pas un chef-d'œuvre; je comprendrai toujours.

Paulus adressa quelques mots au paysan, puis se tournant vers le commandant :

— Cet homme prétend ne rien savoir.

Hugues prononça le terrible *interroga illum.*

Sur l'ordre de Paulus, les matas déshabillent l'Annamite, l'étendent sur le pont, pieds et poings liés ; l'un d'eux lui prend les mains, l'autre les jambes. Le doï, dans une pose académique, lève au-dessus du malheureux sa canne de jonc.

Dix fois la verge retombe sur les reins du patient, laissant une marque rouge et violacée. Le prisonnier pousse des gémissements étouffés.

Au dixième coup, le doï s'arrête, reprend sa pose académique avec la fatuité d'un maître de danse.

Paulus questionne le captif ; les réponses ne le satisfont point, car il s'adresse au commandant d'un ton grave :

— *Non vult loqui.*

Les coups de verge recommencent, donnés avec une sûreté de main qui prouve chez le caporal mata un incessant exercice.

— Ces Annamites, me dit Hugues, ont leur point d'honneur comme nous. Il faut toujours une bonne fustigation pour leur délier la langue ; on en trouve de très-entêtés. Confucius a formé des races dures aux souffrances et dédaigneuses de la mort.

Le Cochinchinois pousse des cris affreux; le sang perce la peau tuméfiée.

Au dixième coup, nouvelle pose académique, nouvelle interrogation de Paulus, nouveau *non vult loqui*.

— Celui-ci, reprit le commandant, y met de la persistance; j'aime mieux cela : les renseignements sont meilleurs. Quand ils ne se font point prier, ils mentent ordinairement.

Au quarantième coup, j'entendis Hugues murmurer :

— Je le menacerais bien de le faire fusiller; mais je n'en obtiendrais rien ; la verge vaut mieux ;... continue, Paulus...

Le jonc rouge et ruisselant fouette, avec un son mat, les chairs sanglantes. Le prisonnier articule quelques mots au milieu de hurlements.

— Ah ! dit le commandant, il va parler.

L'exécuteur s'arrête sur un signe de l'interprète.

— Voyons, qu'il me fasse un dessin, n'importe comment, je ne serai pas difficile à satisfaire.

Le Cochinchinois, réhabillé, prend un crayon.

— Trace le Cambodge.

Le prisonnier fit une raie d'une main tremblante.

— Bien ; le Rach-Gia, maintenant.

Le paysan dessine une seconde ligne aboutissant à la première.

— A merveille. Sacrebleu, il a eu tort de se faire étriller. C'est de sa faute... Il y a des forts sur le Rach-Gia ?

Le patient les indiqua.

— Combien de canons?

L'Annamite marqua les pièces.

— Cela coule de source maintenant... Ces paysans sont fort intelligents.

Le plan grossier du Cochinchinois donnait une idée très-nette de la configuration des lieux et de la disposition des obstacles.

— Paulus. rassure cet homme ; s'il redoute quelque chose des siens, je satisferai à toutes ses demandes pour le mettre à l'abri des vengeances.

Hugues prit une plume et, tout en causant, rédigea, en un instant, ses ordres. C'était bref, précis, lumineux ; pas d'objection à faire, pas d'explication à demander.

— Et maintenant, dit-il, en prenant un jeu de cartes, si nous faisions une partie?

— Merci, répondis-je, demain la journée sera fatigante, j'aime autant dormir.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Pas un nuage au ciel. Les premières lueurs de l'aurore éclairent l'orient. L'air est calme, le Cambodge roule tranquillement ses eaux jaunes. La nature semble encore endormie. Pas de bruit, ni sur le fleuve, ni dans ses îles si richement parées d'une luxuriante végétation. Le silence règne dans la plaine des rizières et des marais de Go-Cong.

Vis-à-vis de la canonnière, sur la rive du Cambodge, les Annamites ont placé une grande pancarte à l'extrémité d'un poteau. L'interprète nous en donne l'explication suivante :

« Tous les habitants de la province de Go-Cong » font, d'un commun accord, cette déclaration :

» En perdant le gouvernement de notre roi, » nous sommes dans la même désolation qu'un » enfant qui a perdu son père et sa mère.

» Votre pays appartient aux mers occidentales, » le nôtre aux mers de l'Orient.

» Comme le cheval et le buffle diffèrent entre

» eux, nous différons par la langue, par l'écriture,
» par les mœurs. L'homme fut créé autrefois par
» races distinctes ; partout il a la même valeur,
» mais sa nature n'est pas la même.

» La reconnaissance nous attache à notre roi ;
» nous vengerons ses injures, ou nous mourrons
» pour lui. Si vous persistez à porter chez nous
» le fer et la flamme, le désordre sera long ; mais
» nous agissons suivant les lois du ciel, notre
» cause finira par triompher.

» Si vous voulez la paix, rendez à notre roi
» son territoire : nous combattons dans ce but.

» Vous avez pris nos provinces pour ajouter
» aux richesses de votre empire, à l'éclat de votre
» renommée. Voulez-vous une rançon, en échange
» de notre territoire? Nous nous y soumettrons
» pourvu que vous cessiez de combattre, et que
» vous reconduisiez vos troupes dans vos pos-
» sessions. Nous aurons même pour vous des
» remercîments, et votre gloire sera connue de
» l'univers. Voulez-vous une concession pour va-
» quer à vos affaires commerciales dans le pays?...
» Nous y consentons.

» Mais si vous refusez, nous ne cesserons de
» lutter, pour obéir à la volonté du ciel. Nous

» redoutons votre valeur, mais nous craignons le » ciel plus que votre puissance. Nous jurons de » nous battre éternellement et sans relâche. Lors- » que tout nous manquera, nous prendrons des » branches d'arbres pour en faire des drapeaux, et » des bâtons pour armer nos soldats. Comment » alors pourrez-vous vivre au milieu de nous?

» Nous vous demandons d'examiner cette re- » quête avec attention et de mettre un terme à un » état de choses aussi funeste à vos intérêts qu'aux » nôtres. »

Un coup de canon retentit seul, et gronde répété par les échos.

C'est le signal. Les petites canonnières quittent le grand fleuve pour donner dans les arroyos. Sur toute la plaine les pièces tonnent. Dans l'air immobile, flotte une fumée blanche d'où sortent à chaque instant des traits de flamme ; on dirait des éclairs jaillissant d'un nuage orageux.

Autour de pavillons français, de petits groupes servent de réserve à nos tirailleurs déployés, qui avancent en faisant un feu pétillant, sans beaucoup se préoccuper de la canonnade annamite. Du côté des rebelles, des masses tumultueuses se rassemblen

près de drapeaux de toutes couleurs. Devant l'imperturbable aplomb de nos soldats, elles cherchent successivement un refuge derrière de nouvelles lignes d'obstacles et de fossés. Parfois un obus de canonnière vient éclater au milieu des Cochinchinois ; il se fait alors un grand vide sur le fond duquel se détachent des hommes et des bannières renversés.

Les Annamites reculent toujours ; le soir, les abords du Cambodge sont balayés, et nos ennemis battent en retraite vers la citadelle de Go-Cong.

La nuit vient, nuit sans lune ; elle n'arrête point les combattants. Des colonnes de flamme et de fumée rougeâtre signalent notre marche en avant. C'est l'incendie des postes ennemis, des forts et des villages.

La canonnade trace incessamment, dans les ténèbres, de longues traînées lumineuses.

Dans le sud, du côté des Espagnols, on entend un terrible tapage. Si l'on en croit une méchante chronique, ils n'ont personne devant eux. *Los vallantes* n'en font que plus de bruit ; après le bruit, le rapport officiel...

Les précautions prises pour la nuit, nous nous étendîmes sur le pont pour nous remettre par un peu de sommeil. . . . .

J'avais perdu tout sentiment des objets extérieurs, quand je me sentis brusquement secoué par la sentinelle.

— Nous avons près de nous, me dit-elle, une batterie annamite; on voit des mèches allumées dans les broussailles.

Je regardai dans la direction indiquée.

— Où diable, lui répondis-je à demi-voix, voyez-vous des mèches?

— Là, là, capitaine.

— Dieu vous bénisse! vous prenez des lucioles pour des mèches de canon...

Je constatai, une fois de plus, combien les esprits tendus par l'inquiétude, la fatigue et la veille, sont prédisposés aux plus étranges hallucinations.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

L'assaut de la citadelle se donnant du côté du Vaï-Co, nous n'avions rien à y voir.

Nos colonnes emportèrent ce réduit; restait à cerner les fuyards.

Mortimer, conduit par deux prisonniers, deux jeunes gens, part à la tête de soixante fusiliers marins pour couper la retraite aux rebelles.

La journée se passe, pour nous, sans incident. Nous sommes établis dans les paillottes du Rach-Gia. Les fusiliers marins et les turcos se répandent dans les villages incendiés d'alentour, en quête de victuaille.

On a fait razzia complète de cochons, poules et canards ; de tous côtés, on entend les cris des porcs égorgés, et des volailles sous le couteau. Le souper se prépare.

Au coucher du soleil, Mortimer arrive à la tête de ses hommes suants et couverts de boue ; Hugues et ses officiers se levaient de table.

L'absence de prisonniers d'une part, l'expression des visages de l'autre, apprennent, au premier coup d'œil, l'avortement de l'expédition.

Les guides, tête baissée, les mains liées, s'avancent entre quatre fusiliers. Leurs corps nus portent l'empreinte de coups.

Mortimer se dirige vers Hugues, et, tenant à la main son chapeau de roseau recouvert d'une toile blanche, lui dit avec embarras :

— Commandant, depuis le jour, nos guides nous ont promenés dans la vase jusqu'au ventre,... je n'ai pas vu un seul fuyard.

— Que voulez-vous ?... il n'y a point de votre

faute. Envoyez dîner vos hommes... C'est dommage, nous avons manqué là un beau coup de filet.

Hugues appelle Paulus, s'entretient un moment avec lui, puis, s'asseyant à une table, sous un ajoupa, fait comparaître les deux Annamites.

Ce sont des frères, leur ressemblance le montre clairement. L'aîné répond seul aux questions du commandant.

— On vous a pris aux avant-postes de Go-Cong ; vous êtes du pays, vous l'avez avoué.

— Il est vrai, nous sommes du pays.

— Vous connaissez les lieux, vous l'avez encore avoué.

— Nous connaissons les lieux.

— Je vous ai expliqué, avec le plus grand soin, où et comment il fallait diriger les soldats. Vous avez dû comprendre ?

— Nous avons compris.

— Vous ai-je dit : Si vous conduisez bien mes hommes, vous aurez la vie sauve; si vous les égarez, vous serez fusillés ?

— Le chef a dit cela.

— Vous avez perdu, à dessein, la colonne dans les marais ?

Les Annamites gardèrent le silence.

— Vous avais-je bien prévenus, au départ, que vous seriez fusillés si vous vous montriez guides infidèles ?... Répondez...

— Le chef nous avait prévenus, dit l'aîné, après un moment d'hésitation.

— Vous vous attendez alors à être fusillés ?

— Nous nous y attendons.

Le Cochinchinois fit cette réponse avec l'impassible résignation orientale.

Les Annamites, voyant leur interrogatoire terminé, saluèrent.

Hugues appela un caporal de turcos :

— Prends quatre hommes, et fusille-moi ces deux prisonniers derrière le camp.

Puis se tournant vers moi :

— Confucius a formé des hommes... Voilà deux héros inconnus... Rome leur eût élevé des statues, les poëtes eussent chanté leur gloire...

Le caporal turco fit signe aux Annamites de marcher : ils le suivirent sans plainte ni hésitation. Un instant après une décharge annonçait l'exécution.

— Confucius a formé des hommes, dit Hugues en se parlant à lui-même.

L'ILE DE TAM-DIEN

L'ILE DE TAM-DIEN

D'après un bruit fort répandu, Quan-Dinh, à la suite de la prise de Go-Cong, avait trouvé un refuge dans l'île de Tam-Dien, où il élevait de nouveaux forts.

Rabier, muni de pleins pouvoirs pour pendre et incendier, fut chargé de l'en expulser. Sa canonnière reçut à cet effet, un renfort de quarante zéphyrs commandés par un lieutenant.

Autour de l'île, des palétuviers plongeaient dans le fleuve leurs racines fangeuses et la protégeaient d'une impénétrable ceinture. Rabier, ne pouvant

débarquer sur la terre ferme, mouilla devant un arroyo et le remonta avec ses barques, les rameurs trouvant à peine la longueur de leurs avirons dans cet étroit canal.

Quatre hommes déterminés, armés de fusils, pouvaient, en se cachant dans les broussailles, détruire cette petite colonne. Heureusement, les Annamites n'entendent point ce genre de guerre; il leur faut l'abri d'un rempart.

L'arroyo se resserrait toujours et devenait impraticable, quand les deux haies de verdure aboutirent enfin à une vaste plaine découverte.

Des chaumières, éparpillées dans les rizières, se cachaient à demi dans les cocotiers ; çà et là, de nombreux troupeaux de buffles paissaient les roseaux des marais; au loin, on apercevait, comme fond de tableau, des arbres de haute futaie.

Quand les Français mirent pied à terre, des Annamites, vêtus de noir, la tête ceinte d'un turban de même couleur, s'avancèrent vers eux. C'étaient les notables, qui venaient faire leur soumission. Ils s'arrêtèrent sur une seule file, et, au signal du maire, se jetèrent à genoux.

L'arrivée des notables donnait une certitude à peu près absolue de la tranquillité du pays, dont

l'absence de barrages dans l'arroyo était déjà un premier indice. La présence de forts aux environs eût entraîné, comme conséquence, la fuite des habitants à notre approche.

Le chef de la petite expédition dit aux suppliants :

— Nous venons camper dans votre village ; mais vous n'avez rien à redouter, si vous ne trahissez pas.

Puis s'adressant au maire :

— Fais-nous préparer un logement. Tu veilleras à notre approvisionnement. Tout sera exactement payé ; mais la verge te punirait aussitôt de ta négligence. Reste avec moi ; deux notables porteront tes ordres au village. Personne ne doit quitter sa cabane ; je considérerai comme rebelle tout fuyard.

Bientôt des paysans, requis par les autorités annamites, vinrent prendre les munitions et les bagages, et le détachement fit route.

Les habitants, inquiets et curieux, se tenaient à la porte de leurs maisons ; c'était de bon augure.

Au centre d'une place fermée par une légère palissade, à l'ombre de gigantesques figuiers des banians, se dressait la pagode à toiture de tuiles rouges.

Les zéphyrs et les fusiliers marins formèrent les faisceaux devant la pagode, pendant que le maire la disposait.

Les Chinois traitent leurs dieux sans cérémonie; le chef du village les empila dans un coin.

Des planches dressées à l'intérieur de la pagode, le long des murs, servirent de lits de camp; l'estrade de l'autel reçut une table pour les deux officiers.

Quand tout fut prêt, le maire et les notables vinrent, avec des corbeilles de fruits, présenter leurs hommages. L'interprète les annonça par la formule sacramentelle :

— *Magistri pagi veniunt ad adorandum præfectum.*

Rabier s'assit gravement dans un fauteuil pour recevoir les génuflexions des autorités annamites; après les salutations, il leur adressa l'allocution suivante :

« Je remercie les notables de leur zèle. Mes soldats ne commettront aucun désordre sans être sévèrement punis. Demain je vais faire visiter l'île; si l'on y trouve des indices de rébellion, les notables seront pendus pour m'avoir trompé. Tout habitant convaincu de donner refuge aux partisans de

Quan-Dinh sera pendu. Personne ne rôdera la nuit autour de la pagode, les sentinelles ayant ordre de faire feu. »

La tranquillité régnait réellement dans l'île; les bruits de la présence des émissaires de Quan-Dinh n'avaient aucun fondement.

Français et insulaires vécurent bientôt en bonne intelligence. Les paysans, pour toute vexation, portaient nos munitions et nos bagages dans les courses incessantes faites à travers le pays. Ces bonnes gens, émerveillés de voir payer leurs denrées et respecter leurs femmes, nous trouvaient assez supportables pour des conquérants.

Un soir, Rabier soupait sur l'estrade de l'autel avec son compagnon le lieutenant de zéphyrs, quand on annonça le maire.

Ce magistrat, suivi solennellement de son cortége de notables, portait, sur un grand plat de cuivre, une magnifique hure de sanglier.

— Le maire et les notables, dit l'interprète, offrent ce présent au préfet, au nom des habitants du village, en le remerciant de la douceur avec laquelle il nous a traités depuis son débarquement dans l'île.

Rabier répondit :

— Les Français sont venus dans ce pays animés de l'esprit de justice ; les habitants n'auront rien à redouter de nous, tant qu'ils resteront soumis.

Après cette phrase de pathos officiel, le capitaine demanda à l'interprète :

— Il y a donc ici des sangliers ?

— Beaucoup.

— Informe le maire de mon désir de faire une battue.

L'interprète entretint un moment le fonctionnaire annamite et reprit :

— Le maire donnera ce soir les ordres nécessaires ; demain tout sera prêt au point du jour.

Rabier s'empressa d'envoyer un exprès prévenir Hugues de cette bonne fortune.

Le commandant, alléché par cette partie de chasse, se mit en route aussitôt. Chemin faisant, il rencontra une pirogue : son esprit défiant flaira immédiatement un rebelle. Il venait de saisir, en effet, un des principaux officiers de Quan-Dinh. Franc et ouvert avec ses amis, cet homme étrange n'en avait pas moins le génie soupçonneux des Montagnards de 93 ; comme eux, il voyait la trahison partout. Cette vigilance excessive lui permit souvent d'arrêter des complots à leurs débuts ; ce qui le confirma dans son système.

A l'aube, on était sur pieds. Une dizaine d'habitants vinrent prendre les provisions et les bagages. Le maire s'avança à la tête d'une centaine d'Annamites à peu près nus et munis de longs bâtons. On se mit gaiement en route, Hugues en tête, le lieutenant de zéphyrs suivi de son ordonnance, Rabier accompagné d'un matelot armé d'une carabine. Les chasseurs arrivèrent au bord d'un marais couvert de broussailles. Le magistrat annamite leur montra, dans le sol argileux, de nombreuses empreintes de pieds fourchus; il plaça les Européens, fit cerner un grand espace par ses hommes, et la battue commença.

Les Cochinchinois frappaient de tous côtés les fourrés avec leurs perches en poussant de grands cris. Tout restait immobile dans les hautes herbes, le maire hocha la tête d'un air désappointé.

Tout à coup un des batteurs resta le bras levé, l'œil fixe, désignant d'un regard terrifié un groupe de palmiers nains.

— Un seigneur tigre! dit le maire en blémissant.

— Alors à la baïonnette! s'écria l'ordonnance du lieutenant de zéphyrs.

Les trois officiers et le marin suivirent cet insensé, le doigt sur la détente de leurs fusils.

Un grand bruit se fit entendre dans les broussailles, une bête puissante en brisait le branchage.

— Il a caponné, le lâche! dit le zéphyr triomphant.

Sous les palmiers nains, on trouva quelques débris de sanglier.

La chasse était finie. On voyait clairement à l'expression du visage des batteurs qu'on n'en pourrait plus rien tirer. Le maire adressa, de son côté, aux officiers ce propos subtil :

— Les sangliers sont partis quand monseigneur le tigre est venu.

— Nous pourrions peut-être, en cherchant bien, dit Hugues, dont les yeux pétillaient de convoitise, retrouver monseigneur.

Cette idée ne sembla point sourire au magistrat du village, aussi trouva-t-il cette réplique assez fine :

— Les sangliers courent, son excellence court après eux maintenant; il n'y a rien à faire ici, le mieux est de nous en aller.

Il fallut bien céder, et rentrer bredouille à la pagode.

LE BALAÏ

LE BALAÏ

Nous descendions le Balaï, un des bras du delta du Cambodge ; des émissaires de Quan-Dinh y avaient paru ; nous allions visiter les villages de ses rives pour raffermir leur fidélité peut-être ébranlée.

Les ardeurs du soleil de midi nous obligeaient à rechercher l'ombre des toitures de nos barques. Le courant nous emportait ; les Annamites, accablés par la chaleur, à demi endormis sur leurs avirons, ne faisaient point entendre leurs chansons monotones. Un profond silence régnait sur les bords du fleuve ; la nature muette semblait, elle aussi, avoir besoin de repos.

Je tombai dans une somnolence pleine de douces rêveries...

Le son de cloches lointaines retentissait à mon oreille...

Il me restait juste assez d'intelligence pour me demander de quelle illusion je pouvais être dupe, la basse Cochinchine n'ayant jamais possédé de clocher.

C'était bien cependant cette même harmonie qu'à l'heure des vêpres j'entendais dans mon pays... Elles sont suaves, nos campagnes, éclairées par un beau soleil, quand des centaines de clochers lancent dans les airs leurs joyeux carillons. Toute la nature semble pénétrée de ferveur. Le murmure des ruisseaux, le frôlement du feuillage, les mille petits bruits des champs composent un doux cantique accompagné par les grandes voix de bronze.

Parfois, sortant de mon demi-sommeil, j'entr'ouvrais les yeux, étonné de voir ces rameurs au teint cuivré, aux visages de femmes, aux longs cheveux noirs retenus par un turban... puis je retombais avec délices dans les songes radieux que m'apportait le chant pieux des cloches...

Un Annamite me rendit à la vie réelle, en me

montrant un caïman échoué sur la vase. Je fis feu ; le hideux reptile bondit et se plongea dans l'eau, en laissant après lui une trace de sang.

Au bruit de mon fusil, le bourdonnement des cloches avait cessé, mais il reprit bientôt.

Je demandai enfin à l'interprète d'où provenaient ces sons étranges.

— Le préfet, me dit-il, vient d'entendre des poissons chanteurs. A mer haute, ils se posent sur les racines supérieures des palétuviers ; et, quand la mer descend, exposés à l'air, ils chantent.

LE TIEN-HO

LE TIEN-HO

L'insurrection de Go-Cong était définitivement vaincue.

Le Tien-Hô, à la tête de bandes formées des débris des troupes rebelles, tenta de ranimer la guerre dans la province de Mithô. Plusieurs villages, dominés par la terreur inspirée par ce terrible chef, reprirent les armes ; on réprima, sans effort, cette tentative d'un parti expirant.

Repoussé partout, le chef insurgé dut chercher un refuge au désert.

On allait l'y poursuivre.

Hugues reçut le commandement de cette expédition.

Les boulets annamites ne feraient point grands ravages dans nos rangs, mais les insolations et la dyssenterie s'abattraient sur leur proie. Cette course effrénée, sous le soleil, au milieu des hautes herbes, souvent dans la vase et l'eau croupie jusqu'à la ceinture, coûterait bien des vies d'hommes.

Le Tien-Hò, ayant reconnu l'impossibilité de tenir en ligne devant nos baïonnettes, avait adopté un nouveau plan de guerre. Sa tactique consistait à tenir le pays dans un état continuel de fermentation, à faire renaître sans cesse derrière nous la révolte, à nous contraindre sans repos à des marches forcées, à nous tuer par la fatigue. Le soleil des tropiques remplaçait dans sa pensée les glaces de 1812. La force prodigieuse du chef cochinchinois, jointe à une rare énergie, lui donnait sur les masses un ascendant extraordinaire. Ce géant tirait un perrier comme un fusil et brisait un crâne d'un coup de poing.

Avec un fuyard comme le Tien-Hò, un poursuivant comme Hugues, on devait s'attendre à des fatigues inouïes.

Le rôle le plus doux nous échut : nous reçûmes

l'ordre de nous porter à la limite du désert et des plaines cultivées. Là, nous attendrions les bandes insurgées. Hugues devait les tourner et les rejeter sur nous : le tout était de leur couper le passage...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Nous sommes établis dans un lieu charmant, au confluent de deux arroyos.

A vrai dire, il y a bien le revers de la médaille : nous buvons de l'eau noire, infecte; les moustiques nous tourmentent affreusement.

La rivière compte à peine vingt mètres de large; des arbres gigantesques croisent leurs branches au-dessus de la mâture, et nous couvrent d'un ombrage impénétrable. Des pigeons verts chantent, des ramiers roucoulent dans le feuillage. A droite, une coupée dans le rideau de verdure nous permet de voir au loin un village abrité sous des palmiers. Au delà, s'étend le désert, végétation aquatique flottant sur des eaux stagnantes. Les moustiques, les sarcelles, les poules d'eau et les sangsues peuplent ces solitudes foulées quelquefois par des bandes d'éléphants sauvages.

En premier plan, le huyen de Ké-Bé repose sous

un ajoupa. Sa moustache et sa barbiche blanches donnent un air guerrier à son énergique physionomie. Accroupi à la mode orientale, il reçoit les soins de ses serviteurs et donne des ordres aux quatre cents matas armés de lances qui forment sa troupe. La béatitude se peint sur le rude visage du vieillard, quand il hume un verre d'absinthe, don du lieutenant Pecci, véritable *purée* à faire tomber en convulsion un Européen. On connaît ses concussions ; mais ces exactions, en le compromettant aux yeux des siens, nous répondent de sa fidélité. Quel honnête Annamite accepterait aujourd'hui des fonctions conférées par un pouvoir abhorré ?

Devant la canonnière, sur le bec formé par les deux bras de rivière qui se perdent dans le désert, on aperçoit, à travers le feuillage, les tuiles rouges d'une pagode à l'ombre de figuiers des banians séculaires. Un détachement d'infanterie de marine, commandé par le lieutenant Pecci, y a établi son campement.

En expédition, pour vivre il est bon d'être chasseur. Tous les matins je fais une course dans les rizières et les marais environnants ; quelques fusiliers marins et matas m'accompagnent ; en

changeant de terrain chaque jour, je puis chasser à peu près en sécurité.

J'arrive, on décharge de ma barque poules d'eau, sarcelles, sultanes.

Mon interprète, un des meilleurs de la Cochinchine, s'avance vers moi les mains jointes. Les missionnaires obtinrent sa destitution. Ordonné prêtre, il s'aperçut trop tard de son peu de vocation pour le célibat; grand scandale quand on le vit, pour réparer son erreur, prendre deux femmes.

— Les matas du huyen, dit-il, ont fait une prise. Le Tien-Hô meurt de faim; un de ses quans a été arrêté, cette nuit, volant un porc dans le village.

— *Dic huyen interrogare illum.*

Ces interrogatoires me causaient du dégoût, je n'avais pas encore les fibres du cœur assez racornies. Je pouvais me fier au huyen; s'il ne tirait rien d'un questionné, Satan lui-même y eût épuisé ses ressources.

L'ancien zouave Pecci et moi, nous nous mettons à table sur le pont; tout en déjeunant, nous suivons la scène.

On conduit le prisonnier au magistrat annamite;

on lui lie les pieds et les mains, après lui avoir retiré sa cangue. Il n'y a point à déshabiller le misérable, un méchant morceau de cotonnade lui couvre à peine les reins. Les matas l'étendent le ventre à terre, l'un d'eux s'assied sur son dos, pour le mettre bien en contact avec le sol ; deux autres prennent des piquets pointus, les passent inclinés dans les liens, puis les enfoncent dans le sol, en les redressant vivement, de manière à bien tendre le patient, à lui bien *faire faire la planche*, suivant l'expression pittoresque en usage.

La flagellation commence.

L'exécuteur s'arrête par moments.

Le huyen parle alors au captif d'un ton paternel. Jamais un magistrat annamite ne montre de colère; quand il vous enlève la peau, c'est toujours avec l'accent de la douceur. Les réponses du rebelle ne le satisfont point, car le bourreau reprend presque aussitôt sa besogne interrompue. L'interprète branle la tête, et me dit :

— *Non vult loqui.*

Pendant ce temps nous déjeunons. Le lieutenant dévore, avec une tranquillité absolue, une poule sultane tuée la veille et cuite à point.

Le quan fait de vains efforts pour comprimer

ses cris : une sorte de boue sanglante couvre ses reins. L'interprète me répète froidement :

— *Non vult loqui.*

— Assez, dis-je, qu'on remette l'interrogatoire à demain.

Non vult loqui !... Ce quan a vraiment une âme bien trempée.

L'interprète s'avança d'un air patelin, tenant un monte-ressort de carabine, et me proposa ingénieusement d'écraser avec cet instrument les doigts du prisonnier ; son entêtement ne résisterait pas, sans doute, à cette douleur.

J'allais entrer en fureur contre ce défroqué, quand je vis Hugues se diriger vers le bord, descendant en pirogue un des arroyos du désert.

La mauvaise humeur répandue sur son visage m'apprit incontinent l'insuccès de ses poursuites. Je prévis un vilain quart d'heure pour notre insurgé.

Le commandant portait son costume habituel, chapeau pointu de roseau, pantalon de toile et chemise.

— Avez-vous du nouveau ? me demanda-t-il.

— Pas grand'chose. J'ai battu les environs et tout incendié. Hier, j'ai remonté, sans rien voir,

l'un des bras de la rivière, tant que la barque a pu flotter. Ce matin, j'ai envoyé un détachement dans l'autre bras.

— Je l'ai rencontré. Il n'y a rien, non plus, de ce côté.

— Nos matas ont arrêté, cette nuit, un des quan du Tien-Hô en maraude. Le huyen n'a pu en rien tirer, malgré deux cents coups de verge ; j'ai fait suspendre l'interrogatoire.

— Un quan du Tien-Hô ! — bonne prise, — envoyez-le-moi, peut-être me répondra-t-il.

Hugues comptait sur le prestige de terreur attaché à sa personne.

Le rebelle se jeta, en effet, à ses genoux, et se déclara prêt à fournir tous les renseignements demandés.

— Tu es de la bande du Tien-Hô.

— Oui.

— Tu étais hier avec lui ?

— Oui.

— Tu sais où il a passé la nuit ?

— Oui.

— Tu sais où il passera la nuit prochaine ?

— Non. Il change de campement tous les soirs.

— C'est possible. Mais tu sais où le rejoindre puisque tu lui portais un porc.

L'Annamite baissa la tête.

— Il faut y conduire mes soldats.

— Je conduirai.

Je me demandai comment ce malheureux pourrait marcher, ayant au vif les muscles de la locomotion. Hugues ne s'en inquiéta pas ; se tournant vers le lieutenant Pecci :

— Prenez trente soldats, et ce quan pour guide ; s'il vous égare,... il se sera enfui dans les herbes...

— Je comprends.

La veille, Hugues avait marché tout le jour dans la fange du désert ; il avait passé la nuit en pirogue et devait repartir à la brune. Au lieu de songer au repos, il me demanda :

— Y a-t-il du gibier par ici ?

— Beaucoup.

— Eh bien, en chasse !

Et nous partîmes.

Au coucher du soleil, au moment où Hugues s'apprêtait à me quitter, le lieutenant d'infanterie de marine revenait de son expédition.

— Ce quan nous a bernés, dit-il, et a fini par s'échapper dans les hautes herbes !...

— C'est bien, dit Hugues, sans le questionner davantage.

L'homme est un tigre assez mal apprivoisé par le régime social. Nos ancêtres ont été fétichistes et anthropophages ; bon sang ne peut faillir.

« Quand les hommes commencèrent à ramper » sur la terre, ce n'étaient alors que des animaux » bruts et muets qui se battaient avec les ongles » et le poing, pour un peu de glands, ou pour une » tannière. Ensuite ils prirent des bâtons, puis » des armes, que le besoin leur fit imaginer. »

(Horace.)

Aujourd'hui nous avons des chassepots et des vaisseaux blindés. Est-ce là le progrès?... La bête est toujours la même ; dans sa peau mourra le renard...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain de la visite de Hugues, l'interprète me prévint de l'arrivée d'un officier du Tien-Hô : il demandait à faire sa soumission, et offrait de découvrir le refuge d'une bande de deux cents rebelles.

Je désignai douze matelots pour m'accompagner, et j'ordonnai au tong, ou chef de canton, du Barraï, de me suivre avec cinquante matas.

Nous remontions, sous un berceau de verdure, l'arroyo de droite qui conduit à la plaine des Jones.

Parfois, entre les arbres, apparaissaient les ruines de cases brûlées. Le pays a été frappé d'une punition exemplaire. Ordre a été donné de tout incendier ; la besogne, faite en conscience, ne laisse rien à désirer.

Sur l'une des rives, nous entendîmes la voix lamentable d'un aveugle. Ce malheureux l'avait échappé belle peu de jours auparavant : quatre soldats s'apprêtaient à le fusiller, quand le chef d'un petit détachement de la canonnière survint et arrêta l'exécution.

Les malheureux incendiés rôdent autour de leurs cabanes pour y chercher un peu de riz échappé aux flammes, ou les animaux domestiques dont nos pillards n'ont pu s'emparer. A l'aspect de nos barques ils s'enfuient ; quelques coups de fusil hâtent leur course.

Nous avions franchi la limite des arbres et des terres cultivées ; la plaine des Jones s'étendait

devant nous à perte de vue. Tout à coup, un Annamite se lève au milieu des herbes, un drapeau tricolore à la main, et s'avance avec les gestes d'un suppliant. D'après notre guide, le refuge des rebelles se trouve aux environs.

Le porteur du drapeau demanda le pardon pour lui et pour les siens, offrant de nous conduire au repaire de Tien-Hô lui-même.

— Combien a-t-il d'hommes ?

— Environ trois cents.

— Comment sont-ils armés ?

— De lances et de quelques fusils.

— Combien y a-t-il de canons ?

— Huit.

Je regardai le tong.

— Marchons au Tien-Hô, dit-il, sans hésiter.

Nous partîmes avec notre nouveau guide.

Les Annamites ramaient ; les marins, assis sur la toiture des barques, fumaient et devisaient entre eux.

Nous entrions définitivement en plein désert.

A tout moment, des poules d'eau de toutes couleurs se lèvent de la berge en criant. Les unes sont noires, avec une petite tache blanche à la gorge et des caroncules blanches ; d'autres, très-sauvages, désignées par leur cri sous le nom de

quinquin, ouvrent de belles ailes d'un vert tendre, mettant à découvert un corsage brun ; des caroncules rouges ornent leurs têtes. Plus souvent encore partent des poules grises, semblables par la forme et la couleur au roi des cailles, mais de la grosseur d'un poulet. Cet oiseau singulier, râle de genêt pendant la saison sèche, devient râle d'eau pendant l'inondation.

Dans les espaces laissés libres par les grands joncs, un vaste et beau tapis bleu de ciel recouvre parfois les herbes noyées. C'est un innombrable vol de sultanes qui cachent sous leur riche plumage les plantes aquatiques sur lesquelles elles se posent.

J'admirais, chemin faisant, la patience du Tien-Hô, tout en le blâmant de prolonger les horreurs d'une guerre inutile. Un mois auparavant, ses bandes se trouvèrent acculées dans un marais par un détachement de turcos. Pour éviter d'être pris, il dut passer une journée entière accroupi dans l'eau jusqu'au menton, la tête cachée sous des feuilles, le corps livré aux sangsues. Plusieurs fois nos soldats passèrent près de lui.

La position du chef rebelle ne valait guère mieux dans le moment.

Des nuées de moustiques, nuées à rendre l'air irrespirable, infestent la plaine des Joncs. Lui et les siens, réfugiés sur une éminence relative, n'ont à boire que des eaux empoisonnées.

Deux ou trois arbres au feuillage terne et rare dominent seuls le désert; je les donne au diable en y voyant des sentinelles.

Peu après nous tombons sur des ajoupas, dont la toiture dépasse à peine les têtes des grands joncs; des lits d'herbe fraîchement foulés indiquent un départ subit.

Notre guide ne nous trompe pas.

Là, nous laissons nos barques, qui ne peuvent plus flotter. Les joncs sont assez hauts pour dérober notre marche.

Mais la proie a l'éveil; il faut de la promptitude.

Depuis trois heures nous marchons sous le soleil, remuant des eaux stagnantes d'où s'élèvent des vapeurs empestées.

Il faut courir cependant, nous n'avons pas un instant à perdre.

Le Tien-Hô fera-t-il résistance derrière des obstacles à peine ébauchés?... ce serait notre meilleure chance... Suivant toute probabilité, dans

l'ignorance du petit nombre des assaillants, il prendra la fuite.

Les forces nous manquent, quand enfin notre guide nous fait signe de nous courber et de marcher avec les plus grandes précautions ; de temps à autre, il lève la tête, jette un coup d'œil rapide autour de lui et continue sa route en rampant.

Nous voici bientôt au but ; cette pensée ranime nos courages.

Peu après, l'espion me pose une main sur le bras, et de l'autre me montre la toiture d'une paillotte fort basse. Le tong s'apprête à la tourner avec ses matas ; un instant de repos donne de l'avance à nos partisans et permet aux Européens de reprendre haleine. Au signal du guide, la baïonnette au canon, nous courons sur les cabanes.

Aucun coup de perrier ne se fait entendre : mauvais présage...

Après avoir enjambé un commencement de fossé, nous entrons dans le camp.

Du feu allumé, des sabres suspendus, des lances aux râteliers, des vêtements épars sur des lits de bambou, tout indique un poste nombreux brusquement abandonné.

Ce dernier effort nous a épuisés; nous tombons, la poitrine haletante, sur les lits de camp.

Les partisans fouillent les environs et nous ramènent un vieillard et un enfant pour toute capture.

L'interprète, sur l'inévitable *interroga illum,* se met en devoir de procéder à l'enquête.

L'enfant pleure en voyant garrotter son père.

Dès les premiers coups, le prisonnier se déclara prêt à répondre à toutes les questions :

— Où est le Tien-Hô ?

— Je ne sais. Il vient de s'enfuir à l'instant, sans avoir même pris ses souliers ni son sabre : les voilà...

— Il ne peut être loin.

— Non.

— Dans quelle direction a-t-il fui ?

L'Annamite indiqua une trace d'herbes foulées.

Le tong partit, sur cette indication, avec ses plus solides matas.

— Le Tien-Hô avait-il des canons ?

— Oui. Il s'apprêtait à construire un fort ; mais, une grande partie de sa bande ayant déserté, il s'est décidé à les enterrer.

— Où?

— Je ne sais.

— Tu le sais, et tu le diras, ou tu seras fouetté jusqu'à la mort.

— J'ignore où sont les canons.

Mon prêtre défroqué me glissa mielleusement ce conseil :

— Si le préfet menaçait de fusiller l'enfant, le père parlerait.

Cette révoltante proposition me fit rentrer en moi-même :

— Déliez cet homme et laissez-le partir.

Le vieillard se jeta à mes genoux ; je ne pus l'empêcher de me baiser les pieds.

L'expédition avortait ; cep ndant nous tenions les armes et la dernière réserve de riz du chef rebelle ; la faim allait dissiper les débris de sa bande.

Nous mîmes le feu aux cases, et, quand il fut bien pris, nous nous dirigeâmes vers le bord.

Au retour, nous prîmes une nouvelle direction pour visiter, en passant, le refuge d'un village révolté.

Après deux heures de marche, nous voyons les joncs agités par des fuyards, puis nous pénétrons peu après dans un cercle de cabanes toutes

neuves, la plupart même inachevées, construites sur un terrain à peu près sec et nettoyé des herbes. On y voyait errer quantité de porcs, de poules et de canards. Une vieille aveugle gardait seule ces lieux.

Le tong me dit :

— Ce village serait une ressource pour le Tien-Hô et les siens : il faut l'incendier.

L'observation était juste.

Les matas commencent le pillage, et nous partons, laissant derrière nous une immense colonne de flamme et de fumée.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, les notables des villages déjà soumis vinrent au nom des derniers rebelles demander le pardon. Le commandant de la province avait déjà accordé une amnistie générale, le Tien-Hô excepté.

A dater de ce moment l'ordre règne dans le pays. Mais des quantités considérables de riz ont été anéanties. Dans les villages le plus éprouvés, des misérables, réduits à vivre d'herbes cueillies au bord des ruisseaux, meurent d'atroces inflammations d'entrailles.

UN NÉOPHYTE

UN NÉOPHYTE

Enfin le cercle dont j'ai la surveillance jouit à peu près de la tranquillité; mais des soucis d'un autre ordre troublent la satisfaction que j'éprouve à voir le pays en paix.

Il me faut réfréner les mauvais penchants développés chez nos hommes par cette vie d'expédition, de guerre et de pillage. Beaucoup d'entre eux trouvent fort naturel d'aller au marché sans payer ; d'autres sollicitent les faveurs des dames la carabine en main.

Je rentrais d'une fête donnée par le huyen de Ké-Bé en mémoire de sa mère, immense banquet suivi de spectacles, pour lesquels il avait fait venir une troupe de comédiens. Tous les habitants du village où sa mère était née figuraient parmi les convives ; le magistrat annamite dirigeait ces réjouissances publiques avec beaucoup d'entrain et de gaieté.

En montant à bord, je trouvai sur le pont cinq vieillards qu'à leurs robes et à leurs turbans noirs je reconnus pour des notables. Ils m'offrirent d'abord des cadeaux de fruits. Le maire prit ensuite la parole :

— Cet homme, dit-il, en me montrant un Cochinchinois garrotté, s'est présenté dans notre village porteur de ce papier — il me tendit, en prononçant ces mots, un vieux chiffon couvert de caractères français — et nous a demandé, au nom du préfet, une valeur de cent piastres en sapèques et quatre buffles. Si telle est bien sa volonté, voici les sapèques ; les buffles sont à terre, nous les lui livrerons. Que le préfet nous pardonne en ce cas et prenne en considération notre ignorance de l'écriture française.

— Je loue, leur répondis-je, votre soumission et votre sagesse. Emportez votre argent et

emmenez vos buffles ; je n'ai point le droit de lever des impôts. Quant à mon prétendu messager, je vais le livrer à la justice du *quan-an*.

Je mis mon imposteur à la cangue, après lui avoir fait appliquer préalablement quatre-vingts coups de verge pour mon compte personnel.

Le lendemain, un missionnaire se dirigeait vers le bord, dans une barque ornée des insignes du mandarinat, sauf les parasols. L'humilité, sans doute, ne lui avait permis de prendre que le timbre et le tambourin.

— Mon père, lui dis-je en le recevant, que vous êtes aimable de m'être venu voir!

— Je viens vous demander une grâce.

— Une grâce, mon père ; vous me rendez confus : je suis tout à votre service.

— Vous avez fustigé hier un Annamite bien coupable.

— Bien coupable, mon père. Il a levé des contributions en mon nom sur plusieurs villages ; et il en lèverait encore, s'il n'était tombé sur un maire moins naïf que ses collègues.

— Aussi a-t-il été rudement fouetté.

— Rudement, mon père ; je veillai moi-même à l'exécution.

— Il mérite même une peine plus grave.

— Demain je l'expédie au quan-an, avec une bonne recommandation.

— Et vous auriez raison;... mais, je vous en prie, ne le faites pas : c'est un de mes catéchumènes.

— Ce coquin vous fait peu d'honneur, mon père.

— Hélas ! vous dites vrai... Il devait recevoir prochainement le saint baptême. Mais, je vous le promets, au nom de la très-sainte Vierge Marie, si vous ne le remettez pas entre les mains de la justice, je ne le baptiserai d'un an.

— Dans l'intérêt de son salut, mon père, ce chrétien sera beaucoup mieux sous une surveillance continue qu'à courir les champs; en prison, il pourra méditer à l'aise, et profitera de vos sermons bien plus à loisir.

LE GOUVERNEUR

DE VINH-LUONG

LE GOUVERNEUR DE VINH-LUONG

Nous avions rendu la citadelle de Vinh-Luong. Phan-Tan-Gian, gouverneur des provinces annamites, partait en ambassade pour Paris. Je fus chargé de complimenter son successeur, de lui faire des représentations sur les actes de piraterie dont le Cambodge était sans cesse le théâtre, afin de l'informer de notre résolution de poursuivre les malfaiteurs sur le territoire annamite.

Le père Le Goff m'accompagnait.

— Je ne sais, me dit-il, si le gouverneur pourra

nous recevoir; le choléra l'a frappé ces jours derniers, et l'on désespérait hier encore de le voir revenir à la santé.

Nous fîmes route pour la citadelle.

On nous introduisit dans un petit appartement formé par des tentures. Le gouverneur reposait sur son lit, à demi caché par des rideaux de soie.

Je me rappellerai longtemps cette figure osseuse et verte, ces yeux éteints, mais encore expressifs et pleins d'énergie et de volonté.

Le vieillard me tendit une petite main fine et aristocratique, froide comme un marbre.

Je lui exposai le sujet de ma visite.

Nos prétentions de poursuivre, à main armée, les pirates sur son territoire ne parurent point le choquer.

Nous causâmes ensuite de choses indifférentes.

— Les Français, me dit-il, sont grands dans l'art de la guerre; mais j'admire encore plus la prodigieuse étendue de leurs connaissances. Leur science en médecine, en mathématiques, en astronomie, est pour moi un sujet perpétuel d'étonnement... Le ciel vous a tout donné en partage : il ne vous manque qu'une littérature.

Je ne discutai point l'opinion du mandarin.

Pour que la discussion soit possible, il faut au moins un point de contact entre les parties adverses.

Sans doute, dans la pensée du gouverneur annamite, les caractères chinois sont tellement liés au style qu'il ne pouvait comprendre comment notre système d'écriture si simple peut se prêter aux caprices de l'art.

Cette opinion du mandarin me frappa.

Nous portons sur la Chine, j'en suis convaincu, bien des jugements tout aussi erronés.

FIN.

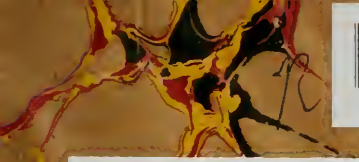
TABLE

Lettre à M. Frédéric Passy. 5
Che-Fou 17
Peï-Ho 23
En Mer. 35
Woo-Song 39
Hong-Kong. 47
En Mer. 61
Saïgon 71
Saïgon (1861). 81
Saïgon (1862). 89
Vinh-Luong (1862) 99
Mithô (1862) 107
Insurrection 119

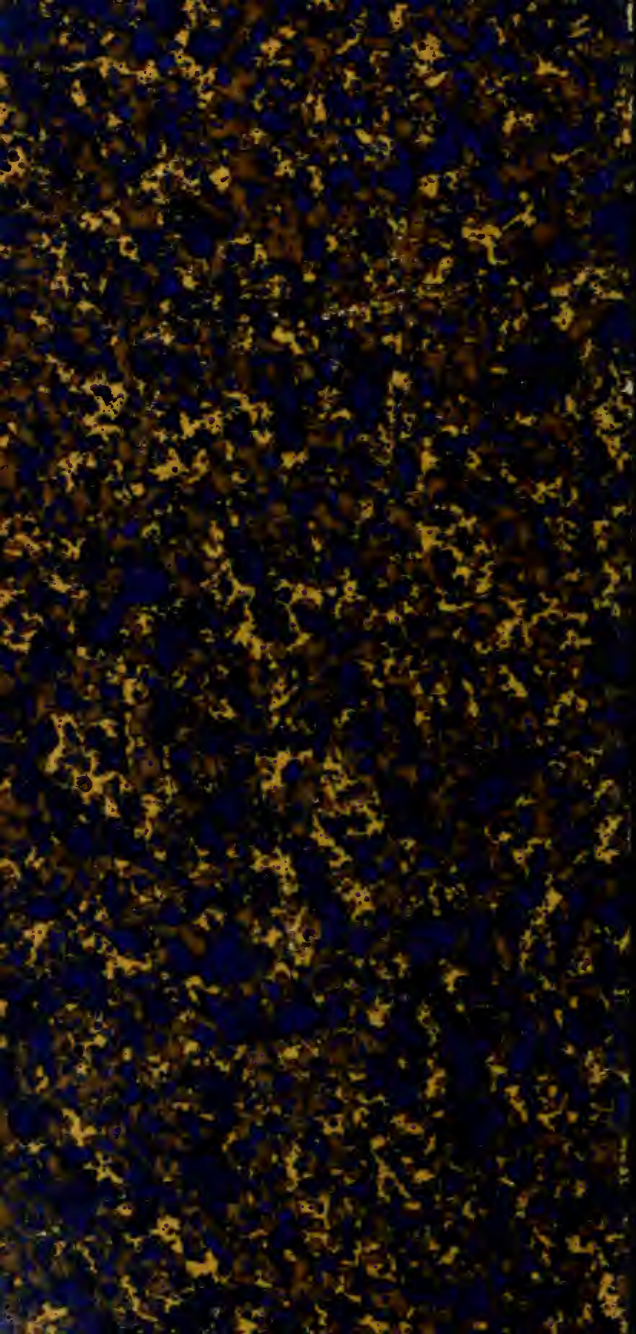
Kernévès 127
L'arroyo de la Poste 141
Le Cercueil. 149
Ilugues 155
L'Ile de Tam-Dien. 175
Le Balaï 185
Le Tien-Hô. 191
Un Néophyte 211
Le Gouverneur de Vinh-Luong 217

Brest. — Typographie, J. DURAND, rue de la Mairie, 13.

acdx.
2 vols
in 1



3 1158 01159 8314

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
305 De Neve Drive - Parking Lot 17 • Box 951388
LOS ANGELES, CALIFORNIA 90095-1388

Return this material to the library from which it was borrowed.